Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/thtredesgrec10brum

THÉATRE

DES GRECS,

PAR LE P. BRUMOY.

TOME DIXIEME.

THÉATRE

DES GRECS,

PAR LE P. BRUMOY.

TOME DIXIEME.

LGr. C
B

THÉATRE DES GRECS,

PAR LE P. Pierre BRUMOY.

NOUVELLE ÉDITION,

ENRICHIE DE TRÈS-BELLES GRAVURES, & augmentée de la Traduction entiere des Pieces Grecques, dont il n'exiſte que des Extraits dans toutes les Éditions précédentes ; & de Comparaiſons, d'Obſervations & de Remarques nouvelles, par M. PREVOST, de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin, & par M. *** [A.C. Brotier]

TOME DIXIEME.

H5-6140
11.1.47

A PARIS,

Chez CUSSAC, libraire, rue & carrefour Saint-Benoît, vis-à-vis la rue Taranne.

M. DCC. LXXXVII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

LG.C
B

THÉATRE DES GRECS,

PAR LE P. BRUMOY.

NOUVELLE ÉDITION,

ENRICHIE DE TRÈS-BELLES GRAVURES, & augmentée de la Traduction entiere des Pieces Grecques, dont il n'existe que des Extraits dans toutes les Éditions précédentes, & de Comparaisons, d'Observations & de Remarques nouvelles, par M. PRIVOST, de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin, & par M. ***

TOME DIXIEME.

A PARIS,

Chez CUSSAC, libraire, rue & carrefour Saint-Benoît, vis-à-vis la rue Taranne.

M. DCC. LXXXVII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

EXPLICATION DES FIGURES DE CE VOLUME.

La premiere eſt une bacchanale, qui eſt au commencement du CYCLOPE d'Euripide, par le P. Brumoy, dans l'édition in-4°. t. III, p. 343. La ſeule différence, c'eſt qu'on a doublé dans cette gravure-ci, la grandeur des figures qui ſont déjà dans le P. Brumoy, le quadruple de leur véritable grandeur. Cette figure ſe rapporte à la page 27, où on en trouvera l'explication détaillée.

La ſeconde figure eſt tirée de la diſſertation de Ficoroni (page 11) que j'ai fait connoître page 463 de ce volume. Elle eſt gravée d'après un marbre conſervé dans le palais Farneſe : elle ne repréſente aucune action qui appartienne aux ACHARNIENS. On a ſeulement voulu repréſenter par là le coſtume des acteurs anciens. C'eſt un eſclave qui reçoit des coups de courroies qui lui ſont

donnés par le marchand corroyeur même, dont c'étoit la fonction. (Aul. Gelli. NOCT. ATTIC. X, 3.) Le masque de cet esclave est remarquable. C'est un vrai porte-voix. C'est pour cela que la vaste étendue des anciens théatres n'empêchoit point qu'on n'entendit parfaitement l'acteur, qui avec ce secours se fatiguoit beaucoup moins que nos acteurs modernes, pour se faire entendre dans nos salles de spectacle, toutes circonscrites qu'elles sont. Cette petite fille qui souffle dans deux flûtes inégales, détermine, suivant l'usage précieux dans l'antiquité, le rythme de la douleur, & facilite l'acteur pour en rendre les sons avec précision. C'est par tous ses secours que les anciens étoient moins exposés à éprouver les désagrémens de la médiocrité & de la variation qu'amenent dans un acteur l'âge, les dérangemens de la santé, &c. &c. On place cette figure à la page 343, à la tête des comédies d'Aristophane.

AVERTISSEMENT.

DEPUIS que la plus grande partie de ce volume eſt imprimée, les lettres ont perdu M. Béjot. Je m'étois plû à lui donner un témoignage public de ma reconnoiſſance dans le Développement du diſcours du P. Brumoy (page 240). On ſeroit inconſolable de la perte d'un homme auſſi cher aux gens de lettres, ſi on ne le voyoit remplacé par M. Cauſſin de Perſeval, ſon neveu, qui eſt animé du même deſir de ſe rendre utile & de ſe faire aimer & eſtimer dans la place qui lui eſt confiée.

Je prie mes lecteurs, en réclamant toute leur indulgence pour un ouvrage auſſi difficile que la partie des comiques grecs, de vouloir bien corriger les fautes indiquées ci-deſſous, & dont j'ai été le plus frappé.

Page 240, après l'alinéa, ligne 8, liſez : en travaillant à retrouver & à recueillir les traits, &c.

Page 252, ligne 11, liſez : que le chœur employoit dans les, &c.

Page 253, premiere ligne du ſecond alinéa, liſez : les hommes étoient, &c.

Page 264, premiere ligne de l'alinéa, liſez : que l'on perd très peu à ignorer, &c.

Page 344, derniere ligne de la troiſieme note, liſez : inchinarſi à l'orthio.

Page 348, derniere ligne de la premiere note, liſez : & ſera également, &c.

Page 358, ligne 3, liſez : dans un ſacrifice, qu'il enverroit, &c.

Ib. ligne 5, liſez : en la voyant, &c.

Page 360, au troiſieme alinéa, ligne 5, liſez : je vous avertis, citoyens, qu'un, &c. Le mot de MESSIEURS, ni de MONSIEUR n'a jamais pu convenir dans la bouche d'un citoyen d'Athenes que comme un terme de dériſion. C'eſt par inadvertance que j'ai laiſſé paſſer ce mot dans ma traduction.

Page 366, premiere ligne du ſecond alinéa, liſez : paix, chers amis, &c.

Page 372, premiere ligne du cinquieme alinéa, liſez : qu'entend-t'il, &c.

Page 373, cinquieme ligne du ſixieme alinéa, liſez : la perdons de vue.

Ib. derniere ligne, où il y a omiſſion eſſentielle, liſez : de perdre ce ſac à charbons du Parnaſſe, &c.

Page 377, ligne 2, liſez : appelle ton maitre, &c.

Page 383, ligne 2, liſez : retire-toi, &c.

Page 384, ligne 6 du ſecond alinéa, liſez : quelque peu de feuilles, &c.

Ib. derniere ligne du dernier alinéa, liſez : ſcandix [2], &c.

Page 385, ligne 7 du ſecond alinéa, liſez : préſente hardiment ta tête, & dis tout, &c.

Page 394, ligne premiere, note 4, liſez : ἀντὶ, &c.

Page 409, avant-dernier alinéa, liſez : que vends-tu donc, &c.

DISCOURS

DISCOURS SUR LE CYCLOPE D'EURIPIDE, ET SUR LE SPECTACLE SATYRIQUE.

RAISONS DE FAIRE CONNOITRE LE CYCLOPE, ET DE LE METTRE APRÈS LES COMÉDIES.

I. Je ne me suis raviſé de donner le Cyclope que vers la fin de l'impreſſion de cet ouvrage. Heureuſement nulle place ne lui convenoit mieux que celle où on le met ici, (comme un hors d'œuvre) à la ſuite d'Ariſtophane, ou bien il n'en devoit point du tout avoir dans ce livre [1]. Après ce

1 Le léger déſordre que le P. Brumoy cherche à juſtifier ſe trouve réparé dans cette édition. Voyez la note à la page 312 du tome IV, & la page 271 du tome VIII. Aſſurément c'eſt à la ſuite de la collection des tragédies d'Euripide, que ce drame d'Euripide ſe trouve placé de la manière la plus convenable, & le P. Brumoy auroit ſans doute approuvé cette diſpoſition s'il eût refait une édition de ſon ouvrage, dans laquelle il eût raſſemblé ſous un même point de vue, comme on l'a fait dans celle-ci, les ouvrages de chacun des auteurs qu'il analyſe.

qu'on a lu à ſon ſujet dans quelques endroits des deux premiers tomes, il ſeroit inutile de vouloir déguiſer au lecteur les raiſons qui m'avoient porté à ne rien dire de cette pièce. Quoique je n'aie pas eu deſſein de ſurprendre ceux qui ne la connoiſſent pas, j'avois appréhendé, (je l'avoue) qu'un poëme ſi extraordinaire pour nos idées n'effaçât d'un ſeul trait dans l'eſprit des perſonnes irréſolues ſur l'eſtime due à l'antiquité théâtrale, l'impreſſion qu'auroit pu faire ſur elles le goût de la belle nature, ſi bien exprimé dans les tragédies. Je craignois, pour le dire en un mot, qu'un Polyphême groſſier ne fît oublier une tendre Iphigénie, ou une Phèdre paſſionnée, non que je cruſſe qu'une même plume n'ait pu produire deux genres de ſpectacles d'un caractère ſi différent, ſans ſe dégrader aux yeux du beau ſiécle d'Athènes. On a bien pardonné à Molière même, ce que les honnêtes gens y trouvoient de trop approchant de la farce. Mais l'immenſe intervalle du ſiécle d'Euripide au nôtre, que j'avois pris tant de peine, (peut-être inuti-

lement) à rapprocher par rapport au genre tragique ſans altérer mes auteurs, me paroiſſoit croître à l'infini, & devenir inſurmontable à l'égard du CYCLOPE, ET DU SPECTACLE qu'on appelle SATYRIQUE. On a pu s'appercevoir, & je crois en avoir aſſez donné de preuves, que je n'ai pas prétendu que tout fût admirable dans Euripide & ſes contemporains. S'il eût été queſtion de les ajuſter un peu à la françoiſe aux dépens de la fidélité, j'aurois été beaucoup moins à l'étroit, & peut-être aurois-je plus réuſſi. Mais il falloit expoſer juſte, & non pas ſimplement imiter. Des auteurs tels que Boileau & Racine qui parlent par eux-mêmes à leur ſiécle ſe contentent ſagement de prendre le goût de l'antiquité, & ils en changent les mœurs. C'eſt l'adreſſe néceſſaire de quiconque veut plaire à coup ſûr, & ce ſeroit celle d'Euripide s'il revivoit. Il ſeroit aujourd'hui un Racine, comme Racine eût été autrefois un Euripide. Mais quand on ſe donne pour ſimple hiſtorien du théâtre ancien, il n'eſt permis ni d'embellir, ni d'enlaidir ſes poëtes. Il faut les rendre. Il

eſt ſeulement permis de ne pas heurter de front nos manières, & de bien prévenir les lecteurs ſur la difficulté de franchir, ſans étourdiſſement de tête, pluſieurs milliers d'années. Or on a beau convaincre les perſonnes ſenſées que cela doit être. Le ſaut eſt trop violent. On veut bien ſe ſuppoſer Athénien; on croit l'être; & dans un inſtant on oublie qu'on l'a voulu, & l'on ſe trouve François avec tous les préjugés du temps. La raiſon parle, le préjugé agit. L'une n'eſt que lumière, l'autre eſt preſque paſſé en inſtinct; c'eſt la plainte ordinaire: on ne ſe met jamais bien dans la place des perſonnes que l'on blâme.

Si cette expérience eſt ſenſible dans la lecture des tragédies anciennes, où l'on ſent d'ailleurs tant de beautés du goût de tous les âges, que ſera-ce ſi l'on voit une eſpèce preſque indéfiniſſable de poëme qui n'a tout au plus que quelques beautés de mode, jointes à des bouffonneries faites pour la dernière claſſe d'une populace républicaine & libertine? Ce qu'on aura un véritable droit de blâmer dans ce poëme

ne fera-t-il point condamner par préjugé ce que l'on aura d'abord eſtimé par raiſon ? Il ne faut qu'un travers pour ruiner la plus brillante réputation. L'on en a eu des exemples dans tous les ſiècles. Hé ! comment ſe ſoutiendroit Euripide en ce qu'il a de bon, contre ce qu'on trouvera ici de mauvais ?

Voilà au vrai ce que je me diſois à moi-même, & ce qui m'avoit déterminé à ſupprimer le CYCLOPE. Je croyois être aſſez quitte envers la bonne foi due au Public, en diſant naïvement que cette pièce à mon ſens ne méritoit pas de lui être expoſée en François. Comme je n'épouſe nullement les intérêts de l'antiquité au point d'adorer tous ſes débris, ce qui ſeroit d'un faux goût, j'avois cru pouvoir trancher ſur cet article, auſſi hardiment que ſur d'autres défauts, ſans préjudice de l'eſtime que j'ai marquée ouvertement pour les vraies beautés. Cela m'avoit paru ſuffire pour montrer mon peu de partialité, & pour rendre juſtice à Euripide, ſans le décréditer. L'expoſition d'un ou-

vrage que je croyois peu digne de ſon génie, m'avoit ſemblé trop chatouilleuſe pour un ſiècle tel que le nôtre. Mon entrepriſe n'étoit déjà que trop hardie à ſes yeux. Mais, toutes réflexions faites, ou plutôt ſans beaucoup de réflexion, la témérité qui m'a fait entreprendre le THÉATRE DES GRECS, m'a porté enfin à l'achever entièrement, au haſard de manquer mon but.

La ſingularité d'une pièce qui nous reſte ſeule dans un genre qu'on ne ſçauroit bien connoître que par elle, mérite bien qu'on franchiſſe le pas, ſans trop redouter les préjugés des ennemis de l'antiquité. Les juges équitables & déſintéreſſés ſçauront ſéparer le vrai d'avec le faux, le bon d'avec le mauvais, ſans conclure de celui-ci contre celui-là, & ſans proſcrire tout ; effet trop ordinaire de la vivacité Françoiſe. Quelques comédies foibles d'un Corneille lui ôteront-elles jamais le rang de ſupériorité qu'il mérite dans l'eſtime de la poſtérité judicieuſe ?

Après tout, quand je dis que le CYCLOPE ne me paroît pas digne d'Euripide,

il eſt bon d'expliquer ce terme, pour ne pas donner dans Charybde en tâchant d'éviter Scylla, & de peur d'encourir la diſgrace des admirateurs du théâtre Athénien, en ménageant la délicateſſe de ſes adverſaires, & de ceux qu'ils ont rendus indifférens. Je m'expliquerai donc ; & pour le faire avec plus de netteté & de préciſion, je commence par définir le genre du poëme dont il s'agit, en développant ſon eſſence, ſa matière, ſon origine, ſon but, ſes rapports avec les autres ſpectacles, ſes perſonnages, ſes auteurs, & tout ce qui le concerne.

IDÉE DU SPECTACLE SATYRIQUE.

II. Ce ſpectacle s'appelle SATYRIQUE, nom tiré des SATYRES, divinités champêtres, qui en faiſoient toujours l'ame, & nullement de la SATYRE ſorte de poëſie médiſante qui ne reſſemble en rien à celle-ci, & qui lui eſt fort poſtérieure. Elle n'en eſt pas même iſſue, car elle eſt toute Romaine, dit Quintilien ; & l'autre eſt une invention purement grecque, peu miſe en

œuvre par les Romains. Le poëme satyrique n'eſt ni tragédie, ni comédie. Mais il tient le milieu entre l'une & l'autre. Il participe de la première par la conduite, le deſſein, la nobleſſe de quelques perſonnages, le ſérieux, le pathétique, & le tour de quelques ſcènes. Il tient auſſi un peu de la ſeconde par la gaieté libre, & ſouvent très-poliçonne de quelques jeux de théâtre, par la verſification ſautillante & vive, par l'iſſue toujours agréable & jamais tragique. Son but principal étoit de remettre les eſprits dans une ſituation plus douce, après les impreſſions cauſées par la tragédie; & ſa matière ordinaire étoit Bacchus, ſoit parce qu'on jouoit ces pièces dans la joie des fêtes bacchiques, ſoit pour ne paroître pas avoir entièrement oublié ce dieu, comme le fit la tragédie en s'ennobliſſant; ce qui faiſoit dire: « que fait ceci » à Bacchus »?

Je ne remonterai point ici juſqu'aux ſources ténébreuſes de l'origine de ce ſpectacle. Son nom ſeul fait aſſez connoître qu'il eſt né du même germe que la tragédie

& la comédie informes, dans la liberté des fêtes célébrées par les payſans. Horace le fait de peu poſtérieur à l'une & à l'autre, quand il dit, que « celui qui * diſputa le » prix du bouc dans le genre tragique, s'a- » viſa bientôt d'offrir aux ſpectateurs des » ſatyres nuds & groſſiers »; mais c'eſt toujours même origine. Ainſi les vendanges ⁂, ou le bouc immolé †, les quolibets de village § & la licence payſanne aſſez conforme à celle des ſatyres *, furent les trois ſources des trois ſpectacles qui amusèrent ſi longtemps Athènes, à ſçavoir le tragique, le comique & le ſatyrique, ſans compter les MIMES qui font le quatrième, & dont j'ai parlé [1].

Le ſçavant Iſaac Caſaubon * va plus

* Carmine qui Tragico vilem certavit ob hircum,
Mox etiam agreſtes ſatyros nudavit.

⁂ Τρυγῳδία. Chanſon de vendange.

† Τραγῳδία. Chanſon du bouc.

§ Κωμῳδία. Chant de village.

* Σατυρικὰ δράματα. Spectacles ſatyriques.

1 Dans le chap. VI de la concluſion générale.

* De satyrica poesi. l. I, c. I.

loin, & prétend trouver l'origine de tout cela dans la nature même. Il dit que comme elle eſt la mère de tous les arts, elle l'eſt auſſi des fêtes ; que les fêtes ont enfanté les danſes & les bons mots ; que de la danſe eſt venue la muſique, & que les bons mots ont produit tous les ſpectacles dont nous parlons. On ne ſçauroit remonter plus haut. Mais de même que la tragédie & la comédie ne prirent leur forme qu'à-peu-près au temps & de la manière que je l'ai expliqué *, de même auſſi le poëme ſatyrique n'a-t-il pris couleur que de cette manière, & dans ce temps, c'eſt-à-dire au ſiécle d'Eſchyle, & par ſes ſoins. Des œuvres ſi ſemblables pour le plan doivent avoir eu le même père, & du même principe l'on doit tirer les mêmes conſéquences. L'inventeur du dialogue eſt ſans contredit l'inventeur de tous les ſpectacles de ſon ſiècle.

En effet, à en juger par le CYCLOPE, (preuve parlante, plus précieuſe que toutes les conjectures du monde, preuve unique, & qui l'étoit même du temps d'Euſtathius

* Tome I, DISCOURS II.

le célèbre commentateur d'Homère, il y a environ cinq cens ans) à en juger, dis-je, par ce rare morceau, on doit reconnoître dans les ſpectacles ſatyriques, la marche de la tragédie & de la comédie en règle. Même évolution de ſujet, même tour d'intrigue, même façon de dénouement, nul épiſode, nul incident qui retarde l'action. Au contraire, comme cette pièce n'a guères plus de ſept cens vers, il paroît que les pièces du même genre étoient très-courtes; & ſi nous n'avions pas d'autres preuves, l'on ſeroit bien fondé ſur cette brieveté ſeule, à comparer ces poëmes aux petites pièces qu'on donne aujourd'hui en France à la ſuite des grands ſpectacles. L'on ſçait d'ailleurs que chaque poëte manquoit peu à joindre une pareille pièce aux tragédies qu'il donnoit pour diſputer le prix, & qu'on la repréſentoit après elles, pour tempérer l'émotion de triſteſſe qu'elles avoient dû cauſer. Pour achever la comparaiſon du genre tragique avec le ſatyrique, l'on verra que celui-ci avoit une ſorte de ſérieux différent de la majeſté qui règne dans celui-là,

des ſentences aſſez relevées, des diſcours étudiés, d'aſſez beaux traits de morale, mais rien d'extrêmement paſſionné.

Ce ſpectacle ſingulier (en mettant à part ſon plan) s'éloigne encore plus de la comédie ancienne que de la tragédie. Car on n'y verra ſur la ſcène, ni le gouvernement, ni les particuliers de la république Athénienne, comme chez Ariſtophane. Le PLAISANT bon ou mauvais avoit ſes dégrés bien marqués dans l'antiquité. Celui de la comédie n'étoit pas celui des Mimes, & le PLAISANT des Mimes étoit beaucoup moins le PLAISANT des pièces ſatyriques. L'étude profonde du cœur humain, & de l'aliment qu'il lui falloit pour le réjouir, avoit ſousdiviſé cela d'une manière étonnante. C'étoient autant de claſſes de divertiſſemens, dont aucune n'oſoit anticiper ſur les autres : bien éloignée en ceci de notre manie qui voudroit quelquefois réunir des choſes inalliables, la tragédie, la comédie, l'opéra. C'eſt eſſayer de nouveaux aſſaiſonnemens pour réveiller un ſpectateur dédaigneux, & las des beautés naturelles. Les poëtes y

ſont bien embarraſſés. Ils l'étoient déjà du temps de Phèdre dont j'ai rapporté la fable *, du temps de la Fontaine qui l'a ſi agréablement appliquée aux cenſures qu'il avoit ſous les yeux, du temps même d'Eſchyle. Mais quelqu'aſſervis que ſoient les poëtes de chaque ſiécle au goût, ou plutôt au caprice régnant, il ne tient qu'à eux de ſe tirer d'eſclavage, & de revenir au vrai goût, qui, pour plaire efficacement veut qu'on ne confonde pas des œuvres différentes par leur nature, renferme les talens dans les limites de la ſage vraiſemblance, ne ſouffre pas qu'on donne un roman pour une tragédie, exige enfin qu'il en ſoit de même, s'il s'agit du comique, & de même auſſi de quelque genre que l'on tente pour toucher ou pour amuſer des perſonnes que l'on ſuppoſe raiſonnables. C'eſt ce qu'avoient compris les anciens; & ſi nous les blâmons à juſte titre d'avoir trop ſouſdiviſé les eſpèces de ſpectacles, que le bon ſens réduit à deux principales, du moins devons-nous leur ſçavoir gré d'avoir conſervé

* Tom. V, pag. 403.

dans chaque ordre de divertiſſemens le caractère particulier qui leur convenoit, à l'imitation de la nature, qui donne toujours à chaque être ſon eſpèce, ſes propriétés, & ſa perfection ſpécifique.

C'eſt ce que firent les Athéniens par rapport au ſpectacle dont je parle. Ils s'appliquèrent à le cultiver preſque avec autant de ſoin que le plus noble dont il n'étoit qu'un délaſſement. Il fit donc une claſſe particulière. Mais étoit-il de nature à durer toujours ? Etoit-ce un fonds ſolide qui méritât d'établir pour tous les ſiècles à venir un genre de ſpectacle à part? Le fait & l'uſage contraire ſemblent d'abord décider que non. Car avant que de dire ce qu'il eſt devenu, & en quoi il s'eſt métamorphoſé, je dois avouer que le bouffon y gâte le ſérieux, & le délicat; qu'il y a du bas comique pour divertir les ACHETEURS DE NOIX, comme s'exprime Horace; & qu'enfin à ne rien céler, ce fut le mauvais goût, l'inconſtance, & le caprice des ſpectateurs qui lui donna lieu. On ſe laſſa un peu du tragique qui faiſoit pleurer, & même du comique

qui faiſoit rire. On voulut du merveilleux outré, du biſarre, & du nouveau, comme on en veut quelquefois de nos jours. Mais les poëtes en ſecondant cette manie ne firent pas tout-à-fait ce qu'on a tenté ſouvent en France. Loin de ſe perdre dans des idées nouvelles, ils ne firent que rajeûnir les anciennes. Ils ſe reſſouvinrent des SATYRES qui avoient amuſé le peuple dès le premier âge de la tragédie informe. Ils les ajuſtèrent un peu à la mode, & ſur le goût de la tragédie formée, qui les avoit exclus, dès qu'elle avoit ſongé à s'ennoblir. Elle ſouffrit que les ſatyres devenues moins ruſtiques qu'autrefois priſſent un peu de ſon air pour divertir auſſi régulièrement qu'elle, & moins ſérieuſement. C'eſt ce que dit Horace : « il falloit rappeler le ſpectateur » par une agréable nouveauté ». Les Romains même qui ſuppléerent au vrai ſpectacle ſatyrique des Grecs, par leurs pièces Atellanes, où il n'entroit point de ſatyres, n'introduiſirent ces farces (dit un vieux ſcholiaſte de Juvenal) que pour mitiger un peu le ſérieux triſte du tragique. D'où il eſt

aiſé d'inférer, que la poéſie en queſtion, conſidérée ſoit par ſon eſſence, ſoit par ſa deſtination, ne devoit pas former un ſpectacle immortel, comme le ſont la tragédie & la comédie. Il en eſt de ce genre biſarre comme des Mimes. C'étoient des avortons de ſpectacles. Ils devoient avoir le ſort du faux goût, qui eſt de paſſer pour renaître, mais non pas de durer & de plaire toujours.

Toutefois l'œuvre ſatyrique, toute mépriſable qu'elle paroît au premier coup d'œil, mérite une attention particulière en ce qu'elle a produit, par un changement imperceptible & fin, une ſorte de ſpectacle qui a ſon mérite ſans contredit. C'eſt la PASTORALE. On ſubſtitua, quoique tard, des bergers gracieux à d'infâmes ſatyres. On mit l'idylle en action, & l'on prit un milieu entre le tragique & le comique, qui fit un ſpectacle imité de l'un & de l'autre, ſans preſqu'être aucun des deux; quoiqu'on le range avec raiſon dans l'ordre des comédies. C'eſt à l'Italie moderne (ſi je ne me trompe) que l'on doit cette ingénieuſe invention; & je ne doute nullement que le

ſpectacle

ſpectacle ſatyrique n'en ait autant été le modèle que l'églogue. Des ſatyres aux bergers, le paſſage eſt très-naturel.

Les ſatyres & les ſilènes, perſonnages différens ou par leur âge, ou par quelqu'autre biſarrerie poétique, compoſoient le chœur des pièces ſatyriques. Ils lui donnèrent leur nom, & en caractérisèrent l'eſſence. C'étoient des divinités fabuleuſes nées du pinceau des peintres, & de l'imagination des poëtes. J'ai peine à me perſuader que les anciens les aient jamais bien ſérieuſement regardés autrement que comme des divinités de la fable, eux qui les produiſoient ſur la ſcène pour s'en moquer. La peinture qu'ils en faiſoient eſt toute allégorique par rapport à Bacchus, dont ces demi-dieux étoient les ſuivans. Or, ſur le pied d'allégorie, l'antiquité réaliſoit tout; pour frapper davantage les eſprits, non pour leur perſuader que tout cela fût réel & divin. Il eſt viſible par la pièce du CYCLOPE que les ſatyres & les ſilènes étoient les bouffons de la populace. Leur caractère cynique, mordant, pétulant & lâche,

montre assez qu'on ne les mettoit sur la scène que pour y servir de jouet. Folie antique des poëtes, inventée & soutenue pour éterniser celle des spectateurs. Ces mêmes personnages ne laissoient pas de passer pour profonds dans les connoissances abstruses. Nous voyons que l'yvrogne Siléne dit des choses fort relevées dans Virgile *. Ciceron † met des oracles dans la bouche du Siléne pris par Midas. Platon § lui-même compare Socrate à ces figures de silènes que faisoient les sculpteurs ou les peintres, & qui en s'ouvrant ou se séparant laissoient voir en dedans ou derrière elles, des représentations d'amours & de graces, comme pour signifier qu'il ne falloit jamais s'arrêter à l'écorce, mais qu'on devoit creuser plus avant; que sous un masque difforme l'on trouvoit souvent une sagesse exquise; & qu'un sens profond pouvoit être voilé par des bouffonneries.

Sur ces faits, & quantité d'autres que

* Eclog. VI.

† Tuscul. 1.

§ Dans son BANQUET.

je ſupprime, on pourroit juger que les pièces ſatyriques étoient des allégories qui receloient un ſens plus fin que celui qui ſe préſentoit d'abord. Et véritablement cette idée n'eſt pas ſans fondement. Car Donat * dit « que la poëſie ſatyrique à » la vérité ne nommoit perſonne, mais » qu'elle reprenoit les vices des citoyens » d'une manière dure & forte ». Il en prit mal au poëte Philoxène †, d'avoir déſigné

* Prolegom. Terent.

† Ce Philoxène étoit de Cythère, poëte dithyrambique & paraſite de profeſſion, il avoit été eſclave. Denys le Tyran l'envoya aux carrières ſur des ſoupçons qu'il eut du commerce de ce poëte, avec une joueuſe de flûte entretenue par le roi. Philoxène y fit ſon Cyclope. C'étoit un débauché & un buveur achevé. C'eſt de lui qu'Athénée raconte tout ceci, & quantité d'hiſtoriettes & de bons mots, dont pluſieurs ont été mis en vers ou en contes dans les Ana ; entr'autres ce mot qu'il dit étant prêt de mourir pour avoir trop mangé,

M'y voilà tout réſolu
Et puis qu'il faut que je meure,
Sans faire tant de façon
Qu'on m'apporte tout-à-l'heure
Le reſte de mon poiſſon.

La Fontaine, après le vieux comique Machon.

Et cette autre plaiſanterie. Philoxène étant à la table de Denys, & voyant qu'on avoit ſervi un très-petit poiſſon pour lui, & un monſtre pour le roi, s'aviſa d'approcher de ſon oreille le poiſſon fretin. Interrogé pourquoi cette momerie, « c'eſt, dit-il, que je voulois ſçavoir

dans un poëme ſatyrique le tyran par le Cyclope, la favorite du roi par Galatée ; & lui-même par Ulyſſe. Les ſatyres étoient en effet mordans, & les Romains ſe ſervoient de ces perſonnages dans leurs triomphes pour lancer ſur les triomphateurs des traits cauſtiques, dont il ne leur fût pas permis de ſe fâcher dans la chaleur d'une fête publique.

S'il eſt difficile (malgré ces autorités & ces exemples) de montrer que l'allégorie ait toujours été l'ame du poëme ſatyrique ; au moins prouve-t-on paſſablement qu'elle en a fait quelquefois l'agrément & le ſel, auſſi bien que la parodie. L'on ſçait du moins * que Cratinus fit une parodie de l'Odyssée d'Homère. La queſtion ſeroit de ſçavoir, ſi c'eſt un ſpectacle ſatyrique à la lettre, ou ſi ce n'étoit pas plutôt une comédie dans les formes, comme celle des Grenouilles d'Ariſtophane. Certes, ſi

» certaines nouvelles du temps de Nérée ; mais ce jeune hôte de la » mer n'a pu me répondre. Le vôtre eſt plus vieux, il ſçaura ſans » doute ce que je demande ».

* Par Platonius.

l'on montroit bien que la parodie ou allégorie euſſent été la baſe de la poéſie ſatyrique, il y auroit de l'injuſtice à la regarder comme abſolument mauvaiſe dans ſa ſubſtance, quoique bouffonne. Mais, à dire le vrai, nous n'avons preſque rien qui nous porte à le penſer ainſi, particulièrement du CYCLOPE, non qu'il n'y ait des alluſions aſſez délicates. Mais ce n'eſt pas de quelques traits qu'il s'agit, il eſt queſtion du fonds. Or j'avoue franchement que je n'y vois rien de pareil aux comédies d'Ariſtophane. Car celles-ci ſont véritablement allégoriques; & voilà ce qui en fait le prix, malgré les groſſièretés qu'on y déteſte avec tant de raiſon. Perſonne même que je ſçache, ni des anciens, ni des modernes que j'ai conſultés, ne s'eſt aviſé de vouloir chercher dans la poéſie ſatyrique en général, ou du moins le CYCLOPE en particulier, cette allégorie ou parodie que je ſouhaitois ſi fort d'y trouver.

Or ſi ce ſel n'y eſt pas, il faut convenir de bonne foi que cette extrême différence entre la comédie ancienne & cet autre

genre de ſpectacle, rend ce dernier fort inférieur à la première. Car ſi je ne trouve pas un beau ſens caché ſous une enveloppe vile en apparence, cette enveloppe ſera vile en effet, puiſqu'elle ceſſera d'être enveloppe, pour devenir le fonds & la réalité même du ſpectacle. Bien plus, ſi les bouffonneries, quelque ſens fin qu'elles couvrent, ne peuvent jamais être après tout que des bouffonneries, que ſera-ce ſi elles ne voilent rien de fin, & qu'elles ne diſent effectivement que ce qu'elles veulent dire? Je crains fort que ce n'ait été là tout l'art de la poéſie ſatyrique, & que les poëtes n'y aient entendu d'autre fineſſe, que celle de divertir le menu peuple par des nouveautés giganteſques, & par des plaiſanteries libertines. En ce cas là l'on ne ſçauroit ſe tromper en prononçant que le CYCLOPE eſt peu digne d'une plume * qui a

* Nous convenons que le genre eſt mauvais, que ces cyclopes & ces ſatyres ſentent aſſez les ogres & les fées, qu'il s'y trouve des bouffonneries & quelquefois des obſcénités qui choquent également & la pudeur & le bon goût, qu'il y a même du plat & du bas qui n'eſt que pour la populace. Mais il faut dire auſſi à la décharge d'Euripide: 1°. que ces cyclopes anthropophages n'étoient pas de l'invention du poëte, mais une tradition reçue, & comme point d'hiſtoire dans

produit tant de belles choſes, & qu'à en juger par cette pièce les autres de même genre étoient également indignes de leurs auteurs.

Theſpis contemporain de Solon vers la ſoixantième olympiade fut, ſelon les apparences, le premier de ces auteurs qui fit paroître des ſatyres dans ſon chariot. Horace ſemble le déſigner ſans toutefois le nommer. Suidas veut que ce ſoit ce Pra-

l'antiquité fabuleuſe : 2°. que l'expreſſion relève bien des choſes ; dans Virgile, par exemple, le récit fait par Achéménides des repas monſtrueux de ce même Polyphême, eſt de l'aveu de tout le monde un très beau morceau : 3°. que les caractères des principaux interlocuteurs, Polyphême, Ulyſſe & Silène, y ſont parfaitement bien ſoutenus : 4°. que s'il y a dans cette pièce des groſſièretés, il s'y trouve auſſi quantité de naïvetés & de plaiſanteries vraiment comiques : 5°. que cette farce, ſi l'on veut l'appeler ainſi, ne laiſſe pas d'être intéreſſante & même attachante, par le péril d'un héros tel qu'Ulyſſe, l'adreſſe avec laquelle il s'en tire, & la juſte punition d'un monſtre auſſi haïſſable que Polyphême : 6°. que le chœur & ſur-tout Ulyſſe y diſent quelquefois les plus belles choſes du monde.

Nous applaudirons donc au P. Brumoy, (dont le diſcours ſur cette matière nous paroît d'ailleurs un chef-d'œuvre), nous approuverons ſincèrement la préférence qu'il donne au genre noble, aux images gracieuſes ; mais nous ajouterons que le Cyclope d'Euripide, à quelques endroits près, ne nous a pas paru tout-à-fait ſi mépriſable. Il nous avoit réjouis & amuſés à la première lecture : la ſeconde & la troiſième ont produit le même effet : nous en avons conclu que les Athéniens, nourris de leurs fables, étoient encore plus à portée de s'y divertir. (Note de l'ancien éditeur.)

tinas ; qui disputoit le prix avec Eschyle & Chærile. Certes s'il s'agit d'un spectacle dialogué, l'on ne sçauroit en attribuer l'invention qu'à Eschyle *, comme j'ai tâché de le faire voir. L'on cite cinq pièces satyriques de ce père des spectacles, (entr'autres le PROTÉE) sept ou huit de Sophocle, quatre d'un certain Achæus qui ne laissoit pas d'avoir quelque célébrité, cinq d'Euripide, quelques-unes de Xénoclès, de Philoclès, de Morsimus, poëtes dont parle Aristophane ; quelques-unes encore d'Astydamas le fils, de Iophon, & même du philosophe Platon, qui les brûla aussi bien que ses tragédies sans les représenter. Voilà à-peu-près tous les auteurs du beau siécle cités : mais tous leurs poëmes satyriques ne le sont pas, & il est hors de doute qu'ils en ont fait un plus grand nombre que ceux dont on a conservé les noms : en général il est vrai de dire que tout poëte tragique étoit en même temps poëte satyrique, puisque la petite pièce accompagnoit presque toujours les TRILOGIES tragiques,

* Tome I, DISCOURS SUR L'ORIGINE DE LA TRAGÉDIE.

pour en faire des TÉTRALOGIES complettes. De tous ces poëmes nous n'avons d'entier que le CYCLOPE, qui eſt conſtamment d'Euripide. Ses fréquentes ſentences, je ne ſçais quel air de philoſophe répandu dans quelques endroits, ſon tour d'expreſſion ſemblable à celui qui règne dans ſes autres pièces, ne laiſſeroient pas lieu d'en douter, quand on n'auroit pas le concert unanime des manuſcrits, & le témoignage d'Athénée.

La ſcène eſt conforme à celle des ſpectacles de cette nature. Un rocher, un antre, des pâturages, des troupeaux. Les ſatyres ſe couvrent de peaux de chèvres. L'action elle-même eſt moitié ſérieuſe, moitié burleſque. L'iſſue en eſt heureuſe pour Ulyſſe. Le ſujet en eſt hiſtorique, comme ceux des tragédies. En un mot tout annonce ici un ſpectacle ſatyrique, tel que je l'ai peint. Car, pour dire quelque choſe de la ſcène, dont je n'ai encore rien dit, « il y en avoit » de trois ſortes (dit Vitruve *), la ſcène » tragique étoit décorée de colonnes, de

* Vitruve, l. V, c. 28.

» frontons élevés, de ſtatues, & de tout » ce qui orne les palais des rois. La co- » mique faiſoit voir des maiſons particu- » lières avec leurs balcons & leurs croiſées » en perſpective, comme les rues ordi- » naires. La ſatyrique enfin étoit parée de » bocages, de grottes, de montagnes, & » d'ornemens champêtres qu'on voit dans » les payſages ». Les ſatyres vieux & jeunes, les ſilènes plus ou moins âgés étoient diſtingués par des maſques groteſques, vraies têtes poſtiches ayant l'air de celles des chèvres. Ces eſpèces de caſques les diſtinguoient par la coëffure à longs poils. Une peau de bête couvroit négligemment les ſatyres. Les ſilènes étoient ornés de fleurs artiſtement tiſſues. Les uns & les autres étoient quelquefois repréſentés par des pantomimes grimpés ſur des échaſſes afin de mieux imiter leurs jambes greſles comme celles des boucs. Le fonds du ſpectacle conſiſtoit, (ainſi que les autres) dans les vers, le chant, & la danſe. Mais tout cela étoit plus gai dans le ſatyrique, ſurtout la danſe, qui avoit été de tout temps

Bachanales.

affectée aux satyres. Leur danse particulière se nommoit sicinnis à cause ou d'un Sicinnus son inventeur, ou d'un mot * qui signifie mouvement. Aussi étoit-elle très-vive (sans doute comme la musique) un peu paysanne, & nullement affectueuse, comme l'étoit celle des tragédies. Voilà en peu de mots ce qu'on peut dire du spectacle satyrique.

Pour orner la pièce qu'on va voir, on a cru pouvoir emprunter de Casaubon une gravure antique qu'il a publiée le premier. On lui a seulement donné une grandeur quadruple de sa véritable grandeur. C'est une véritable pierre gravée & fort ancienne qui représente une bacchanale. La pierre est une jaspe de couleur verte tirant sur le noir avec des taches rouges. Il y a huit personnages. Bacchus est le principal. Il est soutenu en l'air, par un silène d'un côté, & par un satyre de l'autre. Un enfant qui a le pied sur un masque ancien, lui soutient une jambe. Un autre marche devant avec une corne d'abondance, & pa-

* κίνησις.

roît tirer un bouc. Un arbre ſert de dais à Bacchus. Il eſt couronné de pampre, & il tient d'une main des fleurs liées en forme de couronne ſuivant l'uſage des buveurs de l'antiquité. Sa coupe eſt renverſée aux pieds du ſatyre. Trois bacchantes l'environnent ; l'une avec le petit tambour qu'elle frappe, une autre jouant de la double flûte. La troiſième ſuit : de la main gauche elle ſemble cueillir un fruit de l'arbre, ou agiter quelque inſtrument pour divertir Bacchus. Sa main droite eſt occupée à tenir une baguette ornée de lierre & de pampre, mais un peu différente du thyrſe, qui étoit plus long ; & armé par une extrémité, en forme de pique ; ou même par les deux bouts. Quoique ce ſujet ne ſoit pas celui du CYCLOPE, il y a aſſez de rapport pour le placer ici, puiſque c'eſt une bacchanale, & une bacchanale de théâtre ; ce que montre aſſez le maſque renverſé.

LE CYCLOPE
D'EURIPIDE.

PERSONNAGES.

POLYPHÊME Cyclope.

SILÈNE.

CHŒUR des satyres.

ULYSSE.

La scène est près d'une caverne du mont Etna.

LE CYCLOPE D'EURIPIDE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIÈRE.

SILÈNE seul.

HÉLAS, Bacchus, que je ſouffre, & que j'ai ſouffert pour toi dès ma tendre jeuneſſe ! Rappellerai-je d'abord le temps où agité par les furies que t'envoya la jalouſe * Junon, tu quittas les nymphes des montagnes qui t'avoient élevé ? Rappellerai-je nos dangers dans la guerre des géans ? Glorieux ſouvenir ! Siléne étoit à tes côtés. Tu le ſçais : Je ſignalai ma valeur, & ſans vanité je perçai de ma lance Encélade, malgré ſon énorme bouclier.... (Aux ſpectateurs.) D'où vient cette ſurpriſe ? Seroit-ce un ſonge ? Non certes †; & je

* A cauſe de Sémelé, amante de Jupiter & mère de Bacchus.

† Silène fait ici le fanfaron pour faire rire. Car rien de plus lâche que les silènes & les satyres.

montrai moi-même les dépouilles à Bacchus. Mais oublions les maux passés. Que sont-ils en comparaison des infortunes présentes ? Ta dernière aventure m'a perdu. Junon, pour t'écarter loin d'elle, s'avise de te faire enlever par des pirates * Tyrrhéniens. Je vogue sur tes vestiges avec les satyres mes fils. Assis au gouvernail, je les encourage. La mer blanchit sous leurs rames. Nous cherchions Bacchus perdu pour nous. Vain projet ! Peu loin de Malée † un vent contraire nous jette sur ce rocher d'Ætna, triste asyle des hideux enfans de Neptune, de ces monstres avides ¶ du sang humain, de ces habitans ténébreux des antres obscurs, en un mot des cruels Cyclopes. L'un d'eux nous surprend, & nous fait ses esclaves. C'est le barbare Polyphême. Quel changement de fortune ! Nous paissons ses troupeaux après avoir servi l'aimable Bacchus. Mes fils encore jeunes ont soin des jeunes agneaux. Mon emploi conforme à mon âge est de remplir de lait les vaisseaux, de tenir la grotte nette, & de servir d'horribles festins à mon abominable maître. Il est temps de songer à ce qui m'est prescrit & de nettoyer l'antre avec ce rateau

* Voyez cette fable dans les MÉTAMORPHOSES d'Ovide, liv. III, vers la fin.

† Promontoire de Laconie.

¶ Monstres qui n'ont qu'un œil au milieu du front.

de

de fer, pour recevoir bientôt le Cyclope & ſes brebis. Mais j'apperçois mes fils qui reviennent en danſant avec les troupeaux..... Holà pourquoi ces danſes légères ? Croyez-vous donc aller au ſon des inſtrumens, comme autrefois, accompagner Bacchus aux feſtins d'Althée * ?

L'on voit par le tour de ce prologue, moitié ſérieux, moitié comique, quel étoit le goût des prologues, ou des expoſitions de pareils ſpectacles; & que ſouvent ce pouvoient être de vraies parodies du ſtyle tragique, & de l'air dont marche la tragédie en débutant.

SCÈNE II.

SILÈNE, LE CHŒUR DE SATYRES.

SILÈNE.

Le chœur entre tumultuairement ſur le théâtre & en danſant, comme on le voit. Cette troupe d'hommes chévrepieds (pour uſer du terme favori de Ronſard) devoit faire un ſpectacle très-propre à remplir ſa deſtination, je veux dire à exciter les huées du peuple qui vouloit des ſpectacles monſtrueux, & tirés de ſes fabuleuſes idées. Mais le

* Bacchus avoit aimé Althée, fille de Theſtius & femme d'Œnéus. L'on dit qu'il eut d'elle Déjanire. Apollodore, BIBLIOTHEC. l. I, c. 8.

moyen de traduire ce morceau de chœur ? Ce ſont des bergers qui apoſtrophent leurs troupeaux en fort beaux vers, & dans le goût de Théocrite, puiſque ce poëte en a imité quelque choſe dans une idylle. Mais tout conſidéré ce ne ſont que des cris de paſteurs qui s'adreſſent à des animaux : non qu'il n'y ait en ceci une ſorte de naïveté, telle que l'a exprimée Euripide dans la tragédie même * d'Ion, où ce jeune prince menace les oiſeaux de les percer à coups de fléches. Mais ce goût antique eſt ſi fort anti-François (ſi j'oſe ainſi parler) que j'encourrois également le blâme des amateurs & des ennemis de l'antiquité, en tâchant inutilement de le faire paſſer dans une traduction que je donnerois pour bonne. En voici une telle qu'elle, ſans altération conſidérable, & que je ne haſarde qu'en faiſant remarquer qu'il y a en ce morceau, malgré l'élégance attachée aux vers, une rudeſſe qui n'eſt plus de ſaiſon.

LE CHŒUR.

STROPHE.

Chef imprudent d'un troupeau choiſi, où t'égares-tu † parmi ces rochers ? Là nul ſouffle de

* Voyez cette pièce dans le volume IX.

† Virgile a imité cela, dans l'églogue VII, v. 7 :

Vir gregis ipſe caper deerraverat.

« Le bélier du troupeau s'étoit égaré. »

zéphyre, point d'herbe tendre, point d'eau claire pour étancher ta soif; tu n'y entendras point les agneaux bêlans. C'est ici.... Descends, viens.... Si tu ne quittes cette hauteur, je te.... Rentre promptement dans l'antre du Cyclope.

ANTISTROPHE.

Approchez, ô brebis. Vos agneaux vous rappellent; les laisserez-vous languir? Ne quittez-vous point ces pâturages pour revenir dans les antres d'Ætna?... Je sens mon malheur, comme elles. Hélas Bacchus ne s'y trouve pas. Là ni danses, ni bacchanales, ni bacchantes. Là l'on n'entend point le doux son des tambours bacchiques, ni les glouglous du jus de la treille. Il n'est plus pour nous de nymphes ni de Nysa *.

ÉPODE.

Vainement je chante ces airs pour notre dieu favori. Vainement je soupire après nos fêtes passées, & nos plaisirs évanouis. Où es-tu chère divinité? Je me figure en vain tes blonds cheveux épars & flottans au gré des vents. Ton fidelle ministre est devenu l'esclave d'un Cyclope. Quel esclavage! Cette peau de chèvre dont je me vois revêtu, me fait en vain soupirer après la liberté & ta compagnie, que j'ai perdu pour toujours.

Cela prépare le dénouement: & cet art des an-

* Partie du mont Parnasse où se célébroient les orgies.

ciens, jusques dans leurs moindres pièces, mérite d'être observé.

SCÈNE III.

LES MÊMES, SILÈNE.

SILÈNE interrompant les satyres.

PAIX, taisez-vous, mes fils. Ordonnez qu'on renferme vos troupeaux. (Les satyres les avoient rassemblés).

LE CHŒUR aux valets.

Obéissez, vous autres.... Mais, mon père, d'où vient cet empressement ?

SILÈNE.

Paix, dis-je. J'apperçois sur le rivage un vaisseau. Je vois des rameurs & leur chef qui s'avancent vers la grotte. Ils portent des vases & des urnes vuides. Le besoin les a contraints sans doute de s'écarter vers ces tristes bords. Malheureux étrangers, que je les plains ! Hélas, ils connoissent peu les souverains de ces climats, puisqu'ils viennent si imprudemment se jeter dans les bras d'un hôte qui dévore les humains. Mais taisez-vous, & laissons les approcher, pour sçavoir d'eux le sujet de leur arrivée en ces lieux.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ULYSSE & ſes compagnons.

ULYSSE.

ULYSSE en arrivant s'adreſſe aux ſatyres. « Me » diriez-vous, dit-il, d'où nous pourrions puiſer » de l'eau pour étancher notre brûlante ſoif, & » s'il eſt ici des habitans qui veuillent trafiquer » des rafraîchiſſemens pour des voyageurs fati- » gués » ?

Ulyſſe en diſant ces mots n'avoit pas encore apperçu la figure de ceux à qui il s'adreſſoit, mais voyant leurs pieds & leurs vêtemens, « Que vois- » je, dit-il, nous ſommes dans une ville conſa- » crée à Bacchus. Je crois voir des ſatyres.... O » vieillard, recevez le premier les honneurs que » je dois à votre âge, & à votre qualité ». (Il ſalue Silène).

Silène lui rend politeſſe pour politeſſe, puis il lui demande ſon nom & ſa patrie. Cet entretien eſt de vers à vers. Ulyſſe dit ſon nom & celui de ſes états. « J'entends, reprend Silène: Je connois » ce Grec éloquent, ce ruſé deſcendant de Si- » ſyphe ? »..... Ulyſſe qui ſe voit reconnu, & qui craint qu'on ne lui faſſe tout ſon caractère,

interrompt le vieillard. « Arrêtez, dit-il, c'eſt » moi-même, n'en dites pas davantage »..... Silène continue de l'interroger à la grecque ; « D'où il » vient ? Du ſiége de Troie. Ignoroit-il le chemin » de ſa patrie ? Non, la tempête l'a écarté. Hélas, » dit le vieillard, nous éprouvons vous & moi la » même deſtinée ».

Cela donne lieu à Ulyſſe de queſtionner à ſon tour Silène, qui avoue que ſon mauvais deſtin l'a conduit au mont Ætna, tandis qu'il cherchoit vainement Bacchus, enlevé par des Pirates ; que cette région de la Sicile ne connoît ni villes, ni habitans humains, que les Cyclopes en ſont les maîtres ; que ces monſtres ignorent les douceurs de la vie civile & de la ſociété ; qu'ils mènent une vie errante ſans reconnoître ni ſouverains ni loix : (Voilà les ſauvages d'aujourd'hui). Qu'ils ſont tous bergers de profeſſion ; que ſans uſer des dons de Cérès ils vivent de lait, de fromage, & de la chair de leurs troupeaux ; qu'ils ignorent ſur-tout la douce liqueur de Bacchus, que leur ſol ingrat eſt incapable de leur donner.

ULYSSE.

Connoiſſent-ils du moins l'hoſpitalité ſacrée ?

SILÈNE.

Certes, ils diſent que les étrangers leur apportent des mets délicieux.

ULYSSE.

Que voulez-vous dire ? Quoi, ils se nourriroient de sang humain ?

SILÈNE.

Nul n'aborde ici qui ne soit incontinent dévoré.

ULYSSE.

Où est le Cyclope ? Ne seroit-il point dans son antre ?

SILÈNE.

Non ; il suit les bêtes à la piste sur le penchant du mont.

ULYSSE.

Que pourriez-vous faire pour nous tirer au plutôt de cette terre maudite ?

SILÈNE.

Je n'en sçais en vérité rien. Mais je ferois tout pour vous.

Ulysse le saisit par sa parole, & le prie de lui vendre des vivres. L'autre s'excuse sur ce qu'il n'a que des chairs d'animaux, des fromages, & du lait. Mais Ulysse s'en contente, & presse la conclusion du marché. Silène demande de l'or. Mais Ulysse offre du vin, plus précieux pour le satyre que l'or. Ce vin même est du plus exquis. Il vient de Maron, fils de d'Évanthée, petit-fils de Bacchus, & élève de Silène, qui le fait remarquer en pleurant de joie. Il s'agit d'un vin d'un terroir

eſtimé dans la Thrace. Silène qui a perdu depuis long-temps le goût de cette liqueur chérie, preſſe comiquement Ulyſſe de lui en faire voir. Celui-ci en montre auſſi-tôt une outre, & commence par faire boire le vieillard qui fait ſon vrai perſonnage d'ivrogne à gages, avec toutes les grimaces qu'on peut imaginer. Car cela dominoit dans les pièces ſatyriques. Il ſavoure l'odeur, qu'il trouve belle: ce qui fait dire à Ulyſſe, « vous l'avez donc vue »? Pure parodie de quelque poëte. Silène boit & fait des ſauts de joie. « Car le vin, dit-il, s'eſt » gliſſé dans ſes veines juſqu'à l'extrémité des » ongles ».

Ulyſſe, ſans compter le vin, lui promet de l'argent. « Serviteur à l'argent, dit Silène, donnez » ſeulement le vin. Soit (reprend le roi d'Itha- » que) livrez les fromages & les agneaux ».

SILÈNE à part, en s'écartant un peu.

Oui certes, je les livrerai. Que m'importe l'intérêt de mes maîtres? Je donnerois tous les troupeaux des Cyclopes, « & eux-mêmes * », pour une ſeule coupe de ce jus divin. Oui, je mettrois mon bonheur dans une heureuſe ivreſſe à les précipiter tous, « & moi-même après eux », de la cime de ce rocher dans la mer. Inſenſé quiconque ne met pas ſa joie dans Bacchus..... lui ſeul fait

* Je crois que c'eſt là le ſens fin, quoique j'aie ajouté deux mots au texte.

oublier les maux. Buvons donc ; careſſons cet outre, & laiſſons pleurer le Cyclope. (A Ulyſſe.) Écoutez, Ulyſſe, je veux un moment d'entretien avec vous.

ULYSSE.

Volontiers. Comptez ſur un entretien d'ami avec ami.

SILÈNE rêvant un peu.

Vous avez donc pris Troie & Hélène ?

ULYSSE.

Et nous avons renverſé de fond en comble la maiſon de Priam, &c.

Il eſt viſible que c'eſt là un entretien digne d'un ivrogne, & d'un farceur mis ſur la ſcène pour faire rire le peuple. Car Silène pouſſe ſa pointe d'une manière indécente, & apparemment en bégayant & en chancelant à la manière des élèves de Bacchus. Après ſept ou huit vers, il dit en voyant les valets qu'il avoit envoyé chercher des vivres [1] : « Prenez, Ulyſſe, voilà ce que vous de-» mandez, lait, fromage & agneaux. Allez, » fuyez promptement : mais donnez en échange » du vin ».

ULYSSE appercevant de loin le Cyclope.

Ah Dieux ! Nous ſommes perdus. Voici Polyphême. Que ferons-nous ? Où fuir ?

1 On verra dans la traduction une diſpoſition de ſcène différente. Silène eſt entré lui-même dans la grotte, & c'eſt avec le chœur qu'Ulyſſe s'eſt entretenu en ſon abſence.

SILÈNE.

Retirez-vous dans cette caverne. Vous y ſerez bien cachés.

ULYSSE.

Oui, belle reſſource que celle de ſe jeter dans les filets?

SILÈNE.

Bon, il y a quantité de ſubterfuges.

ULYSSE à part.

Il n'en ſera pas ainſi. Troie auroit trop à nous reprocher, ſi nous fuyions devant un homme ſeul. Avec ce bouclier j'ai ſoutenu des milliers de Phrygiens, & je fuirois! S'il faut mourir, mourons en héros, ou plutôt vivons pour juſtifier notre renommée.

SILÈNE ivre.

Allons, prenez & donnez. Quoi! qu'avez-vous, d'où vient cet embarras?

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LES MÊMES, LE CYCLOPE.

LE CYCLOPE.

Comme ces sortes de pièces, toutes destinées au bas peuple, consistoient plus en jeux de théâtre bouffons, qu'en paroles, l'on va voir que l'ivresse de Silène & des satyres, qui avoient aussi bu, selon les apparences, a dû occuper long-temps les yeux, & donner lieu aux huées publiques. Car le Cyclope en entrant est étonné d'entendre un bruit de bacchanale, & de trouver le vieillard ivre dans le devoir, en se montrant avec sa taille gigantesque, & son œil monstrueux.

« D'où vient *, (dit-il d'une voix tremblante,) » d'où vient, je vous prie, cette bacchanale ? » Vous n'avez pourtant en ces lieux ni Bacchus, » ni ses crin-crins §, ni ses tambours. Répondez:

* Ventres de bouc, qu'ai-je entendu là-bas ?
M. Rousseau.

§ κρόταλα χαλκᾶ.

Monsieur, ce sont des masques
Qui portent des CRIN-CRINS & des tambours de basques.
Molière dans LES FACHEUX, scène dernière.

» Comment vont les petits renfermés dans mon
» antre ? Leurs mères les allaitent-elles, ou les
» voit-on bondir à l'entour ? Où ſont les vaſes de
» jonc ? Y a-t-il quantité de fromages ? Hem ! que
» dites-vous ? Holà, veut-on répondre ? Cette
» maſſue fera pleurer quelqu'un de vous. (Il les
» menace le bâton haut, jeu de théâtre). Cà, çà, le-
» vez les yeux, qu'on m'écoute. (Il prend par le
» menton Silène qui baiſſe la tête en valet de comédie.)

SILÈNE d'un air comiquement niais.

Voyez plutôt. J'ai les yeux levés juſqu'à Jupiter; Je vois les étoiles.

LE CYCLOPE.

Le dîné eſt-il prêt ?

SILÈNE.

Oui, préparez votre appétit.

LE CYCLOPE.

Les vaſes ſont-ils pleins de lait ?

SILÈNE.

Si pleins que vous pouvez le boire à ſceaux.

LE CYCLOPE.

Eſt-ce lait de brebis, ou de vache, ou lait mêlangé ?

SILÈNE.

Tout ce qu'il vous plaira, pourvu que vous ne m'avaliez pas * d'un trait.

* Il faut prendre ce dialogue pour ce qu'il vaut. C'eſt-à-dire pour peu de choſe, eu égard aux honnêtes gens.

J'ai peine à préſenter à des François le bas comique de cette ſcène. C'étoit l'écume de l'eſprit tragique qui ſe délaſſoit à faire rire la populace. Puiſqu'on ſouffre Villon, & nos vieilles comédies, l'on peut bien faire grace à Euripide. Sur ce principe ſi légitime, je pourſuis ſans crainte.

Le Cyclope répond à la plaiſanterie qu'on vient de lire, (ſi c'en eſt une) par une autre de même eſpèce. « Il craindroit d'avoir la colique, ou de » s'empoiſonner, s'il avaloit des Satyres qui ne » font que ſauter ».

En ſe retournant ſur le théâtre, où il marche à grands pas en vrai géant, il apperçoit Ulyſſe & ſes compagnons. « Oh, oh, dit-il, qu'eſt-ce que » ceci ? Quelle troupe vois-je près de ma caverne. » Ils m'ont tout l'air d'être de vrais brigands, ou » des voleurs ſubtils qui ne viennent pas pour » rien dans cette terre. Juſtement, voilà des » agneaux liés avec l'oſier, des vaſes remplis » de lait coagulé, & Silène lui-même avec plaies » & boſſes ». Silène, comme l'on va voir, ne laiſſe pas tomber ce mot par terre. Il en profite pour ſe tirer d'intrigue.

SILÈNE.

Ouf, j'ai la fièvre à force d'avoir été battu.

LE CYCLOPE.

Pour qui ? Quelle main vous a ſi mal ajuſté.

SILÈNE.

Ce ſont ces coquins de raviſſeurs, parce que je m'oppoſois à leur vol.

LE CYCLOPE.

Ouais. Ils ignorent donc que je ſuis dieu & de race divine. (Alluſion aux gentilshommes Athéniens batteurs de payſans.)

SILÈNE.

C'eſt ce que je leur diſois. Mais il n'en ont tenu compte. Ils ont gobé malgré moi maint fromage, & ils ſe mettoient en devoir d'enlever ces agneaux. Pour vous, ils ſe promettoient de vous lier à une poutre, de faire ſortir vos entrailles par votre petit œil, de vous régaler de force coups d'étrivières, de vous tranſporter pieds & poings liés ſur leur vaiſſeau, & de vous vendre au premier venu pour ſervir à tranſporter des pierres, ou à garder la porte. Voilà comme raiſonnent les galans.

LE CYCLOPE.

Fort bien. Çà, cours vîte aiguiſer mes glaives; & allumer un bucher, que je les immole promptement, & que je les faſſe rôtir & bouillir pour appaiſer ma faim, auſſi bien ſuis-je las des mets ordinaires que fournit la chaſſe. J'ai aſſez dévoré de lions & de cerfs. Il y avoit long-temps que je n'avoit goûté de chair humaine.

Cela reſſemble fort aux contes d'ogres & des fées, contes faits pour amuſer les enfans, ou

plutôt pour leur gâter l'esprit, en leur inspirant des craintes ridicules, & un goût faux. Cette scène auroit du réconcilier M. Perault avec Euripide. Elle pouvoit figurer avec « la femme au nez de » boudin ».

SILÈNE.

Seigneur Cyclope, vous dites bien. La diversité réveille l'appétit. Il y avoit en effet long-temps qu'il n'étoit arrivé d'étrangers en ces lieux.

ULYSSE à Polyphême.

Écoutez nous à notre tour. En sortant de notre vaisseau, nous sommes montés à votre antre à dessein d'acheter des vivres. Silène que voici nous a vendu ces agneaux pour une coupe de vin. Il a bu, & nous a donné, le tout au gré des deux parties. Nulle violence de part ni d'autre. Voilà le fait. Mais ce vieillard se voyant pris, a tissu cette fable pour se tirer d'un mauvais pas.

SILÈNE.

Moi ! Puissiez-vous....

ULYSSE.

Oui, si je ne dis la vérité.

SILÈNE.

Il n'en est rien, seigneur Polyphême. J'en jure par Neptune votre père, par le plus grand des Tritons, par Nérée, par Calypso, par les sacrés flots, par tous les.... & par tous les poissons de

la mer *. O le plus beau des dieux ; aimable Cyclope, mon cher petit maître, non (je vous le proteſte) je n'ai point vendu votre bien. Puiſſent périr miſérablement mes coquins de fils que voilà, & que j'aime de toute mon ame, ſi je ne vous dis vrai !

Il me paroît évident que cela eſt inventé pour parodier Homère. Du reſte le chœur, même en cette bouffonnerie, fait à-peu-près ſon office d'honnête homme que lui attribue Horace. Le beau c'eſt que ce chœur dépoſe contre ſon père. Car voici comment les ſatyres parlent à Silène.

LE CHŒUR.

Holà, Silène, taiſez-vous. Je ſuis témoin oculaire, & je vous ai vu vendre tout cela. Si mes paroles ne ſont vraies, périſſe mon père que voilà ! Ne calomniez pas des étrangers.

LE CYCLOPE aux ſatyres & à Ulyſſe.

Vous vous accordez tous à me tromper. J'en crois plus Silène que Rhadamanthe, & que vous. Il eſt plus juſte que ce juge des enfers.

Euripide veut ici, ſans doute, peindre ces maîtres aveugles, qui après avoir donné leur confiance à des miſérables, en ſont les dupes éternelles, juſqu'à ne plus rien voir que par leurs

* Cette tirade de ſermens ridicules par les dieux, & qui ſe termine aux poiſſons, montre ce que penſoit Euripide des dieux de la fable, & juſtifie de plus en plus les reproches que lui faiſoit Ariſtophane.

yeux,

yeux, quand même on leur feroit toucher au doigt la vérité & leur duperie. Il y a beaucoup d'allégories & d'alluſions à tout ceci. Mais je ne prétends pas m'en ſervir pour juſtifier le bas comique. Polyphême continue en cette manière ſans interruption.

LE CYCLOPE.

Interrogeons nous-mêmes ces étrangers. D'où venez-vous, s'il vous plaît ? D'où êtes-vous ? Quelle ville vous a donné la naiſſance ?

ULYSSE.

Nous ſommes d'Ithaque. Nous venons de renverſer Troie. Les vents nous ont pouſſés ſur vos côtes.

LE CYCLOPE.

Etes-vous de ceux qui ont pourſuivi juſques ſur les rives du Scamandre cette furie d'Hélène.

ULYSSE.

Oui, ſeigneur : & il nous en a coûté bien des travaux.

LE CYCLOPE.

Vous pouviez vous les épargner, & demeurer chez vous. Belle entrepriſe, que d'aller chez les Phrygiens pour une femme enlevée !

Euripide a toujours parlé le même langage au ſujet d'Hélène, ſoit dans IPHIGÉNIE EN AULIDE, tome VII, page 218 ; ſoit dans ORESTE, tome V.

pages 6, 56 & 77, soit en divers autres endroits. Il est en cela d'accord avec Hérodote (au commencement de Clio). Car ce père de l'histoire ne fait pas difficulté de blâmer les Grecs, & de laisser entendre du moins qu'on avoit raison de les haïr dans l'Asie pour y avoir porté le fer & le feu en faveur d'une femme perdue d'honneur.

ULYSSE.

Les dieux l'ont ainsi voulu. Ne l'imputez pas aux mortels. Quant à nous, ô illustre fils du dieu de la mer! daignez nous regarder comme des supplians. Nous osons vous le dire avec la liberté que donnent l'innocence & la vertu, ne souillez pas la vôtre par un festin impie, & ne trahissez pas des Grecs amis qui ont eu la confiance de venir vers vous, & qui ont bâti des temples en l'honneur du dieu votre père. Toute la Grèce en est remplie. Le port de Tænare *, (asyle qu'on ne

* Tænare, cap du Péloponnèse, qui sépare le golfe de Messine d'avec celui de Laconie. Il est éloigné de Malée, autre promontoire du Péloponnèse, de quatre-vingt quatre mille pas. Il y avoit à Tænare des antres horribles, où l'on feint qu'Hercule avoit tué le chien Cerbère. A l'égard de Sunium, voici ce qu'en dit Pausanias tout au commencement des ATTIQUES. « Dans la partie du continent de la Grèce, » qui regarde les Cyclades & la mer Égée, s'avance Sunium, cap de » l'Attique. Au bas il y a un port, & sur la hauteur un temple de » Minerve. De là, il y a fort peu par mer à Laurion, d'où les » Athéniens tiroient des métaux d'argent. » Thucydide & Plutarque disent la même chose de ces mines, & Euripide est d'accord avec eux. Gæreste est un promontoire de l'Eubée.

viole point) lui eſt particulièrement conſacré. Les hauteurs de Malée, le riche rocher de Sunium, les retraites de Gæreſte ſont à Neptune. Si nous avons porté la guerre aux Phrygiens, c'eſt que nous avons cru devoir laver dans leur ſang le ſanglant affront qu'ils avoient fait à la Grèce. Prenez part vous-même à notre gloire. Hélas, vous êtes Grec, puiſque vous habitez ce mont * enflammé qui nous appartient. Souffrez qu'on traite avec vous d'homme à homme. Recevez des ſupplians fatigués d'avoir erré ſur tant de mers, donnez-leur les préſens dûs à l'hoſpitalité ſainte, des vivres & des vêtemens. Gardez-vous du moins de la réception barbare, & des feſtins horribles dont vous nous menacez. Aſſez & trop, la terre de Priam a dévoré d'habitans de la Grèce. Aſſez le fer Phrygien a fait pleurer aux veuves leurs maris,

* Le mont Ætna vomiſſoit donc des flammes du temps d'Euripide. A l'égard du Cyclope, il n'étoit pas certainement Grec. La Grèce ne s'aviſa d'envoyer des colonies en Sicile que long-temps après la guerre de Troie. C'eſt une anticipation qui n'eſt pas rare chez les poëtes Grecs 1.

1 L'anachroniſme eſt d'autant plus remarquable, qu'Ulyſſe emploie une expreſſion qui n'étoit pas même en uſage au temps d'Homère : puiſque ſuivant l'obſervation de Thucydide, ce poëte n'appelle Hellènes (ou Grecs) que les ſoldats d'Achille originaires de la Phthiotide, les confédérés de la preſqu'île n'ayant pas encore de ſon temps reçu de nom commun. Mais il ſeroit facile, comme l'inſinue le P. Brumoy, de juſtifier Euripide par des exemples & même par des raiſons.

leurs fils aux mères, & aux pères vieillis leur plus cher espoir. Quel asyle trouver désormais, si vous consumez par le feu & dans un festin abominable, les tristes restes que Mars a épargnés. Suivez de plus doux conseils, seigneur. Réprimez cette avidité indigne de vous, préférez l'humanité à la barbarie, & songez qu'une illicite cupidité perd souvent ceux qui s'y abandonnent (Préparation fine pour le dénouement.)

Voilà, comme on le sent, du pathétique & du grand, mêlé au bouffon & au trivial. C'est ce mêlange inconcevable qui fait le caractère équivoque du spectacle satyrique.

SILÈNE à Polyphême.

Croyez-moi à mon tour, seigneur. Engloutissez-moi cet orateur disert; n'en laissez rien perdre. Mangez sur-tout sa langue, & sur ma parole, vous deviendrez le Cyclope le plus éloquent & le plus beau diseur qui fut jamais.

LE CYCLOPE à Ulysse.

Chétif mortel! apprend que Plutus est le dieu des sages. Le reste n'est que chimère & que vanité pure. Que m'importent à moi les promontoires dédiés à mon père? Que m'en revient-il? Prétendois-tu me fléchir par cette fadeur? Je ne crains pas même la foudre de Jupiter, & je ne crois pas après tout que ce dieu soit

plus puiſſant que moi. Je le mépriſerai déſormais....

Il porte l'impiété du Polythéiſme au comble. Car pour rendre raiſon de ſes mépris, il dit que ſon antre le met à couvert des orages qu'excite Jupiter; qu'à l'abri de la pluie, dont il ſe rit, il ſe livre à la bonne chère; que les peaux de ſes chèvres, & ſon foyer, le garantiſſent de la neige & des inſultes de Borée, que la terre fournit des pâturages à ſes troupeaux, qu'elle le veuille ou non; qu'il ne fait de ſacrifices qu'à ſon ventre, la plus grande des divinités; que le Jupiter des ſages eſt de boire, de manger, & de vivre ſans ſouci; qu'il ſe moque des légiſlateurs & des loix. Il poliçonne même groſſièrement, comme les valets d'Ariſtophane, au ſujet du tonnerre. Enfin il met le comble à ſes rodomontades impies, qu'on n'auroit pas ſouffertes au théâtre d'Athènes (même dans la bouche d'un Cyclope qui doit en être bientôt puni), ſi l'uſage, comme je l'ai dit, n'avoit abandonné aux poëtes la religion fabuleuſe, fort différente de la réelle.

Le Cyclope conclut ſon diſcours en offrant à ſes hôtes, avec dériſion, pour gages d'hoſpitalité, le baſſin « hérité de ſes peres * », où il doit mettre les

* Marmite où il les fera bouillir.

Grecs par morceaux, & le feu qui doit cuire leurs chairs.

LE CYCLOPE.

Entrez, entrez, chétifs humains, venez à ma table & servez-moi un festin digne d'un dieu tel que Polyphême.

ULYSSE.

Hélas, c'est bien en vain que j'ai évité les dangers d'Ilion, & ceux de la mer. Je trouve pour dernier écueil un cœur impie & plus dur qu'un rocher. Divine Pallas, c'est à présent que j'ai besoin de ton secours. Voici le moment d'un péril plus affreux que tous ceux que nous avons essuyés à Troie. Et vous qui habitez le céleste lambris, puissant Jupiter, jetez un regard sur les gages d'hospitalité que l'on nous offre. Si vous ne voyez pas cette exécrable impiété, vainement vous honorons-nous comme un dieu. (Tous entrent dans la caverne.)

SCÈNE II.

DEUX DEMI-CHŒURS DE SATYRES.

Ier DEMI-CHŒUR.

Allez, vorace & avide monstre. Allez rassasier votre cruelle faim. Voici des mets dignes de vous. Coupez, déchirez, mettez en pièces ces malheureuses victimes, jetez dans le vase * de vos sacrifices, puis sur les charbons enflammés, leurs membres tremblans, & encore pleins de sang & de vie.

Pour vous, chers amis, (à l'autre demi-chœur) ne me trahissez pas. Emmenez la barque, & sauvons-nous seuls. Quittons cet antre fatal [1].

* Le Grec dit « dans la peau velue, c'est-à-dire dans un vase de » peau. C'étoit l'usage des barbares, dit Barnes, de se servir de » bassins de peaux étendues sur le feu pour faire bouillir les chairs ». Cela n'est pas aisé à comprendre. Mais Barnes prétend en avoir allégué un exemple mémorable dans son HISTOIRE ANGLOISE D'ÉDOUARD III, au liv. I, c. 1, §. 7, p. 16. Quoi qu'il en dise, Polyphême avoit des marmites d'airain, comme il paroît par le vers 591; ainsi il faut dire (sans écouter Barnes) que les bassins de peaux servoient simplement à mettre les morceaux des victimes égorgées, & c'est uniquement ce que signifient les vers 358 & 359, dont il s'agit ici. Virgile semble avoir imité ce chœur en divers endroits de l'ÉNÉIDE; ainsi qu'il a fait de toute l'aventure du cyclope.

1 J'ai suivi un sens différent dans ma traduction, parce qu'il ne me

IIe DEMI-CHŒUR.

Quittons ce maître inhumain qui se nourrit de la chair de ses hôtes. Renonçons à ses abominables sacrifices. Regardons comme exécrable quiconque massacre des hôtes supplians que le hasard amène sous son toît. Combien plus l'est celui qui les déchire impitoyablement, comme des victimes ; qui les roule sur un brasier ardent, & qui ronge à belles dents leurs brûlans cadavres !

paroît point que les satyres songent à fuir dans le vaisseau d'Ulysse. J'avoue cependant que je ne trouve pas ce passage clair, ni les raisons qui me déterminent à m'écarter du P. Brumoy, très-fortes : c'est pour en faire juge le lecteur, que j'ai cru devoir mettre mon interprétation sous ses yeux, plutôt que par une préférence décidée.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ULYSSE, LE CHŒUR.

ULYSSE.

Ciel, que dire, & par où commencer ! L'exécrable ſpectacle que je viens de voir ? Eſt-ce le forfait d'un homme ? N'eſt-ce point plutôt un de ces prodiges fabuleux qu'on ne croit point, & qui font frémir ?

LE CHŒUR.

Qu'avez-vous, Ulyſſe ? L'affamé Cyclope fait-il un feſtin des corps de vos chers compagnons ?

ULYSSE.

Je l'ai vu * en choiſir deux de nous, les examiner d'un regard curieux, les peſer dans ſes monſtrueuſes mains, & les trouvant à ſon goût.... Ciel !

* Virgile, ÉNEID. liv. III, v. 623.

Vidi egomet duo de numero cum corpora noſtro
Prenſa manu magna, medio reſupinus in antro
Frangeret ad ſaxum, ſanieque adſperſa natarent
Limina.

LE CHŒUR.

Ah malheureux étrangers ! Hé comment a-t-il fait ces horreurs ?

Ulyſſe raconte « que lui & ſes compagnons » étant entrés dans la caverne, Polyphême a commencé par animer le feu, & par conſtruire un » vaſte bûcher de troncs d'arbres entiers, (fardeau que trois chariots auroient eu peine à » tranſporter); que le monſtre s'eſt étendu proche » du foyer ſur la terre jonchée de feuilles; qu'il » remplit auſſi-tôt un vaſe * immenſe du lait qu'il » venoit de tirer de ſon troupeau; qu'il prend ſa » coupe de lierre d'une grandeur † démeſurée; » qu'il met au foyer ſon énorme baſſin d'airain; » qu'il prépare ſur la flamme ſes broches polies, » non avec le fer, mais par le moyen du paliure §; qu'il apprête en un mot tous ſes inſtrumens de cuiſine; qu'enfin ce cuiſinier infernal vient aux compagnons d'Ulyſſe; qu'il en » emporte deux, & les tue, avec meſure & ré-

* C'étoit ſa bouteille. Euripide dit qu'elle tenoit dix amphores. L'amphore contenoit quarante-huit ſextiers, c'eſt-à-dire huit conges; le conge dix livres d'eau.

† Le poëte rend le verre conforme à la bouteille. Car, ſelon lui, la coupe étoit large de trois braſſes, & profonde de quatre.

§ Paliurus, παλίουρος, arbuſte épineux : Matière à diſcuſſions recherchées.

» flexion, comme un tyran ; car il en égorge un
» dans le fond du baſſin écumant ; & ſaiſiſſant
» l'autre par un pied, il lui briſe le crâne ſur une
» pointe de rocher, fait ruiſſeler le ſang mêlé
» avec le cerveau répandu, puis déchiquetant les
» chairs par le tranchant d'un effroyable couteau,
» il les fait griller tranquillement au feu, & jette
» le reſte dans le vaſe d'airain ».

Je rougis d'expoſer ces hideuſes peintures, qui à force d'être giganteſques, dégénèrent en contes de peau d'âne. Mais m'étant déterminé contre mon goût à donner le CYCLOPE, je n'ai voulu rien diſſimuler, ni rien perdre, afin de faire connoître à fond l'eſpèce originale de ces ſortes de ſpectacles, dont les traits étoient ſans doute toujours outrés, comme ici, pour frapper plus vivement, (j'ai preſque dit plus rudement) les reſſorts des cœurs du menu peuple, plus difficiles à émouvoir, ou par les railleries fines, ou par le jeu délicat des paſſions.

Ulyſſe dit qu'à cette vue il verſoit des torrens de larmes, & ne laiſſoit pas de ſervir le Cyclope pour le gagner, tandis que ſes compagnons effrayés fuyoient çà & là dans les détours de la grotte comme de timides oiſeaux. Il ajoute, que voyant Polyphême rempli de chair humaine, & couché par terre, il lui eſt venu dans l'eſprit un

expédient qu'il appelle divin, à ſçavoir de préſenter au monſtre du vin exquis. « Fils de Neptune a-t-il dit, éprouvez ce fruit de la Grèce, » précieux don de Bacchus. Le monſtre boit d'un » ſeul trait. Il admire cette liqueur, élève les » mains au ciel, & me remercie (non ſans une » amère dériſion) d'un préſent ſi rare, & ſi digne » de l'excellent repas qu'il a fait ». Ulyſſe le voyant en belle humeur lui ſert une autre coupe, à deſſein de ſe ſervir de Bacchus pour hâter ſa vengeance. Polyphême ſe met à chanter. Ulyſſe verſe & redouble toujours. « Hélas, s'écrie-t-il, » le Cyclope fait retentir ſon antre de je ne ſçais » quels airs barbares, tandis que mes triſtes compagnons pleurent amèrement. Je ſaiſis le moment heureux, & je ſors à petit bruit : c'eſt » pour vous propoſer votre ſalut & le mien. Il eſt » entre vos mains. Le voulez-vous, ou non, parlez. Il s'agit de fuir une bête féroce, un ennemi de l'humanité, & de revoir Bacchus avec » ſes nymphes. Votre père qui eſt avec Polyphême » approuve mon deſſein ; mais il eſt foible & » irréſolu. Semblable à un oiſeau dont les aîles » ſont engluées, il eſt retenu par l'odeur du vin. » Pour vous que la jeuneſſe rend plus hardis, » ſauvez vous, ſauvez moi, revenez à votre ami » Bacchus, ſi différent du cruel maître que vous » ſervez ».

LE CHŒUR.

O cher Ulyſſe, que ne voyons-nous luire l'heureux jour où nous puiſſions abandonner ce tyran! Hélas, qu'il y a long-temps que nous ſommes privés de nos anciennes fêtes! Mais le moyen de ſortir de ces lieux?

Ulyſſe ayant ainſi animé les ſatyres par le deſir de Bacchus, & par la haine du Cyclope, pique leur curioſité, vient au fait, & déclare le projet de ſon ſtratagême. C'eſt un artifice digne d'Ulyſſe, remarque-t-on. Polyphême égayé par le vin veut aller rendre viſite aux Cyclopes ſes frères, & leur en faire part dans un feſtin. Ulyſſe entreprend de le détourner de ce voyage, & de lui faire entendre qu'il doit ſe réſerver à lui ſeul la connoiſſance & l'uſage de la liqueur bacchique. Quand il ſera endormi dans l'ivreſſe, le prince Grec prendra un tronc d'olivier qu'il a remarqué dans la caverne: il le rendra pointu par le moyen de ſon glaive, il durcira la pointe au feu; & lorſqu'il la verra toute brûlante, il l'enfoncera avec effort dans l'œil du Cyclope, en la tournant avec rapidité. Voilà ce qui s'appelle prévenir le dénouement, ce que fait ſouvent Euripide.

Cette imagination paroît ſi merveilleuſe au chœur qu'il en faute d'allégreſſe. Il dit du moins qu'il en eſt fou. Ulyſſe de ſon côté promet aux ſa-

tyres qu'après le ſuccès de l'entrepriſe, il les conduira eux & Silène dans ſon vaiſſeau, & les écartera de ce rivage maudit, à force de rames. Les ſatyres en reconnoiſſance s'offrent à ſervir Ulyſſe dans ſon projet. C'eſt le point où il vouloit les amener. Il retourne donc à l'antre après s'être aſſuré d'eux, pour retrouver ſes chers compagnons, ſans leſquels il ne peut conſentir à ſe ſauver. Il aime mieux courir tous les riſques d'une mort cruelle, que de profiter de ſon évaſion, & de fuir ſans eux.

SCÈNE II.

LE CHŒUR partagé en deux bandes.

Les ſatyres ſe diſputent la gloire d'aveugler le Cyclope. Un d'eux entend du bruit dans l'antre. Il impoſe ſilence pour écouter. C'eſt Polyphème qui chante d'impertinens airs, ſans prévoir le malheur qui le menace. Un ſatyre eſt d'avis que pour le flatter l'on applaudiſſe à ſes chants, en lui donnant l'exemple. En effet un demi-chœur chante une petite chanſon à la manière d'Anacréon, & dont le ſens eſt, qu'heureux eſt celui qui jouit des divertiſſemens de Bacchus.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CYCLOPE, SILÈNE, ULYSSE, LE CHŒUR.

Le Cyclope paroît en faisant apparemment des soubresauts & jetant des cris d'ivrogne. Vraie scène de farce. Je ne laisserai pas d'en tirer exactement ce qui s'en peut tirer, sauf la décence des bonnes mœurs, sans rien perdre que ce qui mérite d'être perdu, ne fût-ce que par la grossièreté. Euripide & ses pareils n'avoient en ceci pour objet que de divertir la populace, même paysanne, (car les spectacles étoient la manie universelle), & il falloit donner dans le bas. Mais l'on sent qu'Euripide y donne presque malgré lui, & moins tête baissée que le cynique Aristophane. J'en excepte un morceau infâme. « Où suis-je ? où vais-» je ? » (dit d'abord Polyphême en bégayant.) Puis ayant reconnu sa cour de satyres, il se glorifie de sa gloutonnerie en frappant sur son estomach, qu'il compare à un vaisseau richement chargé. Il déclare enfin le dessein qu'il a d'aller au régal prin-

tannier * de ſes frères les Cyclopes ; & il ordonne à Ulyſſe d'apporter l'outre de vin qui eſt dans l'antre. Ulyſſe obéit, & ſe retire.

SCÈNE II.

LES MÊMES hors Ulyſſe.

LES ſatyres, ſuivant le projet pris entr'eux à la fin de l'acte précédent, ſe mettent à louer à perte de vue le hideux Polyphème, ſur ſa beauté, ſur ſon grand air, ſur l'éclat qui brille dans toute ſa perſonne. On le compare comiquement à une de ces charmantes nymphes qui réſident dans les grottes. Le tout eſt auſſi briévement dit que je l'exprime.

SCÈNE III.

LES MÊMES, ULYSSE revenu.

ULYSSE au Cyclope.

SEIGNEUR, daignez m'écouter : car je connois mieux que perſonne ce dieu Bacchus, dont je vous ai fait connoître la liqueur.

* Ce mot de PRINTEMPS ſemble marquer que cette pièce fut jouée aux Dionyſiales célébrées vers le printemps, & dans la ville même.

LE CYCLOPE éclatant de rire.

Bacchus un dieu ! & quelle eſpèce de dieu, s'il vous plaît ?

ULYSSE.

Ne vous en mocquez pas. C'eſt le plus conſidérable dieu qu'il y ait au monde pour l'agrément de la vie.

Polyphême ne répond à cela que par une poliçonnerie, qui marque moins l'impiété à l'égard du polythéiſme, que le mépris conſtant qu'on avoit alors des fables poétiques, ainſi que j'ai cru le prouver.

ULYSSE.

Pourquoi rejeter ce dieu ? Il ne fait point de mal aux mortels.

LE CYCLOPE.

Mais, dites-moi, quel goût bizarre pour un dieu de ſe loger dans un outre ?

ULYSSE.

C'eſt bien le plus docile & le plus benin petit dieu qui ſe puiſſe voir. Mettez-le où vous voudrez. Il s'y tient doux & coi.

LE CYCLOPE.

Mais ſied-il à des divinités d'habiter dans des peaux ?

ULYSSE.

Beau ſujet de s'en offenſer ! Si l'hôte vous plaît, que vous importe ſon domicile ?

LE CYCLOPE.

Il a parbleu raiſon. Cette peau me choque à la vérité. Mais j'aime la liqueur qu'elle recèle.

ULYSSE.

Croyez-moi donc enfin. Demeurez ici ; buvez d'autant, & tenez-vous l'eſprit libre.

LE CYCLOPE.

Mais pourquoi ne pas faire part de mon bonheur à mes frères ?

ULYSSE.

Pourquoi ! ne le voyez-vous pas ? Tant que vous ſerez ſeul heureux, vous en ſerez plus honoré. Rien n'eſt tel que le privilège excluſif.

LE CYCLOPE.

Mais ſi je partage ma félicité, j'en ſerai plus utile.

ULYSSE.

Ce n'eſt plus l'uſage. Un bien partagé eſt ſujet à diſpute. Ignorez-vous que Comus * aime la diſcorde & les querelles ?

LE CYCLOPE.

Que m'importe ? duſſé-je m'enivrer, que m'arriveroit-il ? Eſt-il un mortel aſſez hardi pour m'attaquer ?

ULYSSE.

Le proverbe le dit ; on doit ſe tenir chez ſoi quand on a bu.

* Dieu des feſtins.

LE CYCLOPE.

Autre proverbe plus fensé. Fou est le buveur qui n'aime pas Comus & les convives.

ULYSSE.

Fou * ! passe pour le vôtre ; mais le mien est sage.

LE CYCLOPE.

Çà, tenons conseil. Qu'en penses-tu, Silène ? Faut-il demeurer ou non ?

C'est toujours Silène que consulte Polyphême, vrai modèle d'un maître esclave d'un domestique, qui a pris la supériorité à force de se rendre nécessaire.

SILÈNE.

Demeurez. C'est mon avis. Quel besoin avez-vous de parasites ?

LE CYCLOPE.

Le gazon fleuri où sont les Cyclopes m'invite, je l'avoue, à quitter ce rocher.

SILÈNE.

Hé, n'est-il pas doux de boire au milieu des ardeurs du soleil ? Croyez-moi, couchez-vous par terre, & buvez.

LE CYCLOPE à Silène.

M'y voici. Pourquoi, s'il vous plaît, placer la coupe derrière moi ?

* Je n'ai pu rendre autrement l'équivoque gracieuse du texte.

SILÈNE.

De peur qu'on ne l'enlève à votre barbe.

LE CYCLOPE.

Je comprends. Tu veux boire en cachette. Mets-la ſous mes yeux. (à Ulyſſe.) Ça à vous, ô étranger, dites-moi votre nom.

ULYSSE.

Je m'appelle PERSONNE *. Mais quel retour puis-je eſpérer de vous en faveur du vin ?

LE CYCLOPE.

Va, je te croquerai le dernier.

ULYSSE.

Conſolante faveur pour un hôte !

LE CYCLOPE à Silène.

Holà ho, Silène, que fais-tu là ? Tu bois, je penſe, coquin, &c.

Jeu de théâtre qui ſent la farce ; mais qui n'eſt pas mépriſable en ce genre. Il s'agit en général d'une petite ſcène (telle à peu près que celle de Scaramouche † qui eſcamote le vin de Pierrot.) Silène, comme échanſon de Polyphème, trouve le ſecret de boire cinq ou ſix razades, tantôt en cachette, ainſi qu'on vient de le voir, tantôt ſous

* Matière à une équivoque Homérique, qu'on verra dans la ſuite.

† Dans l'ancien théâtre Italien.

prétexte de faire l'eſſai du vin, tantôt pour attendre que ſon maître ait pris une couronne de roſes, ſuivant l'uſage des buveurs, tantôt pour l'inſtruire à boire avec grace, & en buveur du bel air. Le Cyclope las de ces petits tours de paſſe-paſſe, veut qu'à la place du vieillard, Ulyſſe lui ſerve à boire.

LE CYCLOPE.

Étranger, prends l'outre, & ſois mon échanſon.

ULYSSE.

Vous faites bien. La vigne eſt accoutumée à ma main.

LE CYCLOPE.

Verſe.

ULYSSE.

Prenez, taiſez-vous ſeulement.

LE CYCLOPE.

Choſe difficile pour un buveur!

ULYSSE verſant encore.

Allons; il n'en faut rien laiſſer. Un brave buveur doit boire juſqu'à perte d'haleine & de vin.

LE CYCLOPE.

Dieux! la ſageſſe voltige ſur ce jus.

A peine Polyphême a-t-il encore redoublé qu'il ſe trouble. Il s'imagine nager ſur les flots de la mer; il voit le ciel confondu avec la terre; il voit Jupiter ſur ſon trône entouré de la cour

des dieux. Enfin, le monstre succombant à l'ivresse, (comme dans le LUTRIN *, la mollesse à la fatigue d'avoir parlé.)

Soupire, étend les bras, ferme l'œil, & s'endort.

SCÈNE IV.

ULYSSE, LE CHŒUR.

ULYSSE profite du sommeil de Polyphême & de Silène, pour exhorter les satyres à le seconder courageusement dans son entreprise. Le chœur promet tout. « Cessez d'être inquiet, dit-il, nous » aurons des cœurs de rocher & de diamant. » Mais allez voir si le tison est préparé, avant » que mon père se réveille. »

ULYSSE en partant.

Vulcain, grand dieu d'Etna, aidez-moi à brûler l'œil de ce perfide monstre, & délivrez-nous d'un si pressant danger. Et toi, sommeil, fils de la nuit, répands tous tes pavots sur ce féroce géant. Dieux, ne souffrez pas que pour prix de tant d'exploits, Ulysse & ses compagnons deviennent la proie d'un barbare qui ne respecte ni les hommes, ni vous; ou vous laisserez penser que la fortune est une vraie déesse dont le pouvoir est supérieur au vôtre.

* Chant II.

SCENE V.

LE CHŒUR seul.

En attendant Ulysse, les satyres finissent l'acte par un chant assez court de joie & de triomphe anticipé, dans l'espoir de voir bientôt le Cyclope aveuglé, de fuir à la suite du roi d'Ithaque, & de retrouver Bacchus avec ses couronnes de lierre.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ULYSSE, LES SATYRES.

ULYSSE.

TAISEZ-VOUS, par les dieux, amis satyres. Gardez-vous de tousser, de respirer même. Pas le moindre geste. Craignons que son réveil ne prévienne notre projet.

LE CHŒUR.

Paix, retenons notre haleine. Hé bien?

ULYSSE.

Tout est prêt. Le tison est ardent. Venez le transporter avec moi.

Les satyres s'entre-regardent les uns les autres, & se prient mutuellement de mettre la main à l'œuvre. Ils dévoilent bien leur caractère & leur lâcheté. Prêts d'abord à tout entreprendre, ils manquent de cœur quand il s'agit d'exécuter. Les uns s'excusent sur leur foiblesse, les autres sur une crampe qui leur prend tout à coup, quelques-uns sur un mal d'yeux subit; & tous se tirent d'intrigue.

ULYSSE.

Ah lâches.....

LE CHŒUR.

Il faut l'avouer, j'ai pitié de mes épaules, & la prudence l'emporte. Voulez-vous qu'on s'expoſe à être roué de coups, ou à ſe voir briſer les dents? Mais ne vous embarraſſez pas. Je ſçais un des chants merveilleux d'Orphée, un chant capable de charmer le tiſon au point qu'il ira de lui-même percer le crâne du Cyclope, & lui brûler la cervelle.

ULYSSE.

Votre lâcheté me ſurprend peu. Je vous connoiſſois, & je vous connois mieux encore. Allons, ſervons-nous nous-mêmes. Pour vous, employez au moins la langue au défaut du bras. Animez mes compagnons du geſte & de la voix. (Il ſe retire.)

A cet égard, le chœur promet de faire merveille, puiſqu'il n'eſt queſtion que de parler. L'on voit auſſi tôt Ulyſſe & ſes compagnons qui apportent avec effort la poutre embraſée par l'extrémité [1].

1 On verra dans la traduction que cette action ne ſe paſſe pas ſur la ſcène, mais dans l'intérieur de l'antre.

SCÈNE II.

ULYSSE, SES COMPAGNONS, LE CHŒUR, &c.

LE CHŒUR.

ALLONS, ferme, courage, hâtez-vous, bon. Pouſſez, enfoncez, brûlez, tournez, preſſez. A merveille. Prenez garde à vous.

SCÈNE III.

LES MÊMES, hors Ulyſſe & ſes compagnons qui s'échappent après le coup.

LE CYCLOPE aveuglé & réveillé.

AH miſérable; on m'a brûlé l'œil.

LE CHŒUR à part.

La charmante muſique! Chante à préſent, monſtre.

LE CYCLOPE.

Ah quelle douleur! Quel outrage! (à Ulyſſe & ſes compagnons.) Mais vous n'échapperez pas de mon antre, troupe vile & mépriſable. Plaçons

nous à l'entrée de la caverne. Vous passerez tous sous cette main. (Il marche en tâtonnant.)

LE CHŒUR au Cyclope avec affectation.

Hélas, qu'avez-vous, pourquoi ces cris?

LE CYCLOPE.

Je suis perdu.

LE CHŒUR.

Ah que vous êtes défiguré!

LE CYCLOPE.

Et que je suis malheureux!

LE CHŒUR.

L'ivresse vous a-t-elle fait tomber dans le brasier? Qui vous a donc si cruellement traité?

LE CYCLOPE.

PERSONNE.

LE CHŒUR.

Quoi, personne! Hé, de qui donc vous plaignez-vous?

LE CYCLOPE.

De PERSONNE.

LE CHŒUR.

Vous avez donc tort de vous plaindre, & vous n'êtes pas aveuglé.

LE CYCLOPE.

Le puissiez-vous être de même, scélérats

LE CHŒUR.

Je ne comprends rien à cette énigme. Comment ce qui n'existe pas a-t-il pu vous nuire?

LE CYCLOPE.

Vous m'insultez, misérables. Répondez : Où est-il ?

LE CHŒUR.

Qui ?

LE CYCLOPE.

Personne.

LE CHŒUR.

Nulle part.

LE CYCLOPE.

C'est cet étranger..... là..... (m'entendez-vous à présent ?) Où est ce maudit étranger qui m'a perdu. Don fatal ! Il m'offre du vin & me trahit ? Ah perfide Bacchus.... Mais parlez, vous autres ; sont-ils échappés ? sont-ils dans l'antre ?

LE CHŒUR.

Ils sont rassemblés en un peloton dans le creux de cette pierre. Ils n'osent souffler.

LE CYCLOPE.

De quel côté sont-ils ?

LE CHŒUR.

A droite.

LE CYCLOPE.

Où ?

LE CHŒUR.

Près de cette pointe. Vous y voici.

LE CYCLOPE après s'être rudement heurté.

Ah, malheur sur malheur ! Je me suis brisé la tête contre le rocher.

LE CHŒUR.

Les voilà qui fuyent.

LE CYCLOPE.

Ils n'étoient donc pas ICI, comme vous le disiez ?

LE CHŒUR.

Je ne disois pas ICI.

LE CYCLOPE.

Où sont-ils donc ?

LE CHŒUR.

Ils tournent autour de vous à gauche.

LE CYCLOPE.

Ah, malheureux ! Je suis joué. Perfides, vous m'outragez dans le malheur.

LE CHŒUR.

Non, je parle sérieusement : voici l'étranger ici devant vous.

LE CYCLOPE.

Traître étranger, où es-tu ?

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ULYSSE.

ULYSSE.

Me voici : mais bien loin de toi. Reconnois Ulyſſe.

LE CYCLOPE.

Ulyſſe ! D'où vient ce changement de nom ?

ULYSSE.

Sors d'erreur. Je ſuis le véritable Ulyſſe. Tu devois être puni de ta barbarie par mes mains. Vainement me ſerois-je glorifié d'avoir réduit Troie en cendres, ſi je n'euſſe vengé mes compagnons ſi inhumainement immolés.

LE CYCLOPE étonné.

Hélas l'oracle * eſt accompli. Je me le rappelle avec horreur. Il m'avoit trop véritablement prédit que ton retour de Troie me ſeroit funeſte, & que je ſerois aveuglé par ton cruel ſtratagême.

* Telemus Eurymedes, quem nulla fefellerat ales,
Terribilem Polyphemon adit, lumenque quod unum
Fronte geris mediâ, rapiet tibi (dixit) Ulyſſes.

« Télème, fils d'Eurymus, augure que nul oiſeau n'avoit trompé, » va trouver l'effrayant Polyphème. Ulyſſe, lui dit-il, vous arrachera » l'œil unique que vous avez au milieu du front. » Ovid. MÉTAM. liv. XIII.

Mais tremble à ton tour. Le même oracle me venge. Il t'annonce de longues erreurs ſur les flots.

ULYSSE.

Je me ris de tes prédictions ; tu es aveugle & je vois. Adieu, je vole au rivage. Je me jette dans mon vaiſſeau. Je vogue ſur la mer de Sicile, & je rentre dans ma patrie.

LE CYCLOPE.

Il n'en ira pas ainſi. Vois ce rocher que j'arrache ; je vais t'écraſer avec tes compagnons. Je ſçaurai me traîner ſur la hauteur, tout aveugle que je ſuis.

LE CHŒUR.

Allons nous autres, ſuivons Ulyſſe, & ſervons déſormais Bacchus.

LE

LE CYCLOPE

DRAME SATYRIQUE.

PERSONNAGES.

POLYPHÊME.

ULYSSE.

LES COMPAGNONS D'ULYSSE, perſonnages muets.

SILÈNE.

CHŒUR DE SATYRES, enfans de Silène.

La ſcène eſt à l'entrée de la caverne de Polyphème, au pied du mont Etna.

LE CYCLOPE

DRAME SATYRIQUE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

SILÈNE seul.

O Bacchus ! je ſouffre pour toi mille peines, & j'ai ſupporté mille travaux pour toi au temps de ma floriſſante jeuneſſe. D'abord à quels dangers ne m'expoſai-je point, lorſqu'agité des fureurs de Junon, tu quittas tes nourrices, les nymphes des montagnes pour t'enfuir au hazard ? Enſuite, au combat des géans, devenu ton compagnon d'armes, je ne quittai point ton pied droit & je perçai même Encelade de ma lance, en dirigeant mon coup droit au milieu de ſon bouclier. — Mais non, voyons. — N'eſt-ce point en ſonge que j'aurois vu ce que je dis là ? — Non de par Jupiter, car je montrai même les dépouilles à Bacchus.... Maintenant j'accomplis un travail plus

grand & plus pénible encore. Junon avoit envoyé contre toi des pyrates Tyrrhéniens pour te transporter dans des régions lointaines : j'eus connoissance de ses desseins, & je mis aussi-tôt à la voile avec mes enfans pour te chercher en tous lieux. Moi-même, du haut de la pouppe, tenant en main le gouvernail, je dirigeois le vaisseau agité d'un & d'autre côté par les rames. Mes enfans, assis sur les bancs & blanchissant d'écume la mer azurée, tâchoient de découvrir le lieu de ta retraite. Déjà nous atteignions le promontoire de Malée, lorsque le vent d'orient redoublant de violence nous jeta sur les rochers de l'Etna, dont les antres sauvages servent de retraite aux fils de Neptune, aux Cyclopes qui n'ont qu'un œil & sont avides de sang humain. Devenus la proie de l'un d'eux, nous sommes esclaves dans sa maison. On le nomme Polyphême. Au lieu des chansons & des plaisirs de Bacchus, nous sommes réduits à paître les troupeaux de cet impie Cyclope. Mes fils, jeunes encore, conduisent les troupeaux sur les côteaux les plus éloignés ; & moi, je suis chargé du soin de remplir les abreuvoirs, de balayer cet antre, de servir d'horribles festins à mon abominable maître.... Allons, il faut m'acquitter de la tâche qui m'est imposée, & nettoyer la grotte avec mon rateau de fer, afin que quand le Cyclope rentrera il trouve son antre propre & prêt à le recevoir

lui & ſes brebis. Déjà je vois mes fils qui ramènent les troupeaux.... Qu'eſt ceci ? Danſez-vous donc des ſicinnides [1], comme ſi vous alliez à la maiſon d'Althée [2] accompagner Bacchus dans ſes expéditions amoureuſes, & que vous n'euſſiez rien à faire qu'à chanter & jouer du luth ?

SCÈNE II.

SILÈNE, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

Ou [3] cours-tu, ô toi qui deſcends de nobles aïeux ! Pourquoi grimper ainſi ſur la cîme des rochers ? Ce n'eſt pas là que ſouffle la douce haleine des zéphyrs, ce n'eſt pas là que tu trouveras du gazon fleuri, ni cette eau pure de la rivière dont eſt rempli ton abreuvoir auprès de l'antre du Cyclope. Ce n'eſt pas là que tes petits t'appellent par leurs bêlemens.....

Pſytta [4]..... là..... viens, viens, te dis-je ? Sur ce

1 Danſe propre aux ſatyres.

2 Althée, maîtreſſe de Bacchus, de laquelle ce dieu eut Déjanire.

3 Ceci eſt diviſé en ſtrophes & antiſtrophes : le chœur chante, & c'eſt à quoi font alluſion les derniers mots de Silène.

4 Cri des anciens bergers de Sicile. On le retrouve dans Théocrite.

côteau couvert de rosée ? — O hé..... Je vais te lancer une pierre. Reviens, reviens, animal aux longues cornes, rentre dans la grotte solitaire du Cyclope sauvage.

Et toi, laisse presser tes mammelles gonflées de lait, donne-les à tes jeunes agneaux que tu abandonnes dans leur couchette. Ces petits animaux, qui dorment tout le jour, te rappellent par leurs doux bêlemens. Ne quitteras-tu point les pâturages herbeux, pour revenir dans ton étable à l'ombre des rochers de l'Etna.

Bacchus n'est point en ces lieux, ni les danses, ni les bacchantes armées du thyrse, ni le bruit des tambours frappés au bord d'une onde pure, ni les gouttes précieuses d'une liqueur vermeille. Je ne suis point avec les nymphes sur les sommets de Nysa [1] occupé à chanter une hymne bacchique à Vénus, à la poursuivre avec les bacchantes aux pieds agiles & brillans. Bacchus, dieu cher & propice, où vis-tu solitaire ? en quels lieux erres-tu avec ta blonde chevelure que tu agites sur tes épaules ? tandis que moi, ton serviteur fidelle, je suis esclave du Cyclope au front percé d'un œil hideux, & que vêtu de cette peau de bouc, j'erre tristement loin de toi, sans jouir de ton amitié.

SILÈNE.

Taisez-vous, mes enfans, & dites aux valets

[1] Partie du mont Parnasse. Dans ce passage j'ai suivi Musgrave.

de rassembler les troupeaux vers l'antre creusé dans le roc.

LE CHŒUR.

(Aux valets.) Allez. (à Silène.) Mais, mon père, d'où vient cet empressement ?

SILÈNE.

J'apperçois un vaisseau Grec sur le rivage, des rameurs avec un chef à leur tête, qui s'avancent vers cet antre ; ils portent des vases vides sur leurs têtes, manquant sans doute de vivres, & sont aussi chargés d'urnes propres à puiser de l'eau. Etrangers malheureux ! Qui sont-ils ? Ils ignorent quel est le caractère de notre maître Polyphême, puisqu'ils abordent sur ce rivage inhospitalier, & qu'ils viennent se mettre sous la dent de l'anthropophage Cyclope. Mais restez tranquilles, afin que je puisse apprendre d'eux d'où ils sont partis pour venir en Sicile au pied du mont Etna.

SCÈNE III.

LES MÊMES, ULYSSE & ses compagnons.

ULYSSE.

ETRANGERS, pourriez-vous nous dire s'il est quelque fleuve en ces lieux où nous puissions puiser de l'eau pour étancher notre soif, & si quelqu'un

veut vendre des vivres à des nautonniers qui en ont un preſſant beſoin ?.... Mais que vois-je ? Sommes-nous dans un lieu conſacré à Bacchus ? Que ſignifie cette troupe de ſatyres à l'entrée de cette grotte ? J'adreſſe au plus âgé mes premières ſalutations.

SILÈNE.

Je te ſalue, ô étranger ; mais, dis-moi qui tu es, & quelle eſt ta patrie ?

ULYSSE.

Ulyſſe né à Ithaque, & roi des Céphalléniens.

SILÈNE.

Je connois Ulyſſe & ſes beaux diſcours, je connois le fils ruſé de Siſyphe [1].

ULYSSE.

C'eſt moi-même, ne m'inſulte pas.

SILÈNE.

De quel lieu es-tu parti pour venir en Sicile ?

ULYSSE.

D'Ilion ; je viens de cette ville célèbre par tant de travaux.

SILÈNE.

Quoi, tu ne ſavois donc pas le chemin de ta patrie ?

1 Il y a deux mots ironiques dans cette phraſe, celui de BEAUX DISCOURS & celui de FILS DE SISYPHE. Siſyphe étoit l'amant de la mère d'Ulyſſe, & non ſon mari.

ULYSSE.

Les tempêtes m'ont jeté malgré moi sur ce rivage.

SILÈNE.

Ha ! tu as éprouvé le même sort que moi.

ULYSSE.

Est-ce donc malgré toi que tu es venu en ces lieux ?

SILÈNE.

Oui, je poursuivois les pirates qui ont enlevé Bacchus.

ULYSSE.

Quelle est cette contrée, & qui sont ceux qui l'habitent ?

SILÈNE.

Ce sont ici les côteaux de l'Etna, le lieu le plus élevé de la Sicile.

ULYSSE.

Où sont les murs & les remparts élevés par ses habitans ?

SILÈNE.

Il n'y en a point. O étranger, ces monts ne sont pas habités par des hommes.

ULYSSE.

A qui donc servent-ils de retraite ? Est-ce aux bêtes sauvages ?

SILÈNE.

Aux Cyclopes. Ils vivent dans des antres & n'ont point de maisons.

ULYSSE.

A quel maître obéissent-ils ? Le pouvoir chez eux est-il confié à tout le peuple ?

SILÈNE.

Ce sont des bergers errans de lieux en lieux. Aucun n'est soumis aux autres à aucun égard.

ULYSSE.

Ils cultivent sans doute la plante de Cérès ? Sinon de quoi se nourrissent-ils ?

SILÈNE.

De lait, de fromage, de la chair des moutons choisis dans leurs troupeaux.

ULYSSE.

Ont-ils la liqueur de la vigne & boivent-ils dans la coupe de Bacchus ?

SILÈNE.

Non, privés de ce bien ils habitent une terre ingrate.

ULYSSE.

Sont-ils amis des étrangers & respectent-ils les droits sacrés de l'hospitalité ?

SILÈNE.

Le plus agréable repas est, selon eux, la chair de leurs hôtes.

ULYSSE.

Que dis-tu ? La chair humaine eſt un feſtin pour eux ?

SILÈNE.

Perſonne n'arrive en ces lieux qu'il ne ſoit promptement égorgé.

ULYSSE.

Où eſt le Cyclope que tu ſers ? Eſt-il dans cette caverne ?

SILÈNE.

Il eſt abſent & pourſuit avec ſes chiens les bêtes ſauvages ſur l'Etna.

ULYSSE.

Sais-tu ce qu'il faut que tu faſſes afin de hâter notre départ ?

SILÈNE.

Je ne le ſais pas, Ulyſſe ; mais il n'eſt rien que je ne faſſe pour toi.

ULYSSE.

Vends-nous les vivres qui nous manquent.

SILÈNE.

Je ne puis t'offrir, comme je te l'ai déjà dit, que la chair de ces animaux.

ULYSSE.

C'en eſt aſſez pour appaiſer agréablement la faim.

SILÈNE.

J'ai auſſi du fromage fait de lait caillé & du lait de vache.

ULYSSE.

Apportez ces vivres ici. C'eſt à la clarté du jour qu'on achète ſans fraude & ſans péril.

SILÈNE.

Et toi, dis-moi, combien d'or me donneras-tu en échange ?

ULYSSE.

Je ne t'offre pas de l'or, mais la liqueur de Bacchus.

SILÈNE.

O doux propos !.... La liqueur dont nous ſommes privés depuis un ſi long temps ?

ULYSSE.

C'eſt même un vin que Maron m'a donné, Maron le fils du dieu [1].

SILÈNE.

Quoi ! Maron que j'ai élevé & que j'ai porté tout jeune entre mes bras ?

ULYSSE.

Lui-même, le fils de Bacchus, afin qu'il ne te reſte aucun doute.

1 Maron étoit fils d'Evanthée, ſelon Homère : ſelon d'autres, de Silène lui-même. Evanthée étoit fils de Bacchus & d'Ariadne : quelques auteurs le confondent avec Bacchus. Il y avoit en Thrace une ville appelée Maronée, qui produiſoit d'excellent vin.

SILÈNE.

Ce vin eſt-il reſté dans le magaſin du navire, ou bien l'aurois-tu pris avec toi ?

ULYSSE.

C'eſt cette outre que tu vois, ô vieillard, qui le contient.

SILÈNE.

Hé, il n'y en a pas là de quoi remplir ma bouche.

ULYSSE.

J'en ai encore deux fois autant qu'il en coulera de cette outre.

SILÈNE.

La belle ſource que tu m'offres, qu'elle me réjouit le cœur !

ULYSSE.

Veux-tu que je te faſſe d'abord goûter un peu de ce vin pur ?

SILÈNE.

Tu as raiſon. Ce premier goût fait acheter avec plaiſir.

ULYSSE.

J'ai apporté fort à propos une coupe avec mon outre.

SILÈNE.

Allons, verſe à grands flots, afin qu'après avoir bu j'en conſerve le goût.

ULYSSE.

Tiens.

SILÈNE.

Papéax [1] !.... la belle odeur !

ULYSSE.

Tu l'as donc vue ?

SILÈNE.

Non, par Jupiter ; mais je la ſens.

ULYSSE.

A préſent goûte-le, afin de ne pas louer ſeulement en paroles.

SILÈNE.

Babé [2]..... Bacchus m'invite à danſer. — Ha, ha, ha.

ULYSSE.

A-t'il arroſé ton gozier comme il faut ?

SILÈNE.

Je le ſens juſqu'au bout des ongles.

ULYSSE.

J'ajouterai cependant à cela de l'argent monnoyé.

SILÈNE.

Laiſſe-là ton or, & donne-moi ſeulement l'outre.

ULYSSE.

Apportez à préſent vos fromages & vos moutons.

1 Cri de joie.

2 Exclamation de ſurpriſe, avec l'inflexion molle d'un homme qui a la bouche pleine & une ſorte de demi-ivreſſe.

SILÈNE.

Oui, je te les apporterai sans me soucier de mon maître, car pour boire un seul coup, je donnerois de bon cœur tous les troupeaux des Cyclopes; & je consens qu'on me précipite dans la mer du haut du rocher de Leucade [1], pourvu qu'auparavant on me laisse m'énivrer à mon aise, & que je sente s'élever un doux nuage sur mes yeux. O qu'il faut être fou pour ne pas se trouver heureux quand on boit; lorsqu'échauffé de ces doux feux on se livre à l'amour [2], à la danse, à l'oubli des maux. Après cela, je n'achéterois pas un si bon vin! Je ne laisserois pas pleurer à son aise notre Cyclope & son gros œil! (Il entre dans la grotte pour chercher le fromage & les moutons.)

1 Peut-être est-ce les troupeaux que Silène permet de précipiter.

2 En latin & mot à mot :

In quo est hocce erectum excitare;
Mammarumque contrectatio, & paratum
Tangere manibus pratum, &c.

Le mot λειμών, PRATUM, a ici le même sens que κῆπος, HORTUS, a quelquefois, & que M. de la Monnoie a expliqué dans une épigramme grecque rapportée par M. Brunck. ANALECT. t. III. fin.

SCÈNE IV.

ULYSSE, LE CHŒUR

LE CHŒUR.

Écoute, Ulyſſe ; en attendant nous nous entretiendrons un peu avec toi.

ULYSSE.

Je vois en vous des amis, & c'eſt à un ami que vous vous adreſſez.

LE CHŒUR.

Vous avez donc pris Troie, la belle Hélène eſt devenue votre captive ?

ULYSSE.

Il eſt vrai, & nous avons détruit la maiſon de Priam.

LE CHŒUR.

Sans doute qu'après avoir pris cette jeune princeſſe vous lui offrîtes vos cœurs tour à tour, car elle aime changer de maris ; ..... la perfide, qui pour avoir vu la chauſſure élégante & le riche collier de Pâris, fut ſi troublée de plaiſir, qu'elle quitta le bon Ménélas, l'excellent petit Ménélas. Ah ! plût à Dieu que jamais les femmes n'euſſent exiſté .... que pour moi ſeul.

1 C'eſt M. Tyrwhitt qui a rendu au chœur le rôle qu'il joue dans cette ſcène. Les éditions ſubſtituent Silène à ce perſonnage.

SCÈNE

SCÈNE V.

LES MÊMES, SILÈNE.

SILÈNE.

O roi Ulyſſe! voici des moutons, du lait de brebis, & une abondante proviſion de fromage de lait caillé; prenez, éloignez-vous au plutôt de la caverne, & donnez-moi en échange la liqueur de Bacchus que vous m'avez promiſe.

ULYSSE.

Dieux! le Cyclope s'avance. Que faire? ô vieillard, nous ſommes perdus. Où fuir?

SILÈNE.

Dans ce rocher, où vous pourrez reſter caché.

ULYSSE.

Tu me donnes un conſeil étrange, de me jeter dans ſes filets.

SILÈNE.

Etrange! nullement. Il y a pluſieurs retraites ſecrettes dans ce rocher.

ULYSSE.

Il n'en ſera pas ainſi. Troie auroit trop à gémir, ſi nous fuyions devant un ſeul homme. Plus d'une fois mon bouclier a repouſſé des milliers de

Phrygiens. S'il faut mourir, mourons en gens de cœur ; ou bien en ſauvant nos vies, ſauvons auſſi notre gloire.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, LE CYCLOPE.

LE CYCLOPE[1], (ſans appercevoir les Grecs retirés au fond du théâtre & s'adreſſant au chœur des ſatyres qui danſent.)

RETIRE-TOI, range-toi. Que ſignifient ces jeux ? Pourquoi ces bacchanales ? Vous n'avez ici ni Bacchus, ni les grelots d'airain, ni le bruit des tymbales. Retrouverai-je en bon état les jeunes agneaux renfermés dans mon antre ? ſont-ils pendans à la mammelle de leur mère ? ſe jouent-ils à ſes côtés ? a-t-on exprimé dans des vaſes de joncs une grande quantité de fromage ? Que dites-vous ? Répondez-vous ? Ce bâton va faire verſer des larmes. Levez les yeux, & ne les baiſſez pas vers la terre.

LE CHŒUR.

Tu le vois. Nous levons les yeux juſques à Jupiter ; je vois les aſtres & Orion.

1 Je ſuis encore ici la diſtribution indiquée par M. Tyrwhitt & adoptée par Muſgrave.

LE CYCLOPE.

Mon dîner eſt-il prêt ?

LE CHŒUR.

Oui, que ton gozier ſoit ſeulement prêt à l'avaler.

LE CYCLOPE.

Et les coupes ſont-elles pleines de lait ?

LE CHŒUR.

Si pleines qu'il ne tient qu'à toi d'en boire un plein tonneau.

LE CYCLOPE.

Eſt-ce du lait de brebis, ou de vache, ou mêlé ?

LE CHŒUR.

Tu en as à choiſir, pourvu ſeulement que tu ne m'avales pas en le buvant.

LE CYCLOPE.

Je m'en garderai bien ; car en ſautillant dans mon ventre, vous me feriez périr à force de remuer. — (appercevant tout-à-coup les Grecs & Silène qui feint de les repouſſer.) Oh ! oh ! Qui ſont ces hommes que j'apperçois vers mon étable ? Ce ſont des pirates ou des filoux qui ſont venus ſur ce rivage. Je vois des agneaux ſortis de l'antre qu'on a attachés avec des liens d'ozier, des vaſes remplis de fromage, & ce vieillard dont la tête chauve eſt toute enflée des coups qu'il a reçus.

SILÈNE.

Ah ! malheureux que je ſuis ! J'ai la fièvre à force d'avoir été battu.

LE CYCLOPE.

Par qui ? Quel eſt celui qui t'a frappé ſi fort, vieillard ?

SILÈNE.

Ce ſont ces gens-là, Cyclope ; & cela parce que je ne voulois pas permettre qu'on vînt ravir ton bien.

LE CYCLOPE.

Ils ne ſçavent donc pas que je ſuis dieu & fils de dieu ?

SILÈNE.

Je le leur ai bien dit : mais ils n'emportoient pas moins tes tréſors. Ils mangeoient ton fromage malgré moi, ils emmenoient tes agneaux, ils diſoient qu'ils t'attacheroient toi-même à un carcan de trois coudées, qu'à ta vue & ſous ton œil monſtrueux ils t'arracheroient les entrailles, qu'ils te déchireroient le dos à coups de fouet ; qu'enſuite ils te lieroient, te jetteroient ſous les bancs de leur vaiſſeau, & te vendroient au premier venu pour travailler dans les carrières ou pour faire aller le moulin [1].

1 Ceci ſuppoſe une correction de Muſgrave. Suivant la leçon vulgaire, il faut traduire, OU POUR GARDER UNE PORTE.

LE CYCLOPE.

En vérité ? Allons, cours vîte ; aiguiſe mon ſabre tranchant, entaſſe des monceaux de bois, mets-y le feu ; car je veux les égorger ſur le champ & m'en raſſaſier à loiſir : les uns je les ferai rôtir ſur le charbon brûlant, les autres ſeront bouillis à grand feu. Auſſi-bien ſuis-je las de ma nourriture ſauvage : j'ai aſſez mangé de lions & de cerfs, & voici déjà long-temps que je ſuis privé de chair humaine.

SILÈNE.

Un mets nouveau flatte toujours l'appétit, & depuis aſſez long-temps il n'eſt point arrivé d'étrangers dans cette caverne.

ULYSSE.

Cyclope, écoute-nous à notre tour. C'eſt pour acheter des vivres que nous ſommes ſortis de notre vaiſſeau & venus vers ton antre. Ce vieillard nous a vendu des agneaux pour une coupe de vin. Il a bu & nous a livré ſa marchandiſe de gré à gré. Dans tout cela, il n'y a point eu la moindre violence. Mais à préſent, le malheureux ne dit que des fauſſetés, parce qu'il a été ſurpris dans le temps qu'il vendoit en cachette un bien qui t'appartient.

SILÈNE.

Moi ?.... Puiſſes-tu périr mille fois....;

ULYSSE.

Oui, si je ne dis pas la vérité.

SILÈNE.

Par Neptune ton père, ô Cyclope, par le grand Triton, par Nérée, par Calypso, par les filles de Nérée, par les flots sacrés, par toute la race des poissons, je te le jure, ô mon charmant, mon petit Cyclope [1], mon cher petit maître, je n'ai point vendu tes richesses à ces étrangers. Si je ments, puissent périr misérablement ces beaux [2] enfans dont je suis père & que j'aime si tendrement.

LE CHŒUR.

Garde tes imprécations pour toi. Je t'ai vu de mes propres yeux vendre des vivres à ces étrangers. Si je ne dis pas vrai, je veux que mon père périsse. Ne sois pas injuste envers ces malheureux étrangers.

LE CYCLOPE.

(Aux satyres.) Vous mentez. (montrant Silène.) Je me fie à ce juge-là beaucoup plus qu'à Rhadamante, & je soutiens qu'il est plus juste & plus équitable que lui. Mais je veux moi-même interroger le criminel. D'où venez-vous, étrangers? d'où êtes-vous? quelle ville a pris soin de vos jeunes ans?

1 Cyclopillon.

2 C'est un mot rétabli par Musgrave. En suivant la leçon vulgaire, il faudroit traduire, CES MÉCHANS ENFANS.

ULYSSE.

Nous ſommes citoyens d'Ithaque. Nous venons d'Ilion, que nous avons détruite ; & pouſſés par les vents qui règnent ſur les mers, nous avons été jetés dans tes états, ô Cyclope.

LE CYCLOPE.

Eſt-ce vous qui, pour enlever la perfide Hélène des mains de ſon raviſſeur, avez été juſqu'à Troie, aux bords du Scamandre ?

ULYSSE.

C'eſt nous-mêmes ; & nous avons ſupporté pour cela de rudes travaux.

LE CYCLOPE.

Voilà certes une honteuſe expédition ; pour une ſeule femme, naviger juſqu'aux rivages Phrygiens !

ULYSSE.

C'eſt l'ouvrage des dieux, n'accuſe aucun des mortels. Mais, ô généreux fils du dieu des mers, reçois favorablement nos ſupplications, nous te parlons en hommes libres : n'attente pas ſur les jours des infortunés qui viennent vers ton antre avec des ſentimens de paix & d'amitié, ne ſouille pas tes lèvres d'un mets abominable. O roi, épargne des Grecs qui, dans leur patrie, ont élevé des temples à ton père. Le port ſacré de Ténare demeure

à jamais inviolable. Les retraites de Malée, le rocher de Sunium, où Minerve a un temple & qui recèle de l'argent dans son sein, le promontoire de Géreste qui offre un refuge assuré, tous ces lieux sont consacrés à Neptune. Nous n'avons pu pardonner aux Phrygiens un outrage difficile à supporter. Tu dois prendre part à notre gloire. Tu habites une terre grecque, puisque ta demeure est aux pieds de ce mont qui vomit la flamme. Docile à la loi commune des mortels, prête l'oreille à nos prières, reçois des supplians, des infortunés échappés du naufrage; accorde-leur les dons de l'hospitalité, donne-leur des vivres & des vêtemens, & ne forme pas l'odieux dessein d'enfoncer dans leurs membres déchirés le fer destiné pour la chair des animaux, de remplir ton corps & ta bouche de ces lambeaux ensanglantés. Hélas, assez de héros ont été enlevés à la Grèce dans les champs Troyens; assez long-temps la terre de Priam s'est abreuvée du sang de tant de mortels illustres, assez long-temps le fer cruel a plongé dans le deuil les mères, & les épouses, & les pères courbés sous le poids des ans. Que sera-ce si tu livres aux flammes les malheureux restes de ces guerriers pour en faire un cruel repas? Non, Cyclope, cède à ma prière, n'obéis pas à l'aveugle instinct de ta gourmandise; préfère l'humanité sainte à la barbare impiété. Les biens que le crime

procure ſont ſouvent ſuivis de peines & de repentirs.

SILÈNE.

Ecoute, Cyclope, je veux te donner un conſeil. Ne laiſſe pas le plus petit morceau de la chair de cet homme-là. Quand tu auras mangé ſa langue, tu deviendras éloquent & babillard comme lui.

LE CYCLOPE.

Les richeſſes, mortel chétif [1], voilà le dieu des ſages. Tout le reſte n'eſt que vanité & belles paroles. Que m'importent à moi les promontoires conſacrés à mon père? & pourquoi m'en fais-tu un ſi pompeux étalage? Etranger, la foudre de Jupiter ne me fait point trembler; je ne crois point que Jupiter ſoit un dieu plus puiſſant que moi: en un mot, je ne m'en ſoucie guères. Et ce qui fait que je ne m'en ſoucie pas, le voici: Si ce dieu verſe du ciel des torrens de pluie, j'ai ſous ce rocher une demeure ſolide & couverte: retiré dans cet aſyle, j'y mange un veau rôti ou quelque bête ſauvage, & je remplis mon ventre de leur chair. Puis vidant une outre pleine de lait, je frappe ſur ſa peau tendue & je défie par ce bruit le tonnerre de Jupiter. Et lorſque l'aquilon de Thrace verſe la neige à grands flots, je couvre

1 Homelet.

mon corps de peaux de bêtes, je fais grand feu ; & je me ris de la neige. La terre, de gré ou de force, fait naître de l'herbe dont je nourris mes bestiaux. Je me garde bien de les immoler à quelqu'autre dieu qu'à moi-même & à mon ventre, le plus grand des dieux. Boire, manger, & vivre sans souci, voilà le Jupiter des sages. Que ceux qui ont établi des loix & embaraſſé la vie humaine de mille soins inutiles, soient maudits mille fois & pleurent à leur aise. Je ne cesserai point, pour leur plaire, de me réjouir le cœur, & je ne t'en croquerai pas moins. Voici donc les présens d'hospitalité que je t'offre, afin d'être avec toi sans reproches. Un bon feu, & une marmite de la maison de mes pères, qui te fera bouillir à merveille & te vêtira chaudement. Allons, marchez là dedans ; allez à l'autel du dieu de cette caverne, & préparez-moi un beau festin.

ULYSSE.

Hélas, j'ai échappé aux dangers d'Ilion & à ceux de la mer. Et maintenant j'échoue contre le cœur d'un homme impie, contre un rocher inabordable. O Pallas, fille de Jupiter, déesse, ma protectrice, c'est en cet instant que j'ai besoin de ton secours. Ce sont là des travaux plus difficiles que ceux d'Ilion & des périls plus menaçans. Et toi qui habites le palais des astres brillans, Jupiter hospitalier, vois le traitement que je souffre. Si

tes yeux n'en sont frappés, sans doute tu n'es point; & c'est en vain, ô Jupiter, que l'on t'adore comme un dieu. (Ils entrent dans la caverne.)

SCÈNE VII.

LE CHŒUR seul [1].

OUVRE, Cyclope, les lèvres qui ferment l'entrée de ton large gosier, car on t'a préparé des viandes bouillies & rôties que tu peux ôter de dessus les charbons ardens, mâcher & dévorer, tu peux disséquer les membres de tes hôtes, préparées dans des peaux velues [2]. Ne me fais point participer à ce

1 Il est indiqué dans Musgrave. Dans les autres éditions, ce chœur est partagé en deux demi-chœurs.

2 L'usage de couper la chair sur des peaux comme sur une table de boucherie, a été pratiqué dans l'antiquité. Voyez Pollux X. 181. Ainsi le mot καινόμενας, peut signifier que ces chairs étoient coupées sur des peaux. Mais comme ce mot grec signifie proprement ÉGORGÉES, on devroit peut-être admettre ici une légère correction & lire καιόμενας, BRULÉES, CUITES. On voit dans Hérodote, IV. 61. que l'usage de faire cuire la viande dans des peaux de bœufs a été pratiqué par quelques anciens peuples. Barnes & Musgrave font remarquer que les anciens Ecossois avoient aussi une coutume semblable. Ce que dit le P. Brumoy (dans une note sur ce passage) que cet usage n'est pas aisé à comprendre, n'arrêtera pas ceux qui voudront bien en faire l'expérience. Ils s'assureront que l'eau contenue dans une outre peut

repas. Garde pour toi tout le vaiſſeau que tu charges de cet horrible mets. Je dis adieu à cet antre ; oui, je veux fuir les ſacrifices du Cyclope impie de l'Etna, qui ſe réjouit de manger la chair de ſes hôtes. Quel eſt donc la barbarie de celui qui oſe immoler ſur ſon foyer de malheureux ſupplians, refugiés dans ſa maiſon ! qui les coupe, qui les mange, qui fait craquer leurs membres ſous ſes dents ſacrilèges, qui fait bouillir des chairs humaines, ou les retire de deſſus les charbons toutes fumantes pour s'en nourrire !

bouillir ſur le feu ſans que l'outre ſoit endommagée. Mais ce qu'ajoute le P. Brumoy, que le poëte parle enſuite deux ou trois fois des marmites d'airain de Polyphême eſt une objection plus forte, quoique peut-être elle ne ſoit pas ſans réponſe.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ULYSSE, LE CHŒUR.

ULYSSE.

O Jupiter ! que dirai-je de l'affreux ſpectacle que cet antre vient de m'offrir ? Spectacle incroyable, ſemblable aux récits fabuleux & non aux actions des hommes.

LE CHŒUR.

Qu'eſt-il arrivé, Ulyſſe ? l'impie Cyclope a-t-il fait un feſtin de tes chers compagnons ?

ULYSSE.

Il en a mangé deux après les avoir meſurés des yeux & tâtés des mains, pour choiſir le corps le plus gras & la chair la mieux fournie.

LE CHŒUR.

Infortunés !.... Comment leur a-t-il fait ſubir ce cruel ſupplice ?

ULYSSE.

Auſſi-tôt que nous ſommes entrés dans la caverne, le Cyclope a commencé par allumer du feu, en jetant ſur ſon large foyer les branches d'un grand chêne, qui auroit fait la charge de trois chars ; enſuite

il s'eſt fait près du feu un lit de feuilles de ſapin. Il a pris une coupe d'environ dix meſures [1], & s'étant mis à traire ſes vaches il l'a remplie de lait. Il a poſé à côté un gobelet de bois de lierre, qui paroiſſoit avoir trois coudées en largeur & quatre en profondeur. Après cela, il a approché du feu une marmite d'airain pour y faire bouillir les mets dont il vouloit faire ſon repas; il a pris des broches de bois d'épine groſſièrement taillées avec la ſerpe & dont l'extrémité avoit été durcie au feu, & a préparé en même-temps des vaſes pareils à ceux où on reçoit le ſang des victimes, mais dont la hache avoit ſeule arrondi les contours. Lorſque tout a été prêt pour l'infernal feſtin [2], il a ſaiſi les deux infortunés & les a égorgés avec précaution; l'un a été jeté dans la marmite d'airain: il a pris l'autre par l'extrémité du talon, & lui briſant la tête contre la pointe d'un rocher, il a fait ruiſſeler les cervelles: enſuite enlevant les chairs avec ſon large coutelas, il les a fait rôtir au feu, & a jeté dans la marmite les autres membres pour les faire bouillir. Pour moi, pénétré de douleur & les yeux baignés de larmes, je m'approchois du Cyclope & je le ſervois. Les autres, comme des oiſeaux tremblans, ſe retiroient frappés de terreur dans les recoins obſcurs de la caverne; le ſang ſe glaçoit dans leurs veines. Enfin, raſſaſié de la chair

1 Dix amphores.

2 Pour le déteſtable cuiſinier de Pluton.

de mes compagnons, le Cyclope s'eſt couché, & ſon goſier entr'ouvert infectoit l'air de l'odeur de ſon haleine impure. Alors les dieux m'inſpirent une heureuſe penſée. Je remplis une coupe du vin de Maron pur; je l'offre à boire au Cyclope & lui dis: « Cyclope, fils du dieu des mers, vois quelle » boiſſon divine la Grèce exprime de ſes vignes, » goute cette liqueur de Bacchus ». Gorgé de ces mets déteſtables, il prend la coupe avec plaiſir, & l'approchant de ſes lèvres, il l'avale d'un trait: puis il en fait l'éloge, & levant les mains il s'écrie: « O le plus cher des étrangers, tu me fais boire » une liqueur exquiſe après un repas exquis ». Le voyant ainſi réjoui, je lui remplis une ſeconde coupe, ſûr que le vin ne manqueroit pas de l'abattre & ſervitoit notre vengeance. Bientôt il en vient aux chanſons. Et moi verſant coup ſur coup, j'échauffe ſes entrailles d'un nouveau feu. Il mêle ſes chants diſcors aux pleurs de mes compagnons; tout l'antre en rétentit. Moi, je me dérobe en ſecret, prêt à vous ſauver avec moi, ſi vous voulez me ſeconder. Dites-moi donc ſi vous deſirez ou ſi vous ne deſirez pas de fuir un monſtre inſociable, pour aller habiter le palais de Bacchus avec les jeunes Naïades. Ton père, qui eſt dans l'antre, m'a déjà témoigné ce deſir: mais il eſt foible & ne ſonge qu'à boire, comme un oiſeau pris à la glu & qui agite vainement ſes aîles, il ne peut ſe détacher de la coupe qu'on

lui préſente. Toi qui es jeune, échappe au danger avec moi, retourne à ton ancien ami Bacchus, auquel le Cyclope reſſemble ſi peu.

LE CHŒUR.

Mortel chéri! plût au ciel que nous voyions luire l'heureux jour qui nous délivrera du joug de l'affreux Cyclope! Depuis combien de temps ſommes-nous privés du plaiſir de voir le vin couler dans l'entonnoir, ſans pouvoir nous dérober au joug du tyran [1]?

ULYSSE.

Ecoute, & ſçache quel eſt le moyen que je veux employer pour nous venger de ce monſtre ſauvage, & pour te délivrer de la ſervitude.

LE CHŒUR.

Parle & ſois sûr que les doux ſons du luth aſiatique [2] ne ſont pas plus agréables à mes oreilles que ceux de ta voix, ſi tu viens m'annoncer que le Cyclope eſt mort.

ULYSSE.

Dans la gaîté que le vin lui inſpire, il a deſſein d'aller faire un feſtin avec les Cyclopes ſes frères.

LE CHŒUR.

Je comprends, tu veux le ſurprendre dans la ſoli-

1 Muſgrave propoſe une correction qui produit un ſens aſſez vraiſemblable, mais fort obſcène.

2 Particulièrement conſacré à Bacchus.

tude

tude & le tuer en te cachant avec ſoin, ou le précipiter du haut d'un rocher [1].

ULYSSE.

Rien de tel; j'ai des projets plus cachés.

LE CHŒUR.

Quels ſont-ils? Nous avons dès long-temps ouï parler de ta prudence.

ULYSSE.

Je le détournerai du feſtin où il veut aller, en lui diſant qu'il ne faut pas donner ainſi ſon vin à tous les Cyclopes; mais qu'il doit le garder pour lui ſeul, & ne ſonger qu'à ſes plaiſirs. Enſuite, lorſqu'il dormira vaincu par Bacchus, je prendrai un long rameau d'olivier qui eſt dans la grotte, je l'aiguiſerai avec mon épée & le mettrai quelques inſtans au feu: puis quand je le verrai rougir, je l'en retirerai brûlant & l'enfoncerai dans l'œil du Cyclope, qui ſera bientôt conſumé. En même-temps, ſemblable à un homme occupé de la conſtruction d'un navire, & qui par le moyen de deux courroies fait mouvoir rapidement ſa tarière [2], je tournerai le tiſon dans l'orbite où l'œil eſt renfermé, & je deſſécherai cet organe ſenſible aux impreſſions de la lumière.

1 Le ſtratagême n'eſt pas fin; il eſt digne de ceux qui le propoſent.

2 Comparaiſon empruntée d'Homère.

LE CHŒUR.

Oh ! quel plaiſir ! Je ſuis tranſporté de cette invention.

ULYSSE.

Après cela, je t'embarquerai avec nos amis & ton père dans un vaiſſeau prêt à nous recevoir ; & agitant les rames des deux bords, nous fuirons loin de cette terre.

LE CHŒUR.

Nous ſera-t-il permis, comme t'ayant prêté le ſerment de fidélité [1], de tenir auſſi le tiſon qui doit crever l'œil du Cyclope ? Je veux abſolument contribuer à ſon ſupplice.

ULYSSE.

Il le faut bien. Le tiſon eſt grand, nous aurons beſoin que tu nous aides à le porter.

LE CHŒUR.

Ah ! je porterai, s'il le faut, le poids de cent chariots, pour avoir le plaiſir de broyer l'œil du Cyclope comme un eſſaim d'abeilles, & de le faire périr dans les tourmens.

ULYSSE.

Taiſez-vous maintenant. Vous ſçavez tous mes projets. Lorſque je vous le dirai, ſoyez docile à ma voix ; c'eſt moi qui dirigerai l'entrepriſe : car j'ai des amis dans cet antre que je n'abandonnerai

[1] Comme par des libations du dieu. On faiſoit des libations en prêtant ſerment.

point, pour me dérober seul au danger : je pourrois fuir en cet instant, puisque je suis sorti de l'antre ; mais il n'est pas juste de laisser en ces lieux ceux qui m'y ont accompagné & de ne songer qu'à moi seul. (Il rentre dans la grotte.)

SCÈNE II.

LE CHŒUR.

ALLONS. Qui sera le premier ? qui le suivra pour porter le tison qu'il faut agiter avec vigueur ? qui l'enfoncera dans les paupières du Cyclope, pour percer l'œil qui l'éclaire ?

(DES CHANTS AU DEDANS [1].)

DEMI-CHŒUR.

Paix, paix. Echauffé des vapeurs du vin, ce beau [2] chanteur, qui bientôt pleurera, sort de l'antre en poussant des cris désavoués des Grâces ; allons, donnons à ce sauvage grossier des leçons au milieu

1 On conjecture, avec beaucoup de vraisemblance, que ces mots ne sont pas partie du discours du chœur ; mais qu'ils indiquent seulement que ce personnage est interrompu par les chants de Polyphême. C'est un monument curieux des indications données par le poëte lui-même, touchant le jeu de la scène.

2 Littéralement : GAUCHE. J'ai remplacé par l'ironie ce mot difficile à exprimer.

des plaisirs. Bientôt il sera plongé dans une nuit profonde.

DEMI-CHŒUR.

Heureux celui qui s'enivre de la liqueur chérie de Bacchus, qui, couché dans un festin, presse dans ses bras un homme qu'il aime, & joue avec les cheveux blonds de sa maîtresse, en respirant de doux parfums. C'est alors qu'on chante avec transport : « Qui m'ouvrira la porte * ? »

* M. Musgrave conjecture que ces mots étoient le commencement d'une chanson, que le chœur se contente de rappeler aux spectateurs. Ce morceau est écrit en vers anacréontiques.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CYCLOPE, ULYSSE, SILÈNE, LE CHŒUR.

LE CYCLOPE.

HA, ha, ha..... je ſuis tout plein de vin. O le joyeux feſtin ! Mon eſtomac, comme un vaiſſeau chargé, eſt rempli juſqu'aux bords. Ce beau gazon m'invite à célébrer la fête du printemps avec mes frères les Cyclopes. Allons, mon cher hôte, apporte-moi cette outre ; donne, te dis-je ?

LE CHŒUR.

Avec quelle grâce il ſort du palais ! On allume un flambeau pour lui, ainſi que pour une tendre épouſe, dans l'intérieur de cet antre frais. Bientôt on verra ſon front orné d'une guirlande de couleurs variées [1].

ULYSSE.

Ecoute-moi, Cyclope, car je connois dès long-temps ce Bacchus, que je t'ai fait boire.

1 Double ſens. Il a eu vue le ſupplice du Cyclope.

LE CYCLOPE.

Et ce Bacchus passe donc pour un dieu ?

ULYSSE.

Sans doute ; & même pour un très-grand dieu ; qui procure aux hommes de doux plaisirs.

LE CYCLOPE.

En cet instant, je le rejette avec plaisir.

ULYSSE.

Telle est cette divinité bienfaisante. Elle ne nuit à aucun des mortels.

LE CYCLOPE.

Mais comment un dieu peut-il se plaire à demeurer dans une outre ?

ULYSSE.

En quelque lieu qu'on le place, il y reste avec plaisir.

LE CYCLOPE.

Il n'est pas convenable pourtant que les dieux s'enferment dans une peau.

ULYSSE.

Eh ! quoi, si le dieu te réjouit, la peau doit-elle te choquer si fort ?

LE CYCLOPE.

Je n'aime pas cette outre : mais j'aime bien ce qu'elle contient.

ULYSSE.

Reste donc là, Cyclope, à boire & te divertir.

LE CYCLOPE.

Ne faut-il pas que j'aille donner à mes frères un peu de cette liqueur ?

ULYSSE.

En la gardant pour toi, tu seras plus grand à leurs yeux.

LE CYCLOPE.

En leur en faisant part, je leur serai plus utile.

ULYSSE.

Les festins nombreux entraînent des querelles & des coups.

LE CYCLOPE.

Lors même que je m'enivrerai, personne n'osera me toucher.

ULYSSE.

Mon cher ami, quand on a bu, il faut rester chez soi.

LE CYCLOPE.

Il faut être bien sot, pour n'aimer pas les festins quand on boit.

ULYSSE.

Rester chez soi quand on s'enivre, est au contraire bien sage.

LE CYCLOPE.

Eh bien ! Silène, qu'en dis-tu ? Resterons-nous ?

SILÈNE.

Sans doute, Cyclope : & qu'avons-nous à faire d'autres buveurs ?

LE CYCLOPE.

En effet, voilà un siège de gazon fleuri.

SILÈNE.

Et puis il est si doux de boire à la chaleur du soleil Allons, allons, repose-toi; assieds-toi là sur l'herbe.

LE CYCLOPE.

Soit..... Mais pourquoi mets-tu la coupe derrière moi?

SILÈNE.

De peur que quelque voleur ne vienne l'enlever devant toi.

LE CYCLOPE.

Ah! ah! tu veux boire à la dérobée. Allons, allons, pose la au milieu. — Et toi, mon hôte, avant tout dis-moi ton nom.

ULYSSE.

PERSONNE [1]. Quelle grâce puis-je espérer de toi en récompense de mes services?

LE CYCLOPE.

Je te mangerai le dernier de tous tes compagnons.

ULYSSE.

Cyclope, tu accordes-là à ton hôte une rare faveur.

LE CYCLOPE (à Silène.)

Holà, que fais-tu là? Tu bois mon vin en cachette.

[1] Cette ruse, qui donne lieu à une équivoque, est imitée d'Homère.

SILÈNE.

Non, non; c'eſt Bacchus qui m'a voulu ravir un baiſer : il me prenoit pour une jeune beauté.

LE CYCLOPE.

Il t'en coûtera cher, ſi tu continues : va, va, tu l'aimes plus qu'il ne t'aime.

SILÈNE.

Non, de par Jupiter. Je ſuis aſſez beau pour qu'on puiſſe s'y méprendre.

LE CYCLOPE.

Verſe, verſe ſeulement, & donne-moi la coupe pleine.

SILÈNE.

Voyons un peu, comment il eſt travaillé.

LE CYCLOPE.

Tu me fais mourir. Donne-le tel qu'il eſt.

SILÈNE.

Non, de par Jupiter; il faut auparavant que je t'aie vu prendre la couronne des buveurs, & que j'aie goûté le vin.

LE CYCLOPE.

O l'échanſon maudit!

SILÈNE.

Oui, de par Jupiter, il eſt doux. Mais avant tout, il faut que tu te mouches, ſi tu veux recevoir la coupe.

LE CYCLOPE.

Eh bien voilà qui eſt fait ; mes lèvres & ma barbe ſont nettes.

SILÈNE.

Range donc ton coude comme il faut, & puis bois préciſément comme tu vois que je vais faire ; là.....

LE CYCLOPE.

Holà, holà..... que fais-tu ?

SILÈNE.

Quel plaiſir de boire d'un trait !

LE CYCLOPE.

Prends la coupe, étranger, prends, te dis-je, & ſois toi-même mon échanſon.

ULYSSE.

Oui, oui, la vigne connoît ma main.

LE CYCLOPE.

Verſe, verſe.

ULYSSE.

Prends, prends, & bois en ſilence.

LE CYCLOPE.

Ce que tu demandes-là eſt difficile, lorſqu'on a beaucoup bu.

ULYSSE.

Bois, te dis-je, n'en laiſſe rien. Il faut ſucer la coupe en mourant de plaiſir.

LE CYCLOPE.

Ah ! que la vigne eſt un bois admirable !

ULYSSE.

Si après un bon repas tu bois beaucoup de cette liqueur, même ſans avoir ſoif, elle te jettera dans un doux ſommeil. Mais ſi tu laiſſes quelque choſe, Bacchus te fera ſécher.

LE CYCLOPE.

Ho, ho. Quel plaiſir ! Je méchappe à peine à la nage..... Je vois le ciel & la terre tourner tout-à-la-fois. Je vois le trône de Jupiter & la troupe ſacrée des dieux. Les grâces me font des agaceries.... Non, non, je ne veux pas de vous.... Je ſuis fidelle à une jeune beauté.....

SILÈNE.

C'eſt de moi, ſans doute, dont il parle [1] ?

1 En latin & mot à mot, ſuivant Muſgrave :

Non oſculabor : procantur me Charites.
Quieſcam, contentus iſto Ganymede,
Rectiſſime, per Gratias. Delector autem quodammodo
Puerorum amoribus magis, quam mulieribus.

SILENUS.

Ego enim ſum Jovis Ganymedes, Cyclops ?

CYCLOPS.

Ita per Jovem, quem ego rapio ex Dardano.

SILENUS.

Perii, ô filii, impia patiar mala.

CYCLOPS.

Reprehendis amatorem, faſtuoſe te geris & in potum ?

SILENUS.

Hei mihi, acerbiſſimum faſtum ; videbo cito.

Lucien décrit Silène comme un « petit vieillard, épais, ayant un gros » ventre, un nez épâté, & de longues oreilles droites. »

LE CYCLOPE.

Oui, toi-même ; viens-çà que je t'embrasse.

SILÈNE.

Au secours, il va m'étouffer. (Ils rentrent dans la caverne.)

SCÈNE II.

ULYSSE, LE CHŒUR.

ULYSSE.

COURAGE, fils de Bacchus, enfans généreux. Le Cyclope est retourné dans la caverne. Bientôt vaincu par le sommeil, il rejettera de son gozier infâme les chairs dont il s'est repu. Le tison est aussi dans l'antre & commence à fumer au feu. Il ne reste plus qu'à exécuter nos projets. Fais voir que tu es un homme de cœur.

LE CHŒUR.

Nous aurons un cœur de rocher & de diamant. Va, rentre seulement & délivre mon père. De notre côté, tout ira au gré de tes vœux.

ULYSSE.

Vulcain, roi de l'Etna, consume l'œil qui sert de guide à cet homme odieux qui est voisin de toi, délivre-toi enfin de ses regards. Et toi sommeil, fils [1] de la sombre nuit, répands tous tes pavots sur

1 Littéralement : Élève.

ce monſtre haï des dieux. Ne ſouffrez pas qu'au ſortir des travaux d'Ilion, Ulyſſe & ſes compagnons périſſent de la main d'un homme qui ne reſpecte ni les dieux, ni les mortels. Sinon il faudra penſer que le hazard eſt dieu, & que les dieux ſuprêmes ſont moins puiſſans que la fortune. (Il entre dans la caverne.)

SCÈNE III.

LE CHŒUR ſeul.

Les tenailles de la douleur vont ſaiſir le col du barbare, qui mange ſes hôtes. Bientôt, bientôt le feu va conſumer l'œil qui l'éclaire. Déjà le tiſon ardent eſt caché ſous la cendre..... Précieux vin de Maron, va troubler ſa raiſon, arrache-lui l'œil du front, fais qu'il t'ait bu ſous de ſiniſtres auſpices. Je veux enfin revoir Bacchus couronné de lierre, après lequel j'ai tant ſoupiré, & quitter ce déſert où je vis avec le Cyclope? Dois-je eſpérer un tel bonheur?

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ULYSSE, LE CHŒUR.

ULYSSE.

TAISEZ-VOUS, au nom des dieux, Satyres, soyez tranquilles & n'ouvrez pas la bouche. Je vous défens de souffler, de cligner, de cracher, de peur d'éveiller le monstre avant que son œil ait été détruit par le feu.

LE CHŒUR.

Nous nous taisons, & nous retenons notre haleine [1].

ULYSSE.

Entrez ; venez enfoncer le tison de vos propres mains. Il est tout prêt, tout enflammé.

LE CHŒUR.

Dis-nous toi-même qui sont ceux qui doivent passer les premiers pour porter la lourde machine & l'enfoncer dans l'œil du Cyclope, afin de prendre part à tes dangers & à ta fortune.

1 Littéralement : Avalant l'air dans nos machoires.

Ier DEMI-CHŒUR.

Pour nous, nous sommes trop loin de la porte. Nous ne pouvons nous charger de l'entreprise.

IIe DEMI-CHŒUR.

Et nous tout-à-coup nous sommes devenus boîteux.

Ier DEMI-CHŒUR.

Vous avez donc éprouvé le même sort que moi; car tandis que je reste de bout, mes pieds tout-à-coup entrent en convulsion sans que je sçache pourquoi.

ULYSSE.

Debout en convulsion ?

LE CHŒUR.

Et nos yeux sont pleins de poussière & de cendre, qui s'élèvent je ne sçais d'où.

ULYSSE.

Lâches !.... amis inutiles !....

LE CHŒUR.

C'est que nous avons pitié de notre dos & de nos épaules. Je ne me soucie pas de voir sauter les dents de ma machoire, voilà quelle est ma lâcheté. Mais je sçais une chanson magique d'Orphée, merveilleuse tout-à-fait, par laquelle je ferai aller le tison de lui-même percer le crane du Cyclope & lui brûler la cervelle.

ULYSSE.

Dès long-temps je connoiſſois ta foibleſſe : maintenant je la connois mieux encore. Mes compagnons ſont donc les ſeuls dont je puiſſe emprunter le ſecours. Du moins, puiſque ta main ne peut nous ſervir, aide-moi à leur inſpirer du courage, & anime-les du geſte & de la voix.

LE CHŒUR.

Je ferai ce que tu deſires. En prudent général, je n'expoſe que de vils ſoldats [1]. Mais à force d'exhortations, j'arracherai l'œil du Cyclope.

(Ulyſſe rentre dans la caverne [2].)

1 Littéralement : « Nous courons des dangers dans le Carien ». C'eſt un proverbe. Les Cariens, au rapport d'Elien, ont été les premières troupes mercénaires. Carien & mercénaires devinrent des mots ſynonymes. Et l'on dit « courir des dangers dans le Carien, » pour dire expoſer un mercénaire à ſa place. Héſychius nous apprend que ce proverbe s'applique plus particulièrement à ceux qui expoſent à leur place des hommes vils & dont la perte n'eſt pas d'une grande conſéquence. Il eſt donc aſſez plaiſant d'entendre le chœur ſe ſervir de cette expreſſion, comme ſi lui-même étoit un général fort précieux à ſes troupes, & qu'Ulyſſe & ſes compagnons ne fuſſent que des enfans perdus que l'on expoſe ſans regret.

2 Je penſe donc que toute cette exécution ſe paſſe derrière la ſcène : & je ne crois pas que le P. Brumoy ait raiſon de ſuppoſer le contraire. Au vers 589, Silène & le Cyclope rentrent certainement, & il n'étoit même guères poſſible qu'ils reſtaſſent en ſcène. Au vers 591, Ulyſſe dit poſitivement que SON HOMME EST DANS L'ANTRE. Et les vomiſſemens dont il parle au vers ſuivant auroient été abſolument inſupportables ſur la ſcène, malgré la licence de ce ſpectacle. Au vers 597, le chœur preſſe Ulyſſe de rentrer pour délivrer Silène des mains du

SCÈNE

SCÈNE II.

LE CHŒUR seul.

Courage, frappez, hâtez-vous : consumez l'œil de cette bête farouche qui mange la chair de ses hôtes. Allumez, consumez. Percez le front du berger de l'Etna, & fuyez [1] de peur que dans l'excès de la souffrance, il ne vous fasse sentir sa fureur.

Cyclope. Au vers 608, le chœur chante sans crainte d'être entendu du géant. Au vers 669, le chœur s'adresse au Cyclope comme s'il l'appercevoit sortant d'un lieu d'où, jusqu'à ce moment, il n'avoit pu l'entendre clairement. Et en effet, il n'est pas vraisemblable qu'on mit sur la scène une action aussi révoltante.

1 Littéralement, tirez ; c'est-à-dire, tirez le pied. Cependant M. Musgrave change ce mot.

SCÈNE III.

LE CYCLOPE, ULYSSE, LE CHŒUR.

(Le Cyclope ſort de l'antre, Ulyſſe & ſes compagnons le ſuivent en l'évitant.)

LE CYCLOPE, (en s'avançant pour ſortir de l'antre, mais ſans paroître encore aux yeux des Satyres.)

AH, miſérable ! on m'a brûlé l'œil.

LE CHŒUR.

O la belle hymne que j'entends ! ..... Chante-la moi encore une fois, Cyclope.

LE CYCLOPE, (hors de l'antre.)

Malheureux ! comme ils m'ont outragé ! comme ils m'ont fait périr ! (aux Grecs.) Mais n'eſpérez pas, perfides, vous échapper de cet antre ſains & ſaufs. Je vais me mettre à l'entrée & la couvrir de mes mains.

LE CHŒUR.

Pourquoi pouſſes-tu des cris, ô Cyclope [1].

LE CYCLOPE.

Je ſuis mort.

1 C'eſt le premier moment où le Cyclope paroît, & où le chœur peut lui parler & être entendu de lui.

LE CHŒUR.

Tu me ſembles défiguré.

LE CYCLOPE.

Je ſuis encore plus malheureux !

LE CHŒUR.

Sans doute que dans l'yvreſſe tu t'es laiſſé tomber au milieu du feu : ou bien qui t'a traité ſi cruellement ?

LE CYCLOPE.

PERSONNE.

LE CHŒUR.

Ainſi l'on ne t'a point fait d'outrage.

LE CYCLOPE.

Hélas, on m'a arraché l'œil.

LE CHŒUR.

Et qui donc ?

LE CYCLOPE.

PERSONNE, vous dis-je [1].

LE CHŒUR.

Tu n'es donc point aveuglé ?

LE CYCLOPE.

Puiſſes-tu l'être autant que moi.

LE CHŒUR.

Et comment le ſerois-tu, ſi perſonne ne t'a aveuglé ?

1 Il a fallu ici & plus bas ajouter deux mots pour rendre l'équivoque ſenſible.

LE CYCLOPE.

Tu ris de mon malheur..... Répondez..... Où eſt-il ?

LE CHŒUR.

Qui ?

LE CYCLOPE.

PERSONNE.

LE CHŒUR.

Nulle part, Cyclope.

LE CYCLOPE.

Celui qui m'a perdu, c'eſt mon hôte, afin que tu le ſçaches ; cet hôte exécrable qui m'a fait boire afin de m'abattre & de triompher de moi.

LE CHŒUR.

Le vin eſt un dangereux lutteur.

LE CYCLOPE.

Au nom des dieux, ont-ils échappé, ou ſont-ils encore dans l'antre ?

LE CHŒUR.

Ils ſont là qui ſe tiennent à couvert ſous le rocher, ſans oſer ouvrir la bouche.

LE CYCLOPE.

De quel côté ?

LE CHŒUR.

A main droite.

LE CYCLOPE.

Où, où ?

LE CHŒUR.

Vers le rocher.... là.... les tiens-tu [1] ?

LE CYCLOPE.

Ah, malheur ſur malheur ! Je me ſuis briſé la tête contre le rocher.

LE CHŒUR.

Les voilà qui fuyent.

LE CYCLOPE.

Ce n'étoit donc pas là qu'ils étoient, comme tu me le diſois.

LE CHŒUR.

Je ne dis pas là non plus.

LE CYCLOPE.

Où donc ?

LE CHŒUR.

Ils tournent autour de toi à main gauche.

LE CYCLOPE.

Ah, malheureux ! Je ſuis joué. Perfides, vous m'outragez dans le malheur.

LE CHŒUR.

Non, ſérieuſement ; ſçais-tu qui eſt devant toi ?... PERSONNE.

LE CYCLOPE.

Scélérat.... où eſt-il ?

1 On voit que c'eſt une malice du chœur, qui dirige Polyphême de manière à le faire heurter contre le roc.

ULYSSE.

Loin de toi ; oui, loin de toi. Ulyſſe eſt à couvert de tes fureurs.

LE CYCLOPE.

Qu'entends-je ? Quel nom nouveau viens-tu de prononcer ?

ULYSSE.

Ulyſſe. C'eſt le nom que je tiens de mon père. C'étoit moi qui devois te faire repentir de tes affreux repas. Vainement me ſerois-je glorifié d'avoir réduit Troie en cendres, ſi je n'euſſe vengé mes compagnons ſi inhumainement égorgés.

LE CYCLOPE.

Malheureux !... l'oracle antique eſt accompli. Il m'avoit annoncé que je ſerois privé de la vue par toi à ton retour de Troie. Mais il annonçoit en même-temps que je ſerois vengé, & que tu errerois long-temps ſur les mers.

ULYSSE.

Pleure, gémis. Je t'en ai donné d'aſſez juſtes ſujets. Pour moi, je vole au rivage. Je me jette dans mon vaiſſeau, & je traverſe la mer de Sicile pour me rendre dans ma patrie.

LE CYCLOPE.

Non, ce rocher détaché de l'Etna va t'écraſer avec tes compagnons. Je vais monter ſur la hauteur, tout aveugle que je ſuis, & traverſer

pour t'atteindre cette grotte ouverte des deux côtés [1].

LE CHŒUR.

Pour nous, devenus marins & compagnons d'Ulyſſe, allons nous conſacrer de nouveau & pour toujours au ſervice de Bacchus [2].

1 Je penſe qu'en diſant ces mots, le Cyclope prenoit un chemin tout oppoſé à celui qu'il auroit dû prendre pour atteindre Ulyſſe & ſes compagnons. Il y avoit ſans doute ici un jeu de théatre qui n'eſt point exprimé dans la pièce & qu'il eſt aiſé de ſuppléer. Du reſte, ce drame ne peut pas être ſoumis à un examen ſérieux. Cette traduction, jointe aux remarques du P. Brumoy, ſuffit pour apprécier l'ouvrage & le genre.

2 C'eſt ici la fin de la traduction d'Euripide. Mon travail, dans cette édition, comprend tout ce qui ſe rapporte à cet auteur : c'eſt-à-dire la fin du tome IV depuis la page 303, les tomes V, VI, VII, VIII & IX, & le commencement du tome X, juſqu'à cette page 135 incluſivement. J'ai jugé cette note néceſſaire pour prévenir toute équivoque, & pour qu'on n'impute point à d'autres les erreurs ou les négligences que je puis avoir commiſes dans le cours d'un travail aſſez long peut-être pour mériter quelqu'indulgence.

THÉATRE
DES GRECS.

TROISIÈME PARTIE.

AVIS AU LECTEUR.

On offre, dans ce qui ſuit, la troiſième partie du Théatre des Grecs, d'après la diviſion faite par le P. Brumoy (tom. 1, p. 20.) La premiere partie renferme les diſcours relatifs à la connoiſſance hiſtorique & théorique de ce théatre, & ſe termine à la page 268 du premier volume : la ſeconde eſt complettée par la traduction entière de tous les poëtes tragiques grecs. L'hiſtoire & l'art de la comédie chez les Grecs, va former la troiſième & derniere partie de cette collection, qui, comme on l'a déjà obſervé (tom. 1, p. 34), par l'enchaînement ſuivi de traductions, de critiques, de raiſonnemens & de comparaiſons de goût, compoſe une ſorte d'hiſtoire du génie théatral, & une nouvelle eſpèce de poëtique par les faits.

AVERTISSEMENT.

Je termine cet ouvrage, comme je l'ai promis, par le Théatre comique, & je prie le lecteur, ſoit favorable, ſoit contraire à l'antiquité théatrale, de ne juger ni les anciens ni moi ſans avoir lu de ſuite tout cet ouvrage. Quoiqu'il ſoit un compoſé de pieces toutes ſéparées & indépendantes en apparence de celle qui précèdent, ou qui ſuivent, il forme toutefois un tout dont les parties ne ſçauroient ſe paſſer les unes des autres. Le moyen de connoître les ſpectacles antiques, ſi l'on ne compare tout ce qui nous en reſte? C'eſt cette comparaiſon précieuſe & néceſſaire qui m'avoit fait juger qu'il falloit tout publier, ou ne publier rien. D'ailleurs les réflexions qui m'ont paru importantes ſur chaque piece, & ſur le goût général de l'antiquité, ont une ſorte de gradation imperceptible que j'ai tâché de ménager avec

ſoin, & dont le fil ſe perd, quand on ne fait que parcourir légèrement tantôt un morceau, tantôt un autre. C'eſt un édifice que j'ai eſſayé de rendre le moins irrégulier qu'il m'a été poſſible de le faire, & qui veut être vu en ſon entier & par ordre. Enfin, un lecteur qui ne feroit que voltiger çà & là dans ce livre, pourroit faire cent objections qui ſe trouveroient ou prévenues, ou réſolues dans ce qu'il auroit omis de voir. J'ai même tellement compté ſur la liaiſon des parties de cet ouvrage, que loin d'épuiſer la matière, j'ai ſupprimé quantité de mes idées, pour laiſſer au lecteur judicieux le plaiſir de conclure ce que je jugeois qu'il verroit beaucoup mieux que moi. Au reſte, ce n'eſt point ici une apologie anticipée des anciens, ou de ma maniere. Je n'ai ni prétendu contraindre perſonne à déterminer à mon point le degré d'eſtime que je crois dû aux auteurs de la ſcène Athénienne, ni cru que leur renommée (dans notre ſiècle)

dût dépendre de ma façon de penſer ou de m'exprimer, que j'abandonne au jugement du public.

SOMMAIRE
DU DISCOURS
SUR LA COMÉDIE GRECQUE.

I. *Raisons d'exposer Aristophane sans le traduire entièrement.* II. *Points capitaux de ce discours.* III. *Histoire de la comédie.* IV. *Quel est l'auteur de la comédie.* V. *Comédie ancienne, moyenne & nouvelle.* VI. *La comédie latine.* VII. *La comédie grecque réduite au seul Aristophane.* VIII. *Censures & éloges d'Aristophane.* IX. *Sentiment de Plutarque sur Aristophane & Ménandre.* X. *Justification d'Aristophane.* XI. *Différence remarquable entre le goût de la comédie & les autres ouvrages d'esprit, quant à la durée.* XII. *La tragédie plus uniforme que la comédie.* XIII. *Regles générales de la comédie.* XIV. *Trois classes de comédie.* XV. *Si la tragédie est plus difficile à composer que la comedie.*

DISCOURS
SUR
LA COMÉDIE GRECQUE.

I. J'ai balancé long-temps si je toucherois l'article de la comédie des Grecs, tant à cause du petit nombre de pieces qui nous en reste, qu'à cause de la licence effrénée d'Aristophane leur auteur, & de la difficulté d'établir une idée sûre de la comédie Grecque sur les œuvres d'un seul poëte. D'ailleurs, la tragédie m'avoit paru mériter toute l'attention dont j'étois capable pour la bien peindre, comme le morceau le plus estimé des Athéniens & des Grecs sensés *, particulierement de Socrate, qui n'estimoit ni les comédiens ni les comédies. Mais le seul nom d'un ouvrage de théatre qui dans les beaux siècles, & beaucoup plus dans le nôtre, a fait tant de

* Il y avoit une loi qui défendoit à tout juge de l'Aréopage de faire des comédies.

progrès, qu'il eſt devenu égal, pour ne pas dire préférable, au tragique même, m'a fait juger qu'on pourroit peut-être me reprocher de n'avoir pas rendu mon ouvrage complet, ſi après avoir approfondi, autant qu'il m'a été poſſible, ce qui regarde le tragique des Grecs, je n'ébauchois au moins le caractère de leur comique.

J'ai donc fait réflexion qu'il n'étoit pas entierement impoſſible de vaincre en partie les obſtacles qui m'avoient arrêté, ni d'aller un peu plus loin que les ſavans auteurs* qui nous ont donné en françois quelques pieces ſéparées d'Ariſtophane : non pas que je prétende beaucoup traduire. Les mêmes raiſons qui m'ont retenu dans la plus noble partie du Théâtre Grec croiſſent de moitié quand il eſt queſtion de toucher à celle-ci. Quoique le ridicule qui en eſt l'objet, ſoit auſſi bien le même en tout tems que les paſſions qui ſont les objets de la tragédie, cependant ſi la différence des mœurs rend quelquefois les paſſions méconnoiſ-

* Madame Dacier, M. Boivin.

ſables,

ſables, combien plus altere-t'elle les plaiſanteries ! C'eſt peu dire qu'altérer, elle les déguiſe ſi fort que le plaiſant qui peint le ridicule devient fade ou bas bien plus aiſément, que ce qui eſt paſſionné ne dégénere en choſe riſible, à force de vieillir.

Ce qu'on appelle plaiſant & comique n'eſt qu'un tour, un rien qui veut être ſenti dans ſon point précis. Pour peu qu'on s'éloigne de ce point, la plaiſanterie diſparoît & ne laiſſe en ſa place que la fadeur. Tel bon mot, qui aura réjouï une compagnie, ne vaudra rien du tout étant expoſé au public, parce qu'il eſt iſolé & ſéparé des circonſtances qui le rendoient piquant. Il en eſt à peu près de même de pluſieurs railleries anciennes ; leur ſel le plus ſubtil s'évapore à la longue ; & ce qu'il en reſte s'affadit à notre égard. Il n'y a que le plus mordant dont la pointe ne s'émouſſe jamais.

Mais outre cet obſtacle qui s'oppoſe à la traduction univerſelle d'Ariſtophane,

outre quantité d'allusions perdues par l'intervalle des tems, les mots licencieux qu'il prodigue à la populace, pour en tirer des risées coupables, sont indignes de la curiosité des honnêtes gens, & méritent de rester éternellement dans l'obscurité qui leur convient. Enfin tout n'est pas excellent dans ces commencemens de la comédie, ou du moins ne sçauroit-il paroître tel dans des tems si éloignés, à l'aspect de ce que nous avons en ce genre sous les yeux; & cette raison suffiroit seule pour épargner bien de la peine au traducteur, & encore plus d'ennui aux lecteurs quels qu'ils soient; car le petit nombre des sçavans qui aiment les délices attiques, (pour parler leur vrai langage) s'embarasse assez peu des traductions, si ce n'est pour les critiquer; & le grand nombre des gens d'esprit, ou, ce qui est la même chose, le public veut des comédies qui lui plaisent sans beaucoup de gêne; & il n'est pas disposé à trouver beau tout ce qui a besoin de preuves un peu longues pour être trouvé beau. S'il eût fallu prouver aux Grecs & aux Troyens

qu'Hélène étoit belle, il n'y auroit point eu de guerre de Troye.

D'un autre côté Ariſtophane eſt un morceau plus conſidérable qu'on ne peut croire. L'hiſtoire grecque ne ſçauroit preſque s'en paſſer pour ce qui concerne la connoiſſance des Athéniens en particulier. Cela ſeul le rendroit reſpectable, quand on ne le conſidéreroit pas comme poëte comique; mais ſi l'on a encore égard à cette qualité, il eſt l'unique dont on puiſſe tirer l'idée de la comédie de ſon tems : & de plus on voit que dans ſes pièces il en veut ſouvent aux poëtes tragiques (ſur-tout aux trois fameux dont nous avons examiné les précieux reſtes) & qui pis eſt à l'état & aux dieux mêmes.

II. Ce ſont ces conſidérations qui m'ont engagé à ſuivre dans la peinture de ce poëte à peu près la même méthode que j'ai ſuivie pour pluſieurs pièces des tragiques, c'eſt-à-dire, à en donner des analyſes exactes autant que les ſujets le permettent, pour en déduire quatre ſyſtêmes eſſentiels. 1°. Sur

le caractere de la comédie de son tems, sans omettre celle du Ménandre *. 2°. Sur le gouvernement & les vices des Athéniens. 3°. Sur ce qu'on peut penser des sentimens d'Aristophane touchant Eschile, Sophocle & Euripide. 4°. Sur les railleries qu'il fait des dieux. Ces choses ne seront point traitées par ordre, comme elles sem-

* Ménandre, Athénien, fils de Diopethes & d'Hégestrate, fut sans contredit le plus distingué des poëtes de la nouvelle comédie. Il avoit été disciple de Théophraste. Sa passion pour les femmes le déshonora. Il étoit louche & fort spirituel. Des cent quatre-vingt, ou pour parler plus juste avec Suidas, des quatre-vingt comédies qu'il composa, & qu'on dit avoir été toutes traduites par Térence, il ne nous reste que très-peu de fragmens. Il floriſſoit vers la 115 olympiade l'an du monde 3645, & 318 ans avant Jésus-Christ. Il se noya dans le port de Pirée où il se baignoit. Nous avons rapporté ailleurs ce qu'il dit à un certain Philémon son antagoniste, moins poëte que lui, mais quelquefois vainqueur. Ce Philémon, plus ancien que lui, étoit en vogue du temps d'Alexandre le Grand. Il avoit exprimé tous ses vœux en deux vers : « La santé d'abord, puis la fortune ; ensuite la » joie ; enfin, ne devoir rien à personne : voilà tous mes souhaits. » Il étoit extrêmement avare. On le représentoit avec des doigts crochus : aussi se faisoit-il cherement payer ses comédies. Il vécut environ cent ans ; d'autres disent cent un an. On rapporte diverses historiettes de sa mort : entr'autres, Valere Maxime dit qu'il mourut à force de rire d'une petite aventure. Voyant un âne manger des figues, il ordonna à son valet d'aller l'écarter. Celui-ci ne se pressant pas, l'âne mangea tout. « Hé bien, lui dit Philémon, donne-lui du » vin maintenant. » Apulée & Quintilien mettent ce comique fort au-dessous de Ménandre ; mais en récompense, ils lui accordent la seconde place.

bleroient devoir l'être dans un diſcours ſuivi ; mais elles naîtront tantôt ſéparément, tantôt enſemble, de l'expoſé de chacune des comédies, & des réflexions que permet la liberté de la méthode que je ſuis. Un précis de tout à la fin achevera peut-être le deſſein que je me ſuis propoſé.

III. Je ne répéterai point ici ce que madame Dacier & tant d'autres avant elle ont recueilli de ce qu'on a pu ſçavoir ſur l'hiſtoire de la comédie. Ses commencemens ſont auſſi obſcurs que ceux de la tragédie même, & il y a grande apparence que ſi l'on prend ces deux choſes dans un ſens fort étendu, elles ſont nées dans le même berceau, je veux dire parmi les divertiſſemens des vendanges, & que l'une ne ſe diſtingua de l'autre que par les chœurs, tantôt ſérieux, tantôt bouffons, qui en faiſoient toute l'ame & tout le corps. Mais à prendre ces deux mots dans une ſignification plus étroite, ſuivant l'idée qu'on en a depuis qu'elles ont pris forme, la

comédie eſt poſtérieure à la tragédie ; & comme celle-ci eſt uniquement l'ouvrage d'Eſchile, celle-là doit paſſer pour en être une ſuite & une imitation à beaucoup d'égards. Ce n'eſt en effet qu'une action miſe en ſpectacle avec le même artifice. L'objet ſeul eſt différent, & n'eſt autre que le ridicule. Cette origine de la vraie comédie ne ſouffre pas de difficulté, ſi l'on s'en rapporte à Horace, qui devoit mieux ſçavoir que nous l'époque véritable des œuvres de théatre. Ce poëte juſtifie tellement le ſyſtême que j'ai tâché d'établir dans le ſecond diſcours *, qu'il me paroit démontré.

Horace parle ainſi : « On dit que » Theſpis s'aviſa le premier d'une eſ» pece de tragédie, où il promenoit ſur » des charettes ſes acteurs barbouillés » de lie, dont les uns chantoient & » les autres déclamoient † ». Voilà l'é-

* Dans le diſcours ſur l'origine de la tragédie, première partie & premier volume.

† Horace, POET. v. 275, traduct. du P. Sanadon.

bauche de la tragédie & de la comédie. Car Thespis n'avoit qu'un seul acteur qui parlât, sans nulle ombre de dialogue ni d'interlocuteurs. « Eschyle les fit paroître » ensuite avec plus de dignité. Il les » plaça sur un théatre médiocrement » exhaussé, leur donna des masques & » les habilla de robes traînantes, leur » chaussa le cothurne, & leur fit pren- » dre un style plus relevé ». Horace omet l'invention des interlocuteurs; mais on l'apprend d'Aristote *. Le poëte le dit assez lui-même par les termes suivans. « Après que la tragédie eut ainsi » pris toute sa forme, (c'est dans l'article d'Eschyle qu'on parle de cette forme; c'est donc à Eschyle qu'elle la doit) » parut » la vieille comédie; & ses commencemens » eurent de grands succès ».

IV. Voici la comédie grecque née après la tragédie, & par conséquent de la tragédie même, & de l'imitation d'Eschyle, inventeur

* Arist. poet. ch. 4.

de celle-ci, ou pour remonter plus haut ; née d'Homere, qui avoit servi de guide à Eſchyle : car, à en croire Ariſtote *, le MARGITÉS, poëme ſatyrique d'Homere, a donné lieu à la comédie, comme l'ILIADE & l'ODYSSÉE à la tragédie : c'eſt-à-dire, que l'objet & l'art de l'œuvre comique ont été puiſés dans Homere & dans Eſchyle. Cela doit paroître d'autant moins ſurprenant, que les idées de l'eſprit humain ſont toujours ſucceſſives, & que les arts ne s'inventent guères que par imitation. Une première idée renferme le germe d'une ſeconde, & celle-ci, en ſe développant, donne la naiſſance à une troiſième ; & ainſi de ſuite. Telle eſt l'allure de l'eſprit des hommes, il n'avance que par degrés dans ſes productions : ſemblable à la nature qui fait & multiplie les ſiennes en s'imitant & en ſe répétant elle-même, lorſqu'elle paroît le plus ſe varier. C'eſt ainſi que la comédie a reçu ſa naiſſance, ſes accroiſſemens, ſa perfection & ſa variété.

* POET. chap. 4.

Mais la queſtion eſt de ſçavoir quel eſt l'heureux auteur de cette imitation & de ce ſpectacle ; ſi c'en eſt un ſeul, comme Eſchyle le fut du tragique, ou ſi ce ſont pluſieurs. Horace * n'en dit rien, ni perſonne avant lui §. Ce poëte nous cite ſeulement trois écrivains eſtimés dans le genre de la vieille comédie, à ſçavoir Eupolis †,

* Sat. 4, l. 1.

§ « Les changemens qui ſont arrivés à la tragédie ont été ſenſibles, » & on en a connu les auteurs ; mais la comédie a été inconnue, » parce qu'elle n'a pas été cultivée dès le commencement, comme la » tragédie ; car le magiſtrat ne commença que fort tard à donner des » chœurs comiques. Ceux qui jouoient alors étoient des acteurs libres » & volontaires, qui jouoient pour eux & ſans ordre du magiſtrat. » Depuis que la comédie eut commencé à prendre quelque forme, » on ſçait les poëtes qui y ont travaillé ; mais on ignore ceux qui y » ont employé les premiers des maſques, fait des prologues, » augmenté le nombre des acteurs, & ajouté toutes les autres choſes » que nous y voyons aujourd'hui. Epicharmus & Phormys s'aviſerent » les premiers de former des ſujets, & par conſéquent cette maniere » vint de Sicile. Crates fut le premier des Athéniens qui la ſuivit en » renonçant aux railleries groſſieres qui régnoient auparavant ». Ariſtote, POET. chap. 5, traduction de Mad. Dacier. Crates floriſſoit dans la 82 olympiade, 450 ans avant notre ère, douze ou treize ans avant Ariſtophane.

† Eupolis étoit Athénien. Sa mort, dont nous parlerons bientôt, eſt rapportée diverſement par les auteurs. Preſque tous conviennent qu'il fut noyé. Elien ajoute un trait qui mérite d'avoir ici place. Il

Cratinus *, Ariſtophane : & il dit, « qu'eux » & les autres qui travaillèrent dans leur goût, » reprenoient les vices perſonnels avec une » extrême liberté ». Ce ſont là apparemment les poëtes les plus diſtingués dans ce genre, quoiqu'ils ne ſoient pas les premiers, & qu'on trouve ailleurs les noms de beaucoup d'autres §. Parmi ces trois, on peut aſſurer qu'Ariſtophane étoit le plus célèbre, puiſque non-ſeulement le roi de Perſe † en témoigna une haute eſtime aux députés Grecs, comme d'un homme infiniment utile à ſa patrie ; & que Platon * en faiſoit

dit (l. 10 des animaux) qu'un certain Augeas d'Eleuſine, fit préſent à ce poëte d'un fort beau chien Moloſſe, qui s'attacha à ſon maître au point de tuer un eſclave qui emportoit quelques comédies d'Eupolis. Il ajoute que le poëte étant mort à Egine, ſon chien ſe laiſſa mourir de faim & de regret, ſur ſon tombeau.

* Cratinus d'Athenes, fils de Callimedes, mourut âgé de 97 ans. Il avoit compoſé vingt & une comédies, dont neuf furent couronnées. Il étoit auſſi timide guerrier que hardi comédien.

§ Hertelius a recueilli les ſentences de cinquante poëtes Grecs des trois âges de la comedie.

† Intermède du ſecond acte de la comédie intitulée LES ACHARNIENS.

* Epigramme attribuée à Platon.

un cas si particulier, qu'il disoit que les graces avoient choisi pour demeure le sein d'Aristophane ; mais encore puisqu'il est le seul dont quelques comédies ayent pénétré le chaos des temps pour parvenir jusqu'à nous. A la vérité, ce ne sont pas là des preuves qu'il soit l'inventeur de la comédie proprement dite ; d'autant plus qu'il avoit des prédécesseurs ou plutôt des contemporains qui couroient la même lice. Mais cela marque du moins qu'il avoit contribué plus qu'un autre à porter la comédie à la perfection où il nous l'a laissée. C'est pourquoi, sans rechercher davantage si la comédie en regle est l'ouvrage d'un seul génie, ce qui ne paroît pas être bien décidé, ou de plusieurs contemporains, tels que les trois que cite Horace, il faut distinguer trois formes que prit la comédie, tant par le génie des poëtes, que par les loix des magistrats ; & le changement du gouvernement populaire en celui du petit nombre.

V. La comédie qu'Horace appelle la

vieille *, & qu'il dit avoir été postérieure à Eschyle, tenoit quelque chose de sa première origine, & de la liberté qu'elle s'étoit donnée, étant encore informe, de dire des bouffonneries & des injures aux passans du haut du chariot de Thespis. Quoique devenue régulière dans son plan, digne d'un grand théatre, d'un cirque rempli de nombreux spectateurs, & du nom de comédie en forme, elle n'en étoit pas plus réservée. Elle représentoit des faits véritables, les habits, les gestes & les airs en masques, de quiconque il lui plaisoit de sacrifier aux huées publiques. Nul n'étoit épargné, dans une ville aussi libre, disons mieux, aussi libertine que l'étoit alors Athènes, pas même les premiers magistrats, ni les juges qui devoient donner leur voix pour autoriser ou proscrire les comédies. Insolente jusqu'à l'impiété déclarée, elle se jouoit presqu'également des hommes & des dieux †. On

* Cette histoire des trois âges du spectacle comique & de leur différence, est tirée en partie d'un fragment précieux de Platonius.

† On expliquera en quel sens & comment cela étoit toléré.

la reconnoîtra à ces traits dans la plûpart des pieces d'Ariſtophane. Sur-tout l'on y trouvera nulle ombre de louange, & bien moins des traces de fadeur & d'adulation.

Cette licence des poëtes, dont Socrate devint en quelque façon la victime, fut enfin réfrénée par une loi. C'eſt que le gouvernement, partagé auparavant à tout le monde, fut reſtreint à un nombre déterminé de citoyens. On défendit de nommer perſonne ſur le théatre; mais la malignité poëtique trouva bientôt le ſecret d'éluder l'eſprit de la loi, & de ſe dédommager de la gêne où mettoit les auteurs la néceſſité de ſuppoſer des noms feints. Elle ſe mit à tracer des caractères vrais & reconnoiſſables : de ſorte qu'elle gagna l'avantage de ſatisfaire plus finement la vanité des poëtes & la malice des ſpectateurs. Elle procura aux uns le plaiſir délicat de ſe faire deviner, & aux autres celui de deviner juſte en nommant les maſques. Quand les portraits ſont ſi reſ-

ſemblans, qu'il n'y manque autre choſe que le nom, on ne s'aviſe guères de l'y afficher. La loi ne fit donc que retrancher une groſſiereté, pour y ſubſtituer une fineſſe ; & l'art qu'elle crut renfermer dans les bornes du devoir, n'en devint que plus ingénieux à en ſortir. Ariſtophane qui fut compris dans la loi, en eſt un bon exemple dans quelques-uns de ſes poëmes. Telle fut la comédie qu'on appela depuis mitoyenne.

La nouvelle qui la ſuivit fut encore un rafinement exquis que l'on dut aux magiſtrats : car comme ils avoient défendu d'abord les vrais noms, ils défendirent enſuite les ſujets véritables, & * l'attirail d'un chœur trop médiſant ; de maniere que les poëtes ſe virent réduits à la néceſſité de produire ſur la ſcene des ſujets & des noms de pure invention : ce qui purgea le théatre comique & l'enrichit ; car alors la comédie plus ſage, ceſſa d'être

* Peut-être le chœur étoit-il déjà interdit dans le moyen âge de la comédie. Platonius ſemble le dire.

une mégere armée de torches, & devint un miroir agréable & innocent à la vie humaine.

Chacun peint avec art dans ce nouveau miroir
S'y vit avec plaiſir, ou crut ne s'y pas voir !
L'avare des premiers rit du tableau fidele
D'un avare ſouvent tracé ſur ſon modele ;
Et mille fois un fat finement exprimé,
Méconnut le portrait ſur lui-même formé *.

C'eſt-là proprement la belle comédie, la comédie de Ménandre & celle de Térence. Je ne rappelle tout ceci d'après tant d'auteurs, que pour en rafraîchir le ſouvenir, & pour ajouter à ce qu'ils ont dit, un effet ſingulier des édits publics, qu'ils ont omis d'obſerver ; c'eſt le progrès ſucceſſif de l'art. Une hiſtoire nue de la poéſie & des poëtes, telle qu'on l'a faite ſouvent, n'eſt qu'un corps ſans ame, ſi l'on n'y joint ce qui en fait la vie, à ſçavoir la naiſſance, le progrès, la perfection de l'art, & les cauſes qui y ont contribué.

* Deſpr. ART POET. chant 8.

VI. Pour ne rien omettre d'eſſentiel ſur ce qui concerne cette partie, diſons un mot de la comédie latine. La comédie eut ſon tour comme les autres arts, & paſſa avec eux de Grece à Rome; mais les Romains ne s'attacherent guères qu'à la nouvelle, ſans médiſances perſonnelles & ſans chœurs, quoiqu'ils ayent pu jouer quelques pieces traduites de la vieille ou de la moyenne comédie; ainſi que Pline le dit d'une qui fut repréſentée de ſon temps. Mais la comédie romaine, bien que modélée ſur la nouvelle Grecque, ne laiſſe pas de compter auſſi ſes divers âges tirés de la rudeſſe ou de la politeſſe des plumes qui la traiterent. Les pieces de Livius Andronicus, plus ancien * & moins poli que ceux à qui il montra l'art de la ſcene, forment le premier âge, & ce qu'on peut nommer la vieille comédie & tragédie Romaine. Il faut y comprendre Névius ſon contemporain, & même Ennius, qui parut pluſieurs années après

* An de Rome 514, la première année de la cent trente cinquième olympiade.

eux.

eux. Le ſecond âge ſe borne à Pacuvius, Cécilius, Accius & même Plaute, ſi l'on n'aime mieux mettre ce dernier avec Térence, pour faire le troiſième & le bel âge de la comédie latine, qu'on peut nommer la nouvelle, ſur-tout ſi l'on a égard à celle de Térence, le fidele copiſte de Ménandre & l'ami de Lelius.

Mais les Romains, ſans s'arrêter à cette généalogie, diſtinguoient communément les comédies par les habits des acteurs *. La robe nommée PRÆTEXTA, à larges bandes de pourpre, étant l'ornement des magiſtrats en dignité & en exercice, les acteurs qui en étoient revêtus donnoient à la comédie un nom qui en étoit tiré. C'étoit l'eſpece la plus noble. Il n'en faut pas ſéparer celle qu'on appeloit TRABEATA † à cauſe de TRABEA, ornement des conſuls en paix, & des généraux triomphans après la guerre. La ſeconde eſpece introduiſoit

* Prætextatæ, togatæ, tabernariæ.

† Suet. DE CLARIS GRAMMAT. dit que C. Geliſſus, bibliothécaire d'Auguſte, en fut l'auteur.

des sénateurs, non pas dans les grandes charges, mais hommes privés, dont les habits nommés TOGES la firent nommer TOGATA. L'habit commun du peuple, ou la tunique, ou plutôt les maisons basses dont on ornoit la décoration de la scene, donnerent à la derniere espece le nom de TABERNARIA. On ne parle ici ni des pieces Attellanes qui tiroient leur nom & leur origine de la ville ATELLA *, parce qu'elles ne différoient de la derniere espece, que par une plus grande liberté : ni de celles qu'on nommoit PALLIATAS, à l'occasion du manteau Grec dont on revêtoit les personnages de la Grece sur la scene latine, parce que cet habit ne marquoit que la nation, & ne caractérisoit pas la dignité & la condition, ainsi que les autres dont nous avons parlé. A dire vrai, ces distinctions sont frivoles ; c'est par le caractere des sujets généraux, qu'on peut plus utilement & plus judicieusement diviser la comédie comme nous le verrons dans la

* Atella, ville ancienne d'Italie dans la Campanie.

ſuite. A l'égard des Romains, qu'ils ayent eu raiſon ou non d'en uſer autrement, ils ont laiſſé ſi peu de choſe en cette matiere, qui ſoit venu juſqu'à nous, qu'il n'eſt pas néceſſaire de nous embarraſſer dans leur diviſion qui ne nous apprend preſque rien de ſolide. Les ſeuls Plaute & Térence, que nous en avons hérité, nous inſtruiſent mieux du vrai caractere de leur comédie, au moins pour leur temps, que ne font des noms & des termes dont nous n'avons plus d'exemples ſenſibles.

VII. Pour ne nous pas trop écarter, revenons à Ariſtophane, poëte unique, où nous puiſſions voir ce que c'eſt que la comédie Grecque. Il eſt en effet le ſeul que les injures des ans ayent épargné en partie, après avoir enveloppé dans les ténebres & preſque dans l'oubli, tant de grands hommes dont il ne nous eſt venu que les noms & quelques fragmens, avec un léger ſouvenir peu capable de les défendre contre les ennemis de la belle antiquité, ſouvenir ſemblable à ces ombres du ſoleil couchant, qui laiſſent à peine

diſcerner une foible lumiere : toutefois de cette lueur même il faut tâcher de recueillir des rayons aſſez forts pour former un portrait de la comédie Grecque le plus approchant de la vérité qu'il ſera poſſible.

L'on ſçait peu de choſe de la perſonne d'Ariſtophane, encore eſt-ce beaucoup plus par ſes comédies que par autrui. On peut même à peine aſſurer au vrai quelle fut ſa patrie : du moins les ennemis qu'il s'étoit faits par ſes médiſances cruelles lui diſputerent-ils aſſez vivement ſa qualité de citoyen, pour la rendre douteuſe. Les uns vouloient qu'il fût Rhodien, d'autres Eginete * & tous étranger. Pour lui il ſe diſoit fils d'un Philippe, & du bourg Cydathénien ; mais il convenoit qu'il avoit du bien dans Egine, dont apparemment il étoit originaire. Il fut toutefois déclaré citoyen d'Athenes, malgré ſes ennemis, ſur ſes preuves bonnes ou mauvaiſes, par un jugement déciſif; & cela pour avoir réjoui ſes juges en diſant un bon mot : il conſiſte en deux vers fort naïfs de Té-

* Egine, petite iſle aſſez proche du Péloponneſe.

lémaque dans Homere *, qu'il s'appliqua fort plaiſamment.

Je ſuis fils de Philippe, à ce que dit ma mère :
Pour moi je n'en ſçai rien. Qui ſçait quel eſt ſon père ?

Cette plaiſanterie valut pour lui la harangue de Cicéron §: qui diſoit en faveur d'Archias, que ce poëte étoit citoyen romain; mais que quand même il ne l'eût pas été par ſa naiſſance, il auroit mérité de l'être par ſes talens.

Ariſtophane floriſſoit dans le ſiecle des grands hommes de la Grece †, particulierement de Socrate & d'Euripide, auſquels il ſurvêcut. Ce fut ſur-tout durant la guerre du Péloponneſe qu'il parut avec le plus d'éclat, moins comme un comédien propre à amuſer le peuple, que comme le cenſeur du gouvernement, l'homme gagé par l'état pour le réformer, & preſque l'arbitre de la patrie. C'eſt par le

* Homere, ODYSSÉE, I, 216.

§ Cicer. ORAT. PRO ARCHIA POETA.

† An de la quatre-vingt-cinquième olympiade, 437 avant notre ère, & de la fondation de Rome 317.

détail de ſes comédies que nous connoîtrons mieux & les traits perſonnels qui le regardent comme poëte, & le caractere de ſon génie, qui eſt la partie la plus intéreſſante. Il ne ſera pourtant pas mal de prévenir les lecteurs par les divers jugemens qu'en ont porté les critiques de nos jours, tels que le P. Rapin & madame Dacier, ſans oublier un ancien auſſi reſpectable que l'eſt Plutarque. On verra par le détail du petit nombre des pieces, ſi & juſqu'où ils peuvent avoir tort ou raiſon.

VIII. » Ariſtophane, dit le P. Rapin, » n'eſt point exact dans l'ordonnance de » ſes fables; ſes fictions ne ſont pas vrai- » ſemblables; il joue les gens groſſierement » & trop à découvert. Socrate qu'il raille » ſi fort dans ſes comédies, avoit un air » de raillerie plus délicat que lui; & il » n'étoit pas ſi effronté. Il eſt vrai qu'A- » riſtophane écrivoit encore dans le dé- » ſordre & dans la licence de la vieille » comédie, & qu'il avoit reconnu l'humeur » du peuple d'Athènes, qui ſe choquoit » aiſément du mérite des gens extraor-

» dinaires, dont il plaiſantoit. Mais la
» trop grande envie qu'il avoit de plaire
» à ce peuple en jouant les honnêtes-gens,
» le rendit lui-même mal-honnête homme,
& gâta un peu le génie qu'il avoit de railler, par ſes manieres rudes & outrées.
» Après tout il ne faiſoit ſouvent le plaiſant
» que par des goinfreries. Ce ragout com-
» poſé de ſeptante & ſix ſyllabes dans la
» derniere ſcene de la comédie des Ha-
» rangueuſes, ne ſeroit pas au goût de
» notre ſiecle. Son langage eſt quelque-
» fois obſcur, embarraſſé; bas, trivial;
» & ſes alluſions fréquentes de mots, ſes
» contradictions de termes oppoſés les uns
» aux autres, ſes mêlanges de ſtyle, du
» tragique & du comique, du ſérieux &
» du grave & du familier ſont fades; &
» ſes plaiſanteries, à les examiner de
» près, ſont ſouvent fauſſes. Ménandre eſt
» plaiſant d'une maniere plus honnête;
» ſon ſtyle eſt pur, net, élevé, naturel; il
» perſuade en orateur, & il inſtruit en
» philoſophe: & ſi l'on peut former un ju-
» gement juſte ſur les fragmens qui nous

» reſtent de cet auteur, on trouvera qu'il » fait des portraits agréables de la vie ci- » vile; qu'il fait parler les gens dans leur » caractere; qu'on ſe reconnoît dans les » peintures qu'il fait des mœurs, parce » qu'il s'attache à la nature, & qu'il entre » dans les ſentimens des perſonnes, qu'il » fait parler. Enfin, Plutarque dans la com- » paraiſon qu'il a faite de ces deux auteurs, » dit que la muſe d'Ariſtophane reſſemble » à une femme effrontée, & que celle de » Ménandre reſſemble à une honnête » femme ».

On verra bien que tout ce caractere eſt pris de Plutarque. Pourſuivons cette réflexion du P. Rapin, puiſque nous avons parlé de la comédie latine, dont il fait auſſi le caractere.

« Pour les deux poëtes comiques latins, » Plaute eſt ingénieux dans ſes deſſeins, » heureux dans ſes imaginations, fertile » dans l'invention. Il ne laiſſe pas d'avoir » de méchantes plaiſanteries au goût d'Ho- » race *, & ſes bons mots qui faiſoient rire

* Si l'on en croit de bons critiques, Horace ne traite pas tout-à-fait

» le peuple, faiſoient quelquefois pitié
» aux honnêtes gens. Il eſt vrai qu'il en
» dit les meilleurs du monde; mais il en
» dit ſouvent de fort méchans. C'eſt à quoi
» on eſt ſujet quand on veut trop faire le
» plaiſant : on tâche à faire rire par des
» hyperboles, quand on ne peut pas réuſſir
» à faire rire par les choſes. Plaute n'eſt
» pas tout-à-fait ſi régulier dans l'ordon-
» nance de ſes pieces, ni dans la diſtri-
» bution de ſes actes que Térence, mais il
» eſt auſſi plus ſimple dans ſes ſujets; car
» les fables de Térence ſont d'ordinaire
» compoſées, comme on le voit dans l'An-
» drienne qui contient deux amours. C'eſt
» ce qu'on reprochoit à Térence, qu'il
» faiſoit une comédie latine de deux
» Grecques, pour animer davantage ſon

de méchantes, les plaiſanteries de Plaute, car au lieu de dire dans l'ART POETIQUE ce que diſent les leçons ordinaires,

At veſtri proavi Plautinos & numeros &
Laudavere ſales, nimium patienter utrumque
Nec dicam ſtultè.....

Ces critiques lui font dire,

Non dicam ſtultè.

Voyez la traduction du P. Sanadon.

» théatre ; mais auſſi les dénouemens de » Térence ſont plus naturels que ceux de » Plaute, comme ceux de Plaute ſont plus » naturels que ceux d'Ariſtophane. Et » quoique Céſar appelle Térence un dimi- » nutif de Ménandre, parce qu'il n'a que » de la douceur & de la délicateſſe, & » qu'il n'a pas de force & de vigueur, il » a écrit d'une maniere & ſi naturelle & ſi » judicieuſe, que de copie qu'il étoit, il » eſt devenu original ; jamais auteur n'a » eu un goût plus pur de la nature. Je ne » dirai rien de Cécilius, dont il ne nous a » reſté que des fragmens. On ſçait de lui tout » au plus ce qu'en dit Varron, qu'il étoit » heureux dans les ſujets qu'il prenoit. »

Le P. Rapin en omet beaucoup d'autres, par la même raiſon qu'il nous en eſt venu trop peu de choſe pour en juger. Tandis que nous y ſommes, l'on ne ſera peut-être pas faché de revoir ici ce qu'il penſe de Lopes de Vega & de Moliere. On va voir qu'à l'égard du premier, il outre un peu trop l'éloge, & qu'il ne le porte pas plus loin qu'il ne le faut quant au ſecond :

en tous cas ces morceaux ne ſeront pas inutiles à notre deſſein, quand nous examinerons à fonds ce qui doit caractériſer la comédie.

« Jamais perſonne n'a eu un génie plus » grand pour la comédie que Lopes de » Vega Eſpagnol. Il avoit une fertilité » d'eſprit jointe à une grande beauté de » naturel, & à une facilité admirable, » car il a compoſé plus de trois cents » comédies. Son nom ſeul faiſoit l'éloge » de ſes pieces, tant ſa réputation étoit » établie ; & c'étoit aſſez qu'un ouvrage » ſortît de ſes mains pour mériter l'appro- » bation publique. Il avoit l'eſprit trop » vaſte pour l'aſſujettir à des regles, & » pour lui donner des bornes. Ce fut ce » qui l'obligea de s'abandonner à ſon gé- » nie, parce qu'il en étoit toujours ſûr. Il » ne conſultoit point d'autre commen- » taire quand il compoſoit, que le goût » de ſes auditeurs ; & il ſe régloit plus ſur » le ſuccès de ſes pieces, que ſur la rai- » ſon. Ainſi il ſe défit de tous les ſcrupules » de l'unité, & des ſuperſtitions de la vrai-

» ſemblance. » (Cela n'eſt pas dit en forme d'éloge, ſans doute, & il faut le joindre à ce qui ſuit immédiatement.) » Mais » comme il veut d'ordinaire raffiner ſur le » ridicule, & être trop plaiſant, ſes ima- » ginations ſont ſouvent plus heureuſes » qu'elles ne ſont juſtes, & elles ſont plus » folles qu'elles ne ſont naturelles : car par » trop de ſubtilité ſur la plaiſanterie, ſon » enjouement devient faux, à force d'être » trop délicat, & ſes graces deviennent » froides, pour être trop fines. »

» Perſonne n'a auſſi porté le ridicule de » la comédie plus loin parmi nous que » Moliere ; car les anciens poëtes comiques » n'ont que des valets pour les plaiſans » de leur théatre ; & les plaiſans du » théatre de Moliere, ſont les marquis & » les gens de qualité. Les autres n'ont joué » dans la comédie que la vie bourgeoiſe, » & Moliere a joué tout Paris & la cour. » Il eſt le ſeul parmi nous qui ait découvert » ces traits de la nature qui la diſtinguent » & qui la font connoître. Les beautés » des portraits qu'il fait, ſont ſi natu-

» relles qu'elles ſe font ſentir aux perſonnes » les plus groſſieres : & le talent qu'il avoit » à plaiſanter s'étoit renforcé de la moitié » par celui qu'il avoit de contrefaire. Son » Miſantrope eſt, à mon ſens, le caractere » le plus achevé, & enſemble le plus ſin- » gulier qui ait jamais paru ſur le théatre ; » mais l'ordonnance de ſes comédies eſt » toujours défectueuſe en quelque choſe ; » & ſes dénouemens ne ſont point heu- » reux : c'eſt tout ce qu'on peut obſerver » en général ſur la comédie. » Telles ſont les penſées d'un des plus fins connoiſſeurs en ouvrages d'eſprit. Quoiqu'elles ne ſoient pas toutes des oracles, on en peut tirer avantage ; & elles approchent beaucoup plus de la vérité que les jugemens de Baillet, dont le goût un peu Béotien étoit plus propre à compiler qu'à juger.

« Jamais homme (s'écrie Mad. Dacier » épriſe du mérite d'Ariſtophane *) n'a eu » plus de fineſſe que lui pour trouver le » ridicule, ni un tour plus ingénieux pour

* Préface du PLUTUS de mademoiſelle Le Febvre, depuis Mad. Dacier. Paris, 1684.

» le faire paroître. Sa critique eſt naturelle
» & aiſée ; & ce qui ſe trouve fort rare-
» ment, il conſerve beaucoup de délica-
» teſſe dans une grande fertilité. En un
» mot, l'eſprit attique que les anciens ont
» tant vanté, paroît plus dans Ariſtophane
» que dans aucun autre auteur que je con-
» noiſſe de l'antiquité. Mais ce qu'on doit
» le plus admirer en lui, c'eſt qu'il eſt tou-
» jours ſi bien le maître des matieres qu'il
» traite, que ſans ſe gêner, il trouve le
» moyen de faire venir naturellement des
» choſes qui auroient paru d'abord les plus
» éloignées de ſon ſujet ; & que ſes ca-
» prices, même les plus vifs & les moins
» attendus, paroiſſent comme des ſuites
» néceſſaires des incidens qu'il a préparés.
» C'eſt cet art qui rend inimitable les dia-
» logues de Platon, qu'on doit regarder
» comme autant de pieces de théatre, qui
» ne divertiſſent pas moins par l'action que
» par le diſcours. Le ſtyle d'Ariſtophane eſt
» auſſi agréable que ſon eſprit ; outre la
» pureté, la netteté, la force & la dou-
» ceur, il a une certaine harmonie qui

» flatte ſi agréablement l'oreille, qu'il n'y » a rien de comparable au plaiſir qu'on » prend à le lire. Quand il s'attache au » ſtyle médiocre & commun, il le fait ſans » baſſeſſe ; quand il vient au ſtyle ſublime, » il s'éleve ſans obſcurité ; & jamais per- » ſonne n'a ſçu faire un mélange ſi agréable » de tous les différens genres d'écrire. » Que l'on ait étudié tout ce qui nous » reſte de l'ancienne Grece, ſi l'on n'a pas » lu Ariſtophane, on ne connoît pas en- » core tous les charmes & toutes les » beautés du Grec. »

IX. Voilà un magnifique éloge : mais ſuſpendons notre jugement, & daignons écouter Plutarque : l'ancien mérite bien audience, au moins après les modernes. Voilà le précis de ſon jugement ſur Ariſtophane & Ménandre *. Il éleve extrêmement ce dernier au-deſſus de l'autre. Il reproche au premier d'outrer la nature, de parler à la populace plus qu'aux honnêtes gens, d'affecter un ſtyle obſcur & licentieux, tragique, ſublime & bas, ſérieux & badin

* Voyez cette comparaiſon dans les opuſcules.

juſqu'à la puérilité, en un mot un ſtyle inégal; de ne pas faire parler ſes perſonnages ſuivant leurs caracteres; de ſorte qu'on ne peut diſtinguer chez lui le fils du père, le citoyen du payſan, le héros du bourgeois, & le dieu du valet: au lieu que la diction de Ménandre, qui eſt d'ailleurs uniforme & pure, a l'adreſſe de s'ajuſter aux différens rôles, ſans négliger le comique un peu fort, quand il eſt néceſſaire; mais auſſi ſans l'outrer, ni perdre la nature de vue: en quoi Ménandre, continue Plutarque, a atteint une perfection, où nul artiſan ne ſçauroit parvenir. Car quel homme trouva jamais l'art de faire un maſque qui convînt également aux enfans & aux femmes, aux jeunes & aux vieux, aux divinités & aux héros? Or, Ménandre a trouvé cet heureux ſecret dans l'égalité & la ſoupleſſe de ſon expreſſion, qui, ſans ceſſer d'être la même, eſt toutefois différente ſelon le beſoin; ſemblable à l'eau (pour exprimer de plus en plus la penſée de Plutarque) ſemblable, dis-je en cela à une eau pure, qui coulant le long de différen

différens rivages tortueux, en prend les formes, les détours & les retours, & ſans altérer en rien ſa nature & ſa pureté. Plutarque fait encore un mérite à Ménandre d'avoir commencé fort jeune & fini à la force de l'âge, tout prêt à enfanter de plus grands prodiges ſi la mort ne l'eût interrompu: ce qui, joint à la réflexion qu'il fait en retombant ſur Ariſtophane, montre que ce dernier continua trop long-tems à faire valoir ſon talent: car, dit-il, ſa poéſie eſt une courtiſane ſur le retour qui affecte quelquefois des airs de prude, mais dont l'impudence ne peut être pardonnée par le peuple, ni les faux airs ſupportés des perſonnes graves. Ménandre au contraire ne ſe produit jamais qu'en homme agréable & ſpirituel, recherché au théatre, à table & dans les compagnies, vrai élixir de tous les tréſors-nés de la Grece, digne d'être toujours lu, repréſenté, appris par mémoire, & toujours digne de plaire. Son art inévitable de perſuader, & la réputation qu'il a eu d'être le plus beau parleur de la Grece, font aſſez voir quelle eſt l'aménité de ſon

ſtyle. Plutarque ne ſçauroit finir ſur l'article de Ménandre : il dit qu'il fait les délices des philoſophes fatigués de leurs méditations ; qu'il eſt à leur égard comme une prairie émaillée de fleurs où l'on aime à reſpirer un air pur ; que malgré les talens des poëtes comiques d'Athenes, Ménandre a toujours un ſel conſacré, en quelque ſorte, pour être ſorti de la même mer qui donna naiſſance à Vénus : que le ſel d'Ariſtophane, au contraire, eſt un ſel amer, âcre, cuiſant & ulcérant ; qu'on ne ſçait ſi la dextérité tant vantée de celui-ci conſiſte plus dans les rôles que dans les mots : car il lui reproche beaucoup les jeux de mots, & les alluſions antithétiques, qu'il a gâté ce qu'il a voulu copier d'après nature ; que chez lui la ruſe eſt malignité, la naïveté bêtiſe, les railleries moins capables de faire rire que d'être ſifflées, & les amours moins égayés qu'effrontés ; qu'enfin c'eſt moins pour des perſonnes ſenſées qu'il a écrit, que pour des hommes perdus d'envie, de noirceurs & de débauches.

X. Après un tel caractere il ſemble qu'il

ne faudroit pas aller plus loin, & qu'il vaudroit mieux contribuer à enſevelir pour jamais, s'il étoit poſſible, la mémoire d'un poëte odieux qui nous dédommage ſi mal de Ménandre qu'on ne peut reſſuſciter. Mais ſans faire aucune grace à Ariſtophane de ſes libertés en parole, ſoit deshonnêtes, ſoit médiſantes, non plus qu'à Plaute ſon imitateur, ou du moins l'héritier de ſon génie, ne ſeroit-il point permis de faire à leur égard ce qu'on dit que faiſoit Lucrece, ſi je ne me trompe, par rapport à Ennius, dont il tiroit des pierreries cachées dans ſes vers bourbeux; ENNI DE STERCORE GEMMAS.

De plus il ne faut pas croire que Plutarque, qui vivoit plus de quatre ſiecles après Ménandre, & plus de cinq après Ariſtophane*, ait jugé ſi exactement de l'un & de l'autre, que ſon jugement ne ſoit pas un peu ſujet à réviſion. Platon, contemporain d'Ariſtophane, en jugeoit bien différemment, au moins quand au génie, lui qui dans ſon BANQUET donne à ce poëte

* Plutarque, l'an de J. C. 119; Ménandre 341 avant J. C. & Ariſtophane 437.

comique une place distinguée où il le fait parler suivant son caractère, & même avec Socrate : par où il est visible (pour le dire en passant) que ce dialogue de Platon étoit fait avant qu'Aristophane eût composé ses NUÉES contre Socrate. On rapporte que le même Platon envoya à Denys le Tyran un exemplaire d'Aristophane en l'exhortant à le lire avec attention, s'il vouloit connoître à fond l'état de la république d'Athenes.

Enfin, plusieurs sçavans ont cru pouvoir n'être pas tout-à-fait du sentiment de Plutarque. Frischlinus *, par exemple, quoiqu'avec raison plus favorable au goût de Ménandre, qu'à celui d'Aristophane, a entrepris la défense de ce dernier contre la critique outrée de l'ancien censeur. 1°. Il passe d'abord condamnation sur les obscénités & les bouffonneries. Mais cette partie si mépriſable & composée uniquement pour le menu peuple, comme le remarque M. Boivin †, quelqu'inexcusable qu'elle soit,

* Un des interpretes d'Aristophane.

† Préface sur LES OISEAUX d'Aristophane.

n'eſt pas après tout le principal fonds de ce que nous ayons d'Ariſtophane. Je ne dirai point avec Friſchlinus que Plutarque lui-même ſemble ſe contredire en ceci, & faire l'éloge du poëte, lorſqu'il l'accuſe d'avoir rendu ſa diction conforme à la ſcene : il entendoit par la ſcene la FARCE ou le théatre ignoble ſur lequel ſe joue le bas-comique. C'eſt donc une pure chicane ; & quand même le poëte auroit attrapé ſon but, qui étoit en partie de divertir une populace corrompue, il n'en ſeroit ni moins malhonnête homme, ni plus poëte, malgré la prétention de ſon défenſeur. On n'eſt point poëte pour ſçavoir préciſément divertir des ſots ou des libertins. Ce n'eſt donc pas par cet endroit qu'il faut excuſer le talent d'Ariſtophane. Le goût dépravé du petit peuple, qui chaſſa une fois Cratinus & ſa troupe, parce que la ſcene n'étoit pas aſſez baſſement comique à ſon gré, ne juſtifie nullement Ariſtophane, puiſque Ménandre trouva bien le ſecret de changer ce goût en donnant une ſorte de comédie, non pas à la vérité auſſi modeſte

que paroît le dire Plutarque, mais beaucoup moins libre qu'auparavant. Ariſtophane n'eſt pas non plus juſtifié par le motif qu'il allègue lui-même, quand il dit qu'il peint les débauches ſur le théatre, non pour corrompre les mœurs, mais pour les corriger. La vue des vices groſſiers eſt plutôt un poiſon qu'un remède.

L'apologiſte a oublié une raiſon qui me paroît eſſentielle pour fonder le déchaînement de Plutarque contre Ariſtophane. C'eſt que ſelon les apparences, Plutarque ayant entre les mains toutes les pieces de ce poëte, qui montoient au moins à cinquante, en voyoit beaucoup plus de libertines que nous n'en avons, quoique celles qui nous reſtent au nombre de onze, le ſoient encore beaucoup plus qu'il ne ſeroit à ſouhaiter.

2°. Le ſecond reproche de Plutarque, roule ſur quelques jeux de mots dont il apporte des exemples, & que Friſchlinus défend tantôt plus, tantôt moins heureuſement. Il eſt impoſſible de les expoſer en françois. Mais après tout, cette partie

eſt ſi peu de choſe, qu'elle ne mériteroit pas d'être ſi ſévérement repriſe, d'autant plus qu'entre ces bons mots il y en a de ſi malins, qu'aſsûrément ils devoient paſſer en proverbe, du moins par le ſel de la malignité, ſinon par la fineſſe de l'eſprit. Un ſeul exemple ſuffira : il s'agit des queſteurs ou tréſoriers d'Athenes. Ariſtophane les noye tout net, NON QUOD ESSENT ταμιαι SED λαμιαι *. Si un mot pareil, qu'on ne peut rendre en notre langue, eût été dit en France dans un cas ſemblable, il auroit autant fait fortune que quantité de nos bons mots, qui ne ſont que trop bien reçus & trop durables. Le bon de l'affaire, c'eſt que Plutarque même convient que ce mot étoit extrêmement loué. Nous en verrons quelques autres dans la ſuite des comédies, autant qu'il ſera poſſible de les rendre.

3°. Le mélange du comique & du tragique, troiſieme accuſation. Véritablement

* Le mot LAMIÆ, c'eſt-à-dire, larves ou eſprits qui, dans l'idée populaire, dévoroient les hommes, fait tout le ſel de la plaiſanterie contre ces tréſoriers.

elle eſt fondée, puiſqu'en effet Ariſtophane monte ſouvent ſur le cothurne; mais il reſte à examiner comment. Le fait-il en poëte tragique? Non, mais comme il avoit remarqué que l'art de la parodie lui réuſſiſſoit, chez un peuple qui vouloit rire des mêmes choſes qui lui avoient arraché des pleurs, il y revient éternellement; & il n'y a gueres de tragédies ou de ces morceaux frappans que les Athéniens ſçavoient par cœur, qu'il ne tourne en plaiſanterie, en y jetant une couche de ridicule ou de burleſque, tantôt par des changemens ou tranſpoſitions de mots, tantôt par l'application imprévue qu'il en fait. Ce ſont des guipures tragiques dont il revêt ſa muſe comique, pour la rendre plus comique encore. Cratinus en avoit uſé de même, & nous ſçavons qu'il fit une comédie intitulée ULYSSE, pour traveſtir Homere & ſon ODYSSÉE: ce qui montre que les beaux-eſprits & les poëtes ſont, à l'égard les uns des autres, à peu près les mêmes dans tous les temps; & qu'on peut dire à cet égard d'Athenes, C'EST TOUT COMME ICI. Je

prouverai ce ſyſtême par les faits, ſur-tout par rapport aux railleries d'Ariſtophane, ſur nos trois célebres tragiques. Or, cela étant ainſi, ce mélange tant reproché à Ariſtophane ne paſſera pas pour être auſſi repréhenſible que le veut Plutarque. Nous n'avons beſoin ni du Virgile traveſti, ni des parodies de nos jours, ni du LUTRIN, pour montrer que cette bigarrure peut avoir ſouvent ſon mérite ſelon les conjonctures.

4°. Il faut dire la même choſe en général de l'obſcurité, de la baſſeſſe, de l'enflure, en un mot de l'inégalité prétendue de ſtyle qui met Plutarque en colere. Ces reproches ne conviennent en aucune maniere à un poëte dont le ſtyle a toujours paſſé pour être extrêmement attique, mais d'un atticiſme qui le rendoit infiniment cher aux amateurs du goût d'Athenes. Plutarque en ceci a peut-être blâmé les chœurs, dont le langage tantôt élevé, tantôt burleſque, & toujours fort poétique, paroît peu convenable à la comédie. Mais ces chœurs, qu'elle avoit empruntés de la tragédie en naiſſant, étoient alors à la mode, princi-

palement pour médire, & Ariſtophane les admit comme les poëtes de ſon temps, du moins dans la vieille comédie & peut-être dans la moyenne ; au lieu que Ménandre les ſupprima moins par goût que par décret public. Ce n'eſt donc pas ſur cet aſſemblage de ſérieux & de comique qu'il faut condamner Ariſtophane pour élever Ménandre.

5°. Un cinquieme reproche, c'eſt de n'avoir pas obſervé les caracteres ; d'avoir, par exemple, fait parler les femmes en orateurs, & les orateurs en eſclaves : mais on verra bien par les perſonnages critiqués, que cette objection tombe d'elle-même ; & il ſuffit de dire ici qu'un poëte qui peignoit non pas ſeulement des perſonnages en l'air, mais des perſonnes réelles, des hommes connus, des citoyens qu'il nommoit par leur nom, qu'il jouoit ſous leur maſque & ſous leurs habits, qu'il marquoit enfin d'un fer brûlant, (ſi j'oſe uſer de cette comparaiſon), à la vue de tout un peuple extrêmement fier & moqueur, il ſuffit encore une fois de dire qu'un tel

poëte ne manquoit pas aſsûrément ſes caracteres. Sa licence applaudie ne le juſtifie que trop de ce côté-là. Il s'expoſoit pourtant, s'il eût déplu, au ſort d'Eupolis, qui, ſur une comédie des NOYÉS *, où il déchiroit imprudemment des particuliers plus puiſſans que lui, fut pris & noyé plus effectivement que ceux qu'il avoit noyés en plein théatre.

6°. La critique qui condamne le ſel d'Ariſtophane comme trop acrimonieux, eſt plus ſolide. Tel étoit le goût d'une comédie licentieuſe qui ſe permettoit tout, parce qu'on rioit de tout parmi une nation jalouſe de ſon exceſſive liberté, & ennemie de tout air de ſupériorité & de domination; car le génie d'indépendance produit naturellement un goût de raillerie plus mordante que délicate : ce qu'il eſt aiſé de reconnoître dans la plupart des peuples inſulaires. Si nous ne diſons pas, avec Longin †, que le gouvernement populaire anime l'éloquence, & que le joug d'une

* Fragmens de Platonius & Hertellius.

† TRAITÉ DU SUBLIME, chap. dernier.

domination légitime l'étouffe; au moins eſt-il aiſé de juger par l'évenement, que l'éloquence prend différentes formes ſelon les gouvernemens différens. Plus vive & plus emportée dans une république, elle eſt plus douce & plus inſinuante dans une monarchie. On peut dire la même choſe de la raillerie. Elle ſuit le tour des eſprits, & les eſprits ſuivent celui du gouvernement. Ainſi la raillerie républicaine, ſur-tout celle du ſiecle dont nous parlons, devoit être bien plus forte que dans le ſiecle qui ſuivit, par la même raiſon que celle d'Horace étoit plus fine, & celle de Lucilius plus épicée, ſi j'oſe uſer de ce terme. En effet, le ragoût de la médiſance fut toujours un mêt délicieux pour la malice humaine; mais l'aſſaiſonnement de ce mêt s'eſt toujours diverſifié ſuivant les mœurs plus ou moins polies: & il faut entendre par politeſſe, ce ſçavoir vivre, cet art de ſe gêner, de contraindre ſes ſentimens & ſes airs, qui eſt le fruit de la dépendance. S'il s'agiſſoit de prononcer ſur ces deux eſpeces de plaiſanterie, quoique l'une &

l'autre ait ſon prix, il n'y auroit pas à balancer; tous les ſuffrages ſe réuniroient en faveur de la ſeconde, ſans mépriſer pourtant la premiere. Auſſi préférera-t'on Ménandre; mais on ne dédaignera pas Ariſtophane : d'autant plus qu'il fut le premier à quitter cette étrange méthode de mordre impunément à droit ou à tort, & que par une comédie d'un autre goût, il donna lieu à la maniere plus agréable & moins dangereuſe de Ménandre. Sur quoi il y auroit encore une diſtinction à faire entre l'acrimonie de l'un & la douceur de l'autre : c'eſt que cette acrimonie & cette douceur ne ſe trouvent répandues dans leurs ouvrages, que parce que l'un employoit des traits perſonnels, & l'autre des traits généraux; ce qui laiſſe toujours la liberté d'examiner s'il ne peut pas y avoir une égale délicateſſe dans les deux manieres. Nous le verrons par le détail : diſons ici ſeulement que l'eſprit régnant, ou l'amour des peintures parlantes & des fortes touches de pinceau, juſtifioient encore Ariſtophane d'avoir tourné, comme le prétend Plutar-

que, la ruſe en malignité, la naïveté en bêtiſe, les ris en farce, & les amours en effronterie, ſi dans quelque ſiecle que ce puiſſe être un poëte pouvoit être excuſable de peindre les ridicules & les ſcélérats publics tels qu'ils ſont.

7°. Enfin, c'eſt par un pur motif d'intérêt ſecret qu'Ælien, Plutarque, & pluſieurs autres, condamnent ce poëte ſans appel. Socrate qu'il perdit, dit-on *, à l'inſtigation de deux miſérables & par une vengeance poétique, c'eſt-à-dire, plus que vatinienne, tient trop au cœur des honnêtes gens, pour lui pardonner un crime ſi horrible. C'eſt ce qui leur a inſpiré une haine implacable contre Ariſtophane. L'eſprit philoſophique s'en eſt mêlé; & cet eſprit, quand il s'y met, eſt plus dangereux qu'aucun autre. Un ennemi ordinaire peut avouer quelques bonnes qualités dans ſon ennemi; mais un ennemi philoſophe & partial par philoſophie, veut détruire en-

* Il n'eſt pas certain qu'Ariſtophane ait été cauſe de la mort de Socrate. Il n'en fut pas moins coupable pour l'avoir accuſé publiquement d'impiété, comme il le fit dans SES NUÉES. Voyez l'article qui précédera ce que nous dirons de cette comédie.

tierement celui qui l'a bleſſé dans la partie la plus ſenſible du cœur, je veux dire, dans ſon attachement à quelqu'amorceur d'eſprits, tel qu'étoit Socrate. L'eſprit eſt ce qu'il y a de plus libre & de plus délicat ſur la liberté, dans l'homme. On peut tout ſur ſes biens, ſur ſa vie, ſur ſa réputation; mais rien ſur ſes jugemens. Or, ſi quelqu'un a été aſſez inſinuant pour ſe concilier les eſprits, & faire ſecte dans une république, l'on ſe ſacrifiera pour lui, & l'on ne pardonnera pas à quiconque aura oſé l'attaquer juſtement ou injuſtement, parce qu'on s'eſt érigé en idole cette vérité réelle ou imaginaire qu'il ſoutenoit. Cette haine même loin de s'éteindre, ne fera que ſe perpétuer de ſiecle en ſiecle; & de-là naît cette étonnante diverſité qui ſe manifeſte dans les jugemens ſur les hommes. Ariſtophane obtiendra-t'il jamais grace des diſciples de Platon, qui fait de Socrate ſon héros? Il ne faut pas l'eſpérer. Tout autre avouera qu'Ariſtophane peut avoir été un méchant homme en une occaſion, & du reſte un bon poëte; mais ce diſcernement

ne convient pas à la paſſion & au préjugé : & c'eſt pourtant l'un & l'autre qui fait les réputations en bien ou en mal.

8°. Comme je joins ici mes raiſons, bonnes ou mauvaiſes, pour & contre Ariſtophane, à celles de Friſchlinus ſon défenſeur, je ne dois pas omettre une choſe qu'il a oubliée, & qui peut-être a mis Plutarque de mauvaiſe humeur, ſans compter le reſte : c'eſt la maſcarade éternelle qui regne dans les comédies d'Ariſtophane, comme les arlequinades ſur le théatre des Italiens. Des nuées, des grenouilles, des guêpes, des oiſeaux : quels perſonnages ! Ils ont dû paroître bien bizarres à Plutarque, accoutumé à une toute autre eſpèce de ſpectacle comique, & combien plus doivent-ils nous le paroître à nous qui avons une eſpece de comédie toute nouvelle, & peu connue des Grecs & des Romains ! Voilà le vrai & ſolide reproche qu'on peut faire à notre poëte ; il renferme tous les autres. Prétendrois-je le juſtifier ? Non : vainement dirois-je qu'Ariſtophane écrivoit pour un ſiecle qui vouloit du

ſpectacle,

ſpectacle, du ſaillant & du groteſque dans les peintures ſatyriques; que les brouhaha des ſpectateurs refuſés quelquefois à Cratinus & prodigués à Ariſtophane l'obligeoient de plus en plus à ſuivre ce goût dominant, pour ne pas échouer par des peintures plus fines & moins frappantes; que dans un état où la politique alloit à démaſquer tout ce qui avoit l'air d'ambition, de ſingularité, ou de friponnerie, la comédie s'étoit érigée en harangueuſe, en reformatrice, en donneuſe d'avis propre à émouvoir le peuple ſur ſes plus chers intérêts; qu'enfin cette même comédie, dans le deſſein de gourmander le peuple & de lui plaire, s'arrogeoit tous les droits de l'éloquence, dont les traits n'étoient que trop forts, en ſe réſervant des touches de pinceau plus marquées encore. Toutes ces raiſons & beaucoup d'autres ne feroient que blanchir, & l'on me fermeroit la bouche d'un ſeul mot qui feroit applaudi : c'eſt qu'un tel ſiecle étoit digne de compaſſion; & de ce ſiecle paſſant ſucceſſivement aux ſuivans juſqu'au nôtre, on concluroit tout bas que

nous ſeuls avons le ſens commun en partage : concluſion flatteuſe trop reprochée aux François : mais qui renverſe imperceptiblement le prétendu préjugé en faveur de l'antiquité. A la vue de quantité d'heureux traits, qu'on ne peut s'empêcher d'admirer dans Ariſtophane, peut-être plaindroit-on encore par pitié un tel génie d'avoir eu affaire à des ſots. Mais dans quel ſiecle n'y en a-t'il pas ? Et ne craignons-nous point nous-mêmes que la poſtérité ne juge de Moliere & de ſon ſiecle, comme on veut aujourd'hui juger d'Ariſtophane ? Ménandre changea de goût & fut applaudi dans Athenes, mais dans Athenes changée. Térence l'imita à Rome, & mérita d'être préféré à Plaute, quoique Céſar ne l'appelât qu'un demi-Ménandre, parce qu'il paroiſſoit manquer de cette vivacité & de cette force qu'il nomme VIS COMICA. On s'eſt laſſé depuis du goût de Ménandre & de Térence à la vue de Moliere, qui a paru comme un nouvel aſtre en ouvrant une nouvelle carriere. Hé, qui peut répondre qu'en ſuppoſant les mêmes inter-

valles de temps qui ſe trouvent entre ces quatre génies, il n'en naîtra pas quelque autre, ou plutôt quelque goût différent, qui fera tomber Moliere à ſon tour? Sans aller plus loin, les Anglois nos voiſins ne le trouvent-ils pas un peu froid? Qu'ils ayent raiſon ou non, c'eſt une queſtion à part. Tout ce que je prétends, c'eſt qu'on devroit conclure ce que je dis; à ſçavoir que les auteurs comiques doivent vieillir comme les modes, ſi l'on prend uniquement chaque ſiecle & chaque climat pour la regle ſouveraine du goût. Mais parlons plus préciſément, & par une analyſe exacte tâchons de diſcerner dans la comédie même, ſoit d'Ariſtophane & de Plaute, ſoit de Ménandre & de Térence, ſoit de Moliere & de ſes concurrens (s'il en a), ce qui ne vieillit point, ce qui doit plaire dans tous les ſiecles, & chez toutes les nations.

XI. Je dis dans la comédie même: ce qu'il faut bien obſerver; car il y en a entr'elle & les autres œuvres de littérature, ſur-tout la tragédie, une différence eſſentielle que les ennemis de l'antiquité ne

veulent pas appercevoir, & que je vais tâcher de rendre palpable.

Tous les ouvrages ſe ſentent du ſiecle où ils ſont nés. Ils en portent l'empreinte. Les mœurs & les temps y ſont marqués par des traits ineffaçables. Si l'on accorde que les plus beaux ſiecles paſſés ſont groſſiers en comparaiſon & au gré du nôtre, le procès des anciens eſt fait; & il faudra convenir de la rudeſſe tant reprochée de nos jours à leurs ouvrages. L'hiſtoire ſeule ſemble être à couvert de ce reproche. On n'oſe s'aviſer de dire au ſujet d'Hérodote & de Thucydide, Tite-Live & de Tacite, ce qu'on a dit ſans façon d'Homere & des poëtes Grecs ou Latins. Pourquoi cela? C'eſt que l'hiſtoire va droit à ſon but en racontant les manieres & les mœurs des peuples, quelles qu'elles puiſſent être. Elle eſt indépendante de ſa matiere; il ne reſte qu'à examiner ſon art. L'hiſtoire de la Chine bien écrite pourroit plaire autant aux François que celle de France. Il n'en eſt pas de même des autres ouvrages d'eſprit, ils dépendent de leurs ſujets, & par

conſéquent des mœurs & des manieres du temps où ils ont été compoſés : du moins c'eſt par-là qu'on veut les enviſager. Choſe injuſte ; car, comme nous l'avons dit bien des fois, tous les écrivains, par exemple, les orateurs, & ſur-tout les poëtes, ſont peintres & rien de plus. Ils peignent la nature telle qu'ils la voyent, avec l'apanage de l'éducation qui la varie dans tous les temps & tous les climats, ſans la changer entierement. Mais on veut que leur ſuccès dépende en partie de leur matiere, c'eſt-à-dire, de cette acceſſoire qu'on meſure ſur l'acceſſoire d'aujourd'hui. Suivant ce préjugé, les orateurs ſont plus dépendans de leur matiere que les hiſtoriens, & les poëtes plus que les orateurs : auſſi fait-on plus de grace de nos jours à Hérodote ou à Suétone, qu'à Démoſthene ou à Cicéron, & plus aux uns & aux autres, qu'à Homere ou à Virgile. Cela va par degré ; & pour revenir au point dont nous ſommes partis, on fait (par la même raiſon imperceptible) beaucoup moins grace ou juſtice aux poëtes tragiques, qu'à tous les autres. D'où vient ?

c'eſt que leurs peintures ſont plus examinées du côté de la matière que de l'art. Ainſi l'on ſifflera l'ACHILLE & l'HIPPOLYTE d'Euripide auprès de ceux de Racine, ſans conſidérer que ceux-ci ſeront peut-être ſifflés à leur tour dans un ſiecle plus reculé, ſi l'on ſuit la même regle de juger en meſurant tout au ſiecle où l'on vit.

Mais après tout la tragédie n'ayant pour objet que les paſſions, eſt beaucoup moins expoſée à la bizarrerie de notre goût, qui veut tout régler ſur nos manieres. Car quoique les paſſions grecques ſoient ſouvent revêtues de modes & d'uſages qui nous choquent, elles percent pourtant à travers ce voile, quand elles ſont bien touchées, comme on ne peut nier qu'elles ne le ſoient dans Eſchyle, Sophocle & Euripide. Le principal l'emporte donc ſur l'acceſſoire. L'acceſſoire conſiſte dans les mœurs, & les paſſions ſont le principal. Grecques ou Françoiſes, il n'importe, les paſſions ſe reſſemblent plus par ce qu'elles ont de commun dans tous les temps qu'elles ne different par ce qu'elles contractent de

particulier dans chaque ſiecle. Nos trois poëtes tragiques en ſont donc quittes pour quelques railleries, qui retombent à plomb ſur leur ſiecle; mais leur ſiecle & eux ſe trouvent bien dédommagés par l'admiration qu'on ne ſçauroit refuſer à leur art.

La comédie eſt beaucoup plus à plaindre: non-ſeulement ſon objet eſt le ridicule, qui, par ſa dépendance des manieres, change dans tous les temps & chez toutes les nations, quoique pour le fonds il ſoit le même; mais l'art comique conſiſte encore à attraper ce ridicule au gré des ſpectateurs préſens & non à venir. La comédie a beau atteindre ſon but & divertir le parterre pour qui elle eſt faite; ſi elle paſſe à la poſtérité, comme dans un monde nouveau, on ne la reconnoît plus: elle y devient étrangere, parce qu'elle n'y trouve ni les mêmes originaux, ni le même ridicule, ni les mêmes ſpectateurs, mais des lecteurs impitoyables qui lui font un procès de les ennuyer après avoir réjoui Athenes, Rome ou Paris: car la theſe eſt générale, & en-

veloppe tous les poëtes & tous les âges. En un mot, la comédie eſt l'eſclave de ſa matiere & du goût régnant, ſervitude que n'éprouve pas la tragédie au même degré, par la diverſité (bien compriſe) des objets de l'une & de l'autre. C'eſt pour cela qu'en ſuppoſant dans tous les ſiecles, des critiques, comme il y en eut toujours, qui meſurent tout au même compas, la comédie d'Ariſtophane a vieilli pour eux; celle de Ménandre a fait quelque temps leurs délices, & quoique rajeunie à Rome, elle a enfin éprouvé l'injure des ans; la muſe de Moliere a preſque fait oublier l'une & l'autre, & ſe tiendroit encore ſur ſes brodequins, comme dit Boileau, ſi l'avidité des choſes nouvelles ne rendoit à la fin ennuyeux ſur le théatre ce qu'on y a trop ſouvent admiré.

Ceux qui ont tâché de rendre leur jugement indépendant des mœurs & des uſages, & il y en eut auſſi toujours, n'ont pas jugé ſi rigoureuſement ni les auteurs ni les ſiecles. Ils ont ſenti que tous les ſiecles polis ſe reſſembloient à certains

égards eſſentiels, & ne différoient que par certaines manieres pour le moins indifférentes, hormis la religion; que par-tout où régnoit l'eſprit, la politeſſe, l'abondance & la liberté, on voyoit auſſi régner un goût sûr & fin qu'on n'exprime point, & qui ſe ſent par qui ſçait ſentir; qu'Athenes, cette inventrice de tous les arts, cette mere du goût Romain & depuis univerſel, n'étoit pas compoſée de bêtes; qu'enfin le ſiecle des grands hommes d'Athenes & celui d'Auguſte ayant toujours paſſé pour des ſiecles privilégiés, quoiqu'on y diſtinguât de mauvais auteurs, comme en ce temps-ci, il falloit ſuſpendre ſa critique & aller bride en main avant de prononcer ſi facilement ſur le mérite des ſiecles & des auteurs loués univerſellement en fait de goût. Arrêtés par cette conſidération ſi ſimple, ils ont tâché de remonter à la ſource du goût; & ils ont trouvé qu'il y a non-ſeulement une beauté immuable de tous les temps & de tous les pays, de même qu'un ſens commun qui ne vieillit

point ; mais encore une ſorte de beauté qui change & qui varie, beauté dépendante des conjonctures & des lieux, beauté dont nous parlons ; que l'une ne ſe rencontre jamais ſans un mélange de l'autre, parce qu'il n'y a rien ici-bas de parfait ; & que de ces deux choſes réunies réſulte ce qu'on appelle le goût d'un ſiecle : j'entens toujours un ſiecle ſpirituel & poli ; un ſiecle dont les œuvres laiſſent après lui un long ſouvenir ; un ſiecle qu'on tâche d'imiter ou de critiquer après en avoir perdu la trace à force de révolutions.

Sur ce principe inconteſtable d'un BEAU univerſel & abſolu, & d'un BEAU relatif & particulier, dont le mélange ne ſe trouve que trop inégal de nos jours, il eſt aiſé d'apporter la raiſon de nos divers jugemens ſur les anciens, particulierement ſur Ariſtophane. Conſidérons-le uniquement du côté des beautés qui plaiſoient aux Athéniens & qui ne nous plaiſent plus, nous le condamnerons ſans même examiner ſi cette eſpece de beautés n'avoit pas quelquefois

ſa ſource dans le vrai BEAU, quoiqu'elle paroiſſe en ſortir à force d'être outrée. Nous ne lui ſçaurons pas même gré d'avoir fait rire le peuple le plus raffiné qu'il y eût alors; nous irons juſqu'à mettre ce peuple avec ſon atticiſme au rang des ſauvages qu'il nous plaît de dégrader, parce qu'ils n'ont en partage que l'innocence & le bon ſens. Mais n'avons-nous pas dans nos mœurs même, plus polies, ſi l'on veut, ces beautés de mode qu'on voit paſſer dans les écrits comme dans le reſte, ces beautés ſi cheres à notre amour-propre, mais qui déplairont peut-être à nos neveux? Soyons plus équitables : laiſſons le BEAU relatif pour ce qu'il vaut dans chaque ſiecle; ou ſi nous en voulons décider, diſons que ce qui s'en trouve dans Ariſtophane, Ménandre & Moliere pouvoit être bien placé pour leur temps; mais qu'en le comparant au vrai BEAU, cette partie relative d'Ariſtophane étoit un coloris outré; celle de Ménandre un coloris trop foible, & celle de Moliere un vernis ſingulier compoſé de l'un & de l'autre, ou plutôt inimitable,

ſans paroître imité, mais toujours dépendant des années qui l'altéreront peu-à-peu, à meſure que nos idées, que nous voyons changer tous les jours, ſe trouveront ſenſiblement changées. Hé, ne le ſont-elles pas conſidérablement depuis Moliere? S'il revenoit au monde, il lui faudroit preſque tenter de nouvelles routes.

A l'égard des beautés inaltérables, dont la comédie eſt beaucoup moins ſuſceptible que la tragédie, s'il eſt queſtion d'en prononcer, ne mettons pas aiſément Ariſtophane & Plaute au-deſſous de Ménandre & de Térence. Balançons même avec Deſpreaux à préférer le comique François aux comiques Grecs & Latins. Donnons ſeulement avec lui la grande regle de plaire en tout ſiecle, & le dénouement de toutes les difficultés ſur la préférence. Cette règle & ce dénouement ne ſont autres que le but de la comédie.

Etudiez la cour, & connoiſſez la ville:
L'une & l'autre eſt toujours en modeles fertile.
C'eſt par-là que Moliere illuſtrant ſes écrits
Peut-être de ſon art eût remporté le prix,

Si moins ami du peuple en ſes doctes peintures,
Il n'eût point fait ſouvent grimacer ſes figures,
Quitté pour le bouffon l'agréable & le fin,
Et ſans honte à Térence allié Tabarin *.

Véritablement Ariſtophane & Plaute ont fait cette indigne alliance, & beaucoup plus que Moliere : c'eſt en cela qu'il faut les blâmer. Ce qui plaiſoit alors à Athenes & à Rome n'étoit qu'une beauté paſſagere, qui n'avoit pas un fondement légitime ſur la vraie beauté. Auſſi ce goût changea-t'il. Mais ſi nous condamnons en ceci leur ſiecle, quel ſiecle ne mérite pas d'être condamné ? Rapportons tout au goût univerſel, & nous trouverons dans Ariſtophane autant pour le moins à eſtimer qu'à cenſurer.

XII. Mais avant que de paſſer à ſes œuvres, on me pardonnera encore quelques réflexions ſur le parallele de la tragédie & de la comédie. La premiere, quoique différente ſelon les temps & les poëtes, eſt uniforme par ſa nature, étant fondée ſur les paſſions qui ne varient jamais. Il n'en

* Boileau, ART POÉT. chant 3.

eſt pas ainſi de la ſeconde. Quelque différence qu'on trouve entre Eſchyle, Sophocle & Euripide ; entre Corneille & Racine ; entre les François & les Grecs, on n'en trouvera pas aſſez pour établir diverſes eſpeces de tragédie. Les œuvres de ces grands maîtres ſont en quelque ſorte ſemblables aux Néréïdes, dont Ovide dit ingénieuſement, « qu'elles avoient un air, » non pas à la vérité le même, mais tel » qu'il laiſſoit aiſément reconnoître qu'elles » étoient ſœurs. »

Facies non omnibus una,
Nec diverſa tamen, qualem decet eſſe ſororum.

La raiſon eſt que les mêmes paſſions en ſont l'ame & le jeu. A l'égard des comédies d'Ariſtophane & de Plaute, de Ménandre & de Térence, de Moliere & de ſes imitateurs, ſi on les confronte entr'elles, on trouvera à la vérité quelqu'air de famille, s'il eſt permis de pouſſer cette comparaiſon, mais beaucoup moins marqué à cauſe de la différence que contractent le ridicule & le plaiſant quant aux manieres

de chaque ſiecle. On ne les prendra pas pour ſœurs, mais au plus pour parentes éloignées. La muſe d'Ariſtophane & de Plaute, à la bien définir, eſt une bacchante, pour ne rien dire de pis, dont la langue médiſante eſt détrempée de fiel, & dont le poiſon dangereux reſſemble à celui de l'aſpic & de la vipere; mais dont les ſaillies malignes & les caprices ingénieux portent plutôt leur coup qu'on ne s'en eſt apperçu. La muſe de Térence, & par conſéquent celle de Ménandre, eſt une beauté ſimple & ſans fard, mais enjouée; dont les traits ſont plus fins que frappans, plus doux que forts, plus naïfs & plus modeſtes que grands & fiers; mais toujours infiniment naturels.

Ce n'eſt pas un portrait, une image ſemblable:
C'eſt un fils, un amant, un père véritable.

Quant à la muſe de Moliere, elle n'eſt pas toujours vêtue en bourgeoiſe républicaine, comme celles des Grecs & des Latins; elle prend ſouvent des airs de qualité, & ſort de ſon état juſqu'à ſe parer

avec grace des plus brillans atours. Elle mêle toujours dans ſes manieres de l'élégance au badinage, de la force à la délicateſſe, de la grandeur & de la fierté même à la naïveté & à la modeſtie. Si quelquefois en faveur du peuple elle s'émancipe à admettre la maſcarade, ce ſont des momens de joie folle dont elle revient bientôt, & qui durent auſſi peu que ceux d'une légere yvreſſe. La premiere peut être peinte entourée de petits ſatyres, les uns bouffons, les autres délicats; mais tous extrêmement libres & malins, véritables ſinges toujours prêts à rire en face & à montrer au doigt l'honnête homme confondu avec le ſcélérat. On peindroit bien la ſeconde environnée de génies dont l'enfance eſt pleine d'agrémens & de candeur, que la nature ſeule a inſtruits à plaire, & dont le langage emmiellé eſt d'autant plus attrayant, qu'on eſt moins tenté de s'en défier. Les ris délicats de la cour & ceux de la ville un peu plus folâtres, ſemblent accompagner la derniere, & s'en être rendus inſéparables. Toutefois refuſera-t'on à la muſe d'Ariſtophane

d'Ariſtophane ou de Plaute l'avantage d'être plus vive, plus animée, plus inventive? A celle de Ménandre ou de Térence la gloire d'être plus naturelle & plus réſervée? Enfin, à celle de Moliere l'heureux ſecret d'avoir allié tout le ſel des deux premieres à un art ſingulier qui leur étoit inconnu? Rendons à ces trois ſortes de mérite la juſtice qui leur eſt due. Séparons dans chacun d'eux l'or pur & véritable d'avec le faux or, ſans approuver ni condamner en tout ni les uns ni les autres. S'il faut enfin prononcer ſur le goût général de leurs ouvrages; convenons que celui de Ménandre, de Térence & de Moliere, plaira plus ſans contredit aux honnêtes gens, & par conſéquent qu'il approche plus de la vraie beauté, ou qu'il eſt moins mélangé de beautés purement relatives, que celui d'Ariſtophane & de Plaute.

En diſtinguant la comédie par les ſujets, nous en avons trouvé trois ſortes chez les Grecs, & autant chez les Latins, en la diſtinguant comme eux par les habits: de plus en la diſtinguant par les auteurs & les

tems, nous venons d'en voir trois eſpeces; mais nous en verrons encore trois autres claſſes, ſi nous voulons nous arrêter plus particulierement à ſa matiere. Comme le but & les regles générales de toutes ces eſpeces de comédies ſont les mêmes, il ne ſera peut-être pas hors de propos de ſe les remettre ſous les yeux en racourci, avant que d'expoſer la derniere diviſion dont je viens de parler. Je ne puis mieux faire à ce ſujet que de tranſcrire ici la vingt-cinquieme réflexion du P. Rapin ſur la poëtique en particulier.

XIII. « La comédie, dit-il *, eſt une » image de la vie commune. Sa fin eſt de » montrer ſur le théatre les défauts des par- » ticuliers, pour guérir les défauts du pu- » blic; & de corriger le peuple par la » crainte d'être moqué. Ainſi le ridicule eſt » ce qu'il y a de plus eſſentiel à la comédie. » Il y a un ridicule dans les paroles, & » un ridicule dans les choſes, un ridicule » honnête & un ridicule bouffon. C'eſt » un don purement de la nature que de

* Réflex. sur la poet. p. 154. Paris, 1684.

» trouver le ridicule de chaque choſe. Car
» toutes les actions de la vie ont leur beau
» & leur mauvais côté, leur plaiſant &
» leur ſérieux. Mais Ariſtote qui donne
» des préceptes pour faire pleurer, n'en
» donne point pour faire rire. Cela vient
» purement du génie : l'art & la méthode
» y ont peu de part : c'eſt l'ouvrage du
» pur naturel. Les Eſpagnols ont le génie
» de voir le ridicule des choſes bien mieux
» que nous. Les Italiens qui ſont naturel-
» lement comédiens, l'expriment mieux :
» leur langue y eſt plus propre que la nô-
» tre, par l'air badin qu'elle a de dire ce
» qu'elle dit. La nôtre peut en devenir ca-
» pable quand elle ſera encore plus per-
» fectionnée. Enfin ce tour agréable, cet
» enjouement qui ſçait ſoutenir la délica-
» teſſe de ſon caractere, ſans tomber dans
» la froideur ni dans la bouffonnerie, cette
» raillerie fine qui eſt la fleur du bel eſprit,
» eſt le talent que demande la comédie.
» Il faut toutefois obſerver, que le vrai
» ridicule de l'art qu'on cherche ſur le
» théatre, ne doit être que la copie du

» ridicule qui eſt dans la nature. La co-
» médie eſt comme elle doit être, quand
» on croit ſe trouver dans une compagnie
» du quartier, ou dans une aſſemblée de
» famille, étant au théâtre; & qu'on n'y
» voit que ce qu'on voit dans le monde.
» Car elle ne vaut du tout rien dès qu'on
» ne s'y reconnoît point, & dès qu'on n'y
» voit pas ſes manieres & celles des per-
» ſonnes avec qui l'on vit. Ménandre n'a
» réuſſi que par là parmi les Grecs : & les
» Romains penſoient être en converſation,
» quand ils aſſiſtoient aux comédies de
» Térence : car ils n'y trouvoient rien que
» ce qu'ils avoient coutume de trouver
» dans les compagnies ordinaires. C'eſt le
» grand art de la comédie, de s'attacher
» à la nature, & de n'en ſortir jamais;
» d'avoir des ſentimens communs & des
» expreſſions qui ſoient à la portée de tout
» le monde : car il faut bien ſe mettre dans
» l'eſprit que les traits les plus groſſiers de
» la nature, quels qu'ils ſoient, plaiſent
» toujours davantage que les plus délicats,
» qui ſont hors du naturel. Néanmoins les

» termes bas & vulgaires ne doivent pas
» être permis ſur le théâtre, s'ils ne ſont
» ſoutenus de quelque ſorte d'eſprit. Les
» proverbes & les bons mots du peuple
» n'y doivent pas auſſi être ſoufferts, s'ils
» n'ont quelque ſens plaiſant & s'ils ne
» ſont naturels. Voilà le principe le plus
» univerſel de la comédie : par-là tout ce
» qu'elle repréſente ne peut manquer de
» plaire ; & ſans cela rien ne plaît. Ce
» n'eſt qu'en s'attachant à la nature qu'on
» parvient à exprimer la vraiſemblance, qui
» eſt le ſeul guide infaillible, qu'on puiſſe
» ſuivre au théâtre. Sans la vraiſemblance
» tout eſt défectueux ; avec elle tout eſt
» beau : on ne s'égare jamais en la ſuivant,
» & les défauts les plus ordinaires de la
» comédie viennent de ce que les bien-
» ſéances n'y ſont pas gardées, ni les inci-
» dens aſſez préparés. Il faut même bien
» prendre garde que les couleurs dont on
» ſe ſert pour préparer les incidens n'ayent
» rien de groſſier, pour laiſſer au ſpectateur
» le plaiſir de trouver lui-même ce qu'elles
» ſignifient. Mais le foible le plus ordinaire

» de nos comédies, eſt le dénouement : on
» n'y réuſſit preſque jamais par la difficulté
» qu'il y a de dénouer heureuſement ce
» qu'on a noué. Il eſt aiſé de lier une in-
» trigue ; c'eſt l'ouvrage de l'imagination ;
» mais le dénouement eſt l'ouvrage tout
» pur du jugement : c'eſt ce qui en rend
» le ſuccès difficile. Et ſi l'on veut y faire
» un peu de réflexion, on trouvera que le
» défaut le plus univerſel des comédies,
» eſt que la cataſtrophe n'en eſt pas natu-
» relle. Il reſte à examiner ſi l'on peut
» faire dans la comédie des images plus
» grandes que le naturel, pour toucher
» davantage l'eſprit des ſpectateurs par de
» plus grands traits & par des impreſſions
» plus fortes ; c'eſt-à-dire, ſi le poëte peut
» faire un avare plus avare, & un fâcheux
» plus impertinent & plus incommode,
» qu'il n'eſt ordinairement. A quoi je ré-
» ponds que Plaute qui vouloit plaire au
» peuple l'a fait ainſi ; mais Térence qui
» vouloit plaire aux honnêtes gens, ſe ren-
» fermoit dans les bornes de la nature, &
» il repréſentoit les vices ſans les groſſir,

» & ſans les augmenter. Toutefois ces ca-
» racteres outrés, comme celui du GEN-
» TILHOMME BOURGEOIS & celui du MALADE
» IMAGINAIRE de Moliere, n'ont pas laiſſé
» de réuſſir depuis peu à la cour, où l'on eſt
» ſi délicat: mais tout y eſt bien reçu, juſ-
» qu'aux divertiſſemens de province, quand
» ils ont quelque air de plaiſanterie: car on
» y aime à rire plus qu'à admirer. Ce ſont
» là les regles les plus importantes de la
» comédie. »

XIV. Ces regles ſont véritablement communes aux trois ſortes que j'imagine: mais il eſt eſſentiel de bien diſtinguer toutes les trois, & je le fais par leur matiere qui ne laiſſe pas de diverſifier un peu leur art. La vieille & la moyenne comédie repréſentoient naïvement des aventures véritables. De la même façon quelques traits d'hiſtoire ou de fable peuvent former un ordre de comédies qui lui reſſemble, ſans en avoir les défauts; tel eſt l'AMPHYTRION. Combien d'hiſtoriettes morales, combien d'aventures anciennes & nouvelles, combien de petites fables d'Eſope, de Phedre,

de la Fontaine, ou de quelqu'ancien poëte, ne fourniroient pas de jolis ſpectacles, ſi tout cela étoit mis en œuvre par d'habiles mains? Et n'en a-t'on pas vu qui ont réuſſi dans ce genre, comme TIMON LE MISANTROPE? C'eſt proprement les Italiens que cette eſpece regarde. L'ancien ſpectacle nommé SATYRIQUE, à cauſe des ſatyres qui y jouoient leur rôle, & dont nous n'avons d'autre exemple que le CYCLOPE d'Euripide, a donné lieu ſans doute aux comédies paſtorales que nous devons principalement à l'Italie, & qu'elle cultive beaucoup plus que la France. C'eſt toutefois une ſorte de ſpectacle qui auroit ſon agrément, s'il étoit touché avec élégance & ſans baſſeſſe: c'eſt l'Idylle miſe en action. Enfin, la nouvelle comédie inventée par Ménandre a produit ce qu'on appelle aujourd'hui Comédie proprement dite. C'eſt celle qui roule ſur des portraits généraux de la vie commune, & ſur des aventures & des noms ſuppoſés, ſoit de ville ſoit de cour. Cette troiſieme eſpece eſt inconteſtablement la plus noble & la plus autoriſée par l'uſage. Auſſi eſt-elle

la plus difficile à exécuter, parce que tout y eſt de pure invention, ſans que le poëte ſoit ſoutenu par des traits & des perſonnages connus, comme l'eſt toujours le poëte tragique. Qui ſçait même ſi à force de réflexions on n'inventeroit pas encore quelqu'autre ſorte de ſpectacle comique tout différent des trois que je viens de dire, tant la comédie eſt féconde ? Mais ſa carriere n'eſt déjà que trop vaſte, pour l'engager à découvrir de nouvelles lices ; & dans un champ où l'on fait tant de faux pas, rien n'eſt ſi périlleux que la nouveauté mal entendue. C'eſt un écueil où l'on n'a que trop échoué en tout genre, à commencer par la grammaire & la langue. Il vaut mieux chercher la nouveauté dans la maniere de dire les choſes communes, que dans des idées extraordinaires où l'on ſe perd ſouvent. Le mauvais ſuccès de l'eſpece bizarre de la tragicomédie (eſpece monſtrueuſe tout-à-fait inconnue aux anciens) prouve aſſez le danger de la nouveauté en cette matiere.

XV. Pour achever le parallele de la

comédie & de la tragédie, on pourroit réveiller une queſtion plus ſouvent propoſée que bien décidée, & auſſi intéreſſante qu'elle eſt commune; à ſçavoir lequel de ces deux genres eſt le plus aiſé ou le plus difficile à remplir dans l'exécution. Je n'aurai pas la témérité de réſoudre entierement un problême ſur lequel tant de grands génies n'ont oſé nettement prononcer avant moi : mais s'il eſt permis à tout homme qui ſe mêle de littérature d'expoſer ſes raiſons pour & contre, ſur tout ouvrage d'eſprit conſidéré uniquement comme tel, ſans égard à l'utilité ou à l'abus, je déduirai en peu de mots les miennes, que je puiſe dans la nature des deux ſpectacles & des génies qu'ils exigent. Horace ſe propoſe une queſtion à peu près de la même eſpece, qu'il réſout de la maniere qu'on va voir *. « On a demandé ſi un

* Horace, POET. v. 407, traduct. du P. Sanadon.

Naturâ fieret laudabile carmen, an arte,
Quæſitum eſt. Ego nec ſtudium ſine divite venâ,
Nec rude quid poſſit video ingenium : alterius ſic
Altera poſſit opem res, & conjurat amicè.

» bon poëme étoit l'ouvrage de l'art ou de » la nature. Pour moi, je ne voi pas ce que » l'étude peut faire d'excellent ſans le génie, » ni le génie ſans l'étude. L'un a beſoin » de l'autre ; & leur ſuccès dépend de leur » bonne intelligence. » Si l'on ſuivoit le biais que prend Horace pour prononcer, par maniere d'accommodement, il ſeroit aiſé de dire tout d'un coup qu'en ſuppoſant deux génies égaux, l'un tourné au tragique & l'autre au comique, ſuppoſant encore une égalité parfaite dans l'un & l'autre art, l'un ſeroit auſſi facile, ou ſi l'on veut, auſſi difficile que l'autre : mais cela ne ſatisfait pas, comme dans la queſtion d'Horace qui eſt toute ſimple ; car perſonne ne peut douter que le talent & le travail ne contribuent de concert aux bonnes choſes, ſurtout à la bonne poéſie : mais s'il étoit queſtion de mettre dans la balance le talent de l'étude, afin de prononcer lequel des deux doit plus mettre du ſien pour former un bon ouvrage, le problême deviendroit plus curieux, & peut-être ſeroit-il aſſez difficilement réſolu. En effet, quoique la

nature doive faire une grande partie des frais en fait de vers, nous ne voyons pourtant de vers un peu durables, que ceux qui ſont extrêmement corrects. Il y auroit même à parier en faveur de la correction. Hé, ignore-t'on que Virgile avec moins de génie qu'Ovide, eſt pourtant plus précieux aux perſonnes qui ont le diſcernement fin? Sans aller ſi loin, l'Horace de nos jours, ce Boileau qui produiſoit avec tant de peine, qui demandoit à Moliere où il trouvoit ſi aiſément la rime, qui diſoit :

Si j'écris quatre mots, j'en effacerai trois.

N'a-t'il pas acquis par ſes vers limés & mille fois remis ſur l'enclume, la préférence ſur ceux de ce même Moliere, ſi naturels d'ailleurs & ſortis d'un génie ſi fécond? Horace penſoit bien lui-même ainſi, lui qui en donnant des leçons de poéſie aux écrivains de ſon ſiecle, leur dit nettement que Rome l'emporteroit ſur toutes les nations par le talent d'écrire comme par les armes, ſi les poëtes ne redoutoient la

gêne, le courage, & le temps néceſſaire pour limer leurs pieces. Tout poëme lui paroiſſoit répréhenſible, s'il n'avoit été remis dix fois ſur le métier; encore vouloit-il qu'on le tînt neuf ans caché, comme l'enfant l'eſt neuf mois dans le ſein de ſa mere, afin de modérer l'impatience naturelle qui ſe joint à l'amour-propre & à la pareſſe pour déguiſer les défauts; tant il eſt véritable que la correction eſt la pierre de touche des écrits!

Or, la queſtion propoſée revient à la comparaiſon que je viens de faire entre le talent & la correction, puiſqu'il s'agit d'une comparaiſon entre le plus ou le moins de difficulté à faire une tragédie ou une comédie. C'eſt pourquoi de même que la nature & l'étude pouvant concourir plus ou moins à faire un poëte, on doit balancer l'un & l'autre: de même ſi l'on veut comparer les efforts de deux eſprits en deux genres différens, il faut peſer le talent de part & d'autre du côté des auteurs, & le plus ou le moins d'obſtacles du côté des ouvrages.

Que les talens, soit le tragique soit le comique, doivent être très-différens, il n'y a pas de difficulté. Il est pour toutes choses un tour d'esprit qu'on ne se donne point, pur don de la nature, don exquis en toute matiere, & qui détermine ceux qui l'ont reçu, à suivre presque malgré eux un goût qui les maîtrise. Pascal sentit dès l'enfance qu'il étoit né géometre, & Van-Dyk qu'il étoit né peintre. Quelquefois à la vérité ce sentiment intérieur ne se découvre pas si nettement; mais il est rare de trouver des Corneilles qui ayent long-temps ignoré qu'ils fussent poëtes. P. Corneille après avoir entrevu son talent, tâtonna long-temps pour sçavoir de quel côté il le guidoit. Il essaya d'abord la comédie dans un siecle où elle étoit si grossiere en France, qu'elle ne pouvoit plaire aux honnêtes gens. Il la métamorphosa du premier coup d'essai. MÉLITE plut si fort étant parée de ses mains, qu'elle fonda une nouvelle espece de comédie & de comédiens. Ce succès qui encourageoit Corneille à poursuivre cette sorte de comique, qu'il avoit

imaginé le premier, ne lui laiſſoit pas lieu de ſoupçonner qu'il dût enfanter un jour les chefs-d'œuvres tragiques que ſa muſe étala depuis avec tant d'éclat. Il ſoupçonnoit encore moins que, quoique ſes pieces comiques fuſſent extrêmement à la mode faute de mieux; il dût paroître un autre génie * formé par la comédie grecque & latine, qui en faiſant lui-même de nouveaux progrès, feroit bientôt éclipſer cette eſpece de comédie de mode, à qui Corneille croyoit devoir conſacrer ſon talent comme à ſon idole. Il s'aviſa enfin de produire le CID après MÉDÉE, & par cet élan extraordinaire de ſon génie, il reconnut, quoique tard, que la nature ne lui avoit marqué d'autre carriere à courir que celle des Sophocles. Heureux génie, qui ſans imitation & ſans regles, ſçut d'abord s'élever à un ſi haut vol! Devenu aigle, pour ainſi parler, il n'abandonna plus la route qu'il s'étoit tracée au-deſſus des eſprits de ſon ſiecle. Il retint pourtant quelques veſtiges du faux goût qui infectoit toute la nation; mais en

* Moliere.

cela même il fut admirable, puiſqu'il vint à bout de le changer entierement, ſoit par les réflexions qu'il fit, ſoit par celles qu'il donna lieu de faire. En un mot Corneille étoit né pour la tragédie, comme Moliere pour la comédie. A la vérité, celui-ci connut plutôt ſon talent que celui-là, & ne fut pas moins heureux à ſe faire applaudir, quoique ſouvent,

L'ignorance & l'erreur à ſes naiſſantes pieces,
En habit de marquis, en robes de comteſſes,
Vinſſent pour diffamer ſon chef-d'œuvre nouveau,
Et ſecouer la tête à l'endroit le plus beau.

Mais ſans avoir égard au temps où l'un & l'autre connut ce dont il étoit capable, ſuppoſons le talent tragique & le talent comique auſſi égaux dans ces deux poëtes, qu'ils ſont différens dans leur nature; il n'y aura plus qu'à faire un parallele des difficultés inégales de leur art, & une compenſation de celles qui paroîtront communes.

Il ſemble, 1°. que le poëte tragique a l'avantage du ſujet, que n'a pas le comique; car le premier tire ſon ſujet de l'hiſtoire, &

& le ſecond eſt contraint de le créer, comme nous l'avons déjà dit, au moins pour la comédie noble & relevée. Or il n'eſt pas ſi aiſé qu'on penſeroit bien, de trouver des ſujets comiques capables de recevoir une forme agréable & nouvelle; au lieu que l'hiſtoire eſt une ſource, ſinon intariſſable, du moins aſſez féconde, pour ne pas laiſſer les talens à ſec. Il eſt vrai que l'invention paroît avoir un plus grand champ que l'hiſtoire. Les faits véritables ſont limités à un nombre aſſez reſſerré. Les faits qu'on a droit de feindre peuvent aller à l'infini; mais quand l'invention l'emporteroit de ce côté-là, comptera-t'on pour rien la difficulté d'inventer? Faire une tragédie, c'eſt raſſembler des matériaux & les mettre en œuvre comme un habile architecte; mais faire une comédie, n'eſt-ce point bâtir en l'air comme le diſoit & le faiſoit Eſope? Vainement d'ailleurs vanteroit-on le champ de l'invention, comme étant auſſi étendu que celui des ſouhaits. Tout eſt borné, & l'eſprit de l'homme l'eſt pour le moins autant que le reſte. De plus

il faut inventer, mais conformément à la nature. Or les caracteres bien marqués de la nature ſont eux-mêmes très-bornés. Moliere a ſaiſi les principaux traits du ridicule. En choiſira-t'on de moins forts? On courra riſque d'être froid. Quand une comédie compte pour s'animer, ſur des perſonnages ſubalternes, elle hazarde extrêmement. Un tableau doit tirer tout ſon feu de ſon principal perſonnage, & non pas des groupes : de même une comédie, pour être bonne, ſe ſoutient plus par un caractere dominant, que par des rôles ſubalternes.

Les caracteres tragiques au contraire ſont ſans nombre ; non que les traits généraux n'en ſoient limités : diſſimulation, jalouſie, politique, ambition, ſoif de régner, autres intérêts de cœur, & ces paſſions ſe varient à l'infini, & prennent mille formes différentes dans les diverſes ſituations que fournit l'hiſtoire ; formes qui ſe rendront toujours nouvelles, tant qu'on fera des tragédies. Ainſi, le diſſimulé, le jaloux Mithridate, ſi heureuſement peint par Racine,

n'empêchera pas un poëte de faire un Tibere jaloux & diſſimulé. Le violent Achille laiſſera lieu au tableau du violent Alexandre.

En eſt-il de même de l'avarice, de la ſotte vanité, de l'hypocriſie, & des autres vices pris du côté du ridicule ? Non pas à beaucoup près. On aura plutôt doublé & triplé toutes les tragédies de nos poëtes célebres, & remanié tous leurs ſujets, comme on a fait SOPHONISBE & ŒDIPE, qu'on n'aura oſé remettre ſur la ſcene des comédies en cinq actes ſur un avare, un bourgeois-gentilhomme, un tartuffe, & les autres ſujets trop connus. Quoi donc ces vices populaires ſeroient-ils moins propres à ſe diverſifier, que les paſſions & les vices héroïques, ſi j'oſe uſer de ce terme ? Les uns changent-ils plus que les autres ſuivant les conjonctures ? Non, certes ; mais étant répétés dans les comédies, ils ſeroient moins marqués, moins précis, moins vifs, & par conſéquent moins applaudis. Le ridicule & le plaiſant veulent être plus frappés que l'héroïque & le paſſionné, qui ſe ſou-

tiennent assez par eux-mêmes. De plus, quand ces deux choses si dissemblables pourroient également se varier & se soutenir, ce qui n'est pas, la comédie, sur le pied qu'elle est aujourd'hui, subsiste par les caracteres & non par les incidens. Or, il n'y a que les incidens qui diversifient les caracteres, soit sur le théatre du monde, soit sur le théatre comique. La comédie au point où l'a portée Moliere, ressemble aux portraits qu'a tracé le célebre la Bruyere. Oseroit-on les retracer après lui, sans s'exposer au sort de ceux qui ont osé les continuer? Qu'ajouter, par exemple, à son DISTRAIT? Le mettra-t'on en d'autres circonstances? Ce seront toujours les mêmes traits principaux de distraction; & il n'y a que ces traits saillans qui soient propres de la comédie, dont le but est de peindre d'après nature, mais vivement & fortement, comme Callot dans ses dessins. Si la comédie étoit encore parmi nous, comme elle l'est chez les Espagnols, une espece de roman composé de beaucoup d'incidens & d'intrigues, qui se brouillent

& ſe dénouent avec ſurpriſe ; ſi elle étoit telle à-peu-près que celle que ſuivit Corneille de ſon temps ; ſi même elle s'étoit toujours bornée à ne peindre, comme celle de Térence, que les portraits communs qu'offre la ſimple nature, des peres, des fils, des rivaux, malgré l'uniformité qui y régneroit toujours (ainſi que dans les ſix comédies de Térence, & apparemment dans celles de Ménandre, qu'il imita en ſes quatre premieres pieces,) on ſe ſauveroit du moins ou par la variété des incidens & des intrigues à l'Eſpagnole, ou par la répétition des mêmes caracteres de la nature à la façon de Térence ; mais ce n'eſt plus aujourd'hui cela : on veut des portraits nouveaux & rien davantage. La multiplicité des incidens & le pénible effort d'une intrigue ne ſont plus un aſyle permis à la foibleſſe des génies, qui s'en accommoderoient beaucoup mieux : ni au goût de la comédie qui veut un air moins embarraſſé. Libre & aiſée dans ſes manieres, elle ne ſouffre rien de romaneſque. Elle laiſſe tout cet attirail aux NOUVELLES ou petits romans

qui ont amuſé le ſiecle paſſé. Elle ne ſouffre que des maſques reſſemblans qui ſe ſuccedent tour à tour ſans gêne, & preſque ſans apparence d'apprêt. Racine même, ſur les pas des Grecs, ne nous a-t'il pas inſtruits à donner cet air ſimple & peu apprêté à la tragédie ? N'a-t'il pas tâché de la débarraſſer de ce grand nombre d'incidens, qui ſont une étude d'un divertiſſement pour les ſpectateurs, & qui marquent moins de fécondité que peu de goût dans les poëtes? Mais quoiqu'il ait pu faire & que l'on faſſe pour la ſimplifier, elle aura toujours ſur la comédie l'avantage du nombre des ſujets, parce qu'elle eſt plus ſuſceptible de ſituations & d'évenemens que la comédie. Or, les évenemens & les ſituations varient les caracteres & les rendent nouveaux. Un avare pris d'après nature, ſera toujours l'avare de Plaute ou de Moliere : mais un Néron ou un prince tel que lui, ne ſera pas toujours le Néron de Racine. Le peu d'intrigue que ſouffre la comédie, ne changera pas aſſez l'un pour en faire un nouveau portrait ; & les grands projets de la

tragédie changeroient assez l'autre pour en faire un caractere tout neuf.

Mais 2°. outre les sujets, n'y a-t'il pas encore beaucoup à dire sur le but de l'un & de l'autre spectacle ? L'un veut toucher, l'autre réjouir ; & lequel des deux est le plus aisé ? A bien pénétrer ces deux fins ; toucher, c'est frapper les ressorts du cœur qui sont les plus naturels, la crainte & la pitié : réjouir, c'est porter à rire : chose très-naturelle à la vérité, mais plus délicate. L'honnête homme & le payſan ont le cœur sensible & humain : il n'y a que le plus ou le moins ; mais ils sont hommes enfin, & leur cœur est mû par les mêmes touches. Ils aiment aussi à sortir d'eux mêmes, à s'épanouir, & à s'égayer : mais les ressorts qu'il faut toucher pour cela ne sont pas les mêmes dans le payſan & dans l'honnête homme. Les passions ne dépendent que de l'humanité ; le ris dépend de l'éducation. Le payſan rira d'une polissonnerie, & l'honnête homme ne se déridera que pour un trait délicat. Les spectateurs, pour peu qu'ils ayent de con-

noiſſances & de lumieres, ſont preſque tous réduits au même niveau pour le tragique ; mais ils ſont trois claſſes au moins quant au comique, le peuple, les ſçavans, & la cour. Si tout le monde eſt peuple en certaines choſes, il ne l'eſt gueres en ce genre. Quoiqu'en diſe le P. Rapin, on admire plus volontiers encore qu'on ne rit. Tout homme qui a le ſentiment un peu fin, rit auſſi peu que le ſage admire peu ; car il faut compter pour rien des ris qui ne ſont rien moins que naturels, & qu'on livre à la complaiſance, au reſpect, à l'intérêt, à la flaterie, à la bonne humeur, tels que ceux qui échappent aux prétendus bons mots qui ſe diſent dans les compagnies. Ceux du théatre ſont d'un autre alloi. Tout ſpectateur ou tout lecteur ſe fait juge d'un bon mot, & ne le meſure qu'à ſa condition ou à ſa portée. Or, la portée & la condition de chaque homme mettent une grande différence dans les choſes capables de le réjouir. Si donc on regarde le but du poëte, ſoit tragique, ſoit comique, celui-ci doit être bien plus embarraſſé que

celui-là, ſans préjudice des difficultés communes & inſéparables de leur art, qui conſiſte à toucher ou à réjouir le grand nombre. Le premier n'a gueres qu'à ſe replier ſur lui-même, pour y puiſer dans ſon cœur des ſentimens qu'il eſt aſſuré de faire entrer dans tous les cœurs, s'il les a trouvés dans le ſien. Le ſecond doit ſe multiplier & ſe reproduire preſqu'en autant de perſonnes, qu'il en veut avoir à contenter & à divertir.

Dira-t'on que les talens étant ſuppoſés égaux, & le ſuccès dépendant du ſeul talent, la choſe eſt également facile ou difficile des deux côtés pour les auteurs ? L'objection eſt frivole ; car la queſtion reviendra au même, qui ſera de ſçavoir lequel des deux talens eſt préférable & plus rare. Si l'on procédoit par voie d'exemples & non de raiſonnemens, la queſtion ſeroit, ce ſemble, décidée en faveur du comique.

Dira-t'on qu'à prendre la choſe du côté de l'art, il faut bien plus de méditations profondes pour conſtruire un plan juſte & ſimple, pour amener d'heureuſes ſurpriſes,

ſans qu'il y paroiſſe d'artifice, pour conduire habilement une paſſion par degrés juſqu'à ſon comble, pour arriver toujours à la fin, en la reculant toujours, comme Ithaque qui fuyoit devant Ulyſſe, pour lier les ſcenes & les actes, pour élever enfin par un progrès inſenſible, un édifice frappant, dont le moindre mérite ſoit d'avoir toutes ſes proportions ? Ajoutera-t'on que cet art eſt infiniment inférieur dans la comédie, où tous les perſonnages peuvent s'amener ſans beaucoup d'adreſſe & d'effort, dont la conduite tout unie peut s'enviſager d'un ſeul coup-d'œil, dont le plan même & la conſtruction fait beaucoup moins le prix, qu'un vernis de plaiſant répandu dans chaque ſcene, qui eſt plus ſouvent le fruit d'un heureux moment que de la méditation ?

Mais, outre que ces objections ne ſont pas ſans replique, non plus qu'une infinité d'autres qu'on peut former ſur un ſujet ſi abondant, s'il s'agiſſoit de juger par l'impreſſion que font la tragédie & la comédie ſuppoſées également bonnes, on trouveroit

peut-être dans l'examen de cette impreſſion, que le ſel d'un bon mot qui réjouit tout le monde, a dû coûter plus de réflexions que tel qui aura plu extrêmement dans une tragédie : & l'on penchera d'autant plus de ce côté-là, qu'on fera plus d'attention qu'une veine heureuſe en fait de tragique coûte ſouvent moins à ouvrir & à laiſſer couler, qu'un mot bien placé dans le comique ne coûte à placer ainſi. Sur-tout en jugera-t'on de cette maniere, quand on voudra ſentir le prix d'un mot mis en ſa place, & la différence d'un tel mot en toutes ſortes d'écrits, d'avec le pur bon ſens & l'imagination même la plus ornée, qui ſouvent fait illuſion.

C'eſt trop m'arrêter ſur une digreſſion pareille ; & comme il ne m'appartient pas de décider, j'abandonne volontiers & le problême & mes raiſons au goût particulier des lecteurs, qui en trouveront de meilleures pour ou contre. Je n'ai prétendu qu'expoſer ſur la comédie, comme ouvrage d'eſprit, tout ce qu'un homme de lettres peut raiſonnablement en dire ſans ſortir de

ſon état, & ſans approuver en aucune ſorte l'abus qu'on fait preſque toujours d'un ſpectacle, qui dans ſon eſſence pourroit être innocent ; & qui ceſſe de l'être dès que la malignité humaine s'en mêle. C'eſt en faveur des lettres & non des ſpectacles que j'écris. Les uns ſont peut-être trop fréquentés, & les autres trop négligées. Cependant c'eſt aux lettres grecques & latines que nous devons ce goût ſi précieux, que l'on perdra inſenſiblement par la négligence qu'on affecte aujourd'hui de remonter aux ſources. Si la raiſon a beaucoup gagné, ne peut-on pas dire que le goût a un peu perdu ?

Mais pour revenir à Ariſtophane, tant de grands hommes de l'antiquité, & des ſiecles conſécutifs juſqu'à nous en ont fait cas, qu'il n'eſt pas naturel de juger qu'il ſoit mépriſable, malgré les défauts eſſentiels qu'on lui reproche à ſi juſte titre. Il ſuffit de dire que Platon & Cicéron l'ont eſtimé ; & pour finir par le trait qui lui eſt le plus glorieux, ſans toutefois le juſtifier, le grand S. Chryſoſtome n'a-t'il pas nourri ſon

éloquence ſi vive & ſi ferme, de l'atticiſme vif & mâle de ce mordant comique, qu'il eſtimoit au point de faire à ſon égard ce que faiſoit Alexandre d'Homere, dont il mettoit les œuvres ſous ſon chevet, pour les retrouver le ſoir avant le ſommeil & le matin au réveil. Paſſons à la réviſion des comédies d'Ariſtophane.

DÉVELOPPEMENT
DE PLUSIEURS POINTS
DU DISCOURS PRÉCÉDENT.

I. Le plan du P. Brumoy, comme il nous en prévient lui-même (pag. 143, art. 1.) « exigeoit qu'il ébauchât au moins le ca-» ractere du comique des Grecs, & qu'il » allât un peu plus loin que les ſçavans » auteurs qui nous ont donné en françois » quelques pieces ſéparées d'Ariſtophane. » Le plan qu'on s'eſt propoſé pour cette nouvelle édition du THÉATRE DES GRECS, exige qu'on faſſe encore un pas de plus, & que l'on donne la traduction entiere des pieces qui nous reſtent, du Comique par excellence : car c'eſt ainſi que toute l'antiquité ſe plaît à déſigner Ariſtophane.

Les difficultés qui avoient mis le P. Brumoy dans le cas de « balancer long-» temps s'il toucheroit l'article de la co-» médie des Grecs », ne ſont pas auſſi

multipliées qu'elles l'étoient avant que, par ſes veilles & ſa critique, il eût porté la lumiere dans l'enfance d'un art dont les modeles ſont d'autant plus précieux, qu'ils ſont plus rares. Depuis cet heureux eſſai, les ſçavans travaux de M. Brunck ſur Ariſtophane ont rendu, dans tout ſon éclat, à la république des lettres, le plus ingénieux écrivain de toute l'antiquité, & le plus parfait modele de cet atticiſme ſi vanté. Les MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES, offrent en outre quantité d'endroits d'Ariſtophane expliqués & développés d'une maniere digne de ce poëte. Enfin, les notes manuſcrites de Tanneguy le Fevre[1] ſont encore une nouvelle ſource de lumieres, où l'on peut puiſer avec autant d'utilité que de confiance. Ces notes, dont le

1 M. l'abbé Sallier (tom. IX de l'HISTOIRE DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES, pag. 64) parle de ce manuſcrit de Tanneguy le Fevre, qui ſe trouve à la bibliotheque du roi, parmi les manuſcrits Grecs, ſous le n°. 2712. M. Brunck a eu connoiſſance de ce manuſcrit & le cite fréquemment. Les variantes qu'il préſente ſont précieuſes & méritent d'être conſultées. Outre ſept comédies d'Ariſtophane, ſept tragédies de Sophocle & ſix d'Euripide, il contient un fragment de la vie de S. Saba. Ce manuſcrit paroît être du treizieme ſiecle.

P. Brumoy n'a pas eu connoiſſance, m'ont été communiquées par M. Bejot, Cenſeur royal, de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, & Garde des Manuſcrits de la Bibliotheque du Roi. Cette nouvelle édition du THÉATRE DES GRECS doit beaucoup à ce ſçavant littérateur qui, par ſa diſpoſition toujours active à ſe prêter aux recherches des gens de lettres, donne un nouveau prix au riche dépôt qui lui eſt confié.

On oſe croire qu'avec de pareils ſecours, il n'eſt pas entierement impoſſible de vaincre en partie les obſtacles qui ont contraint le P. Brumoy à ſe renfermer dans de ſimples extraits: & on eſt ſur-tout encouragé à ſe charger de cette difficile entrepriſe, parce qu'on eſt très-perſuadé avec M. le Beau [1], que l'on ſert utilement la littérature en travaillant à recueillir & à retrouver les traits que le temps a effacé dans les portraits des Athéniens, tracés par Ariſtophane. Il y a ſans doute une infinité de rapports, d'alluſions fines, de bons mots que nous ne ſaiſirons pas & qui nous

[1] MÉM. DE LITT. DE L'ACAD. DES INSCRIPT. ET BELL. LETT. p. 30, tom. XXX.

échapperons.

échapperons : mais peut-on au moins espérer de faire revivre le fond du caractere des originaux, quelques traits même saillans, & la maniere du peintre, au coloris près ; parce qu'après tout les comédies d'Aristophane ne sont que l'histoire politique, civile & morale de son temps, mise en action avec toute la chaleur de l'imagination la plus riche & la plus féconde : or, cette histoire nous est décrite par mille plumes différentes : l'interprete d'Aristophane a donc beaucoup plus de secours qu'on ne pourroit se l'imaginer.

J'ajouterai enfin que « les mots licentieux » qu'Aristophane prodigue à la populace » pour en tirer des risées coupables », sont un nouveau motif de le traduire : car « en » cela, observe M. Boivin [1], les traductions » peuvent avoir un grand avantage sur » l'original, soit en retranchant ces endroits, soit en les réformant. »

II. Le P. Brumoy établit très-bien (art. III, pag. 150) l'origine de la comédie. Il ne doute nullement « qu'elle ne soit

1 Préface sur les OISEAUX.

» postérieure à la tragédie : & comme celle-
» ci est uniquement l'ouvrage d'Eschyle »; celle-là, suivant ce littérateur, doit « passer » pour en être une suite & une imitation » à beaucoup d'égards. »

Mais on peut encore porter plus de jour sur la naissance de ces deux arts : & pour ne point nous exposer à des écarts dans un chemin aussi épineux, nous prendrons pour guide inséparable, ce profond philosophe à qui un coup-d'œil sûr & un tact fin donnoient ce discernement nécessaire pour suivre les progrès de la nature & des arts, pour les apprécier & les reconnoître sous toutes les formes sous lesquelles ils se reproduisent & se multiplient. Rien en effet de plus lumineux & de plus satisfaisant que tout ce qui se lit dans Shaftesbury sur l'origine de la poésie, de la rhétorique & de la musique [1].

« Il est aisé d'imaginer, observe avec raison cet illustre écrivain, que le merveilleux & l'enflure, ou ce que nous ap-

1 Characteristicks of men, manners, opinions, Time. Printed, 1749. tom. I, part. II, sect. 2, p. 163 & suiv.

pelons ordinairement le SUBLIME, a été la maniere la plus aiſée à ſaiſir, & la plus familiere, quand on a commencé à communiquer, par écrit ou de vive voix, quelques idées ſuivies. L'admiration eſt de tous les ſentimens celui auquel l'homme ignorant & ſans expérience ſe livre le plus volontiers. Voyez les enfans : le moyen ordinaire de leur plaire eſt d'exciter ce ſentiment en eux, & de leur en fournir l'occaſion, en les ſurprenant par des jeux qui les frappent d'une maniere ou d'une autre : les ſons de la muſique recherchée d'un ſauvage, ſaiſiſſent d'étonnement & d'effroi : l'Indien n'aime à voir que des figures étranges, des couleurs variées, bizarres & tranchantes, en un mot, tout ce qui fait paſſer de la ſurpriſe à une eſpece de ſaiſiſſement & d'horreur.

Ce merveilleux ou ce ſublime conſidéré dans la poéſie & dans la proſe châtiée, réſulte de la variété des figures, de la multiplicité des métaphores, de l'emploi d'un ſtyle relevé au-deſſus du langage ordinaire, au mépris de la vérité & du

naturel dans l'expreſſion. Telle a été, ſuivant le prince des critiques [1], la maniere des anciens poëtes qui floriſſoient avant Homere. Ce pere de la poéſie rappela le vrai genre, ſçut faire un ſage emploi du ſtyle figuré & métaphorique, & s'attacha au ſtyle ſimple & naturel, ne cherchant qu'à donner à ſes productions ce ſceau invariable du beau qui conſiſte dans l'unité du deſſein, dans la vérité des caracteres, & dans une parfaite imitation de la nature.

C'eſt-là le modele que tous les poëtes, chacun dans ſon genre, & particuliérement les poëtes dramatiques, ſe ſont efforcés d'imiter. La tragédie ſur-tout marche ſur ſes traces, piquée d'une noble émulation; elle y recueille ſes traits les plus grands & les plus ſublimes; elle avance à pas de géant, & laiſſe la comédie loin derriere elle. On pouvoit aiſément conjecturer cette différence de ſuccès, à en juger par le goût de l'une & de l'autre: la premiere prenoit le genre le plus facile

[1] Ariſtotel. de poetic. cap. 22. & de rhetoric. III. 1.

& où elle étoit aſsûrée d'arriver plus promptement à la perfection. Ce même prince des critiques nous l'enſeigne d'une maniere poſitive ; & l'on doit remarquer, avec la plus ſinguliere attention, ce que ce grand génie & ce juge exquis nous dit de la tragédie : Quelque idée, ſuivant cet excellent maître, qu'on ſe faſſe du dernier degré de perfection, propre à la tragédie, jamais on ne la verra s'élever dans la pratique au-delà du point où elle étoit déjà parvenue de ſon temps : Elle a, dit-il, atteint ſon but ; &, ſelon toute apparence, elle eſt achevée en elle-même. Il en eſt bien autrement de la comédie : car, comme il le déclare ouvertement, elle étoit encore imparfaite, malgré les productions ingénieuſes d'un Ariſtophane & de pluſieurs autres poëtes du premier âge de la comédie, qui amuſoient Athenes un ſiecle avant notre critique. Elle brilloit à la vérité par la richeſſe de ſon ſtyle, & par une heureuſe fécondité qui varioit les ſituations & les rendoit plus piquantes : mais elle n'avoit ni la vérité des caracteres, ni

la beauté de l'ordre, ni cette ſimple imitation de la nature qui lui étoit preſqu'entierement inconnue, ou qu'elle négligeoit pour s'abandonner plus librement à la fougue d'une imagination déréglée. Elle n'avoit point encore reçu les formes agréables que lui donna un Ménandre, qui parut bientôt après pour accomplir l'eſpece de prophétie de notre précieux guide en fait d'arts & de notre conſommé philologue.

Juſqu'à cette époque, la comédie s'étoit bornée à faire quelques pas de plus que les anciennes parodies. Elle s'attachoit à ridiculiſer utilement la bouffiſſure des jeunes poëtes, toujours diſpoſés à tomber dans ce défaut. Les bons tragiques eux-mêmes avoient de la peine à ſe mettre à l'abri de la cenſure des comiques, qui trouvoient également toujours de quoi critiquer dans le ſtyle ampoulé des orateurs. Tout ce qui cherchoit à en impoſer par un prétendu ſublime, étoit ſoumis à l'épreuve de cette pierre de touche. La comédie prononçoit encore avec la plus grande liberté

ſur les mœurs & les caracteres, auſſi-bien que ſur le ſtyle & ſur les expreſſions. Il n'y avoit rien de plus propre que cette liberté pour renouveler la face des choſes, bannir à jamais cette bouffiſſure qui ſe croyoit modelée d'après le ton & le ſtyle pompeux des tragiques.

Succeſſit his vetus comœdia [1].

Or, ce n'étoit pas le hazard qui déterminoit ainſi l'époque de la naiſſance de chacun de ces deux arts dans la Grece :

1 Horat. ART POETI. v. 281 & ſeq. la note du Philologue Anglois ſur cet endroit, mérite d'être préſentée ici en entier. The immediate preceding verſes of Horace, after his having ſpoken of the firſt tragedy under Theſpis, are ;

Poſt hunc perſonæ, pallæque repertor honeſtæ
Æſchylus, & modicis inſtravit pulpita tignis,
Et docuit magnumque loqui, nitique cothurno.

Before the time of Theſpis, tragedy indeed was ſaid to be, as Horace calls it here (in a conciſe way) IGNOTUM GENUS. It lay in à kind of chaos intermix'd with other kinds, and hardly diſtinguishable by its gravity and pomp from the humours which gave riſe afterwards to comedy. But in a ſtrict hiſtorical ſenſe, as we find Plato ſpeaking in his Minos, tragedy was of antienter date, and even of the very antienteſt with the Athenians. His words are : Ἡ δὲ Τραγῳδία ἐστι παλαιὸν ἐνθάδε, οὐχ ὡς οἴονται, ἀπὸ Θέσπιδος ἀρξαμένη, οὐδ' ἀπὸ Φρυνίχου. Αλλ' εἰ θελεις ἐννοῆσαι, πάνυ παλαιὸν αὐτὸ εὑρήσεις ὂν τῆς δὲ τῆς πόλεως ἴδιον.

mais l'état des choſes y rendit cet ordre néceſſaire. En effet, dans les corps bien conſtitués la nature dicte d'elle-même les ſoins & les précautions propres à étouffer le progrès des germes vicieux qui ſe développent avec ceux du tempéramment. Les Grecs, ce peuple libre, n'ont donc pu voir leur conſtitution ſe fortifier, & leurs facultés intellectuelles ſe manifeſter & ſe perfectionner avec les lettres & les arts, ſans trouver en eux-mêmes une certaine vigueur de tempéramment, qui, aidée du concours & du combat continuel des principes, exigeoit qu'on fut continuellement occupé à réprimer l'effet des humeurs trop abondantes, ou peccantes, ſuivant le terme favori des médecins. Ainſi le ton trop plein & trop nourri du haut ſtyle eut beſoin d'être tempéré par quelque ſpécifique d'une nature oppoſée. Le comique fut le cauſtique employé pour arrêter la redondance, & l'excroiſſance, pour ainſi dire, du ſtyle ampoulé; mais le remède lui-même fit bientôt appréhender ſa préſence : de même que l'art des médecins produit ſou-

vent les plus grands ravages quand le corps n'a plus d'humeurs à offrir à la faculté corrosive de leurs médecines.

— In vitium libertas excidit, & vim
Dignam lege regi. — »

Voilà comme Shaftesbury établit l'ordre de la naissance de Melpomene & de Thalie. C'est après avoir étudié leur caractere, leur tempéramment & leur constitution, qu'il parvient à prouver que le droit d'aîneſſe appartient à la premiere.

Considérons maintenant le goût qu'elles montrerent l'une & l'autre dès leur berceau, & les modes qu'elles adopterent, & nous ne pourrons plus douter que les manieres de Thalie ne soient toutes calquées sur celle de Melpomene, & que celle-ci ne lui soit antérieure.

C'est ce que M. l'abbé Vatry a demontré par le rapprochement qu'il a fait de la tragédie & de la vieille comédie [1]. Je vais

1 MÉM. DE L'ACAD. DES INSCRIPT. ET BELL. LETT. t. XXI. p. 145.

donner dans l'article ſuivant l'extrait de ſes réflexions. On y verra de quelle maniere ſe forma la vieille comédie, & quel fut le but des poëtes qui la cultiverent.

III. « Un grand nombre d'excellens poëtes, ſur-tout Eſchyle, Sophocle & Euripide, ayant déployé leur génie pour exciter l'admiration, la terreur & la pitié; d'autres poëtes, dont le génie étoit porté à la plaiſanterie & à la ſatyre, s'employerent à faire rire les ſpectateurs, à avilir & à rendre mépriſables & ridicules tous ceux qu'il leur plut d'attaquer.

Les poëtes tragiques empruntoient ordinairement leurs ſujets plutôt de la fable que de l'hiſtoire : ils y trouvoient un merveilleux propre à relever & à aggrandir les objets.

Les poëtes de la vieille comédie ne prirent point leurs ſujets dans la vie ordinaire des hommes; ils voulurent ſurprendre leurs ſpectateurs par la nouveauté & par la bizarrerie de leurs fictions; ils ſe firent un mérite de tirer des fonds les plus frivoles en apparence, de quoi charmer & inſtruire

même leurs concitoyens, & surpasser leurs rivaux. Telles sont LES NUÉES, LES CHEVALIERS, LES GRENOUILLES, &c. d'Aristophane.

Le poëte, après avoir ainsi choisi le sujet le plus bizarre & le plus extravagant qu'il pouvoit imaginer, formoit son plan sur celui des plus belles tragédies, en empruntoit toutes les parties & en suivoit toutes les regles. Il s'astreignoit aux trois unités d'action, de lieu & de temps, & faisoit sur le même modele l'exposition de son sujet, son nœud & son dénouement. Il partageoit sa piece en scenes & en intermedes; il employoit le vers ïambe & faisoit usage de toutes les autres especes de vers que les tragiques avoient adoptés: & pour mieux réussir à rendre ceux-ci ridicules, il donnoit souvent à ses vers la pompe & la magnificence des vers des tragédies, qu'il parodioit continuellement, employant les expressions les plus sublimes & les plus majestueuses, pour dire les choses les plus basses & les plus bouffonnes.

Les chœurs n'étoient pas moins néceſſaires à la vieille comédie qu'à la tragédie. 1°. Ils ſervoient à varier le ſpectacle. La vieille comédie n'étoit point régulierement partagée en cinq actes, ſeulement l'action étoit entrecoupée de temps en temps par le chœur. 2°. Le chœur des comédies n'étoit inférieur en rien à celui des tragédies; ils avoient l'un & l'autre & chants & danſes; les habits, les décorations, les machines que le chœur occaſionnoit dans les comédies, ornoient beaucoup la ſcene & contraſtoient quelquefois par leur éclat & par leur magnificence, d'autrefois par leur burleſque, avec la pompe des tragédies. 3°. Le poëte comique ne le cede dans ſes chœurs au poëte tragique, ni par la beauté, ni par la ſublimité des penſées, ni par la force des expreſſions. 4°. C'étoit dans l'invention des perſonnages du chœur que conſiſtoit principalement la malignité du poëte comique, & c'étoit pour lui une ſource abondante de ridicules. Les NUÉES, par exemple, ſont un emblême ingénieux des vaines ſpécu-

lations des philoſophes. Les acteurs du chœur aidoient encore par leur jeu, à rendre le ſpectacle & plus réjouiſſant & plus ſatyrique. Ainſi, comme l'on voit, le chœur étoit, pour ainſi dire, l'ame & la principale partie de la vieille comédie.

La vieille comédie, ainſi que la tragédie, mettoit ſur le théatre trois ſortes de perſonnages, ſavoir, des hommes, des dieux & des êtres imaginaires.

Les hommes étoient les premiers & les plus diſtingués d'entre les citoyens : & comme elle ne les mettoit ſur la ſcene que pour les tourner en ridicule ou les rendre odieux, elle donnoit beaucoup dans l'exagération. Les caracteres peints par Ariſtophane peuvent fort bien être comparés à ces portraits que les peintres appellent DES CHARGES, dont le but eſt d'attraper la reſſemblance, mais en augmentant & en chargeant beaucoup les défauts de l'original. Tout défiguré que ſoit Socrate dans LES NUÉES, on le reconnoît pour le même Socrate qui parle dans Platon, c'eſt ſon ton d'eſprit, c'eſt ſa ma-

niere de raiſonner & de converſer. C'eſt ce qui a fait dire à Ariſtote que le propre de la comédie étoit de peindre les hommes pires qu'ils ne ſont.

Les poëtes tragiques introduiſoient ſouvent des dieux dans leurs pieces, & ils les faiſoient parler avec la majeſté qui leur convenoit. La vieille comédie met également les dieux en ſcene, mais il n'y ſont pas plus épargnés que les hommes.

Les tragiques Grecs introduiſirent enfin des êtres allégoriques, la rage, la mort, la force, la violence, &c. Les poëtes comiques firent auſſi des perſonnages de tout ce qui leur vint dans l'eſprit, de la guerre, du tumulte, de la paix, &c. Les poëtes tragiques font des alluſions continuelles aux affaires publiques, les comiques s'ingéroient dans les matieres du gouvernement bien plus avant encore, & bien plus à découvert que les tragiques.

Le peuple d'Athenes étoit grand amateur de harangues : leurs tragiques en ont rempli leurs pieces : les vieux poëtes comiques en inſeroient auſſi dans leurs co-

médies, & les ornoient, ainſi que les tragiques, de maximes de politique & de morale.

On faiſoit de grandes dépenſes pour les repréſentations des tragédies, en décorations, en machines & en habits. La vieille comédie prétendoit égaler la tragédie par tous ces moyens, & ſouvent la traveſtir & la rendre ridicule. » C'eſt ainſi que M. l'abbé Vatry parvient à nous tracer l'origine de la vieille comédie. On voit aiſément qu'elle ſuit pas à pas la tragédie, & qu'elle en emprunte les formes dont elle ſe pare: & même tous les traits de ſa figure conſerveroient la plus exacte reſſemblance avec ſon aînée, ſi la nouvelle venue, oubliant ſa noble origine, ne ſe défiguroit en ſe proſtituant au ton des parades & des grimaces, de l'injure & de la ſatyre.

La comédie connue ſous le nom de MOYENNE, & ſur laquelle le P. Brumoy s'étend très-peu, mérite qu'on s'arrête à détailler ſon caractere particulier & les nuances qui la différentient de la vieille & de la nouvelle comédie. Nous avons ſur

cette matiere un excellent mémoire de M. le Beau le cadet [1]. Voici les principaux points qu'il y établit.

Le premier âge de la comédie, dont le commencement eſt fort incertain, ſe termine à la fin de la guerre du Péloponneſe. Le ſecond âge s'étend juſqu'au temps d'Alexandre, & vit naître & finir la comédie moyenne. Enfin, le troiſieme commença avec la gloire de ce conquérant, & donna cours à la comédie nouvelle, la ſeule qui ait été imitée par les Romains & par les modernes.

Le premier changement aſſigné à la comédie moyenne, d'après les obſervations du grammairien Platonius, conſiſtoit dans la défenſe de cenſurer nommément, & on donna action en juſtice à quiconque ſeroit inſulté par les poëtes. « Juſqu'alors la licence » avoit été ſi grande ſur ce point, qu'on » donnoit à l'acteur le nom du particulier » qu'on vouloit jouer, & le maſque reſ- » ſembloit ſi parfaitement à l'original, » qu'on reconnoiſſoit au premier coup-

[1] Mém. de littérat. tom. XXX. pag. 51 & ſuiv.

» d'œil

» d'œil celui à qui le poëte en vouloit ; » cette façon s'appeloit αὐτοπροσώπως κωμῳδεῖν. » Quand les Macédoniens firent trembler » la Grece, le ſcrupule alla ſi loin, que » dans la crainte de reſſembler à quelqu'un » des vainqueurs, on donna à tous les » acteurs ces maſques bizarres, dont on voit » les deſſins ſur les anciens monumens & » dans les anciens manuſcrits de Térence. » Ce n'eſt pas à dire qu'avant la comédie » moyenne il n'y ait eu des maſques dif- » formes & bizarrement inventés : mais » aucun ne fut reſſemblant, & tous furent » bizarres & ridicules. »

La loi contre les perſonalités fut portée par Antimachus, poëte contemporain d'Ariſtophane. Celui-ci n'épargna point ſon confrere, qui étoit très-riche, & qui paya fort mal les acteurs dans un chœur dont il faiſoit les frais, (Ariſtoph. SCHOL. IN VERS. 1149 EX ACHARN.) Cet Antimachus ne put avoir raiſon de l'inſulte d'Ariſtophane tant que la république fut libre : mais dès que les tyrans eurent formé un tribunal, comme

ils avoient lieu de craindre pour eux-mêmes, ils autorisèrent volontiers la loi d'Antimachus.

Platonius dit, en second lieu, qu'on cessa de donner des chœurs, parce que les Athéniens ne jugerent plus à propos de choisir des particuliers pour fournir à la dépense : ainsi, ajoute-t'il, Aristophane donna L'ÉOLOSICON, qui n'a point de chœurs de musique οὐκ ἔχει τὰ χορικὰ μέλη. Ces dernieres expressions sont remarquables, & prouvent évidemment que le changement arrivé dans les chœurs de la moyenne comédie, ne regarde absolument que la musique affectée à ces chœurs. Il n'y avoit que cette musique qui pouvoit occasionner cette dépense, à laquelle personne ne vouloit plus se prêter. De plus, on voit que ce n'est pas la licence qu'on vouloit réformer dans les chœurs, mais seulement la dépense occasionnée par la musique. Le chœur continua donc dans la comédie moyenne : il ne chanta plus de morceaux satyriques, tels que la PARABASE & LES

ÉPIRRHEMES : mais il s'entretint avec les acteurs comme dans la tragédie. Il étoit une partie essentielle dans la constitution de la comédie, telle qu'elle étoit alors : l'action du poëme dramatique étant presque toujours publique, elle intéressoit un très-grand nombre de gens, & quelquefois l'état entier. Il étoit donc indispensable de composer un chœur, qui représentât les personnes intéressées.

Ce chœur servoit donc uniquement à fonder la vraisemblance de l'action, & à mettre plus d'intérêt dans la piece ; il ne restoit jamais seul sur le théatre, comme dans la vieille comédie, & il s'entretenoit toujours avec quelque personnage de la piece.

Dans la moyenne comédie, le sujet des pieces fut aussi circonscrit. Il se bornoit à la critique des ouvrages des autres poëtes ; c'est ce qu'on apprend encore de Platonius. Dans la vieille comédie, les sujets étoient réels : les poëtes ne s'attachoient pas uniquement aux ridicules ; ils dévoiloient les

vices mêmes ſans ménagement, & ſouvent ils donnoient à la vertu les couleurs du vice. Enfin, la comédie moyenne éprouva du changement dans ſes maſques. Platonius obſerve que dans la moyenne & dans la nouvelle comédie, on fit les maſques exprès pour rendre les perſonnages plus riſibles. Cependant ces maſques dans la moyenne comédie, ne furent pas reconnoiſſables comme dans la vieille comédie, puiſqu'il fut défendu de prendre la reſſemblance des perſonnes; mais ils ne furent pas non plus auſſi bizarres que dans la nouvelle, puiſque la raiſon qui occaſionna cette bizarrerie n'exiſtoit point auſſi : car ce fut, comme nous venons de l'obſerver d'après Platonius, la crainte de reſſembler à quelque Macédonien, qui fit imaginer des figures ſi extraordinaires.

On voit par cet expoſé, le vrai goût de la vieille & de la moyenne comédie : dans la premiere, un titre ſimple, d'où naiſſent des merveilles bizarres; des caracteres un peu trop naturels, quelquefois

même groſſiers ; des chœurs hardis & pour l'invention & pour l'exécution ; une ſatyre continuelle des dieux, des hommes & du gouvernement ; un plan auſſi étendu qu'il peut l'être pour remplir ce but ; une imagination vive & féconde, qui outre la vraiſemblance. Si on a le plaiſir de lire Ariſtophane dans l'original, (car ce n'eſt que d'après lui que nous jugeons), on trouve de plus une expreſſion pure & élégante, mais quelquefois auſſi licentieuſe que la conduite de ſes pieces ; des mots forgés exprès ou pour faire rire, ou pour rendre ridicules ceux qui les prononcent ; des vers variés ſuivant le ton des différens ſujets : ajoutez à tout cela des maſques & des habits qui reſſembloient parfaitement aux originaux. Il n'en eſt pas de même de la comédie moyenne, par exemple DU PLUTUS, la ſeule piece qui porte le caractere propre à ce genre de comique intermédiaire entre la vieille & la nouvelle comédie. Tout y eſt ſage & bien réglé ; le titre donne l'idée de la piece ; il fait

entendre que le poëte prépare un ſujet dont le dieu des richeſſes doit faire le principal perſonnage : les autres acteurs, ſous des noms inventés, portent des caracteres vraiſemblables ; leurs entretiens ſont pour la plupart modérés, & en même temps aſſez libres pour faire naître la gaîté : le chœur eſt tiré du fond même du ſujet, & vient naturellement. La ſatyre eſt plus ménagée, il eſt vrai qu'elle reprend ſa force contre Mercure & le prêtre de Jupiter : mais ne peut-on pas dire que ce n'eſt pas tout-à-fait la faute du poëte ? Ces ſcenes étoient du goût des Athéniens, dont les plus puiſſans craignoient moins la ſatyre contre les dieux que contre les hommes. » C'eſt d'après toutes ces raiſons que M. le Beau cadet s'eſt déterminé à regarder le PLUTUS d'Ariſtophane, comme une piece de la moyenne comédie. Il donne le détail de ſes preuves dans un long mémoire ſur ce ſujet intéreſſant [1]. Nous aurons occaſion d'en faire une fréquente application dans le PLUTUS même.

1 MÉMOIRES DE LITTÉRATURE, tom. XXX, pag. 51 & ſuiv.

Il n'eſt perſonne qui ne connoiſſe la nouvelle comédie, le caractere qui lui eſt propre, & les nuances conſidérables qui la différentient de la vieille & de la moyenne. La nouvelle comédie eſt la ſeule que nous liſions & que nous ayons ſur nos théatres. M. l'abbé Vatry compare la vieille & la nouvelle comédie, & s'explique ainſi : « A meſure » qu'on ſe familiariſe avec les pieces d'Ariſ- » tophane, on les goûte, on les admire, » & on avoue que la vieille comédie l'em- » portoit à tous égards ſur la nouvelle ; & » que ſi par degré on a paſſé de la vieille » à la nouvelle, ce n'eſt point que l'on » ait cru mieux faire, ni pour perfectionner » ce genre d'ouvrage, mais parce que les » poëtes y ont été obligés par force, & y » ont été contraints par les loix, qui ont » préféré, avec raiſon, la paix, la tran- » quillité & l'honneur des citoyens, au » plaiſir de voir un ſpectacle plus ingénieux » & plus piquant, (MÉM. DE L'ACAD. cité ci- » deſſus, p. 249.) »

IV. LA COMÉDIE GRECQUE EST RÉDUITE,

comme l'obſerve très-bien le P. Brumoy; (art. VII), AU SEUL ARISTOPHANE. Il ne nous reſte que très-peu de fragmens des pieces des autres poëtes qui ont couru la même carriere que lui. Il eſt donc le ſeul qui devroit nous intéreſſer aſſez pour qu'on fût curieux de recueillir tous les traits qui appartiennent à ſa vie privée & publique: mais les recherches deviendroient inutiles, & il ſeroit impoſſible de rien ajouter à ce que nous en apprend le P. Brumoy.

Je crois d'ailleurs que l'on perd très-peu, d'ignorer l'intérieur d'un perſonnage qui a montré une telle inſouciance ſur la légitimité de ſon origine, qu'il n'a pas rougi d'en faire un ſujet de plaiſanterie indécente. Un homme, & un poëte ſur-tout, déterminé à rire de tout ce qu'il y a de plus ſacré, ne peut être ſuivi dans toutes ſes actions, qu'au détriment des principes & des mœurs. Conſidérons néanmoins Ariſtophane dans la maniere dont il prit part aux affaires publiques, il ſera aiſé d'y retrouver quelques-uns des traits qui le ca-

ractériſerent, & ils nous fourniront l'occaſion de comparer, un inſtant, ce poëte célèbre avec Démoſthene. La conſtitution phyſique de l'un & de l'autre étoit à-peu-près la même [1]. Les circonſtances où ils parurent à Athenes offroient un égal aiguillon à l'ardeur de ſignaler du patriotiſme. Ariſtophane trouva les Athéniens livrés à des factions excitées par l'effervescence de quelques jeunes gens, entretenues par leur ambition, & fortifiées par les guerres du dehors : il vit des citoyens diviſés par des philoſophes qui ſe diſputoient moins le prix de la vertu que la prétendue gloire attachée au plus grand nombre des diſciples : cet eſprit de parti faiſoit pulluler ces affreux ſycophantes, plus connus parmi nous ſous le nom de calomniateurs ; race impure qui naît de la corruption des mœurs & qui porte dans le ſein des états & des ſociétés un poiſon mille fois plus meurtrier

1 Voyez au ſujet de Démoſthene, les obſervations ſur la vie de ce prince des orateurs, dans le vingt-unieme volume de la nouvelle édition des ŒUVRES DE PLUTARQUE, pag. 449 & ſuiv. Paris, Cuſſac.

que la guerre & la peſte. Athenes, du temps de Démoſthene, étoit plongée dans la diſſolution : il y voyoit les citoyens engourdis ſur leurs propres intérêts, ouvrant la main à l'or de l'Aſie, & ne frémiſſant déjà plus au ſeul nom d'eſclavage, dont ils étoient cependant menacés par la préſence de Philippe, conquérant plein d'ambition & de moyens pour la ſatisfaire [1]. Dans ces occurrences ſemblables, Ariſtophane & Démoſthene manifeſterent bien différemment leur attachement à leur patrie. Celui-là voulut corriger les mœurs dépravées en faiſant rire à leurs dépens; celui-ci, entonnant dans la tribune, voulut inſpirer l'énergie des vertus. Tous les deux déployerent, pour le même but, un caractere vif, ardent, opiniâtre même, mais porté juſqu'à l'impudence chez le poëte, & modifié au contraire chez l'orateur par les bienſéances particulieres à ſon art. Tous les deux rencontrerent des

1 Voyez (ib.) les chapitres 13 & 14 du ſupplément au Dialogue des orateurs, de Tacite, par M. l'abbé Brotier, de l'académie des inſcriptions.

obſtacles : mais le premier les devoit à ſa bile amere & mordante, & les multiplioit à meſure qu'il faiſoit de nouveaux pas : & le ſecond ne les devoit qu'à la jalouſie, & les réduiſoit au ſilence par ſa propre force. Tous les deux eurent des ſuccès. Le poëte mulcta des particuliers, immola des victimes ; ſon influence étoit funeſte à celui qu'il s'acharnoit à ridiculiſer ; mais nulle, ou preſque nulle, pour le bien général. L'orateur au contraire entraîna toute la nation après lui : c'étoit un grand corps dont il ſe rendoit l'ame, & dont il régloit les mouvemens d'après le vif ſentiment du bien qui l'animoit. Voilà, d'après ces deux grands modeles, la différence qu'on doit remarquer entre les arts qu'ils ont cultivés. Or, cette différence eſt bien plus frappante dans la nouvelle comédie, où chacun peut ſe ſouſtraire au trait du poëte, qui ne peut ſe permettre de déſigner aucun individu ; & où tout le monde ſe réunit pour rire d'un défaut qu'on aime à croire chez les autres, & qu'on s'inquiete fort peu de corriger

dès qu'on n'a pas lieu de craindre d'être forcé à en rougir publiquement. En général la comédie fait rire, & ſes effets ne ſont gueres plus durables que cette jouiſſance paſſagere [1], tandis que l'éloquence pénetre l'ame, & ſe fait encore entendre long-temps après que ſa voix a retenti à nos oreilles : ainſi le ſon d'un fort timbre vigoureuſement frappé, prolonge par des vibrations répétées, le plaiſir ou l'effroi de la premiere impulſion. Il ſeroit à ſouhaiter que de pareilles réflexions déterminaſſent les inſtituteurs à diriger les talens de leurs éleves du côté de l'utile plutôt que de l'agréable. La comédie ne doit ambitionner que ce dernier avantage ; en-

1 C'eſt la réflexion du ſage Plutarque : Car, dit-il, même les poëtes comiques anciennement en leurs comédies mettoient bien quelques remontrances ſérieuſes appartenantes au gouvernement de la choſe publique ; mais pour autant qu'il y avoit de la riſée & de la gaudiſſerie parmy, comme une ſaulſe de mauvais gouſt parmy de bonnes viandes, tout cela rendoit inutile & vaine leur franchiſe de parler, & n'en demouroit ſinon la réputation de malignité & de dangereuſe & mauvaiſe langue à ceux qui les diſoient, & nul profit à ceux qui les eſcoutoient. TRAITÉ, Comment diſcerner le flatteur d'avec l'amy, traduction d'Amyot, nouvelle édition, chez Cuſſac, tom. XIII, pag. 326.

core le talent de saisir les ridicules & d'ailleurs très-rare, est-il le seul qui puisse y prétendre.

Je ne sçais d'après quelles autorités mademoiselle Le Febvre ne craint point d'affirmer dans sa préface sur la traduction du PLUTUS & des NUÉES d'Aristophane, *in*-12, Paris, Thiery, 1684, « que les Lacédémoniens & les autres peuples, jaloux de la » grandeur d'Athenes, éprouverent souvent » qu'Aristophane seul valoit une armée aux » Athéniens, & qu'il étoit impossible d'en » venir à bout, pendant qu'ils suivroient » les conseils de ce poëte, qui avoit rendu » son théatre comme l'école de l'art militaire & de toutes les vertus qui rendent » les hommes redoutables à leurs ennemis ». Cette femme célebre aura oublié dans ce moment, que « les poëtes sur-tout, comme elle le dit (ib.), sont naturellement » fort disposés à se faire de leur mérite un » dieu, auquel ils croient que tout doit » rendre hommage, & qu'ils adorent eux-» mêmes avec beaucoup de dévotion »?

Et n'écoutant que son enthousiasme pour Aristophane, elle aura cru sur la parole de ce poëte, « Que ses conseils tendoient au bien, » & que si les Athéniens les eussent suivis, » ils fussent devenus les maîtres de la » Grece [1]; & que les Lacédémoniens de- » manderent qu'on leur rendit Egine [2] pour » préliminaire de la paix, non qu'ils se » souciassent beaucoup de ce port, mais » afin de nuire à ce poëte ». Or, observe très bien le rédacteur des Nouvelles de la république des lettres [3], « un faiseur de » comédies qui en jouoit quelquefois lui- » même l'un des personnages, ne nous » semble pas un homme assez important » pour être la véritable cause des démarches » d'une puissante république, & des pré- » tentions qu'elle allegue contre les états » voisins. Le dommage d'un petit parti- » culier peut-il être l'objet d'une grande

1 Dans l'intermede à la fin de l'acte II DES ACHARNIENS.

2 Il falloit qu'Aristophane eut du bien dans Egine. Aussi Cléon l'avoit-il accusé d'être Éginette.

3 Mars 1686, pag. 147.

» négociation ? ID POPULUS CURAT SCI-
» LICET. »

V. Quant au talent d'Ariſtophane, comme poëte comique, on ne peut s'en faire une idée qu'en liſant les comédies dans l'original, pourvu qu'on ſoit doué d'un jugement ſain & d'un goût très ſur : mais ſi l'on n'eſt point familier avec la langue grecque, il faut s'en rapporter au P. Brumoy, le ſeul parmi nous qui ait ſçu l'apprécier & le préſenter avec impartialité, goût & fineſſe. Je ſuivrai pour la traduction de ce poëte, le moins connu de tous les grands écrivains de l'antiquité, quoiqu'il ſoit un des plus curieux, la méthode que j'ai cru devoir ſuivre dans la traduction de quelques-unes des pieces de Sophocle, que le P. Brumoy n'avoit pas traduites. Voyez à ce ſujet le tome IV, pag. 298 & 299. Je ne diſtinguerai les morceaux que j'emprunterai de ce littérateur que par des guillemets, placés au commencement & à la fin de chacune de ces eſpeces de pieces de rapport. Je ne négligerai rien pour ſoutenir le ton & la ma-

niere de ce premier interprete d'Ariſtophane : je dois m'attendre à reſter beaucoup au deſſous d'un modele tel que le P. Brumoy ; je me croirai néanmoins trop heureux, ſi je réuſſis à me rendre utile en montrant, à travers le maſque du baladin [a], un homme très-verſé dans les affaires publiques, qui ne manquoit pas d'excellentes vues politiques, & dont la cenſure exercée contre l'adminiſtration & les magiſtrats, devient d'autant plus précieuſe, qu'on peut en profiter ſans avoir à ſouffrir de l'abus que l'auteur en faiſoit par des applications & des alluſions continuelles aux perſonnes en place; l'extrême diſtance des temps ne nous permet plus de les ſaiſir : d'ailleurs elles ont perdu tout l'à-propos du moment, & ſont dans l'impuiſſance d'affliger de nouveau les cœurs ſenſibles & les ames honnêtes. Les traits de la méchanceté ne ſurvivent gueres à leur auteur : & c'eſt-là l'occaſion de dire, MORTE LA BÊTE, MORT LE VENIN.

[a] M. l'abbé Vatry compare Ariſtophane à Rabelais, & prétend, que l'on peut dire de l'un & de l'autre autant de bien que de mal (ib. SUPRA.)

D'après

D'après cela, je crois que la traduction complette des pieces d'Ariſtophane, ne peut manquer d'être acueillie comme une entrepriſe utile, ſans craindre qu'elle porte une atteinte funeſte au goût : l'inſtruction qu'on y puiſera ſera dégagée de tous ces traits de la méchanceté, fruits de la corruption & de la licence, effacés & dégradés par le temps. La belle Vénus ſortie des mains de Praxitele pour la gloire des habitans de Gnide, célebre par les erreurs d'un jeune homme, & par le prix qu'y mettoit le roi Nicomede [1], ſeroit-elle moins digne d'être, après tant de ſiecles, l'admiration des connoiſſeurs & le modele des artiſtes, pour ne pas offrir, comme dans ſa fraîcheur, quelques expreſſions voluptueuſes & obſcenes, dont la dégradation ne feroit que trop appercevoir, juſques ſur le marbre même,

. . . . . Des ans l'irréparable outrage [2] ?

Non, non : le vrai beau a des formes eſſen-

1 Plin. HISTOR. NATUR. VII, 39.

2 ATHALIE, act. II, ſcen. V.

tielles, indépendantes de ces formes particulieres propres à captiver toutes les facultés d'un homme borné & reſſerré dans le cercle étroit de plaiſirs vils & honteux : mais l'homme de génie ne fixe ſérieuſement que les premieres ; il eſt tout entier à la juſteſſe des proportions, à la nobleſſe des traits caractériſtiques & à la majeſté de l'enſemble. Or, il y a dans Ariſtophane, des beautés, d'un genre moins noble à la vérité, & en grand nombre, qui n'ont beſoin ni de commentaires, ni de voile, comme pluſieurs critiques ſe le ſont figurés [1] : & d'un autre côté, ſouvent il ſacrifie au dieu Ris, conformément au vœu de Lycurgue, qui vouloit qu'on louât « les choſes honneſtes, ou » blamât les déshonneſtes par maniere de » jeu, & avec riſée, laquelle néantmoins » emportoit tousjours quand & elle un » doulx admoneſtement & une correction » en paſſant [2]. » On doit donc ſçavoir gré à M. Poinſinet de Sivry d'avoir tenté le

1 Voyez l'ANNÉE LITTÉRAIRE, n°. 16, année 1784, pag. 4.

2 Vie de Lycurgue, tome I, page 223, OEUVRES DE PLUTARQUE.

premier une traduction françoise du théatre complet d'Aristophane [1], puisque, si la comédie peut être utile, c'est constamment celle de ce poëte des graces. Un mauvais essai en ce genre a même toujours un avantage inconteſtable : il excite la curiosité, arme la critique, & procure l'ardeur & les lumieres nécessaires pour découvrir les beautés qui nous sont cachées dans un pays inconnu. C'est l'inverse d'un bon ouvrage, qui ne manque jamais de faire pulluler mille imitations ridicules.

1 THÉATRE D'ARISTOPHANE, traduit en François, partie en vers, partie en prose, avec les fragmens de Ménandre & de Philémon, par M. Poinsinet de Sivry. Paris, 1784.

SOMMAIRE
DES OBSERVATIONS
PRÉLIMINAIRES.

I. *Le temps où l'on jouoit les tragédies & les comédies.* II. *Juges des pieces de théatre.* III. *Principaux acteurs d'Ariſtophane.* IV. *Diviſion des comédies en actes.* V. *Ordre de la compoſition & de la repréſentation des pieces d'Ariſtophane.* VI. *Faſtes des événemens dont parle Ariſtophane.* VII. *Utilité de ces obſervations pour l'intelligence d'Ariſtophane.*

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

I. Les comédies se jouoient par autorité publique trois ou quatre fois l'année ; aux fêtes Dionysiales * vers le printemps & dans la ville, aux panathénées ou fêtes de Minerve tous les cinq ans, & aux fêtes de Bacchus Lénéen † sur la fin de chaque automne dans les champs. Outre ces fêtes, on prétend qu'il y en avoit encore une particuliere de Bacchus nommée ANTHESTERIES, qui se partageoit en trois, qu'on appeloit Fêtes des TONNEAUX, des COUPES & des MARMITES. On dit que l'excommunication d'Oreste donna lieu à la fête des COUPES §. Elle étoit aussi affectée aux spectacles. C'étoit dans ces jours que les poëtes

* De Bacchus sous le nom de Denys.

† Ainsi appelé à cause du pressoir Ληνός.

§ Euripide en parle dans l'IPHIGÉNIE EN TAURIDE, vol. VII, pag. 370.

tragiques & comiques disputoient le prix. Les premiers donnoient leurs pieces quatre à quatre, excepté Sophocle qui ne jugea pas à propos de continuer un si pénible exercice, & qui se borna à donner une seule piece chaque fois pour disputer au concours.

II Il y avoit des juges ou commissaires nommés par l'état, afin de juger, dans le concours, du mérite des pieces, soit comiques soit tragiques, avant de les publier dans les fêtes. On les jouoit devant eux, & même en présence du peuple *, mais apparemment sans beaucoup d'appareil. Les juges donnoient leurs suffrages, & la piece qui avoit la pluralité des voix étoit déclarée victorieuse, couronnée comme telle, & représentée avec toute la pompe possible aux frais de la république. On ne laissoit pas de représenter aussi celles qui n'étoient qu'au second ou au troisieme rang. Ce n'étoit pas toujours les meilleures pieces qui avoient la préférence; mais dans quel

* Cela paroît être par un endroit d'Aristophane dans les OISEAUX, act. II.

temps la brigue, l'aveuglement, l'inconſtance, le caprice & le préjugé n'ont-ils pas eu lieu ?

III. Il ne paroît pas qu'Ariſtophane ait joué lui-même ſes pieces, ſinon une ſeule fois, pour le rôle de Cléon dans les CHEVALIERS ; & cela parce que Cléon étoit tellement redouté, qu'il ne ſe trouva aucun acteur aſſez hardi pour oſer le jouer ; du moins ce fut la premiere fois qu'Ariſtophane monta ſur le théatre. Calliſtrate & Philonide étoient ſes acteurs ordinaires. Le premier mettoit au théatre les pieces qui ne regardoient pas directement l'état & les particuliers. Tel eſt le PLUTUS. Le ſecond jouoit celles qui peignoient les Athéniens préſens d'après nature, & qui s'adreſſoient à la république en corps. C'eſt ainſi qu'en parle l'auteur anonyme de la vie d'Ariſtophane.

IV. Quoique les comédies grecques qui ſont venues juſqu'à nous ne portent pas les titres qui marquent leur diviſion en cinq actes, non plus que les tragédies, il eſt aiſé d'appercevoir cette diviſion natu-

relle [1], que les poëtes ont exactement suivie, & de la marquer en examinant la nature du spectacle. Leurs commentateurs l'ont marquée dans la plupart des pieces. J'ai divisé de même celles qui ne l'étoient pas dans le poëte comique, tel que nous l'avons aujourd'hui.

V. Nous n'avons point la premiere comédie d'Aristophane. Elle étoit intitulée les DAÏTALIENS *. Il la fit jouer sans se faire connoître, parce qu'il étoit trop jeune selon les loix, qui défendoient aux poëtes de composer ou de donner au théatre des comédies avant l'âge de trente, d'autres disent de quarante ans †. Elle fut représentée par Callistrate, sous l'archonte Diotime, la premiere année de la quatre-

1 Cette division ne nous paroît pas aussi naturelle qu'au P. Brumoy: & rien ne prouve que les Grecs s'y soient attachés. J'ai même observé, au contraire, que cette maniere de diviser régulièrement les pieces, leur étoit inconnue. Les anciennes éditions en sont une preuve. Les Romains sont les premiers qui aient divisé leurs drames en actes.

* Peuple de l'Attique.

† Voyez la scene du chœur aux spectateurs dans les NUÉES & le scholiaste à ce sujet.

vingt-huitieme olympiade *, & fut jugée mériter la seconde place †. Cette date sert en partie à fixer celle de quelques autres. Mais indépendamment d'elle, la plupart des comédies les plus essentielles qui regardent l'état, ou des hommes distingués dans Athenes, ou la guerre du Péloponnese, durant laquelle furent jouées presque toutes celles que nous avons, sont fixées par les paroles mêmes d'Aristophane, par d'anciennes préfaces grecques sur ses œuvres, par les scholiastes, & par les raisonnemens qu'on peut tirer de toutes ces choses réunies. On en verra les preuves en leur lieu, preuves d'autant plus nécessaires que les comédies en ont besoin pour être entendues. C'est ce qui m'a déterminé à les arranger de la maniere suivante §:

* Un auteur anonyme dans la description des olympiades.

† Scholiaste sur les NUÉES.

§ Après MM. Samuël Petit, Paulmier de Grentemesnil, Spanheim, Kuster, & Aristophane lui-même.

1. LES ACHARNIENS *,	jouées dans la	Année de la guerre du Péloponèse.	VI
2. LES CHEVALIERS,			VII
3. LES NUÉES,			IX
4. LES GUÊPES,			IX
5. LA PAIX,			XIII
6. LES OISEAUX,			XVIII
7. LES FÊTES DE CERÈS,			XXI
8. LYSISTRATA,			XXI
9. LES GRENOUILLES,			XXVI
10. LES HARANGUEUSES,	jouées	L'an 4 de la 69. olymp. Date incertaine.	
11. PLUTUS.		L'an 4 de la 97. olymp.	

Tel est l'arrangement des comédies d'Aristophane, comme on le verra par les preuves §. Je le suivrai préférablement à celui qu'on trouve dans les éditions, & que voici :

1. PLUTUS.
2. LES NUÉES.
3. LES GRENOUILLES.
4. LES CHEVALIERS.

* Il faut prononcer les ACARNIENS.

§ Samuël Petit, MISCEL. Palmier, IN EXERCITAT. Spanheim, Kuster, &c.

5. LES ACHARNIENS.
6. LES GUÊPES.
7. LA PAIX.
8. LES OISEAUX.
9. LES HARANGUEUSES.
10. LES FÊTES DE CERÈS.
11. LYSISTRATA.

On s'eſt peu embarraſſé de rechercher avec ſoin les dates de toutes les pieces d'Eſchyle, de Sophocle & d'Euripide, parce que ce ſont des tragédies tout-à fait indépendantes du temps où elles ont été jouées, les ſujets de ces tragédies étant des faits antérieurs, la plupart fabuleux & connus comme tels. Mais il n'en eſt pas de même d'Ariſtophane. Ses pieces ſont tellement liées au temps où il les compoſoit, que la plupart des traits les plus délicats & les plus agréables ſeroient inintelligibles, ſi l'on ne fixoit les faits contemporains dont ils dépendent, & par conſéquent la vraie origine de chaque piece. Ce travail entrepris ſur le rapport des comédies qui nous reſtent a été d'autant plus

néceſſaire, que les ſcholiaſtes mêmes, dont nous avons d'ailleurs tant de remarques précieuſes, ſont quelquefois tombés dans de grandes bévues, faute d'avoir débrouillé les temps. Quantité de ſçavans y ſont tombés après eux ſur leur autorité.

VI. Comme il ne ſuffit pas de marquer les temps, ſi l'on n'y joint les faits & les événemens qui y tiennent, j'ai cru devoir mettre d'abord ſous les yeux du lecteur les faſtes de tout ce qui s'eſt paſſé de plus remarquable dans la fameuſe guerre du Péloponneſe. Les comédies d'Ariſtophane, pour être bien compriſes, demanderoient une bonne hiſtoire grecque. Pour y ſuppléer, j'ai tiré ces faſtes de la chronologie du P. Pétau; & j'ai quelquefois ajouté l'autorité du poëte comique à celle de Thucydide, hiſtorien d'une partie de cette guerre. Il ſuffira de les parcourir d'abord; mais on pourra y avoir recours en liſant chaque piece, particulierement les ACHARNIENS, les CHEVALIERS, la PAIX. Ces trois comédies ne ſçauroient s'en paſſer; & quoiqu'en les traitant j'aie rapproché, & même étendu les

faits auxquels elles font allusion, un coup-d'œil sur les fastes y jettera encore plus de clarté. On trouvera peut-être une difficulté sur les archontes marqués dans les comédies, c'est qu'ils semblent ne pas s'accorder toujours avec ceux qu'a marqués le P. Pétau : mais il est aisé d'en faire l'accord en ayant égard aux années commençantes ou finissantes de chaque archonte. Par-là on conciliera les scholiastes d'Aristophane, avec les fastes dont je me sers.

Thucydide lui-même nous avertit au sujet de la guerre du Péloponnèse, dont il donne l'histoire, « de nous en tenir à sa » maniere de supputer les années par les » étés & par les hyvers, sans égard à l'énu- » mération & à la suite des archontes Athé- » niens, ou des autres, soit magistrats, » soit généraux, de quelque pays, parce » que cet autre supputation nous jetteroit » dans l'embarras, à cause des divers com- » mencemens de leurs charges *. »

VII. Je prie le lecteur de ne pas dédaigner ces recherches, sous prétexte que

* Thucydide, l. 5.

leur objet eſt de trouver le mot pour rire dans des comédies. Je conviens qu'il eſt fâcheux pour elles d'avoir beſoin de tant d'apprêt pour nous réjouir, & que la ſatyre perd une partie de ſon prix, quand il faut la deviner. Mais tel eſt le ſort des plaiſanteries & des bons mots. Leur ſel dépend de rapports fins, & diſparoît avec eux en moins d'un ſiecle. Boileau a cru devoir ſe procurer un commentaire de ſon vivant. Moliere en auroit preſque autant de beſoin que lui [1]; comment Ariſtophane pourroit-il s'en paſſer?

1 Nous avons maintenant une excellente édition de Moliere, avec les notes & les obſervations de M. Bret, en huit volumes. On y voit dans l'avertiſſement de l'éditeur ſur LE COCU IMAGINAIRE, comment a pu s'introduire l'uſage de diviſer pluſieurs pieces en actes. « Il eſt aiſé d'appercevoir, y lit-on, pourquoi les éditeurs de Moliere, depuis 1734 juſqu'à nous, ont partagé cette piece en trois actes. La ſcene reſtoit vuide après la ſixieme & la dix-ſeptieme ſcene, & ils ont pu croire que cette coupure étoit indiquée par Moliere : c'eſt ainſi que les premiers critiques ont diviſé par eſtime les chefs-d'œuvres des théatres anciens. »

FASTES
DE LA GUERRE
DU PÉLOPONNESE,
POUR SERVIR AUX COMÉDIES D'ARISTOPHANE.

431 ans avant J. C. 323 depuis la fondation de Rome; 2e. année de l'olympiade 87; la premiere de la guerre. Archontes Pythodorus finissant, Luthydémus commençant.

COMMENCEMENT de la guerre du Péloponnese sous l'archonte Pythodorus au printemps (Thucydide, l. 2.) La véritable cause de la guerre fut la jalousie des Lacédémoniens au sujet d'Athenes, devenue trop fiere & trop puissante. Les prétextes furent différentes hostilités, entr'autres le décret porté contre les Mégariens † par Périclès; & Périclès lui-même, qui craignoit de rendre

† Mégare, capitale de la Mégaride, contrée entre Athenes & Corinthe.

compte, en fut l'occaſion & le promoteur. La guerre commença par la ſurpriſe de Platée *, où les Thébains furent tous tués. Quelques mois après, les Lacédémoniens firent le dégât dans le territoire de l'Attique, & camperent à Acharne †, quatorze ans depuis l'irruption de Pliſtoanax (Thucyd. l. 2.). Les Athéniens chaſſent les Eginetes § de leur île, & ruinent les côtes du Péloponneſe, avec une flotte de cent vaiſſeaux. Ils gagnent Sitalcès roi de Thrace, & Perdiccas roi de Macédoine. Voyez les ACHARNIENS, les CHEVALIERS & la PAIX. Eclipſe de ſoleil au 3 d'août mercredi, à la 17e h. 43 depuis le midi.

IIIe. année ; 2e. de la guerre. Arch. Apollodore.

Les Athéniens aſſiegent en vain Méthone ⁂. Braſidas, chef des Lacédémoniens, ſe rend illuſtre. Peſte cruelle à Athenes à

* Platée, ville frontiere de Béotie.

† Acharne, ville & pays des plus riches de l'Attique.

§ Egine, île & ville dans le golfe Saronique.

⁂ Méthone, ville du Péloponneſe à l'extrémité maritime de la Meſſenie.

cauſe

cauſe du grand nombre de payſans qui s'y étoient retirés après un ſecond dégât, que firent les Lacédémoniens dans l'Attique. Périclès inſulte de rechef les côtes du Péloponneſe. Il devient odieux aux Athéniens qui le condamnent à une amende. (Thucyd. 2. Diod. 12.) Voyez les CHEVALIERS.

IVe. année; 3e. de la guerre. Arch. Epaminondas.

Périclès meurt deux ans & ſix mois depuis le commencement de la guerre. Agnon, général des Athéniens, attaque & prend Potidée *. Phormion, autre chef des Athéniens, gagne deux batailles navales ſur les Lacédémoniens. Ceux du Péloponneſe attaquent Platée au mois d'octobre.

88e. olymp. 4e. année de la guerre. Arch. Diotimus.

Sitalcès eſt occupé contre Perdiccas. (Thucyd. l. 2.) Voyez les ACHARNIENS. Les Lesbiens †, ſur-tout ceux de Mitylene, quittent le parti des Athéniens, & en-

* Potidée, ville de Macédoine & colonie des Corinthiens à l'iſthme de Pallene, preſqu'île entre les golfes de Therme & de Torone.

† Lesbos, île de la mer Egée; Mitylene, aujourd'hui Métélin, en étoit la principale ville.

voyent en secret des députés aux Péloponnésiens. (Thucyd. l. 3.) Mitylene est prise, & ses habitans passés au fil de l'épée. Le siege de Platée continue.

IIe. année ; 5e. de la guerre. Arch. Euclides.

Les Léontins * prient les Athéniens d'envoyer une flotte en Sicile, pour les défendre contre Syracuse §; ce qui fut fait : mais on s'accommoda. Les Mityléniens assiégés par Pachès pour la seconde fois sont contraints de se rendre. Athenes les condamne tous à la mort, les femmes & les enfans à l'esclavage. Le lendemain on envoie un contr'ordre, qui arrive à propos. Voyez les ACHARNIENS. Les Lacédémoniens prennent & ruinent Platée. Sédition dans Corcyre †. La noblesse penche pour Lacédémone, & le peuple pour Athenes. Les Athéniens soutiennent le peuple contre la noblesse. (Diod. 12. Thucyd. 3.)

* Léontium, ville ancienne de Sicile, qui avoit été habitée par les Lestrigons.

§ Ville alors la plus considérable de Sicile.

† Corcyre, aujourd'hui Corfou, île de la mer Ionienne, peu loin de l'Epire.

IIIe. année ; 6e. de la guerre. Arch. Scytodorus.

La peſte recommence à Athenes. On purifie Délos* en tranſportant les corps morts. Trachine † prend le nom d'Héraclée & devient colonie Lacédémonienne. Lachés en Sicile attire les Meſſiniens § au parti d'Athenes. Les Athéniens envoyent trente vaiſſeaux au Péloponneſe ſous la conduite de Démoſthene, d'Alciſthene, & de Proclès. Ils en donnent cinquante-un à Nicias pour Mélos ✲. Ceux-ci domptent les Béotiens à Tanagre ✱. Démoſthene infeſte les Leucadiens ☽ avec des troupes d'Acharnanie ✱ :

* Délos, île de la mer Egée, la plus renommée des Cyclades, connue par la naiſſance de Diane & d'Apollon.

† Trachine, pays & ville de la Phthiotide, ſur le bord du golfe Maliade.

§ Meſſine, ville de Sicile, fameuſe par ſon port.

✲ Mélos, île oblongue adjacente à celle de Crete.

✱ Tanagre, ville de la Béotie ſur le fleuve Aſopus.

☽ Leucade, île de la mer Ionienne. Elle tenoit autrefois à l'Acharnanie.

Leucada continuam veteres habuere coloni.
Nunc freta circumeunt.

Ovid. MÉTAM. l. 15, v. 289.

✱ Pays proche de l'Epire, ſéparé de l'Etolie par le fleuve Achéloüs.

mais il eſt vaincu par les Etoliens. Les Athéniens, dans la Grande-Grece ou la Calabre, font le dégât au territoire des Locriens †. Ils y prennent Péripopolion. Demoſthene a ſa revanche ſur les Etoliens unis aux Lacédémoniens. (Diod. 12.)

IVe. année; 7e. de la guerre. Arch. Stratoclès.

Démoſthene fortifie Pyle *, éloignée de quatre cens ſtades § de Lacédémone. Les Lacédémoniens jettent quelques troupes dans la petite île de Sphacterie, vis-à-vis le port de Pyle. Ils y ſont interceptés ſans eſpoir de reſſource. Les Lacédémoniens entrent en négociation. On les rebute avec dureté, & Cléon eſt l'auteur de cet avis très-pernicieux pour les Athéniens. Cléon nommé général malgré lui, prend l'île avec Démoſthene. (Thucyd. 3. Diod. 12.) Voyez les CHEVALIERS. La comédie roule principa-

† Locriens, ou Locres : territoire borné par la Daride, la Phocide & la mer Egée. Ils avoient dans la Calabre une colonie de leur nom.

* Pyle de Meſſenie, ville & port du Péloponneſe, vis-à-vis l'île de Sphacterie, & différente de Pyle de Neſtor, & de Pyle d'Elide, &c.

§ Vingt lieues.

lement sur cette histoire. Mort d'Artaxerxès Longuemain l'an 40 de son regne. Xerxès lui succede pour deux mois, & Sogdien pour sept. Les Syracusains & les Locriens prennent Messine.

89e. olympiade. 8e. année de la guerre. Arch. Isarchus.

Ceux de Syracuse & les autres Siciliens font leur paix. Les chefs des Athéniens, à leur retour, sont condamnés à l'exil ou à l'amende. Brasidas, chef des Lacédémoniens, sauve Mégare que les Athéniens veulent surprendre. Par ordre d'Athenes, Lamachus va au Pont *, & Démosthene à Naupacte §. Brasidas de son côté négocie auprès de Perdiccas, va le trouver & gagne plusieurs villes au parti Lacédémonien. Il prend Amphipolis †. (Thucyd. 4. Diod. 14.) Voyez les ACHARNIENS & la PAIX.

Commencement du regne de Darius

* Région de l'Asie mineure.

§ Ville d'Etolie sur le bord du golfe Corinthien. On l'appelle aujourd'hui LEPANTE.

† Amphipolis, ville de Thrace. ainsi nommée parce que le fleuve de Strymon l'environne en partie.

Nothus, neuvieme roi des Perſes, qui dure dix-neuf années. Cette époque eſt la date des premieres NUÉES d'Ariſtophane. Les ſecondes furent jouées l'année d'après. (Schol. d'Ariſtoph.) Or, Socrate ne mourut que la premiere année de la quatre-vingt-quinzieme olympiade, âgé de ſoixante-dix ans, ſelon Diogene Laërce & Euſebe; c'eſt à-dire, vingt-trois ans au moins après la repréſentation des NUÉES : donc Ariſtophane ne fut pas la cauſe prochaine de ſa mort, comme Elien paroît l'inſinuer. On développera ce point de critique en ſon lieu d'après M. Paulmier. Eclipſe de ſoleil le 21 mars mercredi à 8 h. 29 après minuit. (Thucyd. l. 3.)

IIe. année; 9e. de la guerre. Arch. Aminias.

Lamachus, général pour Athenes, perd ſa flotte près d'Héraclée * par une tempête. Treve d'un an entre Athenes & Lacédémone. Braſidas prend † Scione avant que d'avoir appris la nouvelle de la treve,

* Héraclée de Thrace.

† Scione, une des cinq villes de Pallene ou Phlegra, preſqu'île entre les golfes de Therme & de Torone en Macédoine.

ſujet d'altercation qu'on ne peut terminer. Menda † paſſe aux Lacédémoniens. Nicias recouvre cette place. On aſſiege Scione. Perdiccas aliéné des Lacédémoniens, reprend le parti d'Athenes. Le temple d'Argos brûlé par la négligence du ſacrificateur. (Thucyd. 4. Diod. 12.)

IIIe. année ; 10e. de la guerre. Arch. Alcæus.

Cléon en Thrace prend Torone *. Il fait une retraite précipitée devant Amphipolis. On le pourſuit : il eſt tué & Braſidas auſſi ; mais les Lacédémoniens ſont vainqueurs. Par la mort de ces deux brouillons il ſe fait une treve de cinquante années entre Athenes & Lacédémone. C'eſt là, à proprement parler, la fin de la guerre du Péloponneſe. (Thucyd. 5.) On ne laiſſe pas d'appeler encore de ce nom la guerre qui ſuivit ; parce que les nouveaux troubles qui rompirent la treve, furent une ſuite naturelle de cette premiere guerre. Cette époque eſt remarquable pour les comédies d'Ariſtophane.

† Menda, ville de la région Pallene.

* Torone, ville ſur le golfe Toronien.

IVe. année ; 11e. de la guerre. Arch. Ariſtion.

Les villes grecques s'imaginant que les Athéniens & les Lacédémoniens de concert avoient conſpiré contre la liberté du reſte de la Grece, ſe liguent entr'elles, & déferent le principal pouvoir à Argos, en l'ôtant aux uns & aux autres. Les Lacédémoniens uſent de douceur pour retenir leurs alliés ; les Athéniens ont recours à la ſévérité & aux voies de fait. Nouveau ſujet de brouilleries. (Thucyd. 5. Diod. 12.)

90e. olympiade. 12e. année de la guerre. Arch. Ariſtophyle ou Aſtyphile.

Les Athéniens rétabliſſent les Déliens qu'ils avoient chaſſés. Ils refuſent de rendre Pyle aux Lacédémoniens. Renouvellement de guerre. Les Argiens ſe joignent aux Athéniens, & cela par une ruſe d'Alcibiade. Les Eléens * ſont exclus des jeux olympiques, pour avoir fait un acte d'hoſtilité durant la treve ſtipulée pour ces jeux. (Diod. 12.)

* Ceux d'Elis dans le Péloponneſe.

IIe. année ; 13e. de la guerre. Arch. Archias.

Les Argiens ſont aux priſes avec les Lacédémoniens ; font la paix & la violent. Les Béotiens s'emparent d'Héraclée *. Alcibiade entre à main armée dans le Péloponneſe. Les Argiens prennent Epidaure †. (Thucyd. 5. Diod. 12.) Voyez la PAIX.

IIIe. année ; 14e. de la guerre. Arch. Antiphon.

Les Lacédémoniens remportent une victoire ſignalée ſur ceux d'Argos & de Mantinée §. (Thucyd. 5.)

IVe. année ; 15e. de la guerre. Arch. Euphémus.

Traité des Lacédémoniens avec ceux d'Argos & de Mantinée, ſur la fin de la quatrieme année de la quatre-vingt-dixieme olympiade. (Thucyd. 5.) Perdiccas devient ſuſpect aux Athéniens.

91e. olympiade. 16e. année de la guerre. Arch. Ariſtomneſtus.

Entrepriſe téméraire de la guerre de

* Ou Trachine de Phthiotide.

† Du Péloponneſe. Cette ville étoit célebre par le temple d'Eſculape.

§ Mantinée, ville d'Arcadie.

Sicile par les Athéniens : en voici le ſujet. Ceux de Sélinus * avoient accablé les Egeſtans §, & ceux de Syracuſe avoient chaſſé les Léontins. Ces peuples malheureux ont recours aux Athéniens, qui après avoir envoyé ſur les lieux, prennent leur défenſe à l'inſtigation d'Alcibiade, dans le deſſein d'envahir toute la Sicile ; mais le ſuccès fut bien différent de leur eſpérance. Jamais Athenes ne ſouffrit un ſi terrible échec. Les trois généraux nommés pour cette guerre furent Alcibiade, Nicias, Lamachus. Ariſtophane n'en parle point dans la PAIX, ni ne peut en parler, quoiqu'en diſent quelques commentateurs. Cette expédition n'étoit pas encore faite. Les inſulaires de Mélos domptés par les Athéniens. On tua tous ceux qui étoient au-deſſus de l'âge de puberté. (Thucyd. 5. Diod. 12.)

IIe. année; 17e. de la guerre. Arch. Chabtias.

La flotte nombreuſe d'Athenes vogue

* Ville ſur le bord auſtral de la Sicile.

§ Egeſte, ville de Sicile, bâtie, dit-on, & ainſi nommée par Enée du nom de ÆGESTA, mere d'Aceſtes.

en Sicile. Les HERMÈS ou figures de Mercure, qu'on mettoit dans les carrefours, se trouverent mutilés une nuit. On prit cela pour un fâcheux préſage, par rapport à l'expédition de Sicile. On accuſe Alcibiade d'impiété à ce ſujet. On veut l'obliger à revenir de Sicile pour répondre à cette accuſation. Il va juſqu'à Thurium * & s'enfuit à Sparte. Il gagne les Lacédémoniens & les anime à ſecourir la Sicile contre les Athéniens. On envoie à ſa place Gylippus. (Diod. 13.)

IIIe. année; 18e de la guerre. Arch. Piſander.

En Sicile les Athéniens bloquent Syracuſe. Lamachus eſt tué. En Grece les Athéniens unis aux Argiens, font le dégât dans la Laconie. Rupture de la treve. Les Syracuſains ſe fortifient. Nicias réduit à une fâcheuſe extrémité, demande ſon rappel. (Thucyd. 7.)

* Thurium, ville de la Grande-Grece ou Calabre, vers le golfe de Taracate, à l'embouchure du fleuve Sybaris, dont elle avoit porté le nom.

IVe. année; 19e. de la guerre. Arch. Cléocritus.

Les Lacédémoniens prennent Décélie § éloignée d'Athenes de cent vingt ſtades. Athenes envoie des ſecours en Sicile ſous la conduite d'Eurymedon & de Démoſthene. Bataille navalle perdue par les Syracuſains; mais ils ont leur revanche, & les Athéniens ſont totalement défaits ſur mer & ſur terre. Démoſthene & Nicias y perdent la vie. Eclipſe de lune le 28 août mercredi vers minuit. (Thucyd. 8.) L'effet de cette perte pour les Athéniens, fut la défection des îles de Lesbos & de Chio *. L'Eubée ſonge auſſi à ſe ſéparer. Tiſſapharnes & Pharnabaze, lieutenans du roi de Perſe, s'abouchent avec les Lacédémoniens.

92e. olympiade. 20e. année de la guerre. Arch. Callias.

Les Lacédémoniens font un traité avec Darius Nothus, roi de Perſe. Les Athéniens

§ Décélie, ville de l'Attique, une des douze de Cécrops, attribuée à la tribu Hippothoontide.

* Chio, belle île de la mer Egée, entre Samos & Lesbos.

attaquent Chio. Les Syracuſains fourniſſent des ſecours aux Péloponnéſiens. Alcibiade négocie ſon pardon & ſon retour à Athenes. Il propoſe de gagner Tiſſapharnes, & d'établir l'oligarchie. Piſander vient à bout de ce dernier article; & l'on établit quatre cens adminiſtrateurs de la république d'Athenes, cent ans après la royauté abolie. Alcibiade fait ſa paix; quitte Lacédémone, & revient à Athenes. (Thucyd. & Diod.) Charminus, Athénien, perd ſix triremes dans un combat naval vers l'île de Simia *, contre Antiochus, Lacédémonien. (Ariſtophane, FÊTES DE CERÈS. Thucyd.)

IIe. année; 21e. de la guerre. Arch. Théopompus

Les quatre cens adminiſtrateurs exercent une tyrannie inſupportable. Agis, roi de Lacédémone, inquiete l'Attique. Hyperbolus, dont parle tant Ariſtophane, banni par l'oſtraciſme, honneur qu'il ne méritoit pas, eſt tué à Samos † dans une ſédition.

* Simia ou Sima, petite île de la mer Egée, entre celle de Rhodes & le cap Crio.

† Samos, île de la mer Icarienne, à l'oppoſite d'Epheſe.

L'on ſe défait des quatre cens adminiſtrateurs à Athenes, & l'on établit le gouvernement des cinq mille. Les Athéniens ſont vaincus dans l'Eubée, & l'Eubée quitte leur parti. Mindarus, chef des Lacédémoniens, fait paſſer une flotte de Milet * dans l'Helleſpont en trompant les Athéniens. Thraſybule & Traſylle gagnent ſur Mindarus une bataille navalle entre Seſtos § & Abydos. Enſuite ils prennent Cyzique. Thucydide finit là ſon hiſtoire. Mindarus vaincu pour la troiſieme fois à Cyzique †, y perd la vie. (Xenoph. 1.)

IIIe. année; 22e. de la guerre. Arch. Glaucippus.

Les Egeſtans opprimés par les Sélinontins, & craignant la colere des Syracuſains, à cauſe de leur liaiſon avec les Athéniens, appellent à leur ſecours les Carthaginois. Ceux-ci y envoyent Annibal, petit-fils

* Milet, ville ſituée ſur les frontieres de la Carie, près du Méandre.

§ Seſtos & Abydos, villes ſéparées par l'Helleſpont, aujourd'hui les Dardanelles.

† Ile de la Propontide, tout près du Continent. La ville portoit le même nom.

d'Amilcar & fils de Giſcon. Ceux de Sélinus s'adreſſent aux Syracuſains. (Diod. 13.) Ceux de Chalcis en Eubée abandonnent les Athéniens, conſpirent avec les Béotiens, retréciſſent leur bras de mer, & n'y laiſſent de paſſage que pour un vaiſſeau. Les Lacédémoniens tâchent de procurer la paix ſans y réuſſir. (Diod. 3.) Archélaüs, quatorzieme roi de Macédoine, regne quatorze ans.

IVe. année; 23e. de la guerre. Arch. Dioclès.]

Annibal prend Sélinus & la pille vers la deux cent quarante-deuxieme année depuis ſa fondation. Il détruiſit auſſi Himéra* deux cents quarante ans après qu'elle eut été fondée. Les Lacédémoniens recouvrent Pyle quinze ans après avoir été fortifiée par Démoſthene & enlevée par les Athéniens. Théramene prend Chalcédoine †, & Alcibiade Bizance. (Diod. 13.)

* Himéra, ville grecque de Sicile, patrie du poëte Steſichore. Il y avoit des bains chauds, qu'on dit que Minerve enſeigna à Hercule, ſur quoi Ariſtophane badine dans les NUÉES.

† Chalcédoine, ville ancienne de Thrace, ſéparée de Bizance, aujourd'hui Conſtantinople, par le Boſphore Thracien.

93e. olympiade. 24e. année de la guerre. Arch. Euctemon.

Les Athéniens s'emparent de toutes les villes de l'Helleſpont; hormis Abydes. Alcibiade revenu à Athenes y eſt reçu avec pompe. Peu après il monte une flotte, & fait des excurſions. Les Lacédémoniens font Lyſander général. Il eſt aidé par Cyrus, fils de Darius Nothus, en Aſie. Dans l'abſence d'Alcibiade, ſon lieutenant Antiochus eſt malheureux en guerre. Les Athéniens s'en prennent à Alcibiade, & mettent ſon armée ſous le commandement de dix chefs. Il s'enfuit d'Athenes pour la ſeconde fois. (Diod. 13.)

IIe. année; 25e. de la guerre. Arch. Antigènes.

Les Lacédémoniens mettent Callicratidas à la place de Lyſander. Conon, général des Athéniens, eſt contraint de ſe retirer à Mitylene. Callicratidas l'aſſiege. (Diod. 13.)

IIIe. année; 26e. de la guerre. Arch. Callias.

Les Athéniens vainqueurs aux îles Arginuſes, entre Mitylene & Metymne *. Cal-

* Mitylene & Metymne étoient aux deux extrémités de l'anſe de

licratidas

licratidas tué. Les chefs des Athéniens punis pour n'avoir pas retiré les corps de ceux qui avoient fait naufrage, quoique la tempête les en eût empêchés. Eclipse de lune le 15 avril lundi 8 h. 50′ depuis le midi. Le temple de Minerve à Athenes brûlé. (Xenoph. 2.) Sophocle & Euripide meurent cette même année, au témoignage d'Apollodore l'annaliste (chez Diod.); d'autres disent que Sophocle, quoique plus âgé, survécut six ans à Euripide.

IVe. année; 27e. de la guerre. Arch. Alexias.

Lysander a pour collegue Aracus, avec ordre au second d'obéir au premier. Les Athéniens vaincus dans un lieu nommé ÆGOS POTAMOS * (fleuve de la Chevre) pour n'avoir pas suivi les conseils d'Alcibiade. Lysander assiege Athenes.

Lesbos. Les trois petites îles Arginuses que Strabon place dans cette anse, se trouvent ou omises ou autrement placées dans les cartes récentes. Il y avoit encore une ville de ce nom à l'extrémité de l'Eolide. C'est dans cette mer que se donna le combat de Conon.

* Ville de la Chersonnese Thracienne. Le fleuve lui a donné son nom.

94e. olympiade. 28e. année de la guerre. Arch. Pythodorus. 404 ans avant J. C. 350 depuis la fondation de Rome.

Au commencement de la premiere année de cette olympiade quatre-vingt-quatorze, finit la guerre du Péloponneſe par la priſe d'Athenes, dont Lyſander ſe rendit maître après ſix mois de ſiege, environ le 28 d'avril. Les Thébains opinoient à la détruire. Lacédémone la conſerva, & y établit trente tyrans. Théramene leur chef fut tué, quoique le plus modéré de tous. Eclypſe de ſoleil le 3 ſeptembre vendredi à la 9. h. 12′.

Ainſi la guerre du Péloponneſe dura vingt-ſept ans ſix mois. Les fortifications du port de Pyrée qu'avoit faites Thémiſtocle, furent raſées. (Pauſan. IN ATTIC.) Alcibiade mourut cette même année. (Diod. 13.)

LES COMÉDIES D'ARISTOPHANE.

LES COMÉDIES D'ARISTOPHANE.

LES ACHARNIENS.

Comédie jouée la 6e. année de la guerre du Péloponnèſe, la 3e. de la 88e. olympiade [1], aux fêtes Lénéennes, ſous l'archonte ſucceſſeur d'Euclides, ſoit Euthymenes ſuivant la préface grecque, ſoit Euthydémus ſelon MM. Samuël Petit & Paulmier, ſoit Scithodorus ſelon Diodore. La preuve de cette date eſt tirée de l'ancien ſujet grec, & confirmée par les paroles mêmes d'Ariſtophane, que l'on expoſera.

Le ſujet de cette piece regarde directement le bien public & l'état entier. Le but du poëte eſt d'engager Athenes à conclure la paix avec Lacé-

1 426 ans avant J. C. Ariſtophane fit repréſenter dans cette même olympiade quatre de ſes pieces, dont voici les titres d'après M. Brunck, de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-lettres. Je ne pourrai jamais citer avec trop d'éloges ſon édition grecque d'Ariſtophane, dans laquelle la profonde connoiſſance des anciens, la ſaine critique, le goût & la bonne littérature ſe font également admirer & rechercher.

démone ; mais la conduite & le tour qu'il prend pour traiter une affaire d'état si délicate, sont fort énigmatiques. Il y a même généralement parlant, beaucoup de bas comique, sur lequel il faut glisser légérement, ou plutôt qu'il faut supprimer.

Pour l'intelligence du plan & des plus précieux morceaux, il est nécessaire de reprendre les choses dès leur source ; c'est-à-dire, de remonter au commencement de la guerre du Péloponnese. Bien des causes contribuerent à l'allumer & à l'entretenir. Elles sont déduites dans Thucydide, & en partie dans le PÉRICLÈS de Plutarque. Périclès en effet, une des meilleures têtes & des plus grands capitaines des Athéniens, joua un grand rôle dans cette guerre si funeste à toute la Grèce. Quelque brouillés que fussent les intérêts, il lui eût été aisé

Cette édition est connue sous le titre suivant : ARISTOPHANIS COMÆDIÆ EX OPTIMIS EXEMPLARIBUS EMENDATÆ STUDIO RICH. FRANC. PHILIP. BRUNCK ARGENTORATENSIS. Argentorati, sumptibus Joh. Georgii Treuttel, bibliopolæ, M. DCC. LXXXIII, en quatre vol. in-8°. A la tête du premier volume on lit une préface où se trouvent les pieces d'Aristophane disposées dans l'ordre chronologique. Voici donc le titre de celles qui furent jouées dans la 88e. olympiade :

OLYMPIADE LXXXVIII.

Années.	Archontes.	Noms des comédies.
1.	Diotime	ΔΑΙΤΑΛΗΣ.
2.	Euclide	ΒΑΒΥΛΩΝΙΟΙ.
3.	Euthydeme	ΑΧΑΡΝΗΣ.
4.	Stratocles.	ΙΠΠΗΣ.

de tout pacifier. Mais loin de s'y prêter, on prétend qu'il souffla le feu de la discorde, & qu'il fut l'unique auteur de cet incendie universel. Voici le fait, « dont Aristophane a fait tant de bruit (dit » Plutarque) que le peuple avoit toujours ses vers » à la bouche ».

Il y avoit à Athenes une beauté célebre nommée Aspasie [1], que son esprit & ses charmes rendoient l'oracle des Athéniens. Les plus grands personnages se faisoient honneur de la voir. Socrate même ne dédaignoit pas de lui faire sa cour. Elle gouvernoit l'état sans paroître se mêler de rien. Périclès en fut épris, & elle se l'attacha si bien, qu'il répudia sa femme pour l'épouser. Elle avoit entretenu chez elle des courtisanes. Quelques jeunes gens d'Athenes s'aviserent dans l'ivresse d'aller à Mégare, & d'enlever une courtisane nommée Simætha. Les Mégariens offensés allerent à leur tour à Athenes, d'où ils enleverent deux courtisanes d'Aspasie. Ce rapt de trois femmes perdues fut plus fatal aux Grecs, que n'avoit été aux Troyens celui d'Hélene : car il en coûta aux premiers près de vingt-huit ans de la plus cruelle guerre qu'ils eussent encore éprouvée, & il s'en fallu peu que les Grecs conjurés à se perdre ne renversassent la plus brillante de leurs républiques, je veux dire Athenes.

1 Plutarque dans Périclès, tome II, édit. in-8°. Paris, Cussac.

Périclès épousa, dit-on, les intérêts d'Aspasie si vivement, qu'il porta un décret terrible contre les Mégariens. « Archidamus[1], roi des Lacédæmoniens, fit tout ce qu'il peut pour accorder » la plupart des différens (entre les Athéniens » trop fiers & le reste de la Grece), en appaisant » & adoulcissant leurs alliez, de maniere que les » Athéniens n'eussent point eu la guerre pour les » autres charges qu'on leur mettoit sus, s'ilz se » fussent voulu condescendre à révoquer le décret » qu'ilz avoyent fait contre les Mégariens : Au » moyen de quoi Périclès, qui résista plus que nul » autre à ceste révocation, & qui aguisa & incita » le peuple à persévérer opiniastrement en ce » qu'il avoit une fois ordonné contre les Méga- » riens, fut seul estimé cause & autheur de la » guerre péloponnésiaque. Car on dit que les La- » cédæmoniens envoyerent des ambassadeurs à » Athenes sur ce poinct là, & comme Périclès » allégua une loy qui défendoit d'ôter le tableau » sur lequel un édict public auroit une fois esté » écrit, il y eut l'un des ambassadeurs de Lacé- » dæmone, nommé Polyarces, qui lui dit : Et » bien, ne l'oste pas, mais tourne-le seulement ; » car vous n'avez point de loy qui vous défende » cela. Ce mot fut trouvé plaisant, mais non » pour cela Périclès n'en fleschit jamais : & pour-

1 Plutarque, traduction d'Amyot, ib. page 241 & suiv.

» tant semble il qu'il avoit quelque occasion secrette
» de propre & particuliere malvueillance contre
» eulx *. Mais la voulant couvrir d'une cause pu-
» blique & manifeste, il leur osta & retrancha
» les terres sacrées, qu'ilz mettoyent au labou-
» rage, & pour ce faire meit en avant un décret,
» Que l'on leur envoyst un hérault pour les sommer
» de s'en déporter, & que le mesme hérault allast
» aussi devers les Lacédœmoniens pour en accuser
» devant eulx les Mégariens. Il est bien certain
» que ce décret fut mis en avant par Périclès,
» aussi n'y a il rien qui ne soit juste & raison-
» nable : mais il advint que le hérault qui y fut
» envoyé mourut, & pensa on que les Mégariens
» l'eussent fait mourir. Parquoi Charinus incon-
» tinent proposa un décret contr'eulx, Qu'ils
» fussent déclarés ennemis mortels des Athéniens
» à jamais sans espoir de réconciliation quelcon-
» que : & que si un Mégarien mettoit le pied seu-
» lement dedans le territoire d'Attique, qu'il fust
» puny de mort, & que les capitaines annuelz
» quand ilz feroyent leur serment ordinaire, ju-
» rassent entre les autres articles, que tous les ans
» ilz entreroyent en armes par deux fois dedans
» le pays, & au dommage des Mégariens ; & que
» le hérault Anthémocritus fut enterré au lieu
» qui s'appelloit lors les portes Triasienes, &

* Les Mégariens.

» maintenant s'appelle Dipylon [1]. Mais les Mé-
» gariens nians fort & ferme qu'ilz euſſent eſté
» cauſes de la mort de ceſtui Anthémocritus, en
» rejettoyent la cauſe * ſur Aſpaſia & ſur Pé-
» riclès, allégans pour teſmoignage ces vers du
» poëte Ariſtophane en ſa comédie intitulée LES
» ACHARNES, qui ſont ſi vulgaires que le commun
» du peuple meſme les a en la bouche. » Nous
en avons dit le ſens. Il s'agit du rapt des cour-
tiſanes [2]. « Ains eſt-il bien mal aiſé (continue
» Plutarque) de ſçavoir dire à la vérité la pre-
» miere origine & cauſe primitive de ceſte guerre :
» Mais bien ſont tous les hiſtoriens d'accord, que
» Périclès fut principalement autheur de ce que
» le décret fait à l'encontre des Mégariens ne fut
» point révoqué. »

A ce morceau il en faut néceſſairement joindre un autre du même Ancien. « Si deſcendirent [3] les
» Lacédœmoniens & leurs alliez & confédérez,
» avec groſſe puiſſance aux pays de l'Attique ſoubs
» la conduite du roi Archidamus, & en ruinant

1 Dipylon, une des portes d'Athenes. Cette porte, remarque le ſçavant éditeur de Plutarque, M. l'abbé Brotier, de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-lettres, eſt encore aujourd'hui un des monumens d'Athenes.

* La cauſe du ſecond décret ſi foudroyant contr'eux.

2 Voyez ces vers de la traduction d'Amyot, dans l'acte II, ſcene V.

3 Ib. page 249.

» tout par où ilz passoyent entrerent jusques au » bourg d'Acharnes, là où ilz se camperent, » estimans que les Athéniens ne les y souf- » friroyent jamais, ains leur sortiroyent à l'en- » contre pour défendre leur pays, & montrer » qu'ils n'avoyent point le cueur failly. Mais Pé- » riclès considéroit qu'il seroit trop dangereux de » hazarder la bataille, où il estoit question de » la propre ville d'Athenes, contre soixante mille » combatans à pied, tant du Péloponnese que de » la Bœocie : car autant y en avoit il au premier » voyage qu'ilz y feirent. Et quant à ceulx qui » vouloyent combatre à quelque prix que ce fust, » & qui perdoyent patience de voir ainsi destruire » leur pays devant leurs yeux, il les reconfortoit » & appaisoit, en leur remonstrant, Que les arbres » taillez & coupez revenoyent en peu de temps, » mais qu'il est impossible de recouvrer les hom- » mes, quand on les a une fois perdus. » En effet, (suivant Thucydide & Plutarque) Périclès étoit sage. Car la vue des ennemis, en désolant ainsi le pays d'Acharnes qui faisoit la plus belle portion de l'Attique & du peuple d'Athenes, étoit de venir à bout ou d'attirer les Athéniens à une action générale, qui auroit sans doute décidé du sort d'Athenes, ou d'exciter les Acharniens à la révolte par la considération de l'indifférence d'un chef qui les abandonnoit au pillage. Périclès tint bon, &

ſauva Athenes, comme Fabius ſauva Rome, en temporiſant. Il ſe cantonna dans la ville en ſe moquant de tout ce qu'on pouvoit dire à ſon déſavantage. Il avoit de ſon côté d'aſſez belles actions pour ne rien appréhender ſur l'honneur. Cependant toute la république étoit partagée de ſentimens, & il ſe voyoit comme un pilote au milieu de l'orage. Les Acharniens ſur-tout vouloient qu'on donnât bataille. Cléon lui-même, cet homme populaire & maître du peuple, que nous ferons bientôt connoître, étoit le premier à animer la populace contre Périclès; mais le miniſtre habile dévora tout, & alla ſon train. Il fit porter la guerre dans le Péloponneſe par mer, & quand la ville n'eut plus beſoin de ſa préſence pour la contenir dans le devoir, il alla lui-même châtier les Mégariens.

Tandis que duroient ces pillages mutuels, & ils durerent long-temps, les Athéniens trouverent accès auprès de deux ou trois rois qui les bercerent de grandes eſpérances de ſecours. Mais apparemment leur politique alloit à amuſer les deux partis, & à les laiſſer s'entre détruire. Le ſénat Athénien ſe repaiſſoit de chimeres au ſujet de ces ſecours qui ne venoient point, & il en repaiſſoit le peuple pour tirer les affaires en longueur, comme Ariſtophane le lui reprochoit en face. Le premier de ces rois qu'on croyoit avoir gagnés, étoit Sitalcès roi de Thrace, que ſon beau-frère Nymphodore

Abdéritain * avoit mis dans le parti des Athéniens, & dont le fils & l'héritier préſomptif Sadocus avoit été fait citoyen d'Athènes. L'Abderitain promettoit que le Roi viendroit à bout de pacifier la Thrace, où la guerre étoit allumée, & que bientôt la république auroit les troupes Thraciennes à ſon ſervice. Perdiccas, fils d'Alexandre §, roi de Macédoine, étoit le ſecond ſur qui l'on comptoit; & le troiſieme étoit le roi de Perſe †. Nous dirons le reſte dans le détail de la piece à meſure qu'il en ſera beſoin. Il ſuffit de ſe rappeller encore que Périclès mourut deux ans & demi après le commencement de la guerre du Péloponnèſe, & que cette guerre commença la ſeconde année de la quatre-vingt-ſeptieme olympiade 431 avant J. C.

Il y a grand nombre de perſonnages dans cette piece d'Ariſtophane. Il n'a pour but, comme j'ai dit, que de montrer dans une allégorie combien la paix eſt préférable à la guerre. Il repréſente un homme qu'il appelle bon citoyen, quoiqu'il ne laiſſe pas de dire & de faire des bouffonneries fort paſſes. Le poëte feint que cet homme trouve le ſecret de faire ſeul ſa paix avec les ennemis, & de jouir ſeul des fruits de la paix, tandis que les

* Abdere, ville maritime de Thrace, bâtie par Hercule après qu'il eut vaincu Diomede, ſelon la fable.

§ Alexandre, fils d'Amyntas.

† Darius Nothus.

Acharniens, les Mégariens, & le peuple d'Athenes souffrent toutes les rigueurs de la guerre, amusés qu'ils sont par les promesses ou par les menaces du sénat, & par l'ambition du général Lamachus dont l'intérêt particulier est de prolonger la guerre. Ni les généraux, ni l'état, ni la mémoire de Périclès ne sont épargnés dans cette singuliere comédie.

ACTE PREMIER.

Dicæopolis ou le bon citoyen paroît seul : c'est un Acharnien désolé des pertes qu'il a souffertes & repassant dès le matin tous les sujets de chagrin qu'il a, il n'en trouve qu'un seul de joie, à savoir les cinq talens * que Cléon a été obligé de VOMIR. Ce sont ses termes. Il le taxe, dit le scholiaste †, d'avoir reçu de certains insulaires les cinq talens, à condition d'engager la republique à diminuer leur tribut annuel. Les Chevaliers ¶, ses ennemis déclarés, lui en firent un procès, & le contraignirent de RENDRE GORGE §, pour user

* Un talent, mille écus.

† Après Théopompe.

¶ Les chevaliers, second ordre des quatre d'Athenes. On en parlera ailleurs.

§ Mad. Dacier dit que ces cinq talens furent donnés à Aristophane après la comédie des CHEVALIERS, pour avoir joué Cléon. C'est une mépriſe visible. La comédie des CHEVALIERS est postérieure.

du terme d'Ariſtophane. Il en fait compliment aux chevaliers comme d'une action digne de la Grece.

Mais d'un autre côté Dicæopolis eſt affligé de voir tout changé dans Athenes juſqu'au goût, par exemple, de voir qu'on préfere les pieces de Théognis à celles d'Eſchyle. Il donne ici ſur les doigts à quelques poëtes & muſiciens ; c'eſt ſa manie. Enfin il s'impatiente d'être ſi long-temps à attendre que le peuple s'aſſemble. Il ſe plaint de ce que chacun s'amuſe au marché, & tâche d'éviter les coups de cordes colorées qu'on donnoit aux pareſſeux pour les reconnoître & leur faire payer l'amende. Il ajoute que les magiſtrats mêmes ne ſe preſſoient pas de venir, bien diſpoſés du reſte à fondre comme un eſſain pour ſe diſputer les premieres places. Tout cela annonce une aſſemblée †. « Mais hélas, dit-il, ils ne ſe ſoucient point de » la paix. Je ſuis le ſeul qui ſoupire après elle, » & qui regrette mon village. » La raiſon qu'il en apporte, c'eſt que ſon champ ne lui dit point, va acheter du charbon, de l'huile, du vinaigre. Il produit tout.

† Le lieu de l'aſſemblée du peuple ſe nommoit Πνύξ, par alluſion aux moiſſons épaiſſes. Les principaux magiſtrats s'appeloient PRYTANIENS Πρυτάνεις, par rapport au lieu où ils s'aſſembloient extraordinairement, nommé PRYTANÉE. C'étoit un palais où l'on entretenoit aux frais de la république ceux qui s'étoient diſtingués par quelque ſervice ſignalé.

Dicæopolis las de tant d'assemblées qui ne produisent rien, va donc à celle-ci résolu de troubler tout, si l'on y parle d'autre chose que de la paix qu'il souhaite. Aussi-tôt le théâtre se remplit de magistrats du Prytanée qui se précipitent pour être les premiers placés *. Un hérault les fait ranger & demande QUI VEUT PARLER †. Amphithéus se présente. Il commence par prouver qu'il est issu des dieux, & que les dieux lui ont ordonné de parler de paix. Cet Amphithéus représente un noble gueux. Car après avoir fait sa généalogie divine, il se plaint de n'avoir pas un sol; mais au mot de paix avec les Lacédémoniens on le fait chasser. Dicæopolis remontre que c'est une injustice de traiter si mal un homme qui veut procurer le bien de la patrie. On le fait taire lui-même. Il réplique. A l'instant on annonce les ambassadeurs d'Athenes qui reviennent de la cour du roi de Perse. Leur scene est curieuse. Car ils disent d'abord qu'ils ont été députés depuis douze ans § avec deux dragmes ¶ par jour. C'est un ridicule que le poëte veut donner à ceux qui briguoient les ambassades & les prolongeoient pour s'enrichir. Il n'en veut

* Aristophane raille souvent sur cette puérile précipitation.

† Formule ordinaire.

§ Depuis l'archonte Euthymene, il veut dire depuis fort longtems.

¶ Une dragme, dix sols.

pas

pas moins au gouvernement qu'il taxe de profusion & de folle dépense en députations inutiles. Les ambassadeurs disent qu'ils ont beaucoup souffert en chemin, qu'on les a parfaitement bien reçus, qu'ils ont beaucoup bû & mangé pour se distinguer auprès des Perses qui n'estiment que ceux qui boivent & mangent beaucoup. La raison burlesque de leur long retardement, c'est le détail des grands repas qu'il leur a fallu faire. Enfin pour fruit de leur ambassade ils amenent Pseudartabane le favori du roi. Cela est interrompu par les A PARTE de Dicæopolis qui se désespere de voir que la république soit aussi dupe qu'elle l'est.

En effet, le Satrape interrogé répond dans son langage barbare d'une maniere inintelligible. Dicæopolis le tire à quartier, & venant au fait il demande si le roi envoye de l'argent à Athènes, & si les députés nouvellement revenus ne trompent point le peuple. Il répond lui-même pour le Satrape, comme s'il lui voyoit faire des signes qui signifient NON pour le premier article, & OUI au second. Le héraut l'interrompt & déclare au Satrape que le sénat le prie d'aller au Prytanée *, où il sera bien reçu. Dicæopolis est indigné de cette duperie. Quoi, dit-il, faire à des ambassadeurs subornés un honneur qui n'est dû qu'aux véritables! Etre assez insensé pour vouloir être séduit par ces

* Palais où on logeoit les ambassadeurs. Voyez la note précédente.

mascarades, pour peu qu'on nous flate de fausses espérances de secours contre les Lacédémoniens ! Telle est au moins la pensée du bon citoyen. Il prend le parti de tirer à l'écart Amphithéus, & il lui dit à l'oreille, pour achever les ambassadeurs & le gouvernement : « Prenez-moi ces deux » dragmes que je vous donne, & faites alliance » pour moi seul & ma famille avec les Lacédé- » moniens. (à part.) Vous autres, Messieurs, en- » voyez & recevez des ambassadeurs tant qu'il » vous plaira, & bayez aux corneilles *. »

Le héraut appelle à son tour Théorus, qu'on avoit envoyé chez le roi de Thrace.

DICÆOPOLIS (à part.)

Autre imposteur gagé pour nous amuser.

THÉORUS.

Je ne serois pas resté si long-temps en Thrace, si....

DICÆOPOLIS (à part.)

Si tu n'avois eu une grosse récompense.

THÉORUS.

Si la neige & la glace n'eussent rendu les chemins impraticables. Car tandis que Théognis donnoit ici une piece (allusion maligne à ses poésies à la glace) je buvois avec le roi Sitalcès. En vérité il adore Athenes, & nous n'avons pas de meilleur ami. Croiriez-vous qu'il porte sa tendresse jusqu'à écrire

* κιχήματι.

sur ses murs, CHARMANS ATHÉNIENS *. Son fils, que nous avons fait Athénien, souhaitoit fort de venir prendre part à nos fêtes. Il a prié le roi son pere de secourir sa nouvelle patrie. Celui-ci a juré dans un sacrifice, qu'il enverra le secours promis; & ses armées sont si nombreuses qu'on s'écriera en les voyant, quelle prodigieuse quantité de moucherons † !

DICÆOPOLIS.

Je veux être pendu, si j'en crois un mot.

THEORUS.

Il envoye même avec nous les plus braves Thraciens.

Le héraut les appelle. C'étoient des Odomantes ¶, peuples féroces, grands mangeurs d'ail, & qui demandoient pour solde deux dragmes : chose à remarquer. Dicæopolis peu content de ces troupes auxiliaires qui dévoroient la république, trouve moyen de faire rompre l'assemblée sous prétexte d'une superstition. Tout s'en va, hors Dicæopolis qui apperçoit son ami Amphithéus. Celui-ci revient, comme on voit, en bien peu de temps. Mais Aristophane cherche ici beaucoup plus le plaisant que le vraisemblable. Il y paroît

* Allusion aux bergers, qui gravent sur l'écorce le nom des bergeres qu'ils aiment.

† Trait de satyre contre la voracité des troupes étrangeres qui mangoient l'état, quand il les appeloit.

¶ Odomantes, nation vers le fleuve Strymon.

par l'assemblée ridicule qu'il fait tenir, & par sa hardiesse à jouer des ambassadeurs, des rois, des alliés, & tout l'état.

« J'accourois, (dit Amphithéus) pour vous » apporter la paix. Mon dessein a été éventé » par des vieillards austeres, de vrais guerriers » de Marathon *, des Acharniens en un mot, » qui crioient de toute leur force : Ah perfide, » tu portes la paix, & nos vignes sont brûlées ! Ils » prennent des pierres : Je fuis. Mais ils n'ont » cessé de me poursuivre avec de grands cris. »

DICÆOPOLIS.

Laissons-les crier. Où sont les traités ?

AMPHITHÉUS.

J'en ai de trois goûts. En voici de cinq ans, goûtez. (Il en parle comme des vins.)

DICÆOPOLIS (faisant une grimace.)

Fi, celui-ci sent la poix & le goudron de vaisseau. (Allusion aux flottes qu'on équipoit pour la guerre.)

* Cela a l'air de raillerie. Les Athéniens ne voyoient rien de plus grand que leurs anciens guerriers qui se trouvèrent à la bataille de Marathon. Ils y firent en effet des prodiges de valeur. Aussi perpétua-t'on leur mémoire par quantité de monumens. Eschyle avoit le sien auſſi-bien que Miltiade, au rapport de Pausanias (IN ATTICIS.) « Les » Marathoniens disent, ajoute-t-il, que durant le combat il parut un » homme vêtu & armé en payſan, qu'il tua quantité de barbares » avec une espece de soc de charrue, & qu'ensuite il disparut. » L'oracle consulté au sujet de cet homme, ne répondit rien autre » chose aux Athéniens, sinon qu'ils eussent à révérer LE HÉROS DE LA » CHARRUE. On érigea en son honneur un monument de marbre » blanc. »

AMPHITHÉUS.

Goûtez d'un de dix feuilles.

DICÆOPOLIS (secouant la tête.)

Aye, celui-ci est encore un peu aigre. Il sent les allées & venues des ambassadeurs, & le retardement des alliés.

AMPHITHÉUS.

Hé bien, en voilà un autre de trente ans sur mer & sur terre.

DICÆOPOLIS.

Donnez, donnez. O dieu, celui-ci est pure ambrosie, vrai nectar, &c.

Ce n'est là qu'un essai des fréquentes allégories dont Aristophane est rempli. Dicæopolis content d'avoir sa recette qui le délivre désormais de toute crainte, remercie son ami. Amphithéus se retire pour ne pas rencontrer les Acharniens qui le poursuivent; & l'autre va chez lui pour préparer un sacrifice à Bacchus en action de graces du bienfait qu'il vient de recevoir.

Les Acharniens entrent tumultuairement sur le théâtre. Ils se séparent en deux demi-chœurs, & cherchent par tout, mais en vain, le porteur de traités pour le lapider, comme si un traité de paix eût été à leur égard une marchandise de contrebande.

ACTE II.

La premiere scène n'est que le sacrifice de Dicæopolis. Il impose silence à ceux qu'il rencontre. Il est suivi de sa femme, de sa fille, & de ses valets, qui portent ce qui est nécessaire au sacrifice. Je ne dois pas insister sur cette scène, ni sur la priere du sacrificateur, excepté sur un seul endroit qui confirme la date de cette piece. Le voici. » O Phalez, je m'adresse à vous à la sixieme » année * qui enfin me fait revoir ma chere patrie, » après mon traité particulier avec les Lacédé- » moniens. Me voilà donc délivré des miseres, des » inquiétudes, & des Lamachus. » Lamachus étoit un général d'armée d'Athenes qui joue son rôle dans cette comédie, c'est-à-dire, qui y est maltraité en personne malgré sa dignité & ses exploits.

Le chœur entendant parler Dicæopolis de traités, tourne toute sa colere contre lui, & se dispose à le lapider. Le citoyen demande qu'au moins on l'écoute. Cela fait un jeu de théâtre. Les Acharniens s'emportent contre ceux de Lacédémone comme si c'étoient des gens sans foi. Dicæopolis se met en devoir de les justifier, & de prouver qu'ils ne sont pas les auteurs des maux de la Grece.

* Il y avoit donc six ans que la guerre du Péloponnese étoit commencée quand on joua cette piece. Cette date de six ans est encore énoncée dans un autre endroit, où il est dit que depuis six ans on ne voyoit plus d'anguilles de Copaïs, Lac de Béotie, à cause de la guerre qui interrompoit ce commerce.

Le chœur s'irrite de plus en plus. Leur compatriote a beau demander grace, on s'apprête à le lapider ſans miſéricorde. Le villageois ne ſçachant comment ſe tirer de leurs mains s'aviſe d'un ſtratagême, c'eſt de les menacer de tuer leurs amis qu'il a en ôtage. Cette menace eſt pour eux une énigme qu'ils ne comprennent point. A-t-il quelqu'un de nos enfans chez lui ? Mais il éclaircit le myſtere par une bouffonnerie, afin de parodier le Télephe * d'Euripide. Car comme Télephe pour ſe ſauver des mains des Grecs menace de tuer Oreſte, de même Dicæopolis tire l'épée, afin de percer (le devineroit-on ?) un ſac de charbons †. On ne voit pas là le mot pour rire, même en ſe tranſportant à Athenes, ſi ce n'eſt la parodie. A l'égard des charbons qui ſont ſi chers aux Acharniens, qu'ils demandent grace pour eux avec des larmes comiques, j'ignore où eſt la fineſſe, ſi ce n'eſt de dire que les vignes d'Acharne ayant été brûlées, elles tenoient ſi fort au cœur des habitans, qu'ils en chériſſoient juſqu'aux

* Tragédie perdue d'Euripide. Le ſcholiaſte prétend ſans preuve que le poëte attaque ici le TÉLEPHE d'Eſchyle. Ariſtophane fait à-peu-près la même parodie dans les HARANGUEUSES, où il s'agit du TÉLEPHE d'Euripide.

† La plaiſanterie bonne ou mauvaiſe que le traducteur n'apperçoit pas, conſiſte en ce que les Acharniens qui compoſent le chœur de cette piece, étoient preſque tous charbonniers de profeſſion ; & qu'ainſi un ſac de charbons devoit leur être quelque choſe de cher & de précieux. (Note de l'ancien éditeur.)

charbons, ou parce qu'ils aimoient leurs foyers; & qu'ils ne haïſſoient pas la bonne chere, ou tout ſimplement parce qu'ils faiſoient commerce de charbons. Auſſi Ariſtophane fait-il dire au chœur compoſé de vieillards, qu'ils n'ont plus cette légereté avec laquelle ils égaloient celle de Phayllus * bien que chargés de ſacs de charbons. Quoi qu'il en ſoit, le poëte joint tellement l'idée de charbons avec celle d'Acharniens qu'il leur fait preſque invoquer une muſe charbonniere. Car il la compare à la fumée qui ſort du braſier quand on fait griller les viandes. Il faut paſſer ces mœurs & ces railleries à une république où grands & petits, nobles & roturiers, riches & pauvres, tout étoit égal en fait de politique & de liberté. Du reſte Dicæopolis pour parodier juſqu'au bout la ſcène de Télephe badine ſur la peur de ces charbons qu'il menaçoit; il leur pardonne, & met bas l'épée, quand les Acharniens ont laiſſé tomber leurs pierres.

La treve étant conclue entre cet homme & ſes compatriotes, il ſe détermine à leur parler en faveur des Lacédémoniens, quoique cette maniere lui paroiſſe infiniment délicate. Car, à l'en croire, les Athéniens, & tous ceux des bourgs de l'At-

* Phayllus, célebre par ſa légereté à la courſe. Une épigramme citée par le ſcholiaſte dit qu'il avoit ſauté l'eſpace de cinquante pieds. Apparemment qu'il ne s'agit pas d'un ſaut à plate-terre.

tique veulent être loués, flattés, & careſſés par les orateurs. Ils ne veulent pas voir qu'on les trahit ; ils ne cherchent qu'à juger du matin au ſoir, ſurtout à condamner, ſans s'embarraſſer des affaires les plus eſſentielles de la Grece & de l'état. C'eſt ainſi que Démoſthène dans la tribune gourmandoit les Athéniens. On trouvera ſouvent en liſant notre poëte, que j'ai eu raiſon de dire qu'il ne les gourmandoit pas moins ſur le théatre. « Je ſçai, (ajoute Dicæopolis au nom d'Ariſ» tophane) je ſçai ce qu'il m'en coûta pour » ma comédie de l'an paſſé. Cléon me traîna » à leur tribunal, & avec un bruit effroyable *, » il déchargea ſur moi des torrens d'impoſtures » & de calomnies, en un mot je penſai périr dans » le bourbier où il me plongea. » Cette comédie étoit intitulée les BABYLONIENS §, & Cléon y avoit été apparemment maltraité. Comme cette piece avoit été jouée vers le printems aux fêtes dionyſiales en préſence des alliés qui apportoient alors leurs tributs à Athenes [1], Cléon en prit occaſion d'accuſer le poëte d'avoir livré les citoyens & l'état à la riſée des étrangers. Il lui diſputa même ſon droit de citoyen d'Attique. Ariſtophane ſe tira de cette affaire, ainſi que nous l'avons expli-

* Cléon avoit la voix forte & enrouée. On le verra dans la ſuite.

§ Comédie perdue.

1 Voyez Samuël Petit, MISCELLAN. 1, 3.

qué dans le discours précédent. En jouant la comédie des ACHARNIENS il ne se trouva plus dans le même cas, puisqu'il la représenta aux fêtes Lénéennes sur la fin de l'automne, tems où il n'y avoit plus d'étrangers dans la ville. C'est ce qui le fait parler si librement, & plus librement que jamais, de la république & de Cléon. Le procès que lui fit Cléon donna lieu à la comédie suivante intitulée LES CHEVALIERS.

Le villageois en finissant sa plainte s'avise d'un artifice comique pour parler sans danger en faveur des Lacédémoniens : c'est de se déguiser en gueux afin d'exciter davantage la pitié. » Pourquoi tant » de détours, dit le chœur, prenez-moi le casque » infernal du poëte Jerôme, & parlez comme » un Sisyphe *. Ce Jerôme qu'on raille ici étoit

* Sisyphe, selon la fable, revient des enfers. (Voyez PHILOCTETE, tom. III, pag. 496.) Voici comment Noël de Comti raconte la chose après Démétrie sur les olympies de Pindare. « Les autres » maintiennent que (Sisyphe fut condamné à rouler sa pierre aux » enfers) pour avoir déloyaument trompé les démons soûterrains, » disant qu'après sa mort il descendit aux enfers, & fit là-bas un » tour de son métier à Pluton. Comme il étoit en l'article de la » mort, il commanda à sa femme de jeter son corps emmi la place » sans sépulture. Ce qu'elle ayant fait, il demanda permission à » Pluton d'aller châtier sa femme qui tenoit si peu compte de lui, » promettant de retourner en bref. Mais lui étant sa requête accordée » sous cette condition, comme il eut de rechef goûté l'air de ce » monde, il ne voulut plus retourner en l'autre, jusqu'à tant que » Mercure l'empoignant au collet, l'y ramena, mettant en exécution » ledit arrêt des dieux contre lui. D'autres veulent encore que ce soit » pour avoir pris à force sa niece Tyrrho. » Traduction de Jean de Montlyard, 1607.

» un poëte tragique †, mais extraordinaire & » irrégulier dans ſes imaginations dépourvues du » jugement. Il viſoit au terrible, & ne laiſſoit » pas de s'attirer quelquefois des applaudiſſe- » mens. » Il avoit une grande & noire chevelure qu'Ariſtophane appelle perruque ou caſque d'enfer, par alluſion à un proverbe fait au ſujet de ceux qui ſe rendoient inviſibles par enchantement.

Afin d'exécuter ſon projet de gueuſerie, le bourgeois d'Acharne frappe à la porte d'Euripide. Le valet Cephiſophon ouvre. Euripide eſt-il ici, dit le bourgeois? Il y eſt & n'y eſt pas *, répond le valet. Il s'explique : c'eſt que le corps d'Euripide y eſt; à l'égard de ſon eſprit, il bat la campagne pour recueillir de petits vers. On appelle Euripide. Il ſe fait tirer l'oreille. Enfin il arrive; & Dicæopolis avec cet air guoguenard que prend volontiers Ariſtophane au ſujet d'Euripide, demande par charité à ce poëte quelqu'un de ſes lambeaux tragiques dont il a coutume de revêtir ſes perſonnages. « Car enfin, dit-il, il me faut » faire à ce peuple un long diſcours, qui étant » mal dit, me procureroit la mort ».

† Suidas.

* Ce mot paroît une parodie de quelques réponſes ambiguës de ce goût qu'on trouve dans Euripide, comme quand il fait dire au ſujet d'Alceſte, ELLE VIT ET NE VIT PLUS. (VI. vol. ALCESTE, act. I, ſc. IV.)

Euripide lui propoſe pluſieurs de ſes diverſes Tragédies. Mais l'autre répond toujours, « ce n'eſt » pas cela : il y en a une dont le Héros eſt encore » plus déplorable ». On nomme enfin Télephe. » Juſtement, dit le bourgeois, ce ſont ſes haillons » que je demande. Hola quelqu'un, dit Euripide, » qu'on m'apporte les habits déchirés de Télephe; » on les trouvera ſur ceux de Thyeſte *, & parmi » ceux d'Ino. »

On les apporte; & Dicæopolis s'en revêt en diſant quelques plaiſanteries de même goût; par exemple qu'il lui faut dans cette conjoncture paroître gueux, & non pas l'être, être riche aux yeux des ſpectateurs, & pauvre en apparence pour amuſer de vaines paroles les ſots Archaniens.

Devenu gueux, il importune de plus en plus Euripide par ſes demandes toutes comiques dans le même genre, juſqu'à lui demander un paquet de ces herbes que vendoit ſa mere. C'eſt un reproche qu'Ariſtophane fait ſouvent à Euripide, que celui d'être fils d'une vendeuſe de légumes. Que la choſe ſoit vraie ou fauſſe, la diſcuſſion en eſt peu utile, & & encore moins aiſée. Tout cela étoit extrêmement malin pour le temps. Euripide indigné, fait fermer la porte au nez de Dicæopolis. Celui-ci métamorphoſé en Télephe en prend toutes les manieres & tous les geſtes. Il rappelle ſon courage, & avec la

* Tragédies perdues.

permiſſion qu'il obtient d'une partie du chœur, il commence ſa harangue, ou plutôt la parodie de la belle ſcene de Télephe. On jugera de ces parodies de piéces perdues par celles qu'on verra de quelques tragédies que nous avons.

Voici le fond de la harangue, où il faut ſuppoſer ce ſel de parodie. Dicæopolis prie les Athéniens de ne pas trouver mauvais qu'il oſe parler d'affaires d'état, quoique gueux, puiſqu'il fait une tragédie, & que la tragédie a pour objet ce qui eſt juſte. Il ajoute que Cléon ne ſe plaindra plus qu'il parle mal de la république en préſence des étrangers *. Tel eſt l'exorde. Il déclare enſuite qu'il hait les Lacédémoniens. « Mais après tout, » dit-il, pourquoi les accuſer de la perte de nos » vignes? Au moins je ne parle point d'Athenes; » ſongez, dis-je, Meſſieurs, que je ne parle point » de l'Etat. Mais quelques hommes perdus, diſ» famés, ſans foi, ſans loi, ſans naiſſance, ca» lomnierent les Mégariens. Tout devint Méga» rien à leurs yeux. L'on n'apportoit rien au mar» ché qui ne le fût, & qu'on ne confiſquât ſur ce » pied-là. C'étoit peu. Nos jeunes étourdis dans » l'yvreſſe vont à Mégare, & enlevent Simætha. » Les Mégariens, pour s'en venger, dérobent

* Il s'enſuit donc des paroles mêmes d'Ariſtophane, que cette comédie parut aux fêtes de Bacchus ſur la fin de l'automne, lorſque les étrangers n'étoient plus à Athenes.

» deux courtiſanes d'Aſpaſie. Voilà la ſource de » la guerre qui inonde la Grece. Trois courti- » ſanes ! Voilà la cauſe des emportemens de Pé- » riclès. Voilà pourquoi il a tant éclaté, tant fou- » droyé * dans le Sénat, & brouillé enfin la » Grece entiere. Voilà le principe de cet édit fa- » tal qui interdiſoit aux Mégariens la terre & la » mer. Ceux-ci contraints par une cruelle néceſ- » cité, prient les Lacédémoniens de ſolliciter pour » eux la reſciſion d'un ſi funeſte décret porté pour » un ſujet ſi frivole. Nous n'écoutons ni les prieres » ni les ſoumiſſions. De-là les fureurs de la guerre » & le bruit des armes. Il ne falloit pas cela, di- » ra-t-on. Dites donc ce qu'il falloit faire ? » C'eſt-à-dire comment ſe devoient comporter les Lacédémoniens. Dicæopolis en effet apporte aux Athéniens un exemple comique, mais qui ne ſouffre pas de réponſe. « Si quelque Lacédémonien eût » enlevé un chien § à ceux de Seriphe, la moindre

* Ce paſſage eſt cité par Cicéron, pour faire voir le caractere de l'éloquence de Périclès.

§ « Suppoſons qu'un Lacédémonien eût abordé dans un eſquif » votre île de Seriphe, qu'il y eût tué une petite chienne, quand » bien même il la leur rendroit ainſi morte, &c. » Seriphe, appelée par Ovide PARVA SERIPHOS, aujourd'hui Serfo ou Serfanto, n'étoit gueres connue que par ſes grenouilles qui ne crioient point, à ce qu'on dit. Elle étoit du domaine d'Athenes & peu éloignée de Lacédémone, vers la côte orientale du Péloponneſe ou de la Morée.

Kuſter adopte une autre interprétation. « Je ſuppoſe qu'un Lacé- » démonien ſecrettement venu dans un eſquif eût enlevé furtivement

» de vos îles †, & qu'on vînt vous demander juſ-
» tice, ne vous verroit-on pas auſſi-tôt en mou-
» vement pour équiper trente vaiſſeaux afin de
» venger cette injure ? &c. »

Le chœur ſe partage en deux bandes, dont l'une blâme & l'autre approuve l'orateur. L'une trouve qu'il dit la vérité, l'autre prétend qu'il ne faut pas la dire. Grand bruit de part & d'autre. La diſcorde qui s'en mêle, fait qu'on appelle à grands cris Lamachus au ſecours.

Il vole ſur le champ à ces cris de guerre. Il fait l'empreſſé comme s'il agiſſoit d'une ſurpriſe de l'ennemi, ou d'une ſédition fort ſérieuſe. On lui défere un gueux qui parle avec audace des affaires d'état, & calomnie la république. Dicæopolis fait beaucoup de ſoumiſſions railleuſes au grand Lamachus pour obtenir un moment d'audience. Il contrefait l'effrayé à la vue de l'armure, des plumes, & des aigrettes du terrible guerrier. Ainſi l'appelle-t-il en tremblant pour le rendre ridicule au ſuprême degré. C'eſt, ſi je ne me trompe une imitation burleſque de l'adieu d'Hector à Andromaque, qui eſt un des plus beaux endroits d'Homere. Car Hector en diſant à ſon épouſe un adieu

» un chien de Seriphe, & l'eût vendu en pays étranger. » Peu importe au fond. (Note de l'ancien éditeur.)

† Seriphe, petite île de la mer Égée, une des Cyclades, roche pélé, & preſque deſert du temps d'Ariſtophane.

qui fut le dernier, remarque que l'enfant d'Aſtyanax qu'elle tenoit entre ſes bras eut peur du caſque chargé d'aigrettes que portoit ſon pere ; & il eſt dit qu'Hector le mit bas. Dicæopolis tout ſaiſi d'effroi prie Lamachus d'en faire de même. Le général, qui ſent la raillerie, veut ſe fâcher. Mais le prétendu gueux quitte ſon perſonnage, redevient lui-même, fait le fâché à ſon tour, & muni de ſes traités comme d'un bouclier, il fait face à ſon adverſaire. Il lui reproche aſſez nettement d'avoir été fait général plutôt par la voie de l'argent, que par celle du mérite. Il lui inſulte ſur ſa jeuneſſe & ſon oiſiveté, tandis qu'il profite (comme beaucoup d'autres qu'il inſinue) des récompenſes dues aux ſervices & à la valeur. O république, s'écrie Lamachus, doit-on ſupporter ces outrages ! Non, répond Dicæopolis, on ne devroit pas les ſouffrir, ſi tu n'étois pas au ſervice de la république.

Le premier jure une guerre éternelle aux Péloponnéſiens ; & l'autre, en vertu de ſes traités, leur permet à tous le commerce avec Athenes, excepté en faveur de Lamachus. Tous deux s'étant retirés, le chœur fait un de ces intermédes ſatyriques *, que j'appellerai diſcours aux ſpectateurs.

On y parle en faveur & au nom du poëte.

* Parabaſis.

Par

Par la bouche du cœur il se lave des calomnies que ses ennemis ont lancées contre lui ; il se justifie en particulier sur l'accusation d'avoir maltraité le peuple & l'état dans ses comédies †. Il prétend au contraire mériter de grandes récompenses pour avoir tâché de détromper les Athéniens au sujet des vaines promesses des nations étrangeres. Mais il se justifie avec hauteur & avec dérision. Plus cynique & non moins hardi que Démosthène, il traite ses citoyens d'enfans, & de dupes. Il leur reproche leur imbécillité à se laisser séduire par les fades louanges des étrangers, qui se récrient sur la beauté d'Athenes, & qui ne font rien pour elle ; tandis que lui Aristophane a seul osé leur dire la vérité en plein théatre au péril de sa vie. Il ajoute qu'à ce seul titre de véridique censeur, il est devenu l'objet de la curiosité de tous les alliés & tributaires d'Athenes. « Que » même sa gloire a été si loin, que le roi de » Perse interrogeant un jour les ambassadeurs de » Lacédémone, après leur avoir demandé quels » peuples de la Grece avoient le plus de forces » sur mer, les questionna ensuite sur Aristophane » & sur les sujets ordinaires de ses traits satyriques, ajoutant que ses conseils tendoient au

† Dans celle que nous n'avons plus, sur-tout dans les BABYLONIENS. La premiere étoit intitulée les DAÏTALIENS.

» bien, & que ſi les Athéniens les ſuivoient, » ils ſeroient les maîtres de la Grece. C'eſt pour » cela, (continue-t-on) que les Lacédémoniens » demandent qu'on leur rende Egine pour prélimi- » naire de la paix, non qu'ils ſe ſoucient beau- » coup de ce port, mais afin de nuire à ce poëte *. » Du reſte le chœur demande aux ſpectateurs qu'on laiſſe faire Ariſtophane, qu'il n'a en vue que le bien public, & qu'il le procurera de toutes ſes forces, non par des adulations baſſes, & par des ſoupleſſes artificieuſes ; mais par de ſalutaires avis. Il défie Cléon. Qu'en auroit-il à craindre, ayant pour lui la droiture & l'équité, aſſuré d'ailleurs qu'il ne ſera jamais répréhenſible de lâcheté en fait de bien public, comme l'a été ſon ennemi? Il n'y a certainement plus de république où l'on oſe parler ſur ce ton, & dans une comédie, aux premieres perſonnes de l'état, & à la république aſſemblée.

Je me ſuis étendu ſur ce point, parce qu'il jette un grand jour ſur les inimitiés perſonnelles entre Ariſtophane & Cléon, ſur la réputation du poëte, & ſur le caractere de la vieille comédie. Il ſeroit à ſouhaiter que nous euſſions de même la clef de quantité d'autres particularités, ſur-tout de l'inimitié d'Ariſtophane & d'Euripide. L'acte

* Il falloit qu'Ariſtophane eût du bien dans Egine. Auſſi Cléon l'avoit-il accuſé d'être Eginete. Voyez le DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

finit par une réprimande du chœur qui reproche à la république la préférence qu'elle donne aux jeunes citoyens sur les anciens dans le gouvernement de l'état & le commandement des armées. Cela regarde en partie Lamachus. Il étoit jeune, & il n'avoit pas encore fait parler en sa faveur les belles actions qu'il fit depuis, & qui obligerent Aristophane de lui rendre justice.

ACTE III.

Tout le reste de cette piece n'est ni long, ni curieux, & demande moins de discussion. Dicæopolis revient, & marque sur le théatre le marché où il permet aux Péloponnésiens, aux Mégariens, & aux Béotiens de venir faire le négoce pour lui à l'exclusion de Lamachus, comme il le lui avoit déclaré. Il ordonne de tout, comme s'il étoit le maître absolu en vertu de son traité avec Lacédémone.

Le marché ouvert, un Mégarien affamé, à cause du commerce interrompu par la guerre, vient apporter des marchandises. Ce sont ses enfans qu'il instruit à contrefaire le cri des porcs pour les vendre : scene du plus bas comique. Un délateur survient, & crie HARO pour avoir sa part de la confiscation. Dicæopolis le confond : autre scene mieux entendue, pour faire conclure que la paix faite, il n'y aura plus de Cléonyme, plus d'Hy-

perbolus, ni d'autres pareils fripons qui ſont tous nommés par leur nom, toujours prêts à déférer leurs citoyens, & à s'enrichir par les délations.

ACTE IV.

Un Béotien riche & chargé de quantité de denrées, herbes, poiſſons, gibier de toute eſpece, arrive à ſon tour au marché. Un autre délateur accourt. On le baffoue. Le valet de Lamachus vient de la part de ſon maître pour faire quelque achat. On le congédie impitoyablement. Le chœur commence à voir les grands biens que produit la paix, & à la ſouhaiter. Un héros annonce cette paix à toute la famille de Dicæopolis, & l'exhorte à la célébrer par une fête. Un miſérable laboureur qui a perdu ſes bœufs veut y prendre part; & un nouveau marié vient offrir des préſens à Dicæopolis pour participer, s'il eſt poſſible, à ſon bonheur. Mais ce bonheur incommunicable eſt réſervé à Dicæopolis qui ſeul a ſu connoître le prix de la paix, & ſe la procurer. Deux couriers arrivent: l'un demande Lamachus, & lui dit, qu'il faut courir aux armes contre les Béotiens; l'autre invite Dicæopolis à un feſtin. Cela fait un contraſte ridicule. Car Lamachus va malgré lui à la guerre, & le Villageois vole au feſtin après bien des railleries ſur Lamachus, & une anthiteſe ſoutenue de termes de guerre & de cuiſine.

ACTE V.

On annonce comiquement que Lamachus eſt bleſſé, & qu'on le ramene avec les fuyards. Il paroît lui-même déplorant ſon deſtin, & il ſert de jouet à Dicæopolis qui a bien dîné.

Ceux qui connoiſſent Ariſtophane me ſçauront gré de ma brieveté ſur les derniers actes de cette comédie. Il y en a d'entieres, ſur leſquelles il ſera difficile & peu néceſſaire de s'arrêter davantage.

PERSONNAGES.

DICÆOPOLIS.
UN HÉRAUT.
AMPHITHÉUS.
UN PRYTANE.
AMBASSADEURS ATHÉNIENS.
PSEUDARTABAS & ſes Eunuques.
THÉORUS.
THRACES amenés par Théorus.
CHŒUR de Vieillards Acharniens.
FEMME, FILLE } de Dicæopolis.
CÉPHISOPHON, valet d'Euripide.
EURIPIDE.
LAMACHUS.
UN MÉGARIEN.
FILLES du Mégarien.
UN SYCOPHANTE.
UN BÉOTIEN.
NICARCHUS.
VALET de Lamachus.
UN LABOUREUR.
UN PARANYMPHE.
DEUX COURIERS.
PLUSIEURS PERSONNAGES MUETS.

La ſcene eſt à Athenes, au milieu du Pnyx [1].

1 Le Pnyx étoit une place d'Athenes, peu éloignée de la citadelle. Les aſſemblées générales du peuple ſe tenoient dans cette place, ou dans celle qui ſervoit au marché, ou dans le théatre de Bacchus. Ces aſſemblées étoient ordinaires ou extraordinaires. Le peuple ſe rendoit de lui-même aux premieres, qui ſe tenoient toujours dans un des endroits que je viens d'indiquer : pour les extraordinaires, c'étoit aux magiſtrats qui les convoquoient, à en aſſigner le lieu. Tout le cours de cette piece apprendra l'ordre obſervé dans cette aſſemblée, connue ſous le nom d'Ἐκκλησια & déſignée ſouvent par celui de πολύφημος, parce qu'on y ouvroit ſouvent pluſieurs avis différens & oppoſés, d'où réſultoient de grands débats. Voyez Héſychius, au mot πολύφημος.

Scène de valet fuſtigé par les ordres de ſon maître.

LES ACHARNIENS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DICÆOPOLIS seul.

QUE de mauvais momens dans ma vie ! Pour des bons, j'en ai eu peu, très-peu, quatre au plus ; tandis que millemillions [1] de chagrins m'ont assailli. Mais, voyons quel plaisir j'ai eu, & s'il étoit bien fondé ? Bon : je me rappelle une occasion : elle étoit excellente : ce sont ces cinq talens que Cléon a été obligé de VOMIR. O la bonne chose ! Aimables cheva-

[1] ψαμμοκοσιογάργαρα, mot grec composé par Aristophane pour exprimer le plus grand nombre possible, comme l'explique Macrobe (saturn. v, 20.) ψαμμοκόσια plusieurs, γαργαρα multitude innombrable. J'use de la même licence qu'Aristophane pour rendre ce composé : je ne fais qu'un seul mot des deux mots MILLE MILLIONS. Le traducteur italien traduit : MA IN INNUMERABILI MI SON ACCORROCIATO. Cette traduction italienne est ancienne : en voici le titre : Le comedie de'l facetissimo Aristofane, tradutte di Greco in lingua commune d'Italia, per Bartolomio & Pietro Rositini de prat'alboino. In Venegia, M. D. XLV. petit forma in-8°. 1 vol.

liers, vous avez fait là une action digne de la Grece ... D'un autre côté, que de déplaisirs ! Au théatre, j'attends long-temps, la bouche béante, qu'on annonce Eſchyle ; à la fin l'on s'écrie : THÉOGNIS [1], FAITES PAROITRE LE CHŒUR. Jugez quel coup pour moi ! Autre bonne rencontre, c'eſt Dexithée qui, concourant pour le prix [2], alloit toucher un air Béotien. Au reſte, je n'ai pas été en plus mortelle poſition [3], qu'au moment où j'ai vu Chæris prêt à jouer un air orthien [4]..... Mais ! Depuis que je me pique de propreté, je n'ai jamais éprouvé pareille cuiſſon dans les yeux ; tant ils ſont chargés de la pouſſiere que je vois ce matin, à l'heure de l'Aſſemblée Suprême, s'élever dans ce pnyx déſert, pendant que chacun s'amuſe dans le marché, & cherche de côté & d'autre, à éviter les coups de

1 Voyez plus bas, ſcene VI, ce qu'Ariſtophane penſe de ce poëte.

2 Ἐπὶ μόσχῳ, pour le veau : car comme l'obſerve le ſcholiaſte cité par M. Brunck : ὅτι ὁ νικήσας ἆθλον ἐλάμβανε μόσχον. La plupart des interpretes ont fait un poëte-muſicien de ce μόσχος : ils ignoroient que le prix du concours pour ceux qui touchoient de la cithare, étoit un veau, & un taureau pour les poëſies dithyrambiques. Voyez Bentley, IN DISSERT. PHALAR. DE ORIGINE TRAGŒDIÆ, pag. 170.

3 J'ai interprété τῶτες d'après le traducteur italien, beaucoup plus littéral en cet endroit, où il traduit : ET A L'HORA IO MORI, ET MI RIVOLGEI QUANDO VIDI CHERIDE INCHINARSIA L'ORTHIO.

4 Voyez la note 2 dans le DIALOGUE SUR LA MUSIQUE, de Plutarque, tom. XXII, pag. 181. Paris, Cuſſac.

cordes colorées : les prytanes [1] mêmes n'arrivent pas : à la derniere extrémité ils ſe preſſeront, & comment ? Ils fonderont par pelottons, & ſe précipiteront à l'envi ſur les premieres places. Quant aux moyens de paix, ils n'en ont nuls ſoucis ? Athéniens, Athéniens !.... Pour moi j'arrive toujours ici le premier ; & me voyant ſeul, je m'aſſieds, je ſoupire, je bâille, je m'étends, je me ſoulage [2], je ne ſçais que faire, j'écris, je

1 Les prytanes étoient des officiers qui devoient préſider le ſénat, compagnie inſtituée par Solon, afin de prévenir le danger qu'il y avoit à laiſſer la puiſſance abſolue dans le peuple. (Voyez Plutarque, VIE DE SOLON, tom. 1, chap. XXX, XXXI. Paris, Cuſſac.) Ces prytanes étoient au nombre de cinquante, quand le ſénat étoit compoſé de cinq cens membres. Ce ſénat s'aſſembloit une fois chaque jour, par l'ordre des Prytanes, & quelquefois plus ſouvent, à l'exception toutefois des jours de fêtes. Ce ſénat prytanique étoit annuel, l'aréopagique au contraire étoit perpétuel. Les affaires publiques étoient du reſſort du premier ; & l'on ne pouvoit porter une affaire à l'aſſemblée ſuprême, ſans un ſénatuſconſulte, προβούλευμα. Les fonctions des prytanes étoient de convoquer le ſénat, d'avoir ſoin des affaires qu'on y portoit, de convoquer les aſſemblées du peuple & d'y préſider. Voyez l'HISTOIRE UNIVERSELLE depuis le commencement du monde juſqu'à préſent ; traduite de l'Anglois par une ſociété de gens de lettres, in-8°. Paris, Moutard, 1779, tom. IX, pag. 236 & ſuiv. RUDIMENTS OF THE GRECIAN HISTORY. By John Gaſt. Dublin, 1753, pag. 322 & ſuiv. REFLECTIONS ON THE RISE AND FALL OF THE ANTIENT REPUBLICKS. By Montagu, junior. London, 1760. pag. 81. M. l'Archer, de l'académie des inſcriptions & belles-lettres, dans ſes notes ſur Hérodote, tom. 1, pag. 415 & ſuiv. & tom. IV, pag. 291 & 293.

2 πέρδομαι, pedo, tiro corezze.

m'épile, je calcule : les champs me reviennent en tête ; alors plein d'ardeur pour la paix, de haine pour la ville, je regrette mon bourg. Là, jamais ce cri déchirant, ACHETEZ MON CHARBON, MON VINAIGRE, MON HUILE : là point d'ACHETEZ ; ce cri déchirant [1] en eſt banni, parce qu'on trouve tout chez ſoi. Je ſuis donc venu ici aujourd'hui, bien décidé à crier, à clabauder, à rabrouer les orateurs qui propoſeront d'autre ſujet que la paix. Mais bon, voici les prytanes : ils arrivent à midi. Je l'avois bien dit. Voyez comme ils ſe jettent ſur les premieres places ! Ne l'avois-je pas prévu ?

SCENE II.

DICÆOPOLIS, UN HÉRAUT, AMPHITHÉUS, UN PRYTANE.

LE HÉRAUT.

AVANCEZ plus avant, Meſſieurs, avancez, pour que vous ſoyez dans l'enceinte purifiée [2].

1 πρίων, diviſant avec la ſcie. L'addition de ν paragogique fait paſſer ainſi & par un jeu de mot très-agréable, le mot πρίω de la ſignification d'ACHETER, à celle de DÉCHIRER AVEC UNE SCIE. Ce jeu de mots ne pouvoit ſe rendre, mais j'ai tâché de rendre le ſens qu'y attachoit le poëte.

2 Cette purification conſiſtoit à arroſer à la ronde avec du ſang

AMPHITHÉUS.

A-t'on déjà parlé ?

LE HÉRAUT.

Qui veut parler ?

AMPHITHÉUS.

Moi.

UN PRYTANE.

Qui ?

AMPHITHÉUS.

Amphi-théos.

UN PRYTANE.

Ce n'eſt point là un mortel [1] ?

AMPHITHÉUS.

Non. Mais un immortel. En effet, cet Amphithéus eſt fils de Cérès & de Triptolème : de celui-ci naquit Céleüs, qui épouſa Phænarete, mon aïeule : elle en eut Lycinus mon pere. Je ſuis donc iſſu des dieux : & à ce titre, je ſuis le ſeul, chargé de leur part, de faire treve avec les Lacédémoniens. Me voilà bien immortel : & cependant, mes amis, je n'ai pas le ſou. Les prytanes ne me donnent rien [2].

de jeunes cochons, le lieu où ſe tenoit l'aſſemblée. Celui qui étoit chargé de cette purification, s'appeloit περιστιάρχος. Voyez Εκκλη. v. 128. Pollux. viij, 104. M. Brunck ſur ce vers des HARANGUEUSES. L'HISTOIRE UNIVERSELLE, tom. IX, pag. 235.

1 Jeu de mots, ſur le nom ΑΜΦΙΘΕΟΣ.

2 Les prytanes avoient l'adminiſtration des proviſions qu'on faiſoit pour les pauvres citoyens aux dépens du public. Ib. p. 239.

UN PRYTANE.

Qu'on le chaſſe [1].

AMPHITHÉUS.

O Triptolème ! ô Céleüs ! M'abandonnerez-vous ?

DICÆOPOLIS.

O prytanes ! C'eſt manquer à l'aſſemblée, que de faire éconduire un homme qui veut nous procurer une treve, & l'agrément de ſuſpendre nos boucliers.

UN PRYTANE.

C'eſt aſſez : reſtez aſſis.

DICÆOPOLIS.

Non, par Appollon, ſi vous ne propoſez de délibérer ſur la paix.

LE HÉRAUT.

Voici les envoyés vers le roi [2]. . . .

1 Le ſcholiaſte obſerve avec raiſon qu'il faut mettre cet ordre dans la bouche d'un prytane ; ce qui eſt conforme à la police connue des aſſemblées du peuple. Voyez Petit, AD LEGES ATTIC. pag. 294, & M. Brunck a remarqué que dans les manuſcrits de la bibliotheque du roi, ſous le n°. 2715, l'écrivain avoit d'abord mis κηρυξ, & qu'il s'étoit corrigé après, & avoit mis πρύτανις. Le même changement de perſonnage a été fait deux fois pour les mêmes raiſons, dans le vers 46, & le ſera également fait dans le vers 59.

2 Le manuſcrit que j'ai fait connoître dans le développement du diſcours du P. Brumoy, ſous le n°. 2712, lit :

οἱ πρίσβεις οἱ παρὰ βασιλέως.

DICÆOPOLIS.

Vers lequel ? Je ſuis fatigué de ces ſpectacles d'ambaſſadeurs, de paons [1], & autres étalages ſemblables.

LE HÉRAUT.

Silence.

DICÆOPOLIS.

O merveilleux accoutrement d'Ecbatane [2] !

SCENE III.

LES AMBASSADEURS, LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

UN DES AMBASSADEURS.

Vous nous avez député ſous l'archontat d'Euthymene [3], près le grand roi, avec deux drachmes [4] par jour.

1 Les paons étoient encore très-rares à Athenes du temps d'Ariſtophane. On venoit, dit Athénée d'après l'orateur Antiphon, (IX, 19) même de Lacédémone à Athenes pour y jouir du ſpectacle des paons qu'on expoſoit à chaque nouvelle lune, à la curioſité du public. Voyez Petit, LEG. ATTIC. pag. 277.

2 Capitale de la Médie, & ſéjour des rois de Perſe pendant les grandes chaleurs de l'été.

3 L'archontat d'Euthymene eſt marqué la quatrieme année de la quatre-vingt-cinquieme olympiade.

4 Aujourd'hui trente-un ſous & un denier & demi de notre monnoie. La drachme 15 ſ. 6. d. $\frac{1}{4}$.

DICÆOPOLIS à part.

O ciel ! Deux drachmes !

UN DES AMBASSADEURS.

.... Jamais ambaſſade ne fut plus fatiguante. Mollement étendus dans nos voitures [1], nous avons erré long-temps ſur les bords du Cayſtre [2]. Nos tentes étoient notre ſeul lieu de repos [3]....

DICÆOPOLIS à part.

J'étois donc trop heureux, lorſque je n'avois que ma natte pour toute reſſource !

UN DES AMBASSADEURS.

.... Par-tout où nous étions accueillis, il nous falloit boire du vin à grands traits, dans des vaſes d'or & de verre....

1 ἁρμάμαξα, carpentum. Le CARPENTUM, dit Mat. Martinius, d'après un vieux vocabulaire, eſt un char dont ſe ſervent les femmes; il eſt couvert d'étoffe, & ſert dans les occaſions de pompe, c'eſt ce qui paroît l'avoir fait ainſi nommer. Voyez Tacite, (an. XII, 42. éd. Gabriel. Brotier, in-4°.)

2 Maintenant Kitchik Meinder, ou le Petit Méandre. D'Anville, GÉOGRAPHIE ANCIENNE, in-folio, pag. 101.

3 Gallet, envoyé de Gargantua vers Picrochole, s'en fut bien contenté, lui que la PEUR DU GUET, fit POUR UNE NUIT HÉBERGER AVEC UN MUSNIER. Œuvres de Rabelais. Geneve, 1782, liv. I, chap. 30.

DICÆOPOLIS à part.

O antique Athenes [1] ! Serois-tu la dupe de ces gens-là ?

UN DES AMBASSADEURS.

..... Car, chez ces barbares on n'eſtime que les grands buveurs & les grands mangeurs.

DICÆOPOLIS à part.

Et chez nous, les libertins & les débauchés.

UN DES AMBASSADEURS.

Enfin, au bout de quatre ans nous arrivâmes à notre deſtination : mais le roi s'étoit retiré avec toute ſa ſuite ſur les monts d'or, dans le deſſein de s'évacuer, & il y travailla [2] pendant huit grands mois.

DICÆOPOLIS.

Combien de temps lui fallut-il donc pour ſe remettre [3] ?

UN DES AMBASSADEURS.

Le temps d'une pleine-lune. Après quoi il revint dans ſon palais, & nous reçut fort bien. Il nous faiſoit ſervir des bœufs entiers grillés au four.

1 Grec : O ville de Cranaüs ! Ce Cranaüs fut le ſecond roi d'Athenes. Voyez le P. Pétau, RATIONARIUM TEMPORUM.

2 Menſeſque perpetuos octo cacavit in aureis montibus. Le bon Pantagruel s'en tira bien plus promptement. Voyez COMMENT IL CARIT DE SA MALADIE. Rabelais, l. II, c. 32.

3 In quanto tempo chiudè il culo ?

DICÆOPOLIS.

Et qui a jamais vu des bœufs grillés au four? O forfanterie!

UN DES AMBASSADEURS.

Et, certes, il nous a bien fait servir un oiseau triple de Cléonyme [1]! C'est le PHINACE [2].

DICÆOPOLIS.

Vous nous en donnez aussi des FINACERIES [3] pour nos drachmes.

UN DES AMBASSADEURS.

Enfin, nous avons réussi à vous amener Pseudartabas, L'ŒIL [4] DU ROI.

1 Trois fois plus grand, plus gros, plus lourd que Cléonyme. Aristophane revient souvent sur ce général des Athéniens, qui jeta son bouclier pour s'enfuir, ce qui lui valut le nom de ῥίψασπις, & ce qui fit dire, Plus timide que Cléonyme. Voyez Suidas. Aristophane (nub. v. 680.) le traite comme une femme, καρδόπη Κλεωνύμη. Dans une autre piece (av. v. 290.) il en fait un oiseau. Ce repas de ces ambassadeurs ne valoit pas encore celui de Gargantua, qui MANGEA DES LAITUES GRANDES COMME PRUNIERS ET NOYERS, & SIX PÉLERINS en outre en guise de limaçons, & le tout POUR SOY RAFRAICHIR DEVANT SOUPER. Rabelais, 1, 38.

2 φειναξ, phenax; trompeur, imposteur, qui se revêt d'habits étrangers qui ne lui vont pas. J'ai francisé ce mot à l'exemple de M. Poinsinet de Sivry, pour représenter, autant que possible, le jeu de mots d'Aristophane.

3 ἐφεινάκιζες σύ.

4 C'est ainsi que, dans les cours Asiatiques, on appeloit les ministres des rois. Voyez Eschyle (Pers. v. 878) t. 1, p. 485.

DICÆOPOLIS.

DICÆOPOLIS à part.

Puisse un corbeau, arracher cet œil à coups de bec !

LE HÉRAUT.

Œil du roi, paroissez.

SCÈNE IV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, PSEUDARTABAS suivi de ses eunuques.

DICÆOPOLIS.

O puissant Hercule ! Au nom des dieux ! Mon ami, cherchez-vous une station en mer, ou suivez-vous les sinuosités d'un cap ? Votre marche timide & votre regard fixe l'annonceroient : de plus, votre œil est soutenu avec une courroye [1], comme une rame dans un navire.

UN DES AMBASSADEURS.

Dites maintenant, ô Pseudartabas, ce dont vous êtes chargé pour les Athéniens, de la part du Roi.

PSEUDARTABAS.

IARTAMAN EXARX' ANAPISSONAI ŞATRA [2].

1 Pour jeter plus de ridicule sur cet Œil du roi, l'acteur qui le représentoit, portoit un masque qui n'avoit qu'un œil énorme, que Dicæopolis compare à l'ouverture pratiquée dans les vaisseaux, pour y placer les rames.

2 Voyez dans les mémoires de l'académie des inscriptions & belles-lettres, le second mémoire de M. Anquetil, sur les anciennes langues

UN DES AMBASSADEURS.

Entendez-vous bien ce qu'il dit ?

DICÆOPOLIS.

Non, par Apollon.

UN DES AMBASSADEURS.

Il dit que le roi doit vous envoyer de l'or. (à Pſeudartabas.) Annoncez donc cet or, à voix haute & claire.

PSEUDARTABAS.

Vous n'aurez point d'or, chaynoprokt' iaonau.

DICÆOPOLIS.

Hei ! Hei ! Ce n'eſt que trop clair !

UN DES AMBASSADEURS.

Que dit-il donc ?

DICÆOPOLIS.

Ce qu'il dit ? Qu'il faut que les Athéniens ſoient de grands ſots [1], pour ſe promettre l'or des barbares.

UN DES AMBASSADEURS.

Point du tout. Il parle au contraire de médimnes d'or.

de la Perſe : cet académicien prouve que la réponſe de Pſeudartabas eſt conſtruite d'après les regles du Parſi, & que c'eſt une phraſe entiere en cet ancien langage : elle ſignifie, ſuivant lui : ON NOUS APPORTERA DE L'ARGENT, DE LA PART DU ROI. M. Poinſinet de Sivry prétend auſſi avoir expliqué cette même phraſe dans ſes origines Uriennes.

1 Che à gli Iaoni il culo gli ſpadacchia, imperochè, &c.

DICÆOPOLIS.

Quelles médimnes ! Voilà un grand hableur ! Retirez-vous d'ici. Je veux le queſtionner moi ſeul. (à Pſeudartabas.) Allons, dites-moi, à moi, & franchement, pour vous éviter d'être roſſé juſqu'au ſang [1] : Le grand roi nous enverra-t'il de l'or ?

(Pſeudartabas fait ſigne que non.)

Les ambaſſadeurs nous en impoſent donc ?

(Pſeudartabas fait ſigne que oui.)

Mais cet homme fait des ſignes à la maniere des Grecs. Jamais on ne me perſuadera qu'il ne ſoit pas de notre ville. Eh ! Je connois l'un de ces eunuques : celui-ci eſt Cliſthenes, fils de Sibyrtius. O la belle invention [2] ! Comment avec cette barbe, miſérable ſinge, peux-tu paſſer pour un eunuque ? Et cet autre-ci : n'eſt-ce pas Straton ?

LE HÉRAUT.

Paix là. Qu'on s'aſſeye. Le ſénat invite L'ŒIL DU ROI à ſe rendre au prytanée.

1 Grec : D'être couvert de la couleur ſardianique.

2 O tu che ſei ſtà ritrovata havere il caldo culo.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, excepté PSEUDARTABAS.

DICÆOPOLIS.

Qui ne se penderoit après cela ? Je ne sçais ce qui me retient ici ! C'est donc ainsi que le prytanée s'ouvre toujours pour tout ce qu'il plaît à ces messieurs (montrant les prytanes) d'y accueillir ? Mais j'ai quelque grand projet en tête, & qui fera du bruit. Où est Amphithéus ?

AMPHITHÉUS.

Le voici.

DICÆOPOLIS présente à part deux drachmes à Amphithéus.

« Prenez-moi ces deux drachmes, & faites alliance pour moi seul & ma famille avec les Lacédémoniens. Vous autres, messieurs, envoyez & recevez des ambassadeurs tant qu'il vous plaira, & BAYEZ AUX CORNEILLES. »

SCÈNE VI.

LE HÉRAUT, DICÆOPOLIS, THÉORUS.

LE HÉRAUT.

THÉORUS, qui avez été envoyé près Sitalcès, paroiſſez.

THÉORUS.

Me voici.

DICÆOPOLIS à part.

Autre impoſteur qu'on fait paroître.

THÉORUS.

« Je ne ſerois pas reſté ſi long-temps en Thrace, ſi — »

DICÆOPOLIS à part.

Non certes, « ſi tu n'avois reçu une groſſe récompenſe.

THÉORUS.

— Si toute la Thrace n'eut été couverte de neige, & ſi la force du froid n'eut glacé tous les fleuves, pendant que Théognis diſputoit ici le prix de la tragédie. Je tuois le temps à boire avec Sitalcès. « En vérité il adore Athenes, & nous n'avons pas de meilleur ami : il va juſqu'à écrire ſur ſes murs, CHARMANS ATHÉNIENS. Son fils, que nous avons fait Athénien, ſouhaitoit fort

venir manger des andouilles[1] pendant les apaturies. Il a prié le roi son pere de secourir sa nouvelle patrie. Celui-ci a juré dans un sacrifice qu'il enverroit à notre secours une armée si nombreuse, qu'on s'écrieroit en les voyant : Quelle prodigieuse quantité de moucherons ! »

DICÆOPOLIS.

Je veux être pendu si je crois un mot de

1 Je traduis ici autrement que le P. Brumoy, parce que l'intention d'Aristophane est évidemment de tomber sur le motif ridicule & blâmable qui détermina le fils de Sitalcès à venir aux apaturies. Le scholiaste d'Aristophane nous dit de cette fête, qu'elle se célébroit pendant trois jours, dans le mois pyanepsion. Les Athéniens, continue-t'il, appeloient le premier jour δορπια, jour du souper, & ceux de la même tribu se traitoient ce jour-là dans un souper, où les andouilles faisoient probablement le mets principal. Voici, ajoute le scholiaste, l'occasion de cette fête. Mélanthus, roi d'Athenes, fut provoqué à un combat singulier, par Xanthius, roi de Béotie ; à peine arrivés au rendez-vous, le premier reproche à celui-ci de se présenter au combat accompagné d'un second. Xanthius se retourne & regarde derriere lui ; mais Mélanthus saisit ce moment pour le percer & le tuer. Voilà d'où vient à cette fête le nom d'APATURIE, ἀπατούρια, ou fête de la ruse, de la tromperie : de-là le temple consacré à Bacchus Mélanægide, ou couvert d'une peau de chevre noire ; car le second que Mélanthus feignit de voir derriere Xanthius, lui paroissoit revêtu d'une peau de cette espece. Il ne faudroit pas connoître Aristophane, pour ne pas observer qu'il fait allusion ici au nom même de cette fête, en représentant le prince étranger qui vient dans un jour consacré à la tromperie. En voilà plus qu'il n'en faut pour prouver que le P. Brumoy en traduisant ainsi : LE FILS DE SITALCÈS SOUHAITOIT FORT DE VENIR PRENDRE PART A NOS FÊTES, n'a pas rendu le vrai sens & la véritable idée du poëte, pour avoir voulu la rendre plus agréable.

tout cela, excepté ce qui regarde les moucherons [1].

THÉORUS.

Il envoie même avec nous les plus braves des Thraciens.

DICÆOPOLIS.

Et les voilà déjà qui paroiſſent.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, LES THRACES.

LE HÉRAUT.

THRACES, amenés par Théorus, paroiſſez.

DICÆOPOLIS.

Quel nouveau fléau eſt-ce là ?

THÉORUS.

C'eſt l'armée des Odomantes.

DICÆOPOLIS.

De quels Odomantes ? Dites-moi ce que c'eſt que cela ? Qui en a donc fait ainſi des eunuques [2] ?

THÉORUS.

Belle demande [3] ! ils n'en infeſteront pas moins

1 Ces dernieres expreſſions rendent le ſens d'un vers entier, que M. Brunck a rétabli dans le texte, d'après trois manuſcrits de la bibliotheque du roi.

2 Chi ſtreperà il membro de gli Odomanti ?

3 M. Brunck explique ainſi le mot τίς, en le mettant dans la bouche de Théorus.

toute la Béotie, pourvu qu'on leur donne deux drachmes.

DICÆOPOLIS.

Deux drachmes à ces niais là ? Quel sujet de murmure pour ces braves marins, nos défenseurs ! (il s'approche des Odomantes, près desquels se trouve de l'ail.) Ah ! malheureux, je suis perdu ! Ces Odomantes se jètent sur mon ail : laisserez-vous donc cet ail ?

THÉORUS.

Gardez-vous, scélérat, d'approcher de ces gens-là, maintenant qu'ils ont goûté de votre ail [1].

DICÆOPOLIS.

O prytanes ! Souffrirez-vous que jusques dans le sein de ma patrie, je sois ainsi outragé par des barbares ? (à part.) Au reste, je vais empêcher qu'on ne délibere sur le traitement des Thraces. (au peuple.) Je vous avertis, messieurs, qu'un prodige vient de se manifester, j'ai senti une goutte d'eau [2].

1 Ἐσκορόδισμένοι. L'ail, dit M. Brunck, leur donnoit de l'ardeur pour le combat. C'est une allusion au combat des cocqs, auxquels on en fait prendre auparavant. Voyez Equit. 493.

2 L'assemblée du peuple se séparoit, & s'ajournoit à un autre moment, toutes les fois qu'il se manifestoit quelque présage défavorable, ou qu'il s'élevoit quelque tempête. Aristophane badine ici, comme l'observe M. Poinsinet, sur les présages. Le présage en question, & qui en vaut bien un autre pour une assemblée faite en place publique, est ici une goutte de pluie.

LE HÉRAUT.

Que les Thraces se retirent. Ils se présenteront dans trois jours [1] : les prytanes rompent l'assemblée.

SCENE VIII.

DICÆOPOLIS, AMPHITHÉUS.

DICÆOPOLIS *se croyant seul.*

PAUVRE malheureux ! Comme ils ont rogné mon mets [2] ! — Quoi ? Je vois Amphithéus qui arrive de Sparte ! Bon jour mon cher Amphithéus.

AMPHITHÉUS (*faisant semblant de continuer sa course.*)

Laissez, laissez-moi fuir. Je suis poursuivi par les Acharniens.

DICÆOPOLIS.

Qu'y a-t'il donc ?

AMPHITHÉUS.

« J'accourois pour vous apporter la paix. Mon dessein a été éventé par des vieillards austeres, de vrais guerriers de Marathon, des Acharniens en un mot, qui crioient de toute leur force : AH

1 Voyez Sam. Petit, LEG. ATT. pag. 277.

2 μυττωτὸν, muretum, pulmentarium. Nous avons sur la confection de ce ragoût favori des anciens, & recherché encore dans plusieurs de nos provinces, un petit poëme latin sous le nom de Virgile. Voyez sur les effets de ce mets, Dioscoride 11, 146.

PERFIDE, TU PORTES LA PAIX, ET NOS VIGNES SONT BRULÉES [1] ! Ils ramaſſoient en même temps des pierres dans leur manteau : j'ai fui, mais ils n'ont ceſſé de me pourſuivre avec de grands cris.

DICÆOPOLIS.

Laiſſons-les crier. Où ſont les traités ? »

AMPHITHÉUS.

Tenez : voyez ces eſſais [2]. En voici de cinq feuilles : prenez & goûtez.

DICÆOPOLIS.

Fi !

AMPHITHÉUS.

Quoi ?

DICÆOPOLIS.

Il n'eſt point de mon goût : il ſent la poix & le goudron de vaiſſeau.

AMPHITHÉUS.

Goûtez de celui-ci qui a dix feuilles.

DICÆOPOLIS.

Il ſent cruellemment les ambaſſades multipliées auprès des alliés, au ſujet de leur lenteur à nous ſecourir.

1 Ariſtophane repréſente ici, obſerve très-bien M. Poinſinet, les Acharniens comme des ivrognes, réſolus de ne point faire de paix avec des brûleurs de vignes.

2 C'eſt le mot propre pour déſigner des eſſais de vin. Allégorie ingénieuſe pour ſe faire entendre de gens qui aiment le vin.

AMPHITHÉUS.

Eh bien, voici un traité de trente ans sur terre & sur mer.

DICÆOPOLIS.

Vive Bacchus! Celui ci est pure ambrosie, vrai nectar. Ce n'est pas là un ordre de préparer & d'emporter avec moi des vivres pour trois jours [1]. J'y lis bien clairement : VA OU TU VOUDRAS. J'accepte ce traité, je le ratifie, & je vais boire à mon aise. Quant aux Acharniens, je leur tire ma révérence. Pour moi, libre de soucis, loin des armes, je vais, dans le fond de ma campagne, célébrer les bacchanales [2].

AMPHITHÉUS.

Et moi, je continue à m'enfuir, pour ne pas tomber au pouvoir des Acharniens.

1 Les soldats avant de se mettre en campagne étoient obligés de se pourvoir pour trois jours, de vivres, qu'ils emportoient avec eux. M. Brunck. v. pac. 312. vesp. 243.

2 Les dionysiales des campagnes : il ne faut pas, dit M. Brunck d'après Runhnkenius, confondre ces fêtes avec les lénéennes. Celles-là se célébroient en chaque village dans le mois posideon : & celles-ci se célébroient en cette partie de la ville appelée Λιμναι, dans le mois antheſterion. Cette piece-ci ayant été jouée pendant les fêtes lénéennes, le scholiaste a conclu que les dionysiales champêtres célébrées ici par Dicæopolis, étoient la même fête. Mais Dicæopolis retenu à la ville par les motifs que nous avons vu, n'a pu célébrer les premieres fêtes, particulieres à la campagne, dans leur temps marqué, & il profite pour cela du premier moment de libre qu'il a. En conséquence, la description de la bacchanale champêtre, décrite ci-après, ne détermine rien pour l'époque de la représentation de cette comédie.

SCENE IX.

LE CHŒUR DE VIEILLARDS ACHARNIENS,

PARTAGÉ EN DEUX BANDES.

LA PREMIERE.

Voyez par-là : cherchez, queſtionnez tous les paſſans ſur cet homme. Il eſt important pour la république de s'en ſaiſir. Tâchez de vous procurer quelque indice ſur la route priſe par ce porteur de traités.

LA SECONDE.

Il eſt loin : il a pris la fuite : il s'eſt évadé.

LA PREMIERE.

Infortunés que nous ſommes ! Oh ! Pourquoi ſommes-nous contrariés par notre âge ! Où eſt cette légéreté de nos premieres années, avec laquelle nous égalions celle de Phayllus [1], bien que chargés de ſacs de charbons. Nous nous ſerions mis aux trouſſes de ce marchand de traités, qui ne nous eût point échappé, & qui n'en eût

1 Fameux athlete Crotoniate. Voyez Pauſanias, p. 818. Voici l'épigramme dont parle le P. Brumoy :

πέντ' ἐπὶ πεντήκοντα πόδας πήδησε Φαΰλλος.
δίσκευσε δ' ἑκατὸν, πέντ' ἀπολειπομένων.

point été quitte pour s'enfuir. Mais maintenant il ne doit ſon ſalut qu'à la roideur de nos jarrets, & ſur-tout à la peſanteur des jambes du vieillard Lacratides.

LA SECONDE.

Ne perdons pas courage, pourſuivons-le. Il ne faut pas qu'on entende ſe vanter d'avoir échappé aux Acharniens, quelques âgés que nous ſoyons, quiconque, ô Jupiter! ô dieux! auroit oſé traiter avec nos ennemis au moment où nos campagnes ravagées, demandent que nous redoublions nos efforts contre eux. Tenons bon, les fatiguant, les harcelant, nous attachant à leurs côtés, comme un trait dont ils ſeroient percés, pour qu'ils ne tentent jamais rien de ſemblable ſur nos vignobles.

LA PREMIERE.

Bon, ne perdons point de vue notre homme. Allons juſqu'à Ballène [1]. Cherchons de place en place. Il faut le trouver quelque part, pour nous décharger ſur lui de toutes nos pierres.

1 Jeu de mots. Pallène eſt un bourg de l'Attique. Ariſtophane a changé le P en B, ce qui arrive ſouvent, & a formé le mot Ballène ἀπὸ τοῦ βάλλειν λίθους, dit le ſcholiaſte. Ainſi on pouvoit traduire : Allons juſqu'au jeter des pierres.

ACTE II[1].

SCENE PREMIERE.

DICÆOPOLIS, LE CHŒUR, SA FEMME, SA FILLE.

DICÆOPOLIS.

ATTENTION, attention.

LE CHŒUR à part.

Paix, messieurs! Entendez-vous, quelqu'un recommander l'attention? C'est précisément l'homme que nous cherchons. Réunissons-nous tous ici: car il se met en route si je ne me trompe, pour un sacrifice.

DICÆOPOLIS.

Attention, attention! Vous, Canéphore[2], soyez plus en avant; & que Xanthias tienne le phallus élevé.

LA FEMME.

Posez là votre corbeille, ma fille, pour que nous commençions.

1 La scene est supposée pour un moment, dans le bourg de Dicæopolis.

2 Porte-corbeille, canistra.

LA FILLE.

Ma mere, passez-moi la cuiller pour que je répande de la farine sur le gâteau.

DICÆOPOLIS.

Voilà qui est bien préparé. Maintenant, divin Bacchus, ayez égard à la reconnoissance qui préside à cette fête & aux sacrifices que j'offre avec toute ma famille : permettez qu'exempt de service militaire, je célebre sans accident ces bacchanales champêtres, & que mes trente années de paix me soient propices.

LA FEMME.

Allons, ma fille ; jolie, comme tu l'es, veille à porter joliment ta corbeille, les yeux fixés sur le thymbrophage [1]. Heureux l'époux qui t'aura, & qui te prodiguera ses soins, assez, pour qu'au lever du soleil, tu répandes l'odeur la plus agréable [2] ! Avance & prends garde qu'on ne te dérobe rien [3] dans la foule.

DICÆOPOLIS.

Vous, Xanthia, tenez-vous près de la canéphore, portez toujours le phallus élevé. Je vous suivrai en chantant l'hymne à ce dieu. Pour vous,

1 Sur le dieu Phallus, mangeur de fariette.

2 Grec : Tu répandes une odeur pas moins agréable que celle de la belette. Les fumées des fouines, martes & belettes sentent le musc. DICTIONN. DE TRÉVOUX.

3 Grec : Ton or.

ma femme, obſervez le tout de deſſus la platte-forme. Allez.

O Phalès, délices de Bacchus, bon compagnon de table, coureur de nuit, corrupteur [1] de tout ſexe. « Je m'adreſſe à vous, à la ſixieme année, qui enfin me fait revoir ma chere patrie, après mon traité particulier avec les Lacédémoniens. Me voilà donc délivré des miſeres, des inquiétudes, des Lamachus. » N'eſt-il pas mille fois plus doux, ô Phallus, ô Phallus [2], de s'égarer ſur le mont Phellée [3], d'y faire la rencontre d'une jolie bûcheronne, de la Tratla de Strymodore, par exemple, de la ſaiſir, de s'en rendre le maître & d'en devenir le vainqueur [4]? O Phallus! O Phallus! Ne nous quitte pas au moment de boire juſqu'à l'excès : demain matin, je t'offrirai le vaſe conſacré à la paix : & je ſuſpendrai mon bouclier à la fumée.

1 Grec : μοιχὲ, παιδεραστὰ : O Mecho che vai à torno di notte, amatore de putti. Voilà les belles qualités qui étoient l'objet de la vénération des païens dans le culte du dieu Priape.

2 Phalès, Phallus, déſignent également le Priape, objet de la vénération des païens. Voyez PLUTARQUE, t. XVII, p. 302, nouv. édit. Paris, Cuſſac.

3 Montagne de l'Attique, près du bourg de Cicyne. Mademoiſelle Le Febvre ſur le ſoixante-onzieme vers DES NUÉES.

4 Grec : Pigliatala per traverſo ; elevatala, & buttatala giuben la chiavaſti.

SCENE

SCENE II.

LE CHŒUR, DICÆOPOLIS.

LE CHŒUR.

C'est lui-même ; c'eſt lui. Jetez, jetez, jetez, jetez : frappez ce maraud. Ne jeterez-vous pas ? Ne jeterez-vous donc pas ?

DICÆOPOLIS.

Oh ! oh ! Qu'eſt ceci ? Ils en veulent à ma marmite.

LE CHŒUR.

Point du tout : nous en voulons à ta tête, ſcélérat.

DICÆOPOLIS.

Pour quelle raiſon, ô les plus reſpectables des vieillards Acharniens ?

LE CHŒUR.

Tu le demandes ? Tu oſes lever les yeux ſur nous : toi, qui, à l'impudence & à la ſcélérateſſe, joint encore la trahiſon envers ta patrie. N'as-tu pas, à ſon détriment, fait pour toi ſeul, un traité particulier ?

DICÆOPOLIS.

Vous ignorez les motifs de ma conduite. Apprenez-les.

LE CHŒUR.

Nous ! T'écouter ? Tu périras : nous t'allons accabler de pierres.

DICÆOPOLIS.

Vous n'en ferez rien, avant de m'entendre. Vous êtes trop humains pour me refuſer ce délai.

LE CHŒUR.

Nous ne différerons pas : tu n'en diras pas davantage. Tu nous deviens plus odieux que Cléon : nous le mettrons auſſi quelque jour ſous les pieds des chevaliers. D'après ton alliance avec les Lacédémoniens, nous ne pourrions te permettre de longs diſcours : nous ne devons penſer qu'à te punir.

DICÆOPOLIS.

O, aimables gens ! Laiſſez-là les Lacédémoniens : & jugez ſi j'ai eu raiſon de traiter avec eux.

LE CHŒUR.

Et comment pourrois-tu avoir eu raiſon, dès que tu as traité avec des gens qui n'ont ni foi, ni loi, ni ſerment ?

DICÆOPOLIS.

Mais permettez. Les Lacédémoniens contre leſquels nous ſommes trop prévenus, ne ſont pas les auteurs de tous nos maux.

LE CHŒUR.

Ils ne le ſont pas de tous nos maux ? O ſcé-

lérat ! Voilà ce que tu te permets de dire en notre préſence ? Et nous t'épargnerions ?

DICÆOPOLIS.

Non, de tous : non, ils ne le ſont pas de tous. Et moi, que vous voyez ; je pourrois vous montrer de plus d'une maniere, que vous leur avez fait plus d'un outrage !

LE CHŒUR.

Ceci eſt un peu crud, & doit nous échauffer la bile. Tu oſes, au milieu de nous, parler ainſi en faveur de nos ennemis ?

DICÆOPOLIS.

Oui : il convient que je parle, que j'éclaire le peuple ; & je le ferai, euſſé-je la tête ſur un billot.

LE CHŒUR.

Allons, chers compatriotes, pourquoi tarder à le lapider, & à faire ruiſſeler ſon ſang [1] ?

DICÆOPOLIS.

Oh ! Quel nouvel excès de colere vous ſaiſit ! Vous ne m'écouterez pas, vous ne m'écouterez pas, dis-je, ô Acharniens ?

LE CHŒUR.

Non, du tout.

DICÆOPOLIS.

Rien de plus injuſte.

1 Grec : A le déchirer juſqu'à ſe couvrir de la couleur phénicienne.

LE CHŒUR.

Qu'il en ſoit fait de nous, ſi nous t'écoutons.

DICÆOPOLIS.

Vous ne me le refuſerez pas, ô Acharniens!

LE CHŒUR.

Sçâches que tu vas périr.

DICÆOPOLIS.

Il vous en cuira de votre refus. Car je vais moi-même faire périr ce que vous avez de plus cher dans vos amis. Je tiens de vous des ôtages que j'égorgerai auparavant.

LE CHŒUR.

Eh bien, citoyens, qu'entend-il par là? A-t'il quelqu'un de nos enfans chez lui? Et d'où lui vient tant d'audace?

DICÆOPOLIS.

Lancez-moi vos pierres, ſi vous voulez: je me vengerai auſſi-tôt ſur ce ſac, & je verrai tout de ſuite juſqu'où les charbons vous ſont à cœur.

LE CHŒUR.

Ciel! Ce ſac eſt préciſément notre concitoyen! N'en vient point à tes fins: non, ô non.

DICÆOPOLIS.

Je le tuerai: vous avez beau crier: je ne veux rien écouter.

LE CHŒUR.

Tu ferois périr notre égal, notre divinité charbonniere.

DICÆOPOLIS.

Eh ! Tout à l'heure, n'étiez-vous pas ſourds à ma voix ?

LE CHŒUR.

Oh, dis maintenant, ſi tu le juges, même des Lacédémoniens, tout ce qui te paſſera par la tête. Nous ne conſentirons jamais à la perte de ce ſac.

DICÆOPOLIS.

Commencez donc par laiſſer tomber ces pierres.

LE CHŒUR.

Les voilà par terre. Mettez donc bas auſſi votre épée.

DICÆOPOLIS.

Mais il faut s'aſſurer s'il ne ſeroit pas reſté quelques pierres dans vos manteaux.

LE CHŒUR.

Nous les avons toutes fait tomber. Vous ne voyez pas comme nous ſecouons nos manteaux ? Ne cherchez donc pas de prétexte : mettez bas votre épée. Car notre ſang ſe glace dès que nous le perdons de vue.

DICÆOPOLIS.

Eh tous, à l'inſtant, vous n'aviez qu'un cri pour que je fuſſe lapidé. Aviez-vous raiſon ? J'ai été ſur le point de perdre ces charbons du Parnaſſe [1], &

[1] Montagne de l'Attique.

uniquement par l'imprudence des siens : ce pauvre sac a été saisi d'une telle frayeur, « qu'il s'est » lâché par dessous, en poussier noir comme la » liqueur de la seche [1]. » L'entêtement a toujours des suites fâcheuses, quand il porte aux dernieres extrémités, à crier, à se refuser à des propositions de la nature des miennes : car enfin, je suis prêt à soutenir, la tête sur un billot, le parti des Lacédémoniens : & cependant, moi, je tiens à ma vie.

LE CHŒUR.

Allons, voyons donc les choses de grande importance que vous avez à nous dire. Que ne faites-vous apporter votre billot, & que ne parlez-vous ? Nous brûlons de connoître vos idées. Mais vous vous y êtes engagé, il faut que le billot soit de la partie, & vous commencerez après.

DICÆOPOLIS.

Eh bien ! soit. Voilà le billot ; voici l'orateur : le voici, dis-je, moi, chétif personnage. Je ne me couvrirai pas d'un bouclier, soyez-en assurés, pour dire, en faveur des Lacédémoniens, ce qu'il me plaira, quoique j'aie tout à craindre ici. Je connois l'humeur de nos villageois : ils veulent être loués, eux & leur ville, à tort & à travers :

1 Ces expressions sont tirés de M. Poinsinet. Voyez au sujet de la seche, PLUTARQUE tom. XVII, pag. 163, dans la note.

& ils ne réfléchiſſent pas qu'on les trahit ainſi. Quant aux vieillards, ils ne cherchent qu'à ſupputer les ſuffrages pour les condamnations. « Je ſçais ce qu'il m'en coûta de mon côté pour ma comédie de l'an paſſé ! Cléon me traîna à leur tribunal, & avec un bruit effroyable, il déchargea ſur moi des torrens d'impoſtures & de calomnies : en un mot, je penſai périr dans le bourbier où il me plongea. » D'après tout cela, je crois devoir, avant de parler, me déguiſer ſous le coſtume d'un homme dans la plus profonde miſere.

LE CHŒUR.

Pourquoi tant de détours, de fineſſes & de délais ? Prenez-moi le caſque infernal, noir & hériſſé, du poëte Jérôme, & parlez comme un ſiſyphe ; car vous ne pouvez plus vous diſpenſer de parler.

DICÆOPOLIS.

Un peu de patience : en voici le moment. Il faut que j'aille trouver Euripide. Garçon, garçon !

SCENE III.

DICÆOPOLIS, LE CHŒUR, CÉPHISOPHON valet d'Euripide.

CÉPHISOPHON.

Qui va là ?

DICÆOPOLIS.

Euripide eſt-il chez lui ?

CÉPHISOPHON.

Il y eſt, & n'y eſt pas, ſuivant que vous l'entendrez.

DICÆOPOLIS.

Comment peut-il y être & n'y être pas.

CÉPHISOPHON.

Voici comment, reſpectable vieillard. Il n'y eſt pas à l'égard de ſon eſprit qui bat la campagne, pour recueillir de petits vers : quant à ſon corps, il eſt étendu chez lui, les jambes croiſées l'une ſur l'autre [1], rêvant à une tragédie [2].

1 Il ne faut rien laiſſer échapper, dit le P. Brumoy, de ce qui peut nous conduire à connoître les motifs de la haine qu'Ariſtophane portoit à Euripide. Voici le premier reproche de celui-là contre celui-ci. Il eſt fondé ſur les manieres molles & efféminées d'Euripide. Le caractere vif, bouillant, dur & auſtere d'Ariſtophane s'arrête à des jambes croiſées ἀναβάδην, havendo un piè ſu l'altro. On peut juger par-là de la différence d'humeur, de mœurs & de caractere de ces deux hommes célebres, & regarder cette différence comme la ſource de la haine qu'ils ſe porterent. Ainſi deux grands hommes d'une toute autre importance, Eſchyle & Démoſthene, donnerent le ſpectacle d'une haine implacable, fondée ſur cette même différence. Voyez les obſervations ſur Plutarque, tom. XXI, pag. 449.

2 Les faiſeurs d'eſprit font jouer ici Ariſtophane ſur le mot τριγῳδίαν

DICÆOPOLIS.

O, trois fois heureux Euripide, d'avoir un valet si bien instruit ! Appelles ton maître.

CÉPHISOPHON.

Je m'en garderai bien.

DICÆOPOLIS.

Mais cependant.... Car enfin je ne puis m'en aller. Je vais frapper à sa porte. Euripide, Euripidetto, une minute d'attention, si jamais vous en avez accordé à quelqu'un. Dicæopolis le Chollide [1] la réclame : lui-même, vous dis-je.

qu'ils lisent au lieu de τραγῳδίαν. Mais M. Brunck rejete, d'après l'autorité des manuscrits, cette leçon pointilleuse. L'Italien dit : Et fà una tragedia havendo, &c. Voyez plus bas.

1 καλεῖ σε Χολλίδης. Telle est la leçon des manuscrits consultés par M. Brunck : il l'a conservée, quoiqu'il eut préféré avec raison καλεῖ σ' ὁ Χολλίδης. Je cite cet exemple sur mille, pour donner une idée du goût de ce sçavant éditeur, & de son respect pour les anciennes leçons. Chollide, bourg de l'Attique.

SCENE IV.

LES MÊMES, EURIPIDE.

EURIPIDE sans se montrer.

Je n'ai pas le loisir.

DICÆOPOLIS.

Laissez-vous au moins voir, élevé sur votre machine tragique [1].

EURIPIDE.

C'est impossible.

DICÆOPOLIS.

Mais cependant.

1 Ἀλλ' ἐκκυκλήθητ' ; voilà peu de mots pour plus d'une ligne de françois. La plupart des interpretes, remarque très-bien M. Brunck, n'ont pas sçu la vraie signification de ce mot. C'est pour cela que le traducteur italien lit : Vien à la fineſtra. Ἐκκύκλημα étoit une machine, à l'aide de laquelle on faisoit paroître ou disparoître des personnages sur la scene. Voyez Pollux, IV, 128, cité & corrigé dans cet endroit par M. Brunck, tom. 1 de son Aristophane, dans les notes page 90. Cette machine servoit à faire paroître les dieux & les héros : elle remplissoit sur le théatre des anciens, l'effet de nos machines avec lesquelles nous faisons descendre sur nos théatres, les dieux portés en apparence par les nuées. Ainsi Aristophane jete du ridicule sur Euripide en lui faisant dédaigner de s'avancer en marchant comme un homme ordinaire sur la scene. C'est ainsi qu'il plaisante Agathon, (Thesmosphori, v. 96.) autre poëte mol, efféminé qu'il a sacrifié à l'antipathie qu'il vouoit à tout ce qui contrastoit avec son caractere.

EURIPIDE.

Eh bien, je vais me faire voir : mais je ne descendrai pas [1]. (Il paroît.)

DICÆOPOLIS.

Euripide.....

EURIPIDE.

Qu'avez-vous tant à crier ?

DICÆOPOLIS.

Faut-il donc que vous vous éleviez de la sorte, au-dessus de la terre pour composer vos tragédies ? Il n'est plus étonnant, si vos héros sont boiteux [2]. Mais, quoi ! Vous voilà pitoyablement vêtu : ce sont là quelques lambeaux de vos personnages tragiques ? Je ne suis plus surpris si vous les habillez aussi misérablement. Prosterné à vos pieds, je vous en supplie, mon cher Euripide, prêtez-moi quelqu'un des lambeaux dont vous décorez vos anciens héros. « Car il me faut faire à ce peuple » un long discours, qui, étant mal dit, me pro» cureroit la mort. »

1 Cette machine étoit une tour élevée. Voyez tome IV, pages 485 & 486.

2 χωλοὺς ποιεῖς. Eschyle traite Euripide (Grenouil, v. 845.) de χωλοποιὸν. Aristophane, dans l'un & l'autre endroit, fait allusion à Philoctete, à Télephe & à Bellorophon, qu'Euripide représente boiteux. Ce qui n'est pas étonnant, dit méchamment Dicæopolis, puisqu'ils tombent d'une machine si fort élevée, où vous les fabriquez.

EURIPIDE.

Lesquels voulez-vous ? Seroit-ce ceux avec lesquels Œnée, cet infortuné vieillard, se présenta dans la lice ?

DICÆOPOLIS.

Ce n'est pas cela : il y en a qui revêtirent un héros dans un état encore plus déplorable.

EURIPIDE.

Voulez-vous ceux de l'aveugle Phœnix ?

DICÆOPOLIS.

Non, non vous dis-je. Celui dont je veux parler, étoit encore plus malheureux que Phœnix.

EURIPIDE.

De qui veut-il donc parler ? Seroit-ce de l'infortuné Philoctete ?

DICÆOPOLIS.

Point du tout. Celui-là étoit plus au dépourvu que Philoctete même.

EURIPIDE.

Seroit-ce du boiteux Bellorophon, avec ses vêtemens crasseux ?

DICÆOPOLIS.

Bath, Bellorophon ! Mon homme étoit boiteux, gueux, bavard & diseur.

EURIPIDE.

Ah ! Je le tiens. C'est Télephe le Mysien.

DICÆOPOLIS.

« Juſtement : ce ſont ſes haillons que je demande. »

EURIPIDE.

Garçon, apporte-moi « les habits déchirés de Télephe ; on les trouvera ſur ceux de Thyeſte, & au-deſſous de ceux d'Ino. »

CÉPHISOPHON.

Les voici.

DICÆOPOLIS.

O Jupiter, qui voyez tout ici-bas [1] ! Permettez que je prenne ce coſtume de la miſere la plus affreuſe. Votre complaiſance, à mon égard, Euripide, m'enhardit à vous ſupplier de m'accorder le reſte de l'accoutrement propre à ces haillons, je veux parler du petit bonnet myſien. CAR EN CE JOUR IL ME FAUT FEINDRE LE GUEUX ; ÊTRE SINON TEL QUE JE SUIS, DU MOINS TEL QUE JE VEUX PAROITRE [2] : Etre riche aux yeux des ſpectateurs,

1 διώπτα & κατώπτα, ſont des épithetes de Jupiter. Ariſtophane les emploie, obſerve très-ingénieuſement M. Brunck, par alluſion au mauvais état des vêtemens en queſtion, percés & troués de tous côtés, à travers leſquels on voyoit tout ce qu'on vouloit. Le traducteur italien aura lu un peu différemment dans ſon exemplaire : O giove. De ſtraci di ſopra lucidi, di ſotto lucidi, e da ogni parte mi veſtirò.

2 Ce ſont là deux vers du Télephe en Myſie, d'Euripide : tous les vers parodiés ſeront diſtingués par le ſoin qu'on aura d'en imprimer la traduction en majuſcules.

& pauvre en apparence aux yeux de ces ſots Acharniens que je veux amuſer par de vaines paroles.

EURIPIDE.

Soit : on ne peut ſe refuſer à vos projets ingénieux.

DICÆOPOLIS.

QUE LES DIEUX RECONNOISSENT VOS BIENFAITS ET COMBLENT MES VŒUX A L'ÉGARD DE TÉLEPHE [1]. Courage ! Oh comme le babil me vient ! Mais j'ai beſoin auſſi d'un bâton de mendiant.

EURIPIDE.

Tenez en voilà un, & retirez-vous de cette porte.

DICÆOPOLIS (à part.)

Voyez donc, comme il me repouſſe déjà : il s'en faut cependant encore beaucoup, que je reſſemble parfaitement à un gueux. Allons, prenons courage : demandons, quêtons, importunons. Euripide, donnez-moi un petit panier [2] à demi brûlé par la lampe.

EURIPIDE.

QU'AVEZ-VOUS BESOIN, PAUVRE MALHEUREUX, DE TOUT CET EMBARRAS [3] ?

1 Vers parodiés.

2 σπυρίδιον. Cet utenſile répond aſſez aux falots dont nous nous ſervons avec des lampes ou des chandelles. L'uſage du σπυρίδιον étoit le même, d'après le ſcholiaſte : ὅτι οἱ πρεσβῦται, διὰ τὸ μόλις βαδίζειν, ἐν σπυρίδι κρυπτουσι τὸν λύχνον, ὥστε σώζειν τὸ πῦρ.

3 J'ai ſuivi ici l'interprétation italienne : Che hai biſogno di tal'

DICÆOPOLIS.

Je n'en tirerai aucun parti. Mais il me le faut.

EURIPIDE.

Allons, tu n'es qu'un importun. Retires-toi d'ici.

DICÆOPOLIS.

Hélas ! Que les dieux vous soient propices comme autrefois à votre mere.

EURIPIDE.

Loin d'ici donc.

DICÆOPOLIS.

Pas encore, s'il vous plaît ; car je veux vous demander quelque petit gobelet ébréché.

EURIPIDE.

Prenez-en un & retirez-vous. Apprenez que vous commencez à devenir importun.

DICÆOPOLIS.

(à part.) Certes, tu ne te doutes pas à quel point tu me moleſtes. (haut.) O très-doucereux Euripide, donnez-moi une petite marmite bien tamponnée dans le fond avec une éponge [1].

implicatione poverino ? Et le vers du Télephe d'Euripide, parodié en cet endroit, ſuivant le ſcholiaſte, ne répugne point à cette interprétation. Le voici :

τί δ', ὦ τάλας, οὐ ταῦδε πείθεσθαι θέλεις.

1 Dicæopolis, remarque très-bien M. Brunck, demande cette marmite pour s'en ſervir en guiſe de caſque ; & l'on ſçait que les anciens garniſſoient le fond de leurs caſques avec des éponges, de la laine, &c. pour arrêter l'effet des coups qu'on leur portoit ſur la tête.

EURIPIDE.

Cet homme veut me voler ma tragédie [1] : emportez la marmite, & adieu.

DICÆOPOLIS.

Je m'en vais. (à part.) Mais que fais-je ? Une chose me manque, & je suis perdu si je ne la trouve. (haut.) O très-doucereux Euripide ! Un mot. Quand vous m'aurez octroyé ma demande, je me retirerai & ne vous importunerai plus : je voudrois quelques peu de feuilles de légumes dans mon panier.

EURIPIDE.

Me voilà à sec : emporte donc. Il m'enleve tout l'ornement de mes pieces.

DICÆOPOLIS.

(à part.) En voilà bien assez. Allons-nous-en : je me rends en effet trop incommode, & je ne réfléchis point que je deviens à charge aux grands maîtres... (haut) Ah, malheureux ! Je suis perdu ! J'ai oublié la chose d'où dépend tout mon succès. Très-doucereux Euripidetto, ô mon cher, que je périsse de la mort la plus affreuse, si je vous importune pour autre chose que pour celle-là. Donnez-moi un paquet de ce scandix que vendoit votre mere.

1 Tour malin contre le costume & les acoutremens adoptés par Euripide, dont tout le mérite tragique, suivant Aristophane, se bornoit à exciter la pitié par des dehors de gueuserie & de misere. Que d'applications ce trait peut avoir de nos jours !

2 σκάνδικα, scandix, peigne de Vénus. Espece d'herbe sauvage,

EURIPIDE.

Ce drôle fait l'impertinent : qu'on lui ferme la porte au nez.

SCENE V.

LE CHŒUR PARTAGÉ EN DEUX BANDES, DICÆOPOLIS.

DICÆOPOLIS à part.

HÉLAS ! Il faut que je me paſſe de ſcandix. Puis-je douter cependant de la criſe violente où je vais me trouver en parlant pour les Lacédémoniens ? Voilà mon objet. Allons, courage. Tu héſites ? Tu n'avanceras pas, quoique tu sâches par cœur ton Euripide ? Mais, c'eſt vrai ! Allons donc, loin d'ici toute foibleſſe ; préſentes hardiment ta tête, & dit tout ce que tu voudras. Vas, vas. Ah ! Ah ! mon courage m'étonne.

Ier DEMI-CHŒUR.

Qu'allez-vous faire ? Qu'allez-vous dire ? Quel téméraire ! Quel cœur de fer ! Comment expoſe-t'il

aſſez ſemblable au cerfeuil. Le ſcandix a les mêmes vertus & uſages que la toute-ſaine. Ariſtophane tourne ici Euripide très-agréablement en ridicule, en lui reprochant, obſerve Pline (HIST. NATUR. XXII. 33.) « Matrem ejus ne olus quidem legitimum venditaſſe, ſed ſcandicem. »

ainſi ſa tête à toute une commune qu'il ſe propoſe de contrarier.

IIe DEMI-CHŒUR.

(à part.) Il eſt intrépide, il ne craint rien. (haut.) Bon courage, puiſque vous voulez porter la parole vous-même.

DICÆOPOLIS.

NE TROUVEZ PAS MAUVAIS, Ô ATHÉNIENS! SI J'OSE PARLER D'AFFAIRES D'ÉTAT, QUOIQUE GUEUX [1], puiſque je fais une trygodie [2]. Or, la trygodie a pour objet ce qui eſt juſte. J'ai à vous dire des vérités dures; mais ce ſont des vérités. La circonſtance préſente ne peut m'attirer, de la part de Cléon, le reproche de parler mal de la république en préſence des étrangers. Nous ſommes ſeuls dans ce temps conſacré aux fêtes lénéennes, pendant leſquelles l'étranger n'a point d'accès ici: on n'y reçoit même ni tributs, ni alliés. Nous ſommes en un mot ſeuls & exempts de toute impureté: car, à mon avis, les étrangers ne ſont que cela parmi nous.

Je déclare d'abord que je hais largement les Lacédémoniens: & plaiſe à Neptune, ce dieu du Tænare, de bouleverſer leur ville par quelque

1 Parodie du TÉLÉPHE.

2 τρυγῳδία. Les manuſcrits de M. Brunck donnent tous ce mot ainſi écrit: il faut le conſerver. C'étoit le premier nom de la tragédie; il ſignifioit préciſément l'action de réciter un poëme avec la figure barbouillée de lie.

tremblement de terre : car mes vignes n'ont point été épargnées dans le dégât qu'ils ont fait. Mais après tout, car je peux m'expliquer librement en présence de mes compatriotes, pourquoi reprocher nos pertes aux Lacédémoniens ? Vous n'avez pas oublié que quelques-uns d'entre nous, je ne dis pas tous ; (« songez, dis-je, messieurs, que je ne parle pas de l'état) ; mais, que quelques hommes perdus, diffamés, sans foi, sans loi, sans naissance, calomnierent les Mégariens [1]. Tout devint Mégarien à leurs yeux : » concombres, levraut, cochon de lait, gousse d'ail, un seul grain de sel, tout étoit confisqué & vendu sur le champ. Ceci n'est rien, & est encore trop commun. Mais « nos jeunes étourdis dans l'ivresse vont à Mégare, & enlevent Simætha. Les Mégariens, pour s'en venger, dérobent deux courtisanes d'Aspasie [2].

1 Grec : Calomnierent les manteaux des Mégariens : c'est-à-dire, accuserent les Mégariens d'introduire des marchandises sous leurs manteaux. Che vituperavano le piciole vesti de Megaresi.

2 Voici la maniere dont Amyot a rendu ces vers, qui sont si vulgaires, dit Plutarque, que le commun peuple mesme les a en la bouche :

Nos jeunes gens enyvrez s'en allerent
Devers Mégare un jour, où ils emblerent
Une putain qui Simætha s'appelle :
Ceux de Mégare irritez, au lieu d'elle
S'en sont venus par furtive saisie
Enlever deux des garses d'Aspasie.

Plutarque, dans Périclès, t. II, p. 244.

La traduction d'Amyot est exacte : le P. Brumoy au contraire sacrifié aux bienséances.

Voilà la source de la guerre qui inonde la Grece. Trois courtisanes ! Voilà la cause des emportemens de Périclès [1]. Voilà pourquoi il a tant éclaté, tant foudroyé dans le sénat, & brouillé enfin la Grece entiere. Voilà le principe de cet édit fatal » ; où, comme dans certaine scholie [2], tout le pays des Athéniens, leurs marchés & leurs ports, sont interdits aux Mégariens. Bientôt la famine se fit sentir chez ceux-ci : ils solliciterent, par l'intremise des Lacédémoniens, la resciſion d'un décret porté pour des prostituées : nous avons toujours été sourds à leurs prieres. De-là la levée des boucliers. IL NE FALLOIT PAS CELA, DIRA-T'ON, DITES DONC CE QU'IL FALLOIT FAIRE [3]. Si quelque Lacédémonien eût été calomnieusement accusé d'être monté sur sa barque pour enlever un petit chien à ceux de Sériphe, seriez-vous restés tranquilles chez vous, sans vous soucier de ces insulaires ? IL S'EN FAUT BEAUCOUP [4] : mais aussi-tôt vous vous fussiez mis à

1 Grec : L'olympien.

2 Voyez le traité de la musique de Plutarque, t. XXII, p. 218. M. Brunck rapproche de cet interdit la scholie de Timocréon de Rhodes, qui est en effet très-conforme aux vers d'Aristophane. Voyez les vers de Timocréon dans ce sçavant éditeur. Voyez sur cet édit porté à la sollicitation de Périclès contre les Mégariens, t. II, p. 241 de la nouvelle édition de Plutarque, chez Cuſſac.

3 Ce vers est copié en entier du TÉLEPHE d'Euripide.

4 Autre parodie tirée du même endroit.

équiper trois cents vaiſſeaux, la ville eût retenti du mouvement des militaires, des voix en faveur d'un triérarque, de l'agitation des prépoſés à la paye, & à la décoration des ſtatues de Pallas, en un mot, de l'affluence générale vers le portique où ſe fait la diſtribution du froment : on n'eût rencontré par-tout qu'outres, attaches de rames, acheteurs de tonneaux, ail, olive, oignons en filets, couronnes, ſardines [1], joueuſes de flûtes, yeux pochés : le port eût été comblé de bois bon à faire des rames, d'ouvriers occupés à les fixer : on y eût entendu le remuement bruyant des clous, le ſon des flûtes, les airs d'encouragement [2], les fredons [3], les ſiffle-

[1] τριχίδων : eſpece de poiſon qu'Ariſtophane fait crier (Eq. 662.) à une obole le cent, & auquel une femme (concion. 56.) reproche d'avoir occaſionné la toux à ſon mari, qui en avoit trop mangé la veille. C'eſt bien là l'effet de la ſardine ſalée. Le dictionnaire raiſonné & univerſel des animaux (Paris, Bauche, 1759.) dit que la ſardine eſt le τριχὶς ou τριχίας des Grecs.

2 κελευστῶν, il ſignifie encore, comme dans Plutarque (ſympoſiac. lib. 5, queſti. 5, edit. Reisk. lin. 3, p. 701, tom. VIII.) l'ordre que les comites & ſoubs-comites donnoient dans une galere avec leurs ſifflets : & c'eſt dans ce ſens que le traducteur italien met : De commandatori. Voyez le Plutarque d'Amyot, t. XVIII, p. 266. J'en ai pris les expreſſions.

3 M. Burette, (t. XV, mémoires de l'académie des Inſcript. & Bell. Lett. p. 355.) ne donne pas d'autre ſignification au mot νίγλαρος, & ne veut pas qu'il en ait d'autre. Voyez ſa traduction du traité de la muſique de Plutarque, (t. XXII, p. 223 de la nouvelle édition de Plutarque. Paris, Cuſſac.) Il remarque dans le paſſage cité ci-

mens [1]. Voilà, je le ſçais, ce que vous euſſiez fait : OR NOUS SÇAVONS QUE TÉLEPHE N'EN EUT POINT AGI AINSI : VOUS N'AVEZ DONC PAS LE SENS COMMUN [2].

Ier DEMI-CHŒUR.

Comment, ô ſcélérat ! O infâme ! Du fond de ta miſere tu oſes nous injurier de la ſorte, &

deſſus des Mémoires, qu'en cet endroit des ACHARNIENS (v. 554) ce terme τίγλαρος ſe trouve mêlé avec d'autres expreſſions concernant le jeu de la flûte & du chalumeau.

1 Toute cette fin de la harangue de Dicæopolis eſt de la plus grande beauté par la rapidité & l'harmonie du ſtyle, & par le choix des expreſſions. Il a été impoſſible d'y atteindre. Je dois rendre aux amateurs de la littérature grecque, ce que je viens de leur faire perdre. Voici comme Ariſtophane exprime ce brouhaha, ce mouvement, ce tumulte qui accompagne les préparatifs de guerre dans un port ſurtout. On y remarquera aiſément ces conſonnances ſemblables qui, revenant à chaque mot, frappent & ſaiſiſſent tous les ſens par l'eſpece de bruit dont elles rempliſſent l'air en les prononçant, avec le rhythme qui leur convient.

ὧν δ' ἂν ἡ πόλις πλέα
θορύβου στρατιωτῶν, περὶ τριπράρχου βοῆς,
μισθοῦ διδομένου, Παλλαδίων χρυσουμένων,
στοιᾶς στενοχούσης, σιτίων μετρουμένων,
ἀσκῶν, τροπωτήρων, κάδους ὠτουμένων,
σκορόδων, ἰλαῶν, κρομμύων ἐν δικτύοις,
στεφάνων, τριχίδων, αὐλητρίδων, ὑπωπίων
τὸ τεώριον δ' αὖ κωπίων πλατουμένων,
τύλων ψοφούντων, θαλαμιῶν τροπουμένων,
αὐλῶν, κελευστῶν, τιγλάρων, συριγμάτων.

2 Vers parodiés du TÉLEPHE.

attaquer les ſicophantes, s'il s'en trouvoit parmi nous?

IIe DEMI-CHŒUR.

Hélas! par Neptune, tout ce qu'il dit, il a raiſon de le dire, & n'eſt que trop vrai. Il ne ſurcharge rien.

Ier DEMI-CHŒUR.

Falloit-il donc le dire pour cela? Mais cette témérité va lui coûter cher.

IIe DEMI-CHŒUR.

Où allez-vous? Obſervez-vous? Si vous frappez cet homme, il ſe montrera bien vîte.

Ier DEMI-CHŒUR.

A nous, Lamachus! A nous avec vos regards foudroyans! Du ſecours! Accourez, agitez vos aigrettes de guerrier terrible. O Lamachus, notre ami, notre ſauveur! Que quelqu'un vienne donc à mon ſecours, ou ſous-chef, ou général, ou ingénieur de place: on nous ſaiſit.

SCENE VI.

DICÆOPOLIS, LE CHŒUR EN DEUX BANDES, LAMACHUS.

LAMACHUS.

D'ou viennent ces cris de diſcorde? Où faut-il du ſecours? Où faut-il du tapage? Qui m'a forcé de tirer ma gorgone, de ſon étui?

Ier DEMI-CHŒUR.

O Lamachus, formidable par vos aigrettes & vos cohortes !

IIe DEMI-CHŒUR.

O Lamachus ! Eſt-ce que cet homme ne nous injurie pas tous depuis long-temps ?

DICÆOPOLIS.

O grand Lamachus, excuſez, je vous prie, ſi, à un gueux comme moi, il eſt échappé des ſottiſes en voulant dire quelque choſe.

LAMACHUS.

Qu'as-tu dis contre nous ? Parleras-tu ?

DICÆOPOLIS.

Il ne m'en ſouvient plus : l'effroi que me cauſe votre armure, me fait tourner la tête. De grâce, éloignez de moi cet épouvantable bouclier.

LAMACHUS.

Soit.

DICÆOPOLIS.

Renverſez-le maintenant.

LAMACHUS.

Le voilà.

DICÆOPOLIS.

Donnez-moi cette plume, qui eſt deſſus votre caſque.

LAMACHUS.

Tiens.

DICÆOPOLIS.

A préſent ſoutenez-moi la tête, pour que je

me faſſe vomir [1]. Ce panache me fait mal au cœur.

LAMACHUS.

Hélas ! Quelle idée ? Tu prétends te ſervir de cette plume pour cet uſage.

DICÆOPOLIS.

Mais c'eſt une plume : dites-moi, d'où vient-elle ?

LAMACHUS.

D'un oiſeau.

DICÆOPOLIS.

Du fanfaron [2] ?

LAMACHUS.

Malheureux ! Je vais t'étouffer.

DICÆOPOLIS.

Patience, Lamachus ! Ceci eſt au-deſſus de

1 Il veut ſe faire vomir en ſe paſſant la plume de Lamachus dans le goſier. Voyez Suidas au mot φέρε νῦν. M. Poinſinet a fait entrer l'explication du lexicographe dans ſa traduction. Plaute a fait paſſer dans ſa piece intitulée RUDENS, ces mots :

τῆς κεφαλῆς νῦν μου λαβοῦ

Perii, animo malefit. Contine quæſo, caput.

Act. II, ſc. VI, verſ. 26, editio. varior. ex recenſione gronovii. Amſtelodami, ex typograph. Blaviana, 1684.

2 κομπολακύθου. Ariſtophane a forgé ce nom d'oiſeau des mots κόμπος & λακεῖν, pour peindre le ton glorieux & bouffi de Lamachus. Rabelais eſt un riche imitateur de notre poëte, pour l'art d'imaginer des noms propres aux gens.

vos forces. Si vous êtes si vaillant, que ne me rendez-vous eunuque ? Vous êtes tout équipé pour cela.

LAMACHUS.

Un général, être ainsi apostrophé par un mendiant !

DICÆOPOLIS.

Moi, mendiant ?

LAMACHUS.

Qu'es-tu donc ?

DICÆOPOLIS.

Moi ? Je suis un honnête citoyen exempt d'ambition [1]. Depuis le commencement de la guerre, je suis bon soldat [2] : & vous, n'êtes devenu notre chef, qu'à prix d'argent [3].

LAMACHUS.

Mon élévation au généralat a été le fruit des suffrages.

DICÆOPOLIS.

Oui, de quelques ignorans [4]. Mais ce qui m'a révolté sur-tout, & forcé de faire un traité d'alliance, c'est de voir les rangs dans l'armée garnis de têtes à cheveux blancs, tandis qu'on voit les plus jeunes,

1 σπουδαρχίδης. 2 στρατωνίδης. 3 μισθαρχίδης. Trois épithetes de la façon d'Aristophane ; il leur a donné la forme des noms patronymiques.

4 Grec : τριῶν κόκκυγές, coucous. ἀντὶ, remarque très-bien le scholiaste, τοῦ ἄτακτοι καὶ ἀκαίδευτοι. καὶ γὰρ ὁ κόκκυξ ἄμουσόν τι φθέγγεται.

tels que toi, se soustraire à la fatigue par des ambassades; les uns en Thrace, avec trois drachmes d'appointemens, on reconnoît là les Tisamenophænippes, les Panurgipparchides; d'autres près Charès: ceux-ci, les Gerêtotheodores, les Diomeialadzones, en Chaonie : ceux-là, à Camarina, Gela & Catagela.

LAMACHUS.

Ce choix a été fait par suffrages.

DICÆOPOLIS.

Et comment? Pourquoi, par exemple, les récompenses vous viennent-elles de toutes parts, & aucunes à ceux-ci (il montre plusieurs gens de mérite sans récompense)? Vous, Mœrilade, déjà parvenu à un grand âge, avouez-nous si vous avez eu de semblables missions, ou non? Il fait signe que non: il est cependant brave & prudent. Dracylle, Euphorides, Prinides, quelqu'un de vous connoît-il Ecbatane, ou la Chaonie? Aucun. C'est le partage des Mégacles [1], des Lamachus, à charge à leurs amis & couverts de dettes. Dès qu'on les apperçoit, on leur crie GARE, comme cela se pratique le soir quand on jette de l'eau [2] par la fenêtre.

1 Grec : ὁ Κοισύρας, c'est du fils de ce Cœsyras, dont il est ici question : voyez les NUÉES, v. 48.

2 ἀποπίσστρον, τὸ ὕδωρ, ᾧ πόδας νίπτονται. Cette remarque d'Eustathe, cité par M. Brunck, prouve le soin que les Grecs avoient

LAMACHUS.

O démocratie ! Doit-on ſupporter ces outrages ?

DICÆOPOLIS.

Non, à la vérité, ſi tu n'étois pas au ſervice de la république [1].

LAMACHUS.

Pour moi, je jure une guerre éternelle aux Péloponnéſiens. Je les tracaſſerai, les harcelerai, tant que je pourrai, ſur terre & ſur mer.

DICÆOPOLIS.

Et moi, je déclare à tous les Péloponnéſiens, Mégariens & Béotiens, qu'ils peuvent, à l'excluſion de Lamachus, vendre & acheter, ſur ma terre.

de ſe tenir les pieds propres, & Ariſtophane en eſt un témoin précieux, puiſqu'il nous apprend ici qu'ils ſe lavoient les pieds tous les ſoirs ; uſage auſſi favorable à la ſalubrité qu'à la propreté.

1 Le traducteur italien a donné à cet endroit une tournure d'une ironie plus piquante.

LAMACHUS.

O principato e ſignoria de'l popolo, coſe intolerabili.

DICÆOPOLIS.

Non certamente, ſe Lamacho non è mal contento per lo ſtipendio.

SCENE VII.

LE CHŒUR SEUL.

Cet homme porte la conviction dans ses discours, & va persuader au peuple de changer de sentiment, & d'incliner à la paix. Profitons de la circonstance pour faire nos représentations [1].

1 Grec : Mettons-nous en devoir de parler en vers anapestes, ou anapestiques ; c'est-à-dire, parlons librement, exhortons nos concitoyens, faisons-leur des observations utiles : NON ADHIBETUR ULLA SINE ANAPÆSTIS PEDIBUS HORTATIO, dit Cicéron en parlant de la discipline militaire des Spartiates, chez lesquels on employoit toujours la cadence des anapestes, pour les animer au combat. (Ciceron. op. ex edit. Olivet. Tuscul. II, 16.) Le pied anapeste ou anti-dactyle, est composée de deux breves & d'une longue : de-là vient le nom d'anapeste : DACTYLUM, observe Quintilien, LONGA DUABUSQUE BREVIBUS ; HUIC TEMPORIBUS PAREM, SED RETROACTUM, APPELLARI CONSTAT ANAPÆSTUM. On battoit en effet pour l'anapeste une mesure toute opposée à celle du dactyle. Les vers anapestes employés ici par Aristophane, sont tétramétres. Cette espece de vers est très-peu esclave des règles, quant à l'emploi des divers pieds ; souvent même il n'y a pas un seul pied anapeste dans ce vers. Cependant quand il est tétramétre, le dernier pied qui précede la syllabe catalectique, s'il y en a, doit toujours être anapeste. C'est une regle à laquelle M. Brunck n'a jamais trouvé d'exception. Il a également remarqué que l'on ne plaçoit jamais la césure après le quatrieme pied dans le vers anapeste tétramétre : souvent même ce vers n'a aucune césure. C'est cette marche libre & exempte de toute contrainte qui a fait adopter ce genre de versification pour les récitatifs. « On a observé, » dit M. Marmontel, (au mot ANAPESTE, dans l'encyclop. in-folio.) » que la langue françoise a peu de dactyles & beaucoup d'anapestes. » Lully semble être un des premiers qui s'en soit apperçu, & son

Depuis qu'Ariſtophane préſide à nos jeux, on ne l'a point vu ſe préſenter aux ſpectateurs pour faire ſon éloge. Mais puiſque ſes ennemis le noirciſſent aux yeux des Athéniens, toujours prompts à ſe faire une opinion, & qu'on lui reproche d'avoir maltraité le peuple & l'état dans ſes comédies, il faut qu'il ſe lave de ces calomnies auprès de vous, ô inconſtans Athéniens! Il prétend donc au contraire vous avoir rendu de grands ſervices, en vous avertiſſant de ne point donner tête baiſſée dans tout ce que les étrangers vous diſent, de ne point vous laiſſer aller à la ſéduction de la flatterie, & de mettre plus de fermeté & moins de molleſſe dans votre adminiſtration. Précédemment les envoyés des autres villes, dans le deſſein de nous circonvenir, ne nous donnoient-ils pas d'abord le nom de IOSTEPHANOUS [1]? Ne vous

» récitatif a le plus ſouvent la marche de ce dactyle renverſé. » Lully comprenoit, « que le récitatif, comme l'a très-bien remarqué » M. le comte de la Cépede (Poëtique de la muſique, p. 42, » t. II.) ou du moins le fond du récitatif, n'eſt que la déclamation » notée. Le plus ſouvent il n'eſt point meſuré; ou pour mieux dire, » il ne reçoit pas un mouvement conſtant, régulier, indiqué par le » compoſiteur pour un morceau entier: il ne ſuit d'autre meſure que » celle qui eſt dictée au chanteur, ou plutôt à l'acteur par la paſſion » qui l'anime, la nature de ce qu'il doit dire, & la ſituation où il » ſe trouve. » Voilà des regles de goût très-précieuſes & qui méritoient d'être rapprochées de ce beau morceau de récitatif, tout compoſé par Ariſtophane en vers anapeſtes.

1 Couronnés de violettes.

voyoit-on pas auſſi-tôt vous redreſſer ſur vos ſieges [1] ? Qu'un autre vint vous cajoler, & appeler votre ville, LIPARAS ATHÉNAS [2], n'obtenoit-il pas ce qu'il vouloit, pour vous avoir oint de ce doucereux parfum, comme des anchois le ſont avec l'huile [3]. C'eſt donc un ſervice important que de vous avoir détrompé ſur tout cela ? Notre poëte a de plus appris aux villes alliées à ſuivre les bonnes formes républicaines. Auſſi cet homme éminent eſt-il devenu l'objet de la curioſité de ces villes & de tous les tributaires, lui qui ſeul a oſé vous dire la vérité au péril de ſa vie : & même ſon courage a fait tant de bruit, que le grand roi « interrogeant un jour les ambaſſadeurs des Lacédémoniens, après leur avoir demandé quels peuples de la Grece avoient le plus de force ſur mer ; les queſtionna enſuite ſur Ariſtophane & ſur les ſujets ordinaires de ſes traits ſatyriques, ajoutant que ſes conſeils tendoient au bien, & que ceux qui les ſuivroient, ſeroient les maîtres de la Grece. C'eſt pour cela que les Lacédémoniens demandent qu'on leur rende Egine pour préliminaire de la

1 Grec : Vous ne vous aſſeyiez que du bout des feſſes.

2 Athenes, la belle, la luiſante, la graſſe.

3 Il y a ici un jeu de mots, par lequel Ariſtophane compare les Athéniens à des anchois. Ce jeu de mots roule tout ſur le mot λιπαρὸς, beau, clair, net, oint d'huile, de graiſſe. L'anchois ſe conſerve dans l'huile, dans la graiſſe.

paix, non qu'ils se soucient beaucoup de cette île ; mais afin de nuire à ce poëte. Ne craignez donc point que dans ses comédies il jète du ridicule sur les choses honnêtes ; il n'a en vue que le bien public, & il le procurera de toutes ses forces, non par des cajoleries, par des cotteries, par des adulations & des soupleſſes artificieuses, mais par des avis salutaires. Que Cléon ourdisse ses trames contre lui : la droiture & l'équité seront toujours pour le poëte, & il ne sera jamais repréhensible de lâcheté & de corruptibilité, comme l'est son ennemi.

DEMI-CHŒUR.

Viens ici, ô muse toute de feu, aigre Acharnienne ! Telle que l'étincelle qui s'échappe d'une braise ardente, quand on fait griller de petits poissons, tandis que les uns préparent la saumure fraiche de Thase, & les autres la farine, accours de la sorte vers tes concitoyens, avec des sons vifs, durs & soutenus [1].

1 Cette invocation à la muse Acharnienne est dans le genre dithyrambique. Λιπαραμπυκα est absolument dithyrambique, & est là pour Λιπαραν, comme l'a très-bien observé M. Brunck. On retrouve ici tout le désordre propre à cette sorte de poëme consacré à Bacchus. Voyez les observations sur la musique, dans le tome XXII de Plutarque, pag. 495. La comparaison qu'Aristophane fait ici de la muse Acharnienne avec l'étincelle qui se détache du bois d'yeuse (πρινινων), est ingénieuse & agréable. Aristophane avoit déjà dit des Acharniens, v. 180 & suiv.

Αχαρικοὶ, στιφροὶ γέροντες, πρίνινοι.

LE

LE CHŒUR entier.

Nous venons, accablés ſous le poids des années, reprocher à cette ville ſon ingratitude. Bien loin d'être entretenus ſur la fin de nos jours, aux frais de la république, à raiſon des grands ſervices que nous lui avons rendus ſur mer, nous éprouvons les traitemens les plus durs. Traînés, à notre âge, devant les tribunaux, nous devenons les plaſtrons des jeunes orateurs : car nous ne ſommes plus rien par nous-mêmes. Uſés, anéantis, nous n'avons pour tout appui [1] qu'un bâton. Là, chuchotant à peine entre nous, nous ne voyons que l'ombre de la juſtice [2] : tandis que quelque jeune homme, qui s'eſt diſpoſé à parler, tombe tout à coup ſur le prétendu coupable avec des diſcours éloquens : enſuite il l'interroge à l'écart ; il lui fait des queſtions inſidieuſes, il tourmente, il vexe, il harcele ce vieux Tithon, que ſa grande vieilleſſe réduit à pinçer les levres, à ſe retirer chargé d'une amende, à ſanglotter, à gémir, & à dire

1 Grec : Au lieu de Neptune, tuteur, protecteur, nous n'avons qu'un bâton.

2 Nous nous tenons en chuchotant auprès de ce tribunal élevé ſur un tertre de pierre, n'appercevant que le nuage obſcur de la juſtice. La leçon du traducteur italien, étoit différente de la nôtre, & paroît plus conforme au ſens que veut exprimer le chœur : Tremandone le labra per vechiezza, ad una pietra ſe ſiamo appogiati, dove niente guardiamo ſe non l'ombra de la giuſticia.

à ſes amis : Me voilà condamné à donner ce que je me réſervois pour avoir une bierre.

DEMI-CHŒUR.

Eſt-il permis de juger ainſi, d'après la clepſydre[1], un vieillard, à tête chauve, qui, de l'aveu de ſes compagnons d'armes, a eſſuyé toutes les fatigues de la guerre, s'eſt vu ſouvent couvert d'une ſueur abondante, & qui a partagé les lauriers de Marathon ? C'eſt donc ainſi qu'après avoir mis notre vigueur à humilier nos ennemis dans ces champs fameux, des vauriens nous traitent maintenant comme des criminels, & nous font condamner comme tels ! Quel chicaneur[2] peut répliquer à cela ?

LE CHŒUR.

Eſt-il juſte en effet qu'un Thucydide, par exemple, courbé de vieilleſſe, ſuccombe ſous le flux de paroles de l'orateur Céphiſodème, dont il n'eſt

1 Cicéron, parlant de l'éloquence de Périclès avec le plus grand éloge, nous dit au ſujet des maîtres qui formerent ce grand Athénien : At hunc non declamator aliquis ad clepſydram latrare docuerat, ſed, &c. Lib. III, DE ORATORE, §. 21. Voyez Martial, EPIGRAM. lib. VI, epigr. XXXV. Juger d'après la clepſydre, c'eſt juger à l'heure : parce que pour éviter les plaidoyers interminables, on fixoit le nombre des clepſydres pendant leſquelles l'accuſateur & l'accuſé auroient le droit de parler.

2 Grec : Μαρψίας, nom de quelque déclamateur du temps d'Ariſtophane, comme l'indique le ſcholiaſte : οὗτος φιλόψευστος, καὶ φλύαρος, καὶ θορυβώδης ῥήτωρ κωμῳδεῖται.

pas plus possible de se débarasser que de se tirer des déserts de la Scythie [1] ? Pour nous, notre compassion s'est émue, nos larmes ont coulé, à la vue de ce vieillard sous la conduite d'un archer, de ce Thucydide, qui, j'en jure par Cérès, dans sa premiere jeunesse, n'eût pas souffert le moindre outrage, de la part de Cérès même [2]. On l'eût

1 Aristophane est ici d'une concision qui m'empêche de voir l'allusion des trois vers que je traduis. Les voici avec le mot à mot & avec la traduction italienne, dont la mienne ne paroît pas s'écarter :

τῷ γὰρ εἰκὸς ἄνδρα κυφὸν, ἡλίκον Θουκυδίδην,
ἐξολίσθαι, ξυμπλακέντα τῇ Σκυθῶν ἐρημίᾳ,
τῷδε τῷ Κηφισοδήμῳ, τῷ λάλῳ ξυνηγόρῳ ;

En effet, est-il juste qu'un homme courbé de vieillesse, tel que Thucydide, périsse, comme dans les déserts scythiques, dans les démêlés avec Céphisodème, cet avocat verbiageur ?

ξυμπλακέντα signifie avoir affaire à quelqu'un, avoir quelque chose à discuter, à démêler avec quelqu'un ; & ce même mot grec régit Σκυθῶν ἐρημίᾳ & Κηφισοδήμῳ. Il est difficile de trouver dans notre langue une expression qui convienne à ces deux régimes en même-temps, & qui rende la valeur de ce verbe grec. Je ne vois pas d'ailleurs à quoi Aristophane peut faire allusion, si celle que j'indique par ma traduction n'est pas jugée convenable : elle est cependant autorisée par la traduction italienne : Certamente è conveniente à costui ammazzar il gobbo Tucidide, pigliatolo à la solitudine de Scithi, cioè à questo Cefisodemo, à questo avocato zanciere.

Le Thucydide dont il est ici question, étoit à la tête d'une faction opposée au parti de Périclès qui fit bannir cet antagoniste. Voyez PLUTARQUE, dans son Périclès, tom. II, pag. 213. Suidas nous parle de ce Céphisodème, orateur Athénien. Voyez Meursi. BIBLIOTH. ATTIC.

2 Ἀχαιᾶν. Voyez sur cette épithete donnée à Cérès, la sçavante

d'abord vu, du seul son de sa voix, terrasser dix Evathlus [1] : il eût anéanti trois mille archers ; enfin il eût percé de ses flèches toute la lignée de l'archer. Puis donc qu'il vous est impossible de nous laisser aucun genre de repos, portez du moins un décret public, par lequel on sera contraint de proportionner les accusateurs aux accusés. Ainsi le vieillard ne pourra être mis en cause que par quelqu'autre vieillard édenté : les jeunes gens n'auront affaire qu'à des jeunes gens débauchés & bavards, au fils de Clinias [2]. Il faut, nous en convenons, traîner les méchans devant les tribunaux ; mais encore une fois, que le vieillard ne soit condamné que par un vieillard, le jeune homme par un jeune homme.

note de M. Brunck, tom. III, pag. 86, dans les notes sur le vers 709.

1 Il est question d'un Evathlus qui est mis de pair avec le lâche Cléonyme, dans LES GUÊPES, v. 592. Mais le mot εὐάθλος n'auroit-il pas ici la même signification que ἐναθλος dans Pindare, & n'auroit-il pas été mis par erreur au lieu de ce dernier mot, qui signifie vaillant, combattant avec courage ? alors on eût dû traduire : On l'eût vu d'abord terrasser dix vaillans. Cependant la traduction italienne & M. Brunck en font un nom propre, d'après les manuscrits qu'ils ont consulté.

2 Alcibiade. Voyez Cornelius Nepos.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DICÆOPOLIS seul.

Voici les limites de mon marché. Tout Péloponnésien, Mégarien & Béotien pourra y apporter sa marchandise, & m'en vendre à l'exclusion de Lamachus. J'ai choisi au sort trois inspecteurs pour présider à ce marché [1]; ils y seront toujours armés de fouets de Léprée [2]. Ils en éloigneront

1 ἀγορανόμοι, des agoranomes. Voyez le Diogene Laerce de Ménage (VI. 90.) Ces agoranomes étoient des magistrats chargés du soin d'inspecter tout ce qui se passoit dans les marchés, & d'y faire observer les ordonnances. Ils veilloient sur-tout à régler le prix des denrées, à exclure celles de mauvaise qualité, & falsifiées, à empêcher les acaparemens, à faire porter dans des magasins publics les objets de premiere nécessité qui restoient après que les citoyens s'étoient suffisamment pourvus; ressource que l'abondance fournissoit pour les cas de nécessité, &c. &c. Voyez Gulielm. Postell. DE MAGISTRAT. ATHÉNIENS. cap. XXXIV. Les édiles de Rome tenoient lieu de ces agoranomes.

2 Ces agoranomes étoient toujours armés de fouets faits avec des courroies. Mais Aristophane nous dit ici que les fouets des inspecteurs de ce nouveau marché, étoient ἐκ λεπρῶν. Les interpretes & les commentateurs se sont fort tourmentés pour expliquer ce que le poëte entend par là. Voyez la note de M. Brunck sur ce sept cent vingt-troisieme

tout sycophante, tout délateur [1]. Je vais en outre faire apporter ici la colonne, près de laquelle j'ai traité : il faut qu'elle y soit une preuve authentique de mon alliance.

SCENE II.

UN MÉGARIEN, SES PETITES FILLES.

UN MÉGARIEN.

Je vous salue, ô marché Athénien, si précieux aux Mégariens ! J'aspirois après vous, oui, par le dieu de l'amitié, comme un fils après une mere. O filles infortunées d'un malheureux pere, voyez maintenant si vous trouverez du gâteau quelque part. Ecoutez, mes petites, approchez-vous de

vers des ACHARNIENS. J'ai fait de Λεπρων un nom de ville, connue, par Callimaque (in Iov. v. 39), où Nic. Frischlin préféreroit lire Λέπρεον au lieu de Λεπρέον, qui se trouve dans les éditions ordinaires; connue également par Hérodote (liv. IV.) C'est une ville de l'Elide dans le Péloponnese. C'étoit peut-être pour cela que Dicæopolis vouloit que ces courroies fussent faites avec des peaux de Léprée, pour faire mieux comprendre l'étendue de l'alliance qu'il venoit de contracter avec les Lacédémoniens, maitres du Péloponnese.

1 Grec : Φασιανόν. Ce mot grec fait allusion au mot Φαίνειν, mettre au jour, dénoncer, déclarer : le traducteur italien fait très-bien sentir cette allusion : Quà non entri nessuno calunniato, ne altro che fia phasiano cioè sicofanta ò calunniatore.

moi [1] : voulez-vous être vendues, ou souffrir les horreurs de la faim ?

LES PETITES FILLES.

Vendez-nous, vendez-nous.

LE MÉGARIEN.

Je pense bien comme vous. Mais quel est l'homme assez sot pour vous acheter, & prendre une charge manifeste ? J'ai donc une idée digne de notre pays [2]. Je vais vous déguiser en petits cochons, & je m'en dirai marchand. Armez vos mains de ces ongles, pour que vous ayez l'air de venir d'une bonne race. Hélas ! j'en jure par Mercure, vous ne retrouveriez à la maison que famine horrible, & que misere affreuse. Allons, couvrez-vous la figure avec ce grouin, & entrez ensuite dans ce sac : ressouvenez-vous de bien grogner, de faire coï, & d'imiter le cri des cochons destinés aux sacrifices [3]. Ensuite j'appelerai Dicæopolis.

1 Grec : Approchez de moi, votre ventre.

2 Grec : Une idée Mégarique. Les Mégariens étoient fort peu estimés. On peut consulter à ce sujet l'oracle qui leur fut rendu, & qui est rapporté par Suidas & par le scoliaste de Théocrite. Ils ne sont, y est-il dit, ni les troisiemes, ni les quatriemes, ni les douziemes. Cette IDÉE MÉGARIQUE va nous en convaincre.

3 Suis fetus sacrificio die quinto purus est, dit Pline, HISTOR. NATUR. VIII, 77. De là PORCI SACRES, dans Plaute, Men. II, 2. 15. Rudens, IV, 6.

.... Dicæopolis où êtes-vous ? Voulez-vous de mes petits cochons ?

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, DICÆOPOLIS.

DICÆOPOLIS.

Que veut ce Mégarien ?

LE MÉGARIEN.

Je viens pour votre marché.

DICÆOPOLIS.

Comment va-t'on chez vous ?

LE MÉGARIEN.

Nous périssons de faim, étendus près de nos foyers.

DICÆOPOLIS.

Quoi ! C'est charmant d'être auprès du feu ; assisté sur-tout d'un joueur de flûte. Mais que faites-vous encore ?

LE MÉGARIEN.

Le voici. Lorsque je suis sorti de Mégare, nos magistrats décidoient qu'il ne nous restoit plus qu'à périr très promptement & très misérablement.

DICÆOPOLIS.

Eh bien ! Vous allez être à l'abri de toutes peines.

LE MÉGARIEN.

Comment ?

DICÆOPOLIS.

Que fait-on encore à Mégare ? Combien le froment s'y vend-t'il ?

LE MÉGARIEN.

C'eſt une choſe ſacrée pour nous, perſonne n'y touche.

DICÆOPOLIS.

Apporte-tu du ſel ?

LE MÉGARIEN.

Toutes nos ſalines ne ſont-elles pas en votre poſſeſſion ?

DICÆOPOLIS.

Tu n'aurois pas de l'ail ?

LE MÉGARIEN.

Comment en aurois-je ? Toutes les fois que vous faites une irruption ſur nos terres, vous êtes pires que des lions : vous arrachez avec des piquets toutes les têtes d'ail.

DICÆOPOLIS.

Que vend-tu donc ?

LE MÉGARIEN.

Des petites truies [1] propres aux ſacrifices.

1 χοίρους, perpetuus eſt, remarque très-bien le ſçavant M. Brunck dont je vais rapporter la note en entier, perpetuus eſt in hoc diverbio luſus ex ambiguitate nominis χοῖρος, quod porcum ſignificat, & pudendum muliebre. Poſteriori ſignificatu occurit apud comicum

DICÆOPOLIS.

Fort bien. Voyons.

LE MÉGARIEN.

Elles ſont magnifiques : tenez, ſoupeſez-les. Hem, celle-là eſt-elle graſſe & bonne ?

DICÆOPOLIS.

Oh ! Qu'eſt ceci ?

LE MÉGARIEN.

C'eſt un petit cochon.

DICÆOPOLIS.

Que dis-tu ? Et de quel pays l'apportes-tu ?

LE MÉGARIEN.

De Mégare. N'eſt-ce pas un cochon comme un autre ?

DICÆOPOLIS.

Il ne me le paroît pas.

LE MÉGARIEN.

Cela n'eſt-il pas abſurde ? Voyez quelle incré-

ſæpe, ut Theſm. 289. 338. Conc. 724. Eadem ambiguitas in latino ſermone ſervari poterat. Teſtis eſt Varro, cujus adponam locum, L. II. de reruſticâ, pag. 73, edit. Henr. Stephani. « Ab » ſuillo enim genere pecoris immolandi initium primum ſumtum vi- » detur : cujus veſtigia, quod initiis Cereris porci immolantur, & quod » initiis pacis fœdus cum feritur, porcus occiditur ; & quod nup- » tiarum initio antiqui reges ac ſublimes viri in Hetruria in conjunc- » tione nuptiali, nova nupta & novus maritus primum porcum immo- » lant. Priſci quoque Latini & etiam Græci in Italia idem factitaſſe » videntur. Nam & noſtræ mulieres, maxime nutrices, naturam qua » feminæ ſunt, in virginibus appellant porcum, & græce χοῖρον : » ſignificantes eſſe dignum inſigni nuptiarum. »

dulité ! Nier que ceci ſoit un cochon. Mais voyez, je gage une meſure de ſel broyé avec du thym, ſi ce n'en eſt pas un comme tous les autres de ce pays.

DICÆOPOLIS.

Oui, c'eſt un cochon : mais de quelle eſpece ?

LE MÉGARIEN.

Oui, certes [1]. C'eſt une race qui m'appartient. Que penſez-vous donc que cela puiſſe être ? Voulez-vous les entendre grogner ?

DICÆOPOLIS.

J'en ſerois ravi.

LE MÉGARIEN.

Allons, vîte, faites-vous entendre, mes petites. Il ne s'agit point ici de vous taire. J'en prends Mercure à témoin, vous retournerez à la maiſon.

UNE PETITE FILLE.

Coï ! coï !

LE MÉGARIEN.

Eſt-ce là un cochon ?

DICÆOPOLIS.

En voilà bien le grognement. Mais avec quelques ſoins pendant cinq ans, ce ſera toute autre [2] choſe.

1 Grec : Oui, par Dioclès. Les Mégariens, dit M. Brunck, juroient par le héros Diocles, en l'honneur de qui ils célébroient la fête appelée τὰ Διόκλεια. Voyez Théocrite à la fin de ſa douzieme idylle.

2 κύσθος. L'Italien a lu un peu différemment : mais il n'en rend pas moins littéralement le mot κύσθος : Il porco adeſſo apparirà, egli è nodrito : la ſua matrice è di cinque anni. Voyez M. Brunck ſur le mot κύσθος.

LE MÉGARIEN.

Oh ! Elle deviendra auſſi belle que ſa mere.

DICÆOPOLIS.

Mais elle ne vaut rien pour le ſacrifice.

LE MÉGARIEN.

Comment ? Pourquoi n'y ſeroit-elle pas propre ?

DICÆOPOLIS.

Il lui manque quelque choſe [1].

LE MÉGARIEN.

C'eſt tout jeune : mais avec l'âge, elle ſera très-bien pourvue [2] ; & ſi vous voulez faire une nourriture, il n'y a rien de mieux.

DICÆOPOLIS.

Celle-là vient-elle de la même mere ?

LE MÉGARIEN.

Elles ont toutes deux mêmes pere & mere. Et dès que celle-ci ſera forte & en état, ce ſera un ſacrifice digne de Vénus [3].

DICÆOPOLIS.

Mais on ne ſacrifie point de truie à Vénus.

LE MÉGARIEN.

On ne lui en ſacrifie point ? Et c'eſt la ſeule de toutes les divinités, qui s'honore de ces ſacri-

1 Non ha la coda.

2 E giovane, ma accreſciuta venirà grande, graſſa, e roſſa.

3 ..... Ma ſe ella ſarà ingraſſata, & ſpeſſa ne'l pelo, ſarà un buon porco da ſacrificare à Venere.

fices : d'ailleurs la chair grillée [1], de ces jeunes animaux eſt d'un très-bon goût.

DICÆOPOLIS.

Peuvent-elles ſe paſſer de leur mere ?

LE MÉGARIEN.

Et de leur pere auſſi, je vous le jure.

DICÆOPOLIS.

Quelle eſt leur nourriture la plus ordinaire ?

LE MÉGARIEN.

Tout ce que vous leur donnerez. Eſſayez vous-même.

DICÆOPOLIS.

Petites, petites !

UNE PETITE FILLE.

Coï, coï.

DICÆOPOLIS.

Voulez-vous des pois [2] ?

LA PREMIERE PETITE FILLE.

Coï, coï, coï.

DICÆOPOLIS.

Quoi donc ? Voulez-vous des figues Phibalées.

LA PREMIERE PETITE FILLE.

Coï, coï.

1 Et la carne di queſte porche diviene ſuaviſſima arroſtita ne'l ſpeto.

2 In iſtis τρώγεις ἂν ἐρεβίνθους ; nequitia eſt, & jocus facetus ex ambiguitate nominis ἐρέβινθος, quod penem etiam ſignificat, qua poteſtate occurit. Ran. 545. Note de M. Brunck.

DICÆOPOLIS.

Et toi, en mangerois-tu bien auſſi ?

LA SECONDE PETITE FILLE.

Coï, coï.

DICÆOPOLIS.

Comme elles crient après les figues ! Qu'on leur en apporte. Les mangeront elles ? ....Ah ! ah ! Grands dieux, comme elles les font craquer ! De quel pays ſont ces petites truies ? D'un pays de voraces [1] : mais elles ne les ont pas toutes mangées peut-être ?

LE MÉGARIEN.

Toutes : à l'exception de celle-là ſeule que j'ai priſe.

DICÆOPOLIS.

Voilà de charmantes bêtes ! Voyons, combien me les vendrez-vous ?

LE MÉGARIEN.

Vous aurez l'une pour une botte d'ail : & l'autre, ſi vous voulez, pour un ſeul chœnix [2] de ſel.

DICÆOPOLIS.

Je les achete. Attends ici un inſtant.

1 τραγασαῖα, par alluſion au mot τραγῖν. Note de M. Brunck.

2 Plus de deux livres peſantes.

SCENE IV.

LE MÉGARIEN, UN SYCOPHANTE.

LE MÉGARIEN *se croyant seul.*

VOILA qui est à merveille. O Mercure, dieu du trafic, fais que je puisse vendre également & ma femme & ma mere.

LE SYCOPHANTE.

Ami, d'où es-tu ?

LE MÉGARIEN.

De Mégare : je vends des cochons.

LE SYCOPHANTE.

Je vais te dénoncer, toi & tes cochons, comme ennemis.

LE MÉGARIEN.

Quoi ! Cet interdit, source de mes maux, revient en vigueur ?

LE SYCOPHANTE.

Il t'en cuira, de Mégariser [1] : ne lâcheras-tu pas ce sac ?

LE MÉGARIEN.

Dicæopolis, Dicæopolis, je suis saisi par un je ne sçais qui.

1 μεγαριεῖς, expression pour exprimer le commerce des Mégariens, interdit à Athenes.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, DICÆOPOLIS.

DICÆOPOLIS.

Qui prétend te dénoncer ? Inſpecteurs, pourquoi ne me chaſſez-vous pas ces ſycophantes ? Quelle folie de vouloir donner des lumieres [1] ſans y voir.

LE SYCOPHANTE.

Eſt-ce que je ne puis faire connoître les ennemis ?

DICÆOPOLIS.

Il t'en coûtera cher, à moins que tu n'ailles calomnier ailleurs.

1 τί δὴ παθὼν φαίνεις ἄνευ θρυαλλίδος ;

Je lis dans ce vers, d'après le vœu du ſçavant M. Brunck, παθὼν au lieu de μαθὼν. J'ai de plus cherché à rendre le jeu de mots du grec φαίνειν, qui ſignifie dénoncer & éclairer, DEFERRE ET LUCERE. L'Italien traduit : Che imparar dimoſtri ſanza ſtoppino ?

SCENE

SCÈNE VI.

DICÆOPOLIS, LE MÉGARIEN.

LE MÉGARIEN.

Quel fléau pour Athenes!

DICÆOPOLIS.

Tranquilliſe-toi, mon ami. Tiens, voilà le prix de tes cochons: prends cet ail & ce ſel. Adieu, bien de la joie.

LE MÉGARIEN.

Mais ce n'eſt pas ainſi qu'on nous ſalue, nous autres.

DICÆOPOLIS.

Eh bien, ſi j'ai failli, que la faute retombe ſur moi [1].

1 Je ne ſuis pas très certain que le poëte faſſe alluſion ici à la maniere dure dont les Athéniens traitoient les Mégariens, auxquels tout le territoire des premiers étoit interdit: mais j'ai voulu faire ſentir cette alluſion un peu plus clairement que je l'imagine exprimée dans le grec. La traduction italienne paroîtroit ſe prêter au ſens que j'ai adopté:

DICÆOPOLI.

. . . . . Alegratene aſſai.

MEGARO.

Ma certamente non è de la patria.

DICÆOPOLI.

Leſciami il faſtidio à me de gli altri.

LE MÉGARIEN.

Voyez maintenant, mes petites, ſans le ſecours de votre pere, au moyen de vous pourvoir de gâteau ſalé, ſi quelqu'un veut vous en donner.

SCENE VII.

LE CHŒUR ſeul.

Ce Mégarien eſt très heureux. Avez-vous vu comme tout lui a réuſſi ? Tranquille au marché, il eſt sûr d'un certain profit : mais au contraire, tout Ctéſias ou autre ſycophante n'y prendra place que pour ſon malheur. On ne ſera plus la dupe de ces monopoleurs cachés : Prépis, n'y incommodera plus perſonne, avec ſon large derriere : Cléonyme n'y fera pas foule : on pourra s'y promener en beau manteau de laine : on n'y rencontrera pas cet Hyperbolus, toujours prêt à chercher querelle : &, cet efféminé de Cratinus, avec ſes cheveux ajuſtés au cizeau [1], n'y choquera plus la

1 μοιχὸς, ſuivant le ſcholiaſte, εἶδος καὶ ἔν μα κουρᾶς ἀπρεποῦς κιναιδώδους : c'étoit, dit M. Brunck, une maniere de couper ſes cheveux, ſemblable, ou à peu près ſemblable, à celle connue ſous le nom de κῆπον. Or, voici comme on nous définit cette derniere façon de s'arranger la tête. κῆπον (dit Hadr. Jun. lib. II, de coma, cap. 6) tonſuræ genus intelligo, quo cæſaries frontem obumbrans, ornatûs gratiâ reſecatur, exæquando capillos pendulos ad inſtar tonſilis fructicis

vue : ce pervers Artemon, habile muſicien d'ailleurs, n'y infectera plus par l'odeur de bouc qu'il répand autour de lui [1]. On n'y ſera plus tourné en ridicule par ce méchant Pauſon, & par ce Lyſiſtrate, l'opprobre des Cholargiens [2], impregné de la teinte de tous les vices, & ſouffrant conſtamment la faim & le froid plus de trente jours par mois.

herbarum hortenſium, quibus muſcaria & cacumina amputant hortulani, ne inæqualitas areolas deformet. C'eſt là préciſément la coëffure adoptée de nos jours pour les petits enfans de l'un & de l'autre ſexe, & pour les joquets : & l'on peut eſpérer que quelques grands efféminés ne la dédaigneront pas plus dans notre ſiecle, que du temps de ce Cratinus qu'il ne faut pas confondre avec le poëte comique du même nom.

1 Grec : N'y incommodera plus par l'odeur de ſon pere le bouc, qu'exhalent ſes aiſſelles.

2 Χόλαρχος. Bourg de l'Attique, de la tribu Acamantide, ſuivant H. Etienne. Voyez Meurſius.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

UN BÉOTIEN, DICÆOPOLIS.

LE BÉOTIEN chargé de paquets.

Oh ! Par Hercule [1] ! Ce fardeau va me cauſer un calus ſur les épaules. Iſménias, étends ce pouliot bien poſément à terre : pour vous autres, flûteurs Thébains, ſoufflez avec vos flûtes [2] dans le derriere de mon chien.

DICÆOPOLIS.

Que la peſte les étouffe ! Ces bourdons ne s'éloigneront pas de ma porte ? D'où viennent donc ces flûteurs impertinens & roques, ces diminutifs de Chœris ?

1 Ἵππῳ Ἡρακλῆς. Voyez ſur cette eſpece de jurement des Thébains, les excellentes obſervations de Valckenaer, ſur le mille ſix cent ſoixante-onzieme vers des PHÉNICIENNES d'Euripide.

2 Grec : Avec vos flûtes d'or.

LE BÉOTIEN.

Par Jolaüs, je consens volontiers qu'ils aillent au diable : car depuis Thèbes jusqu'ici, ils n'ont cessé de me corner aux oreilles, & toute la fleur de mon pouliot en est tombée. O étranger, voudriez-vous de ma marchandise, des poules, des cigales ?

DICÆOPOLIS.

Bon jour, cher Béotien collicophage [1] : qu'apporte-tu ?

LE BÉOTIEN.

J'apporte de tout ce qui se trouve de bon communément chez nous, de l'origan [2], du pouliot [3], des nattes, des feuilles à mêche [4], des canards,

1 κολλικοφάγε. κόλλιξ, espece de pain rond. Voyez, sur sa préparation, Athenée, liv. III, & les observations de Casaubon sur cet endroit.

2 Voyez Pline, HISTOR. NATURAL. XX, 67. ex edit. Gabriel. Brotier. Parisi. Barbou, 1779.

3 Ib. XX. 54.

4 θρυαλλίδας, c'est une espece de bouillon blanc. Sunt & phlomides duæ, dit Pline (ib. XXV, 74), hirsutæ, rotundis foliis, humiles. Tertia lychnitis vocatur, ab aliis thryallis, foliis ternis, aut cùm plurimùm quaternis, crassis, pinguibusque, ad lucernarum lumina aptis. Comme on voit par ce passage, les feuilles de lychnis, ellychnium ou thryallis, servoient de mêche pour les lampes, chez les anciens. Plutarque en parle en plusieurs endroits. Voyez tom. XVII, pag. 376.

des choucas [1], des attagas [2], des piettes [3], des roitelets [4], des plongeons [5].

DICÆOPOLIS.

Une tempête ne précipite pas plus d'oiseaux par terre, que tu en étales là dans notre marché.

LE BÉOTIEN.

Bah ! J'apporte en outre, oies [6], lievres, renards,

[1] κολοιὸς, graculos, choucas ; espece de corneille moins noire que le corbeau. Les choucas ne sont point carnivores, s'apprivoisent facilement, & apprennent à parler. Ils sont fins, rusés & déhans. Voyez, sur la vraie signification du mot latin GRACULUS, la note très curieuse de M. l'abbé Brotier, sur la troisieme fable du premier livre du Phedre imprimé chez Barbou. Paris, 1783, 1 vol. in-12, sous ce titre : PHÆDRI AUGUSTI LIBERTI FABULARUM LIBRI V, CUM NOTIS ET SUPPLEMENTIS GABRIELIS BROTIER, ACCESSERUNT PARALLELÆ JOANNIS DE LA FONTAINE.

[2] ἀτταγᾶς, attagen, l'attagas, à plumage varié. Voyez Pline, HIST. NATUR. X, 68. Les Italiens ont donné à cet oiseau le nom de Francolin.

[3] φαλαρίδας, phalerides, piettes. Aquaticarum laudatissimæ, dit Pline. (ib.)

[4] τροχίλως, trochilos, roitelets. Pline, X, 95.

[5] κολύμβως, mergus, urinator, plongeon. Toutes ces dénominations grecques, latines & françoises, viennent de la faculté qu'a cet oiseau de se précipiter & de se tenir sous l'eau. Voyez Pline, (X, 48, & XI, 106.)

[6] χᾶνας.

taupes, hériſſons, chats, pyctides [1], rats d'eau, anguilles de Copays.

DICÆOPOLIS.

Tu as des anguilles ? O toi, riche d'un dépôt ſi précieux aux mortels, permets que je te ſalue !

LE BEOTIEN.

Que la plus belle de mes cinquante copayennes [2] ſe préſente, & faſſe fête à cet étranger.

DICÆOPOLIS.

O tant chérie & ſi long-temps deſirée ! Tu viens combler les vœux de ces chœurs comiques, & faire ſourire Morychus [3]. Enfans, qu'on m'apporte un

1 πυκτίδας. L'Italien traduit : Pictidi. Le manuſcrit de la bibliotheque du roi que j'ai fait connoître, lit : πικτίδας. Les traducteurs latins traduiſent : Pyctidas. Je n'en ſçais pas davantage ſur cette eſpece d'animal. Je croirois volontiers que le π eſt de trop dans ce mot, & qu'il faudroit lire ικτίδας. Le manuſcrit cité approche un peu de cette leçon. Alors il ſeroit queſtion en cet endroit des deux eſpeces de ictides ou belettes, dont l'une connue chez les Grecs ſous le nom de Ictidas ou Muſtela Sylveſtris. (Voyez Pline, XXIX, 16), & l'autre ſous le nom de ικτίδας ἐνύδρους, ou Muſtela Aquatica, qu'Ariſtophane diſtingue en effet de la précédente par l'épithete ἐνύδρους : ce qui convient à la loutre, au rat d'eau.

2 Voici le vers d'Ariſtophane.

πρόσβειρα πεντήκοντα Κωπαΐδων κορῶν,

Qui eſt évidemment une parodie de ce vers d'Eſchyle, que cite le ſcholiaſte d'après une piece maintenant perdue. Le voici :

δέσποινα πεντήκοντα Νηρήδων χορῶν.

3 Il étoit d'un luxe recherché dans ſa maniere de vivre. Voyez ΣΦΗΚ. 505.

réchaut & un éventoir. Oh ! Voyez cette superbe anguille, après laquelle nous soupirions depuis près de six ans. Allons, garçons, rendez-lui vos devoirs ; en sa faveur, je ne vous épargnerai pas le charbon. Qu'on la rentre : car une fois qu'elle sera bien accommodée [1], JE NE CONSENTIRAI JAMAIS QU'ON M'EN SÉPARE, MÊME A LA MORT [2].

LE BÉOTIEN.

Mais, qu'est-ce que vous me donnerez donc pour mon anguille ?

DICÆOPOLIS.

Je la prends pour mon droit de marché. Quant au reste de tes marchandises, sont-elles à vendre ?

LE BÉOTIEN.

Oh pour cela oui.

DICÆOPOLIS.

Eh bien, qu'en veux-tu avoir ? Ne te proposes-tu pas de prendre ici des marchandises en échange ?

LE BÉOTIEN.

Je veux emporter les productions de l'Attique, qui ne se trouvent pas en Béotie.

DICÆOPOLIS.

Tu te chargeras donc d'anchois [3] de Phalere, ou de vases de terre.

1 Grec : Préparée avec des bettes.

2 Parodie de deux vers de l'ALCESTE d'Euripide. Voyez tom. VI, pag. 312, lign. 6 & 7.

3 Voyez Pline (XXXI, 44 & IX, 74) & Diogene Laërce (lib. VII.)

LE BÉOTIEN.

Nous avons de tout cela chez nous. Je ne veux y porter que les choſes que nous n'y trouvons pas, & qui ſont ici en abondance.

DICÆOPOLIS.

J'entends : eh bien, prends un ſycophante en guiſe de vaſe bien empaqueté.

LE BÉOTIEN.

Par Jupiter ! Ce ſeroit une bonne affaire que d'aller le montrer comme un ſinge rare par ſes malices.

DICÆOPOLIS.

Tiens : voici le délateur Nicarchus qui vient fort à propos.

LE BÉOTIEN.

Il eſt bien petit !

DICÆOPOLIS.

Mais il eſt tout venin.

L'anchois de Phalere étoit le ſeul recherché chez les Athéniens, comme l'atteſte ce vers du poëte Archeſtrate, qui a chanté l'art de la cuiſine :

τὴν δ' ἀφύην μίνθου πᾶσαν πλὴν τὴν ἐν Ἀθήναις.

Dictionn. Martin. APUA.

SCENE II.

LE BÉOTIEN, DICÆOPOLIS, NICARCHUS, LE CHŒUR.

NICARCHUS.

A QUI ces marchandiſes ?

LE BEOTIEN.

A cet homme-ci, à moi, vous dis-je : elles viennent de Thebes, Jupiter m'en eſt témoin.

NICARCHUS.

Eh bien, moi, que voilà, je les déclare ſaiſies comme marchandiſes ennemies.

LE BÉOTIEN.

Quel démon te pouſſe à faire la guerre aux oiſeaux ?

NICARCHUS.

Tu ſeras auſſi dénoncé.

LE BÉOTIEN.

En quoi ai-je méfait ?

NICARCHUS.

Le voici, & je ſuis bien aiſe que tout le monde ici le ſâche. Tu apportes des meches de pays ennemi.

DICÆOPOLIS.

Y a-t'il là de quoi dénoncer quelqu'un ?

NICARCHUS.

Une seule peut embrâser toute la flotte.

DICÆOPOLIS.

La flotte, avec une meche ?

NICARCHUS.

Je le crois.

DICÆOPOLIS.

Et comment ?

NICARCHUS.

Quelque Béotien peut en enflammer une, l'attacher à quelque insecte aîlé [1], la diriger du côté de la flotte pendant un violent vent de bise : & le feu venant à prendre, tous les vaisseaux seroient bientôt en feu.

DICÆOPOLIS.

O âme de boue ! C'est donc là ce qu'on doit craindre de l'insecte & de la meche ?

NICARCHUS.

Je le soutiens.

DICÆOPOLIS.

Qu'on ferme la bouche à ce drôle-là : donnez-moi des liens bien souples, pour qu'après l'avoir entouré comme il faut, ce Béotien puisse l'emporter comme un vase de terre sans le briser.

LE CHŒUR.

Homme de bien, serrez-moi fort cette marchandise-là, de crainte qu'elle ne se casse en la portant.

1 τίφην.

DICÆOPOLIS.

Je n'y manquerai pas ; d'autant plus que je remarque qu'elle rend un ſon grêle ; comme ſi elle eût été caſſée par le feu, un ſon inſupportable aux dieux mêmes.

LE CHŒUR.

Que fera-t'il de cela ?

DICÆOPOLIS.

Il en fera tout : la coupe des malheurs, la boëte aux procès, la torche propre à découvrir les dénonciations, le vaſe en un mot où on brouillera toutes les affaires.

LE CHŒUR.

Mais, qui oſera ſe ſervir d'un vaſe dont les ſons aigres ſe font continuellement entendre dans toute la maiſon ?

DICÆOPOLIS.

Il eſt fort, & ne ſe caſſera jamais, pourvu qu'on le ſuſpende la tête en bas.

LE CHŒUR.

Il eſt aſſez bien emballé.

LE BÉOTIEN.

Je vais maintenant ramaſſer ma petite récolte.

LE CHŒUR à Dicæopolis.

Prêtez, ô cher étranger, la main pour ſoulever ce fardeau, & qu'une fois emporté, on jette où l'on voudra ce ſycophante bon à tout.

DICÆOPOLIS.

Souleve donc, ô Béotien, & recois ce vaſe: car pour moi, je n'ai pu ramaſſer que cette mauvaiſe marchandiſe.

LE BÉOTIEN.

Allons, Iſménichus, préſente ici tes épaules endurcies, & fais en ſorte de porter ce fardeau avec précaution.

DICÆOPOLIS.

Tu ne porteras pas grand'choſe de bon : voici cependant l'avantage qui t'en reviendra. On te fera du bien en faveur des ſycophantes [1].

SCENE III.

VALET DE LAMACHUS, DICÆOPOLIS.

LE VALET.

DICÆOPOLIS !

DICÆOPOLIS.

Qui eſt là ? Que me voulez-vous ?

LE VALET.

Je viens de la part de Lamachus, vous prier de lui accorder, pour la fête des coupes [2], quelques

1 Le traducteur italien a très-bien rendu cet endroit . . . . . e farai aventurato per riſpetto de calunniatori.

2 χόας. χόες, χοσὶν, χόος, χοῦς, meſure de liquides, contenant

grives, moyennant ces deux drachmes : & en voilà trois pour une anguille de Copays, qu'il desire avoir aussi.

DICÆOPOLIS.

Quel est ce Lamachus qui veut manger de l'anguille ?

LE VALET.

C'est l'incroyable, l'infatigable Lamachus, qui sçait si bien agiter son bouclier à la gorgone, & son triple panache.

plus de neuf livres : elle se plaçoit au milieu de la table chez les anciens, qui buvoient tous à cette même coupe, les uns après les autres. Cet usage entretenoit l'intimité & la cordialité qui doivent régner dans les repas, comme l'observe très bien Plutarque, dans sa dixieme question de son second livre sur les Propos de Table. La fête des coupes n'étoit cependant point instituée en l'honneur de cet usage. En voici l'objet, tel que nous le trouvons dans le scholiaste d'Aristophane. Oreste après le meurtre de sa mere, vint à Athenes pendant qu'on y célébroit la fête de Bacchus Lénéen : il s'y retira chez Pandion, son parent, qui donnoit dans ce moment-là un grand festin. Celui-ci ne voulut pas éconduire Oreste, il ne voulut pas d'un autre côté se souiller en communiquant avec un homme qui ne s'étoit point encore purifié du matricide qu'il avoit commis. Pandion, pour obvier à cet inconvénient, fit servir à chacun sa portion d'alimens solides & liquides, pour qu'il n'y eût aucun genre, ni aucun besoin de communication des uns avec les autres, soit de paroles, soit autrement. De-là la fête des Choës ou des Coupes ; ON FAISOIT COMMANDEMENT DE MANGER EN SILENCE, SANS PARLER A CEUX QUI DISNOIENT AU FESTOYEMENT D'ORESTE. (Les Propos de table, ib.) Harpocration nous apprend, d'après Démosthene, que cette fête se célébroit le 12 du mois anthesterion, époque où l'on célébroit les fêtes lénéennes : ce qui est une nouvelle preuve que cette piece fut jouée pendant ces dernieres fêtes.

DICÆOPOLIS.

A celui-là ? Je n'en céderois pas, dut-il me donner son bouclier. Qu'il aille faire briller ses aigrettes vers les vendeurs de poisson salé. S'il prétendoit faire violence, j'aurois bien vîte recours aux agoranomes. Mais je vais me retirer avec mes provisions, SOUTENU SUR LES AILES DES GRIVES ET DES MERLES [1].

LE CHŒUR.

Voilà, voilà, ô tous tant que vous êtes, un homme prudent & très-sage ! Il a sçu faire un traité qui lui donne la liberté d'acheter tout ce qui est utile dans un ménage, tout ce qui peut flatter le goût ; choses que le commerce a coutume de faire abonder ici. Il en tire un grand parti, & il fait jeter devant sa porte ces plumes, qui sont un indice de bonne chere. Oh jamais nous n'accueillerons la guerre, jamais admise dans nos festins, on ne la verra entonner son HARMODIUS [2]. Livrée au vin & à d'autres excès, elle est venue, en vraie débauchée, remplacer par toutes sortes

1 C'est-là une parodie de quelque chanson.

2 « Le nom d'Harmodius & d'Aristogiton, dit M. l'Archer, fut » bientôt après leur mort dans la bouche de tout le monde, & à » table, une branche de myrthe à la main, on chantoit des chan- » sons en leur honneur. » Hérodote, liv. IV, pag. 238. Voyez Athénée, liv. XV, on y trouve tout le commencement de la scholie d'Harmodius, qu'on avoit coutume de chanter dans tous les repas.

de calamités, tous les biens dont nous jouiſſions. Elle bouleverſoit, perdoit, & détruiſoit tout : nous avions beau uſer de procédés honnêtes, & lui dire ſouvent : REPOSEZ-VOUS, BUVEZ ET PARTICIPEZ A CETTE COUPE D'AMIS : elle n'en étoit que plus ardente à mettre le feu à nos vignes, & à deſſécher la ſource de nos vins [1].

DICÆOPOLIS.

O paix, chérie de la belle Vénus & des Grâces ſes favorites, d'où vient que, douée de tant de charmes, tu es reſtée ſi long-temps dans l'obſcurité ? Plaiſe aux dieux que je faſſe avec toi une union éternelle ſous les auſpices de quelque Amour, couronné de roſes, tel que celui que j'ai là ſous les yeux ! Hélas ! peut-être me crois-tu trop vieux ? Cependant ſi nous nous uniſſons, il me ſemble que je pourrai encore te procurer trois choſes qui ont leur mérite. Premierement, je pratiquerai un long ſillon de jeune vigne, près de laquelle j'établirai enſuite de tendres rejetons de figuier ; enfin, tout vieux que je ſuis, je planterai moi ſeul un olivier, & garnirai d'olives tout le tour de mon héritage, pour que nous puiſſions l'un & l'autre nous parfumer aux néoménies.

1 Tout ce morceau étoit inintelligible avant que M. Brunck eût rétabli l'ordre des vers, & la vraie leçon de pluſieurs mots.

SCENE

SCENE IV.

LES MÊMES, UN HÉRAUT.

LE HÉRAUT.

PEUPLES, écoutez. Suivant vos usages, videz vos conges au bruit des trompettes. Le premier qui en sera quitte, aura l'outre Ctésiphonienne [1].

DICÆOPOLIS.

Enfans, femmes, que faites-vous donc ? N'avez-vous pas entendu ? Que tardez-vous à obéir au héraut ? Allons, grand feu par-tout : retirez-moi les lievres de la broche : qu'on m'en apporte de petites pour cuire les grives, & qu'on me prépare des couronnes au plus vîte.

LE CHŒUR.

Nous vous louons pour votre prudence, & encore plus pour le festin que vous préparez-là.

1 On retrouve dans cet endroit la maniere dont l'on célébroit la fête des coupes. Nous avons vu plus haut le motif de cette fête. Le but qu'on s'y proposoit étoit de s'exercer à boire à qui mieux mieux. On y buvoit au son des trompettes, & celui qui avoit le plutôt vidé son conge, remportoit le prix, qui étoit une outre pleine de vin.

L'outre Ctésiphonienne est une grande outre, ainsi dénommée à cause de la grosseur de Ctésiphon, qu'Aristophane tourne par-là en ridicule.

DICÆOPOLIS.

Que direz-vous donc, quand vous verrez la maniere dont ces grives seront cuites ?

LE CHŒUR.

Vous avez raison.

DICÆOPOLIS.

Ranimez-moi ce feu.

LE CHŒUR.

Vous appercevez-vous, comme, à l'instar d'un cuisinier, il sçait tout disposer pour un festin ?

SCENE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, UN LABOUREUR.

LE LABOUREUR.

Ah ! Malheureux que je suis !

DICÆOPOLIS.

Oh ! Par Hercule, qu'est-ce que cela ?

LE LABOUREUR.

Un malheureux.

DICÆOPOLIS.

Continue ta route.

LE LABOUREUR.

O cher ami, puisque vous avez un traité particulier, cédez-moi une provision de paix, seulement pour cinq ans.

DICÆOPOLIS.

Quel malheur t'eſt-il donc arrivé ?

LE LABOUREUR.

Je ne puis ſurvivre à la douleur d'avoir perdu un couple de bœufs.

DICÆOPOLIS.

Et comment ?

LE LABOUREUR.

Des Béotiens me l'ont enlevé de Phyla [1], où il étoit.

DICÆOPOLIS.

O trois fois malheureux ! Malgré ce deuil, tu t'habilles en blanc ?

LE LABOUREUR.

Jupiter ſçait que ces bœufs me fourniſſoient un aliment [2] qui me tenoit lieu de toutes délices.

DICÆOPOLIS.

Que veux-tu donc ?

LE LABOUREUR.

J'ai perdu les yeux à pleurer ce malheur. Mais ſi vous vouliez quelque bien à Dercete le Phylaſien, vous me donneriez du baume de paix pour les frotter.

DICÆOPOLIS.

Ma recette n'eſt pas pour tout le monde.

1 Bourg de l'Attique. Voyez Meurſius.

2 ἐν πᾶσι βολίτοις : ils me nourriſſoient de toute fiente. βολίτοις eſt mis là pour ἀγαθοῖς, jeu de mots.

LE LABOUREUR.

Oh ! Je vous en conjure, un peu de paix sur mes yeux, pour que je retrouve mes bœufs, si c'est possible.

DICÆOPOLIS.

Ce n'est point là mon affaire : va-t'en pleurer auprès des disciples de Pittalus [1].

LE LABOUREUR.

Par grâce, versez-moi une seule goutte de paix dans ce chalumeau.

DICÆOPOLIS.

Tu n'auras pas la moindre chose. Va-t'en crier où tu voudras.

LE LABOUREUR.

Oh, malheureux que je suis ! Plus de bœufs pour labourer !

LE CHŒUR à part.

Cet homme-là s'est procuré, par son traité, quelques avantages, & il ne paroît pas disposé à les partager avec qui que ce soit.

DICÆOPOLIS.

Arrosez ces tripes avec du miel : grand feu sous les seches.

LE CHŒUR à part.

Entendez-vous, comme il éleve la voix ?

[1] Il exerçoit la médecine à Athenes.

DICÆOPOLIS.

Grillez les anguilles.

LE CHŒUR.

Mais la faim, l'odeur de vos mets, & vos ordres répétés, nous donnent la mort & à tous vos voisins.

DICÆOPOLIS.

Feu vif sous ceci, & veillez à ce que cela prenne une belle couleur bien dorée.

SCENE VI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, UN PARANYMPHE ET SA FEMME.

LE PARANYMPHE.

DICÆOPOLIS.

DICÆOPOLIS.

Qui va là? Qui va là?

LE PARANYMPHE.

Voilà un mets de noces qu'un nouveau marié vous prie d'accepter.

DICÆOPOLIS.

C'est un charmant homme, quel qu'il soit.

LE PARANYMPHE.

Il seroit comblé, si, eu égard à cette atten-

tion, vous daigniez verſer dans cette boëte d'albatre une petite meſure [1] de paix, pour qu'il ne ſoit point obligé de rejoindre l'armée, & qu'il puiſſe ſe gaubercher [2] tranquillement avec ſa femme.

DICÆOPOLIS.

Emporte, emporte ton cadeau; je n'en veux point: tu me compterois-là mille drachmes, que je ſerois inexorable pour ce que tu demandes. Mais, (en montrant la femme du paranymphe) quelle eſt cette femme?

LE PARANYMPHE.

C'eſt la préſidente [3] des noces; elle eſt chargée de vous dire quelque choſe de la part de l'épouſe.

DICÆOPOLIS prête l'oreille.

Allons, voyons, que dites-vous? ..... (il part d'un éclat de rire en diſant:) Par tous les dieux, voilà une demande riſible! Cette jeune femme me fait ſupplier de la mettre à même de conſerver auprès d'elle le ..... [4] de ſon mari. Qu'on m'apporte mon traité: je veux lui en donner à elle ſeule. C'eſt une femme: elle eſt hors d'état

1 κύαθον, cyathus, un gotto dans l'Italien.

2 βινοίη, futuat.

3 νυμφεύτρια, pronuba. Il y avoit donc un chef (paranymphe) ou préſident des noces, & une préſidente.

4 τὸ αἰδοῖον: le pudende parte de'l ſpoſo ſuo.

par conséquent de soutenir les désagrémens de la guerre. Voyons, ô femme, donnez votre petite bouteille..... Sçavez-vous la maniere de s'en servir ? Dites à la nouvelle mariée lorsqu'elle verra qu'on s'occupera des recrues, qu'elle en verse pendant la nuit sur..... [1] son mari..... (à ses valets) Allez, serrez ce traité. Donnez-moi une tasse, pour que je mette du vin dans les conges.

LE CHŒUR.

Voilà quelqu'un qui accourt ici, le sourcil froncé : il paroît chargé d'annoncer quelque malheur.

SCENE VII.

DICÆOPOLIS, UN COURIER, LAMACHUS.

LE COURIER, en frappant à la porte de Lamachus.

Que de fatigues, de combats & de Lamachus !

LAMACHUS.

Qui fait ce tintamare à la porte d'un général d'armée [2] ?

1 Che di notte ella unga il membro de l'huomo suo.

2 Grec : A une porte décorée avec des ornemens militaires en cuivre (χαλκοφάλαρα).

LE COURIER.

Les chefs de l'armée vous enjoignent de prendre vos aigrettes, & de ramaſſer promptement & tout à l'heure, ce que vous trouverez de troupe, pour vous porter ſur la frontiere, malgré la neige qui tombe. Ils ont eu avis, pendant la fête des choës & des chytres [1], que des brigands de Béotie s'étoient répandus dans les campagnes.

LAMACHUS.

La peſte des généraux! Plus ils ſont, moins ils valent.

DICÆOPOLIS.

En effet, n'eſt-il pas affreux que je ne puiſſe célébrer la fête? O armée guérolamachaïque!

LAMACHUS.

Malheureux que je ſuis! Eſt-ce ainſi que tu te moques?

DICÆOPOLIS.

Et bien, veux-tu te meſurer avec un Geryon [2] ombragé d'un quadruple panache?

1 χύτροι, fête des marmites. Théopompe, dit le ſcholiaſte d'Ariſtophane, rapporte que les hommes ſauvés du déluge, avoient fait cuire toutes les eſpeces de ſemences dans des marmites, d'où avoit pris ſon nom la fête célébrée à cette occaſion en l'honneur de Mercure, pour le rendre propice aux morts. Cette fête ſe célébroit auſſi en l'honneur de Bacchus, comme on le verra par Ariſtophane même. Harpocration la met au 13 du mois anthestérion. Cette fête ſe célébroit avec de grandes réjouiſſances: Athénée nous apprend (l. IV) que c'étoit un grand plaiſir de λήναια, καὶ χυτρους θεωρεῖν.

2 Geryon eſt repréſenté avec trois corps ou trois têtes: on lui fait

LAMACHUS.

Ah, ah ! Quelle nouvelle m'a-t'on apporté-là ?

DICÆOPOLIS.

Ah, ah ! Quelle nouvelle m'apporte celui-là, avec ſon air empreſſé ?

SCENE VIII.

DICÆOPOLIS, LAMACHUS, UN SECOND COURIER, DEUX VALETS perſonnages muets.

LE COURIER.

Dicæopolis !

DICÆOPOLIS.

Qu'y a-t'il ?

LE COURIER.

Le prêtre de Bacchus vous invite à venir à ſon banquet, muni d'une corbeille & d'un conge. Mais hâtez-vous. On vous attend depuis long-temps. Tout eſt prêt : lits, tables, couſſins, couvre-pieds [1],

tout cela quadruple ici. Bergler s'eſt donné la peine de copier ſur cet endroit le ſcholiaſte, qui remarque que τετραστίλῳ, mis pour τετρασωμάτῳ ou τετρακεφάλῳ, fait alluſion au mot τετραπτερυλλίδα, ſauterelle, ainſi appelée à cauſe de ſes quatre aîles. Le ſcholiaſte prétend que Dicæopolis montroit à Lamachus un de ces inſectes en lui parlant ainſi.

[1] στρώματα, eſpece de manteau qu'on portoit ſur ſoi quand on ſortoit, & qu'on étendoit ſur ſes jambes quand on étoit à table.

couronnes, parfums, desserts : il y a courtisanes, galettes [1], gâteaux, offrandes au sésame [2], gauffres [3], charmantes danseuses, en un mot tout ce qui fait les délices d'un festin joyeux [4]. Mais dépêchez-vous au plus vîte [5].

1 ἄμυλοι, dont la farine n'a pas été préparée sous la meule.

2 συσαμοῦντες.

3 ἰτρία.

4 τὰ φίλταθ' Αρμοδίου, les délices d'un Harmodius, c'est-à-dire de ces festins où, libres de tous soucis, on chantoit des airs consacrés à célébrer Harmodius.

5 J'ai déjà fait observer (dans la note de la page 390) la beauté du style d'Aristophane, la richesse de son expression, & l'art merveilleux de ce poëte pour se proportionner aux sujets qu'il traite. Voyez comme par l'usage heureusement multiplié de la lettre A, cette voyelle étant la premiere expression que la nature dicte au plaisir, il exprime la joie & la gaîté, qui sont l'ame des festins.

ΑΓΓΕΛΟΣ Β.

ἐπὶ δεῖπνον ταχὺ
βάδιζε, τὴν κίστην λαβὼν καὶ τὸν χοᾶ.
ὁ τοῦ Διονύσου γάρ σ' ἱερεὺς μεταπέμπεται.
ἀλλ' ἐγκόνει· δειπνεῖν κατακωλύεις πάλαι.
τὰ δ' ἄλλα πάντ' ἐστὶν παρεσκευασμένα,
κλῖναι, τράπεζαι, προσκεφάλαια, στρώματα,
στέφανοι, μύρον, τραγήμαθ', αἱ πόρναι πάρα,
ἄμυλοι, πλακοῦντες, σησαμοῦντες, ἰτρία,
ορχηστρίδες, τὰ φίλταθ' Αρμοδίου, καλαί.
ἀλλ' ὡς τάχιστα σπεῦδε.

LAMACHUS.

Que je suis malheureux !

DICÆOPOLIS.

Oui, de porter ainsi une grand'gorgone sur votre bouclier. Allons, qu'on ferme la porte, & qu'on dispose tout ce qui m'est nécessaire pour mon repas.

LAMACHUS à son valet.

Garçon, garçon, apporte ici mon mannequin [1].

DICÆOPOLIS à son valet.

Garçon, garçon, apporte-moi ma corbeille [2].

LAMACHUS à son valet.

Voyons, des oignons & du sel broyé avec du thym.

DICÆOPOLIS à son valet.

Voyons, du poisson : les oignons me répugnent.

LAMACHUS à son valet.

Enveloppe dans une feuille ce petit salé rance, & donne-le moi.

1 Lamachus va nous donner en détail tout l'attirail d'un équipage militaire. Tout y mérite attention pour ceux qui aiment voir ce qu'on a fait autrefois, & ce qu'on peut faire. On ne retrouvera rien ici de tout ce qui entre dans les équipages de nos petits-maîtres en talons rouges, quoique Lamachus fut le coriphée de ceux d'Athenes. Ce mannequin renfermoit toutes les provisions nécessaires pour une campagne.

2 Cette scene suppose autant de joie & de gaîté dans la figure de Dicæopolis, que de noir & de bourru dans celle de Lamachus.

DICÆOPOLIS à ſon valet.

Prépare-moi dans une feuille de figuier, du lait & de la graiſſe [1] toute fraîche de porc : je ferai moi-même cuire le tout.

LAMACHUS à ſon valet.

Mets-là ces plumes qui ſont ſur mon caſque.

DICÆOPOLIS à ſon valet.

Mets-là ces ramiers & ces grives.

LAMACHUS à ſon valet.

La belle plume d'autruche ! Qu'elle eſt blanche

DICÆOPOLIS à ſon valet.

Le beau coup-d'œil qu'à cette chair de tourterelle ! Comme elle eſt blonde !

LAMACHUS à Dicæopolis.

Mon ami, tâchez de ne pas vous moquer de mon armure.

DICÆOPOLIS à Lamachus.

Mon ami, pouvez-vous vous empêcher de jeter un œil de concupiſcence ſur ces grives ?

LAMACHUS à ſon valet.

Donne-moi l'étui où eſt ma triple aigrette.

DICÆOPOLIS à ſon valet.

Donne-moi ce ragoût de lievre.

LAMACHUS.

Comme les mites crinivores ont rongé mon aigrette !

1 Θρίον, mets particulier fait avec du lait & de la graiſſe de porc très fraîche, qu'on fait cuire dans une feuille de figuier.

DICÆOPOLIS.

Comme, dès avant le repas, je mangerai du ragoût[1] au foie & au ſang de lievre.

LAMACHUS à Dicæopolis.

Voulez-vous bien, l'ami, ne pas m'adreſſer la parole ?

DICÆOPOLIS.

Je ne vous l'adreſſe pas : mais je confere depuis long-temps avec mon valet. (à ſon valet) Eh bien, gageons :..... & que Lamachus que voilà nous diſe ſi les ſauterelles ſont plus délicates que les grives.

LAMACHUS.

Eh ! Quel goguenard !

DICÆOPOLIS.

Il donne la préférence aux ſauterelles.

LAMACHUS.

Garçon, garçon, décroche ma lance, & donne-la moi.

DICÆOPOLIS.

Garçon, garçon, décroche cette andouille, & donne-la moi.

LAMACHUS à ſon valet.

Tiens ferme la lance, tandis que je tirerai le foureau.

[1] μίμαρκυ.

DICÆOPOLIS à ſon valet.

Tiens bon auſſi, & ne lâche pas la main.

LAMACHUS.

Garçon, approche le tréteau pour ſoutenir mon bouclier.

DICÆOPOLIS.

Garçon, approche-moi le pain de cette corbeille, pour me ſoutenir.

LAMACHUS à ſon valet.

Place ſur ce tréteau mon bouclier à la gorgone.

DICÆOPOLIS à ſon valet.

Place auprès de moi un gâteau enrichi d'une figure de fromage.

LAMACHUS.

Eſt-ce que ces lazzis ne ſont point inſupportables à tout homme ?

DICÆOPOLIS.

Eſt-ce que ces gâteaux ne ſont point délicieux pour tout le monde ?

LAMACHUS à ſon valet.

Frotte-moi ce bouclier avec de l'huile. Oh ! oh ! J'y vois dans la figure de ce vieillard qu'il eſt prêt à fuir de peur.

DICÆOPOLIS à ſon valet.

Frotte-moi ce gâteau avec du miel. Oh ! oh ! J'y vois clairement un vieillard qui fait enrager juſqu'au déſeſpoir Lamachus le Gorgonien.

LAMACHUS à son valet.

Ma cuirasse de bataille.

DICÆOPOLIS à son valet.

Ma cuirasse de table, mon conge.

LAMACHUS.

Voilà de quoi mettre ma poitrine à l'abri des traits des ennemis.

DICÆOPOLIS.

Voilà de quoi me mettre dans le cas de soutenir le choc des buveurs.

LAMACHUS à son valet.

Attache des courroies à ce bouclier : je me chargerai du mannequin & le porterai moi-même.

DICÆOPOLIS à son valet.

Mets les plats dans la corbeille : je me chargerai de ce manteau; & je vais me rendre à l'invitation que j'ai reçue.

LAMACHUS à son valet.

Allons, prend ce bouclier, & marche.... Il neige! peste des expéditions d'hiver!

DICÆOPOLIS à son valet.

Allons, prends cette corbeille. Vive les expéditions de table!

SCENE IX.

LE CHŒUR PARTAGÉ EN DEUX BANDES.

Ier DEMI-CHŒUR.

ALLEZ gaîment à votre deſtination. Que vous allez parcourir deux carrieres differentes ! L'un ne ceſſera de boire, tout chargé de couronnes, l'autre fera la ſentinelle, tout tranſi de froid. Celui-ci ne ſe réchauffera que par les frictions [1] : celui-là s'endormira ſur le ſein de la plus jolie femme.

IIe DEMI-CHŒUR.

Que Jupiter, pour parler comme je penſe, confonde le fils de Pſacadus, cet Antimachus hiſtorien & poëte : il nous a triſtement renvoyé ſans ſouper, un jour des lénéennes, qu'il donnoit une grande fête. Nous ne ſerons jamais plus contens que de le voir affamé d'une ſeche, pourvu qu'au moment où, ſortant de la poële, ſervie ſur une table avec du ſel, enfin tout prêt de la porter à ſa bouche, un chien s'en ſaiſiſſe & l'emporte.

Ier DEMI-CHŒUR.

Nous lui ſouhaitons encore pis que cela : puiſſe-t'il ne rentrer chez lui que de nuit & très tard, bien

[1] διατρίβων : e coſtui con la mano gli menerà à bere la beſtia.

fatigué

fatigué de la fievre & de ſes courſes à cheval, & que quelque écervellé comme Oreſte, lui caſſe la tête. Il ſeroit fort plaiſant que, dans ce moment, voulant ramaſſer une pierre, il mît la main ſur de la.....[1] toute fraîche, & qu'armé de ce caillou, il en couvrît la figure de Cratinus au lieu de celle de tout autre.

1 Piglii un ſtronzo freſco.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE VALET DE LAMACHUS.

Ou ſont dans cet appartement les gens de Lamachus ? De l'eau ! De l'eau ! Qu'on en faſſe vîte chauffer dans une petite marmite ! Qu'on prépare des linges, du cérat, de la laine non dégraiſſee, & des bandes pour envelopper la cheville du pied. Le Grand Homme s'eſt heurté contre un pieu en ſautant un foſſé ; il y a luxation à la cheville du pied, & il s'eſt briſé la tête contre une pierre : ſa gorgone eſt en mille morceaux [1] : & lui-même appercevant ſon formidable panache au milieu des pierres, a exhalé ainſi ſon affreux déſeſpoir :

Vain ſouvenir de gloire ! ô regrets ſuperflus !
Lumiere je te quitte, & ne te verrai plus [2].

Il dit, tombe dans le foſſé, ſe releve, ſe met à la pourſuite des fuyards, diſſipe les brigands &

[1] ἐξήγειρεν : j'ai donné à ce mot la ſignification de ἐξήραξεν : ou plutôt, j'ai lu ce dernier mot au lieu du premier, comme le deſire M. Brunck.

[2] Ces vers ſont tirés de la traduction de M. Poinſinet, qui les met contre le vœu du poëte, dans la bouche de la plume qu'il perſon-

les preſſe de ſa lance. Mais le voici lui-même. Ouvrez la porte au plus vîte.

SCENE II.

LAMACHUS, DICÆOPOLIS, LE CHŒUR DES COURTISANES, perſonnages muets.

LAMACHUS, tout eſſoufflé & ſe croyant ſeul.

ATTAPATTATA ! Quels douleurs aiguës ! Quel froid je ſouffre ! Malheureux ! Je ſuccombe ſous les traits de l'ennemi, & c'eſt préciſément ce qui m'afflige le plus. Si Dicæopolis s'en apperçoit, il ſe moquera de moi, & ſe rira de mon malheur.

DICÆOPOLIS ſurvient, & avec un air de jubilation dit à une courtiſane, ſans faire ſemblant d'appercevoir Lamachus:

Attalattata ! O la belle gorge [1] ! Ils ſont fermes comme des pommes [2] ! Ma belle, donnez-moi un baiſer, là bien tendre, bien careſſant [3]. J'ai mis le premier, mon conge à ſec.

nifie. Voici le ſens littéral du texte : O œil éblouiſſant du ſoleil, pour la derniere fois je te vois : je termine le tiſſu de mes jours, (je perds ma lumiere.)

1 τῶν τιτθίων ὡς σκληρά : queſte poppe ſono dure.

2 Grec : Comme des coings.

3 O mamelle adorate baſciatemi un poco dolcemente, cacciatami entro la langua e di fuori.

LAMACHUS.

O triſte deſtinée ! Haye ! haye ! Quelle douleur cuiſante !

DICÆOPOLIS.

Oh ! oh ! bon jour, beau cavalier Lamachus.

LAMACHUS.

Que de ſouffrances !

DICÆOPOLIS.

Que d'embarras !

LAMACHUS.

Vous m'inſultez ?

DICÆOPOLIS.

Vous me mordez ?

LAMACHUS.

Quel triſte écot j'ai payé là dans ce combat !

DICÆOPOLIS.

Eſt-ce qu'on payoit ſon écot [1] dans cette fête des coupes ?

LAMACHUS.

A moi ! A moi ! Appollon, ô Appollon !

DICÆOPOLIS.

Cette fête-ci n'eſt point conſacrée à ce dieu de la médecine.

1 ξυμβολὰς ἐπράττετο. C'eſt un jeu de mots dans le Grec, qui ſe conſerve aſſez bien dans le François, à raiſon du double ſens qu'on attache au mot ÉCOT. La queſtion de Dicæopolis, qui prend le mot écot pour la quote part d'un convive, eſt fondée ſur ce qu'il étoit défendu d'exiger la quote-part de quelqu'un qui étoit invité à ces repas ſolennels, tels qu'on en donnoit dans les grandes fêtes, comme celle des conges ou coupes.

LAMACHUS.

Enfans, ſoulevez, ſoulevez-moi la jambe! Hélas! Mes amis, ſoutenez-moi.

DICÆOPOLIS aux courtiſanes.

Allons, mes belles amies! avec vos mains blanches rendez-moi auſſi quelque ſervice [1].

LAMACHUS.

Ce coup que je me ſuis donné à la tête, me cauſe des vertiges, & m'obſcurcit la vue.

DICÆOPOLIS.

Pour moi je veux me coucher. J'éprouve une tenſion affreuſe, & j'ai beſoin de quelque repos [2].

LAMACHUS.

Qu'on me porte chez Pittalus, pour me livrer aux mains de la médecine.

DICÆOPOLIS.

Qu'on me porte chez les juges. Où eſt le chef du banquet? Qu'on me donne l'outre.

LAMACHUS.

Cette cruelle lance eſt profondément engagée dans ma plaie.

DICÆOPOLIS.

Voyez comme ce conge eſt vide? Fanfare! Victoire [3]!

1 E voi pigliatemi ambedue il mezzo de la caviglia, ò diletiſſime.

2 Quia tintigine rumpor, & in tenebris futuere geſtio.

3 τηλεκλα, mot de l'invention d'Archiloque pour exprimer l'imi-

LE CHŒUR.

Fanfare ! Victoire ? O vieillard, vous avez raiſon de triompher.

DICÆOPOLIS.

Mais, j'ai même vidé un vaſe tout plein de vin pur, & ſans prendre haleine.

LE CHŒUR.

Fanfare ! Victoire ! O vaillant buveur ! Allez, l'outre eſt à vous.

DICÆOPOLIS.

Suivez moi donc en répétant : Fanfare ! Victoire !

LE CHŒUR.

Soit, nous vous ſuivons. Fanfare ! Victoire ! & nous vous célebrerons vous & le prix que vous venez de remporter.

ration des ſons de la cithare. Voyez le ſcholiaſte de Pindare, & Eraſ. Schmid ſur le commencement de la neuvieme olympiade.

EXAMEN
DES ACHARNIENS.

J'AI dit (page 250) d'après M. l'abbé Vatry, que les poëtes de la vieille comédie ne prirent point leurs ſujets dans la vie ordinaire des hommes, & qu'ils cherchèrent à ſurprendre leurs ſpectateurs par la nouveauté & par la bizarrerie de leurs fictions. Les Acharniens viennent ſingulierement à l'appui de cette propoſition. Ariſtophane y ſuppoſe qu'un ſimple bourgeois fait ſeul un traité particulier avec les ennemis, qui mettent tout à feu & à ſang, & qui ravagent toutes les campagnes. Il ſuppoſe en outre qu'en vertu de ce traité, ce bourgeois jouit de tous les avantages du commerce, vit dans l'abondance de toutes choſes, & n'eſt uniquement occupé que de plaiſirs & de feſtins, tandis que ſes concitoyens ſont en proie à toutes les horreurs de la guerre, & réduits aux privations de tous les genres. Voilà conſtamment une fiction très abſurde en elle-même : on conviendra cependant que l'invraiſemblance de cette ſuppoſition, ne nuit nullement au plaiſir que peut cauſer la piece, & à l'intérêt qu'elle inſpire. Il ne s'agit dans cette

comédie que de faire contraſter les avantages de la paix avec les malheurs de la guerre. Ce but une fois bien connu, bien déterminé, & tout s'y rapportant, peu importe, à bien des égards, que la ſuppoſition qui amene les détails néceſſaires pour parvenir à cette fin, ſoit vraiſemblables ou non. Il y a mieux, c'eſt que plus il eſt invraiſemblable qu'un ſeul particulier ſoit en paix, tandis que tous ſes compatriotes ſont en guerre, plus le contraſte des avantages de la paix eſt frappant, quand un ſeul en jouit, en profite, les goûte & les fait valoir au milieu d'une foule de parens, d'amis & de concitoyens acharnés à ne reſpirer que meurtre & carnage, & à vouloir ſe venger de voiſins inquiétans. C'eſt préciſément ce qui donne lieu aux ſituations & aux ſcenes comiques dont cette piece eſt remplie. Le poëte s'eſt d'ailleurs aſtreint aux trois unités de temps, de lieu & d'action.

Rien de plus ſimple que l'action des Acharniens; & le dialogue y eſt ſi naturel, les ſcenes y ſont ſi bien liées les unes aux autres, les évenemens y viennent ſi heureuſement les uns à cauſe des autres, & jamais les uns après les autres, que l'action de cette piece, quoiqu'on n'ait à y démêler aucune intrigue, a tout le mouvement néceſſaire pour intéreſſer depuis le commencement juſqu'à la fin, pour faire deſirer, dès les premieres

ſcenes, de voir l'iſſue des vues pacifiques de Dicæopolis combattues par l'intérêt de quelques particuliers, & par l'acharnement de tout un peuple. Le grand art d'Ariſtophane, eſt de ſçavoir intéreſſer dans les ſujets les plus ſimples, les plus dénués d'acceſſoires : voilà ce qui a dû lui concilier l'approbation des Athéniens, & les diſpoſer favorablement pour tout ce qui viendroit d'un poëte qui, dans une des premieres pieces de ſon début, montroit un talent auſſi merveilleux, & d'auſſi grandes reſſources. Car enfin, il parvient dans les ACHARNIENS à faire ſentir les avantages de la paix ſur la guerre, & à ſoutenir, pendant plus d'une heure, l'attention des ſpectateurs ſur ce même ſujet ſans en ſortir, & ſans y mêler même d'incident étranger, & néanmoins ſans ceſſer d'amuſer, d'intéreſſer, d'attacher & de piquer la curioſité par une gradation ſenſible, & dont l'on ſent les progrès à meſure que les ſcenes ſe développent & que l'on approche du dénouement. C'eſt à ce terme, où aboutit toute action, où tout intérêt ceſſe, que le plaiſir cauſé par cette comédie eſt parfait : parce qu'alors on y voit les perſonnages dans des ſituations tout-à-fait différentes de celles où ils s'étoient trouvés d'abord au commencement de l'action ; ce qui doit toujours être l'effet d'un heureux dénouement. Ce Lamachus, ſi fanfaron dans les premieres ſcenes, qui paroît diſpoſé à braver tous les périls, qui court

au-devant du danger, qui appelle la guerre & le carnage, qui eſt ſourd en un mot à toute propoſition de paix, ne reparoît à la fin de la piece que pour gémir ſur ſa malheureuſe deſtinée, ſur ſes ſouffrances aiguës, ſur ſa gloire éclipſée dans une ſeule rencontre, & principalement ſur ce qu'il s'eſt attiré, par ſa conduite, les railleries, les ſarcaſmes & les lazzis de Dicæopolis. Celui-ci au contraire eſt dans l'abondance & la proſpérité, à l'aide du traité de paix qu'il a fait pour lui ſeul à l'excluſion de tous ces jeunes ambitieux, dont l'influence ne ſe faiſoit que trop ſentir dans l'aſſemblée ſuprême, qui ſe prêtoit à la guerre contre ſon propre avantage. On ne peut d'après cela diſconvenir que le dénouement des ACHARNIENS n'offre un contraſte très plaiſant. C'eſt Lamachus forcé de s'arracher aux plaiſirs pour aller à la rencontre des ennemis, & qui en revient tout froiſſé & tout morfondu : c'eſt d'un autre côté Dicæopolis, qui, admis à la célébration des conges, où le plus hardi buveur obtenoit ſolennellement un prix, ſort victorieux de cette lutte d'ivrognerie, & eſt accompagné par les fanfares & les cris de joie. Les ſouffrances & les humiliations du premier ſont le prix de ſon obſtination à vouloir la guerre : les joies du ſecond ſont la récompenſe de ſes vues pacifiques.

Quant à l'unité de lieu, Ariſtophane ne s'y eſt

pas moins astreint qu'à l'unité de temps & d'action : & il faut remarquer ici que les Grecs, par la nature même de leur action, étoient fixés à un même lieu : mais comme leur scene étoit immuable, ils la plaçoient dans un espace indéterminé & vague, dans une place publique, dans un grand chemin, un camp, &c. qui, renfermant d'autres lieux, tels que des champs, des tentes, des maisons, des bois, &c. les affranchissoient de la contrainte que leur occasionnoit l'immobilité de leur scene. Ainsi Aristophane fixe la scene DES ACHARNIENS au milieu du pnyx, place immense, où tous les citoyens d'Athenes pouvoient se rassembler pour délibérer sur les affaires d'état. Ainsi, sans aller contre l'unité de lieu, ce poëte a pu faire dire à Dicæopolis : « Pour moi, libre de soucis, loin » des armes, je vais, dans le fond de ma cam» pagne, célébrer les bacchanales. » Il a pu même le représenter célébrant cette bacchanale champêtre auprès de sa chaumiere, sans blesser aucunement la loi de l'unité de lieu. Nous avons adouci la rigueur de cette loi parmi nous : nous ne sommes point obligés de recourir à cette extension indéterminée de lieu : parce que nous pouvons transporter notre scene à notre gré, la changer autant que nous voulons : &, aucun auteur ne se refuse à ces changemens qui ôtent les plus fortes entraves qu'on puisse rencontrer dans le

tiſſu d'une piece, qui réveillent l'attention du ſpectateur, & qui le flattent agréablement. Ces tranſpoſitions de ſcenes ſont cependant ſoumiſes à une loi : c'eſt qu'il faut qu'on puiſſe avec quelque vraiſemblance, ſuppoſer que l'auteur a pu franchir l'eſpace d'un lieu à un autre, en profitant des entr'actes pour changer ainſi la ſcene ſur nos théatres. Les anciens n'avoient pas cette reſſource des entr'actes ; leur ſcene étoit toujours occupée, ſoit par les acteurs, ſoit par le chœur : auſſi ne connoît-on pas chez eux la diviſion en actes, qui offre de grands avantages à l'auteur, comme nous venons de le faire voir, mais qui ſouvent lui devient funeſte : ſouvent il s'endort dans cet endroit de repos & de ſtation, & ne ſe remontre ſur la ſcene qu'avec toute la peſanteur, tout l'engourdiſſement d'un réveil pénible. La néceſſité où étoient les anciens d'ourdir le tiſſu de leurs pieces, ſans les laiſſer perdre de vue un inſtant, & ſans donner le moindre repos à l'attention, les empêchoient d'un autre côté de ſe laiſſer aller à la moindre négligence, & d'avoir de ces diſparates choquantes qui ſe remarquent ſouvent dans nos compoſitions modernes entre un acte & le ſuivant, dont l'un eſt quelquefois autant ſifflé que l'autre eſt applaudi.

Le ſtyle d'Ariſtophane brille, dans les ACHARNIENS comme dans toutes ſes autres pieces, par

le choix, l'élégance & la facilité de l'expreſſion, par la conciſion, & ſur-tout par ce charme ſéducteur d'harmonie qui devoit ſéduire & entraîner ces Athéniens ſenſibles, légers, frivoles, toujours moins occupés de conſulter la raiſon, que le goût & le plaiſir du moment. Le grand Rouſſeau, qui ne s'eſt point exercé dans le genre comique, ſans ſuccès, peut fort bien être comparé, quant au ſtyle, au premier comique des Grecs : l'un & l'autre ſçavent donner aux vers ce tour heureux, qui paroît autant fait pour les mots que pour les penſées : l'un & l'autre manient avec une fineſſe merveilleuſe, l'ironie & le ridicule : tous les deux ont un tact exquis pour choiſir, inventer même les expreſſions qui conviennent aux idées qu'ils veulent rendre, avec ce degré d'originalité qui leur eſt propre. Notre poëte françois eſt d'ailleurs moins concis, moins animé, moins rapide, (je ne parle ici que du ſtyle de ſes comédies ;) mais il mérite, ſous le point de vue ſous lequel je le fais enviſager, d'être mis en parallele avec Ariſtophane : & il eſt eſſentiel qu'il ſoit lu & relu par les jeunes poëtes qui veulent courir avec diſtinction la carriere du théatre comique. Ces deux poëtes n'avoient pas moins de goût l'un que l'autre pour la liberté, la licence & l'obſcénité de l'expreſſion. Les bienſéances ont néanmoins été plus

reſpectées par Rouſſeau. Voyez comme il fait propoſer par Eutrapel aux avocats Cigale & Calandrin dans l'HYPOCONDRE[1], une queſtion de cauſe dirimante de mariage :

EUTRAPEL.

. . . . . .

. . . . . N'ai-je pas oui dire
Que malgré tout ſerment, & malgré tout contrat,
Si l'époux par hazard ſe trouve hors d'état,
Soit par infirmité, ſoit par foibleſſe d'âge,
D'accomplir les devoirs preſcrits en mariage,
Alors.....

CIGALE.

Je vous entends : SI SORTE NEQUIBIS.

CALANDRIN.

Nous avons ſur cela la loi DE FRIGIDIS.

Ariſtophane au contraire ne ménage rien, n'obſerve aucune décence, & ne couvre jamais d'aucun voile les objets que la pudeur nous force de ſouſtraire à nos propres regards. Ces reproches qu'on peut faire à ce poëte, ne ſont que trop fondés. Mais cependant doit-on en faire un crime au ſeul prétendu cyniſme dont on l'accuſe ; ne doit-on pas plutôt chercher la cauſe & les modeles de ſa licence, dans les mœurs, les uſages & la religion

[1] Acte V, ſcene III.

de ſon ſiecle ? Quelle eſpece de ménagement en effet pouvoit-on employer ſur un théatre où l'on étoit accoutumé de voir des ſatyres, des danſeurs, des joueurs ou joueuſes d'inſtrumens, nuds, dans les attitudes les plus indécentes, & ſouvent avec des maſques qui ne faiſoient qu'ajouter à la turpitude de leur jeu [1] ? Dans un pays où une Phryné, au rapport d'Athénée (lib. XIII.) paroiſſoit mériter quelqu'éloge de ce qu'elle ne ſe montroit jamais comme les autres femmes dans les bains publics, quoique dans les jours de fêtes conſacrés au dieu Neptune, elle ſe rendît ſur les bords de la mer pour entrer dans l'eau aux yeux de toute la Grece, après avoir dépoſé ſes vêtemens & dénoué ſes beaux cheveux ? En un mot, chez un peuple aſſez léger, inconſéquent, ſuperſtitieux, ou plutôt impie, pour déïfier la turpitude même,

1 Voyez la deſcription des principales pierres gravées du cabinet de S. A. S. monſeigneur le duc d'Orléans, premier prince du ſang, par MM. les abbés de La Chaud & le Blond. Paris, 1780 & 1784. Ces figures indécentes s'y préſentent en foule, ainſi que dans le traité de Philippe de Stoſch, intitulé : GEMMÆ ANTIQUÆ CŒLATÆ SCAPLTORUM NOMINIBUS INSIGNITÆ, &c. Amſtelodami, apud Bernardum Picartum, 1724, in-folio. La LXXIXe figure qui ſe voit dans la diſſertation de François Ficoroni, de Larvis ſcenicis & figuris comicis, &c. Romæ, 1750, typis, Antonii de Rubeis, repréſente un vieillard nud, vultu quaſi Silveſtri, & capillis admodum brevibus, enormique faſcino ; il eſt aſſis ſur un morceau d'étoffe, laiſſe voir en chantant quatre dents ſaillantes, & s'accompagne lui-même ſur ſa lyre.

& tout ce qu'elle avoit de plus groſſier [1] ? Car à quels excès, à quels crimes les Athéniens ne ſe livrerent-ils pas dans la célébration des bacchanales ? Un peuple ainſi abandonné à ſes goûts pervers, ſous la ſanction des loix & de la religion, pouvoit-il exiger de la décence de ceux qui l'amuſoient ſur le théatre, devoit-il même la permettre ? La corruption étoit telle que, ſappant les fondemens de la religion & des loix, elle devoit entraîner la perte de tout l'état. Les Romains, plus occupés d'un bonheur ſolide & durable, que d'une liberté illimitée & ſans frein, proſcrivirent les bacchanales dans toute l'Italie. Il faut lire dans Tite-Live les motifs qui donnerent lieu à cet arrêt de proſcription : « ex quo (dit ce prince des » hiſtoriens latins) in promiſcuo ſacra ſint, & per- » miſti viri fœminis, & noctis licentia acceſſerit : » nihil ibi facinoris, nihil flagitii prætermiſſum : plura » virorum inter ſeſe, quàm fœminarum eſſe ſtupra. » Si qui minus patientes dedecoris ſint, & pigriores » ad facinus, pro victimis immolari nihil nefas

1 Voyez la page 368 de ce volume. La fête en l'honneur du Phalle chez les Grecs, ſe célebroit à l'imitation des fêtes que les Egyptiens appeloient PAMYLIENS. (Voyez le traité d'Iſis & d'Oſiris de Plutarque, tom. XVII, pag. 302.) Hérodote donne fort au long l'origine de ce culte, & les cérémonies qui lui étoient propres, dans ſon livre II. La gravité de l'hiſtoire ne l'a pas empêché d'entrer dans des détails qu'on eſt encore trop heureux de ne pas retrouver dans Ariſtophane.

» ducere

» ducere. Hanc ſummam inter eos religionem eſſe :
» viros velut mente capta cum jactatione fanatica
» corporis vaticinari : matronas baccharum ha-
» bitu, crinibus paſſis cum ardentibus facibus,
» decurrere ad tyberim : demiſſaſque in aquam
» faces, quia vivum ſulphur cum calce inſit, in-
» tegra flamma efferre. Raptos a diis homines
» dici, quos machinæ illigatos ex conſpectu in
» abditos ſpecus abripiant : eos eſſe, qui aut con-
» jurare, aut ſociari facinoribus, aut ſtuprum
» pati noluerint. Multitudinem ingentem, alterum
» jam propè populum eſſe : in his nobiles quoſdam
» viros, fæminaſque : biennio proximo inſtitutum
» eſſe, ne quis major xx annis initiaretur : captari
» ætates & erroris & ſtupri patientes [1]. » Voilà quelles étoient ces bacchanales ſi dignes de la proſcription d'un peuple ſage. L'époque où on les célébroit à Athenes avec le plus de zele, étoit donc le regne de la licence, de la diſſolution & de l'oubli des lois ? Tout auteur, comique ſurtout, même avec le deſſein de ramener à l'ordre par de bons conſeils, cette liberté effrénée, pouvoit-il s'empêcher de prendre le langage du moment, & de ſouiller ſouvent ſon ſtyle dans la

1 Titi-Liv. HISTORI. lib. XXXIX, pag. 749. C. in-folio. Francoforti ad Mœnum, 1578. La harangue que Poſthumius eut occaſion de prononcer à ce ſujet eſt pleine de force & d'énergie, & de détails intéreſſans.

fange de ces voluptés groſſieres & révoltantes, qui ſeules étoient capables d'atteindre des ames avilies & blazées par l'excès & l'abus de la liberté ?

Mais Ariſtophane en proſtituant ainſi ſes talens, a-t'il obtenu le bien qu'il ſe propoſoit ? A-t'il fait goûter la néceſſité de la paix ? En ſortant des ACHARNIENS, le peuple d'Athenes n'a-t'il plus voulu entendre parler de guerre ? N'a-t'il plus été la dupe & la victime des projets ambitieux de quelques jeunes gens qui ſçavoient gouverner la multitude au gré de leurs paſſions ?

Une comédie, comme je l'ai déjà obſervé (page 265) eſt bien loin de pouvoir produire de pareilles révolutions, ſur des citoyens légers, inconſtans, qui cherchoient plutôt à rire de leurs ſottiſes qu'à s'en corriger. Il falloit au contraire les forcer à réfléchir, leur tenir les yeux fixés ſur le tableau effrayant des maux qui les menaçoient, les faire trembler pour eux & pour leurs enfans, frapper enfin ces têtes frivoles & inconſidérées, avec la foudre d'une éloquence impétueuſe. C'eſt avec ces moyens que notre inimitable fabuliſte nous repréſente le payſan du Danube [1] au milieu du ſénat Romain. Il s'eſt bien gardé d'y introduire un bourgeois tel que Dicæopolis, avec tous les défauts de ſa condition, un vil bouffon. Auſſi Lamachus eſt le ſeul qui profite des plaiſanteries

1 Fables choiſies, XI, 7.

d'Ariſtophane : parce que la comédie ne produit gueres d'effets que ſur des particuliers : tandis que l'éloquence du payſan du Danube fit tout changer conformément à ſes deſirs & aux beſoins de ſes compatriotes, qu'il ſçut expoſer avec énergie :

On le créa patrice ; & ce fut la vengeance
Qu'on crut qu'un tel diſcours méritoit. On choiſit
D'autres préteurs ; & par écrit
Le ſénat demanda ce qu'avoit dit cet homme
Pour ſervir de modele aux parleurs à venir.
On ne ſçut pas long-temps à Rome
Cette éloquence entretenir.

M. de Fontenelle a laiſſé des obſervations ſur les comédies d'Ariſtophane : elles ſe trouvent dans le neuvieme volume de la collection de ſes œuvres (in-12, chez les libraires aſſociés ; Paris, 1766.) Le jugement qu'il y porte, des comédies d'Ariſtophane, remarque très-bien M. Brunck [1], n'eſt pas à beaucoup près fort exact. Il ne paroît pas avoir aſſez connu l'hiſtoire & la langue des Grecs, pour qu'il ait pu ſaiſir au juſte le but des comédies d'Ariſtophane, l'alluſion qui y régne d'un bout à l'autre, le jeu de la ſcene, & le mot pour rire de quantité de plaiſanteries : d'ailleurs il prononce preſque toujours d'après les mœurs & les uſages de ſon ſiecle. Quoiqu'il diſe que les ACHARNIENS

1 Tome II de ſon édition d'Ariſtophane, dans les notes, page 131.

ne lui plaisent point trop, ce qui prouve qu'il n'a jamais parfaitement entendu cette piece en Grec, il convient cependant du bon comique qui se trouve dans l'opposition des préparatifs que fait Lamachus pour s'armer, & de ceux que fait Dicæopolis pour un repas. « C'est encore un en-» droit fort plaisant, ajoute-t'il, que celui où ce » Dicæopolis, qui veut haranguer le peuple, va » prier Euripide de lui prêter les haillons dont » il avoit habillé Télephe, afin que la harangue » fit plus d'effet. Euripide, à qui on demande » l'une après l'autre toutes les pieces de l'équipage » d'un gueux, se plaint qu'on lui ôte toute une » tragédie. » M. de Fontenelle finit ainsi son examen des ACHARNIENS : « Je n'aime point toute » la foire de Dicæopolis, ni les filles du mar-» chand de Mégare dégénérées en truies, & » vendues pour telles ; à moins qu'il n'y ait à » cela quelques mysteres que je n'entends pas. » Le grand mystere est dans les horreurs de la guerre qui force souvent à de plus grands excès. A quoi des assiégeans n'ont-ils pas été réduits pendant un long siege ? Ce grand mystere est encore dans la chose même que vendoit le Mégarien. Mais cette chose n'est connue que de ceux qui sçavent la vraie signification du mot χοῖρος.

Je dois prévenir mes lecteurs d'une ômission que j'ai faite à la page 373. J'aurois dû faire une

note au ſujet de cette phraſe, (lignes 4 & 5 du ſixieme alinéa): Car notre ſang ſe glace dès que nous la perdons de vue. στροφη, qui eſt dans le grec, déſigne cette eſpece de révolution faite par le chœur quand il parloit, & qui eſt expliquée dans la note de la page 147 du troiſieme volume. Or, cette révolution faiſoit que le chœur, en faiſant cette révolution, perdoit quelquefois de vue Dicæopolis.

TABLE DES MATIERES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

page

EXPLICATION des figures, v

AVERTISSEMENT, par M.*** vij

DISCOURS sur le CYCLOPE d'Euripide, & sur le spectacle satyrique, 1

LE CYCLOPE, drame satyrique, extrait par le P. Brumoy, 29

Le même, traduit en entier par M. Prevost, 81

TROISIEME partie du Théatre des Grecs, 137

AVIS au lecteur sur cette troisieme partie de cet ouvrage, par M.*** 138

AVERTISSEMENT sur la liaison de toutes les parties de ce grand ouvrage, par le P. Brumoy, 139

DISCOURS sur la comédie grecque, par le P. Brumoy, 143

DÉVELOPPEMENT du discours précédent, par M.*** 238

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES sur les comédies d'Aristophane, sur l'ordre où elles ont paru, &c. par le P. Brumoy, 276

FASTES de la guerre du Péloponnese, pour

page

ſervir aux comédies d'Ariſtophane, par le P. Brumoy, 287

Les acharniens, comédie d'Ariſtophane, extraite par le P. Brumoy, 308

La même, traduite en entier par M. *** 342

Examen de la même piece, par M. *** 455

Fin du tome dixieme.

4561.39

LGr.C
B

Brumoy, Pierre
Théatre des Grecs; nouvelle Édition ...
Vol.10.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED